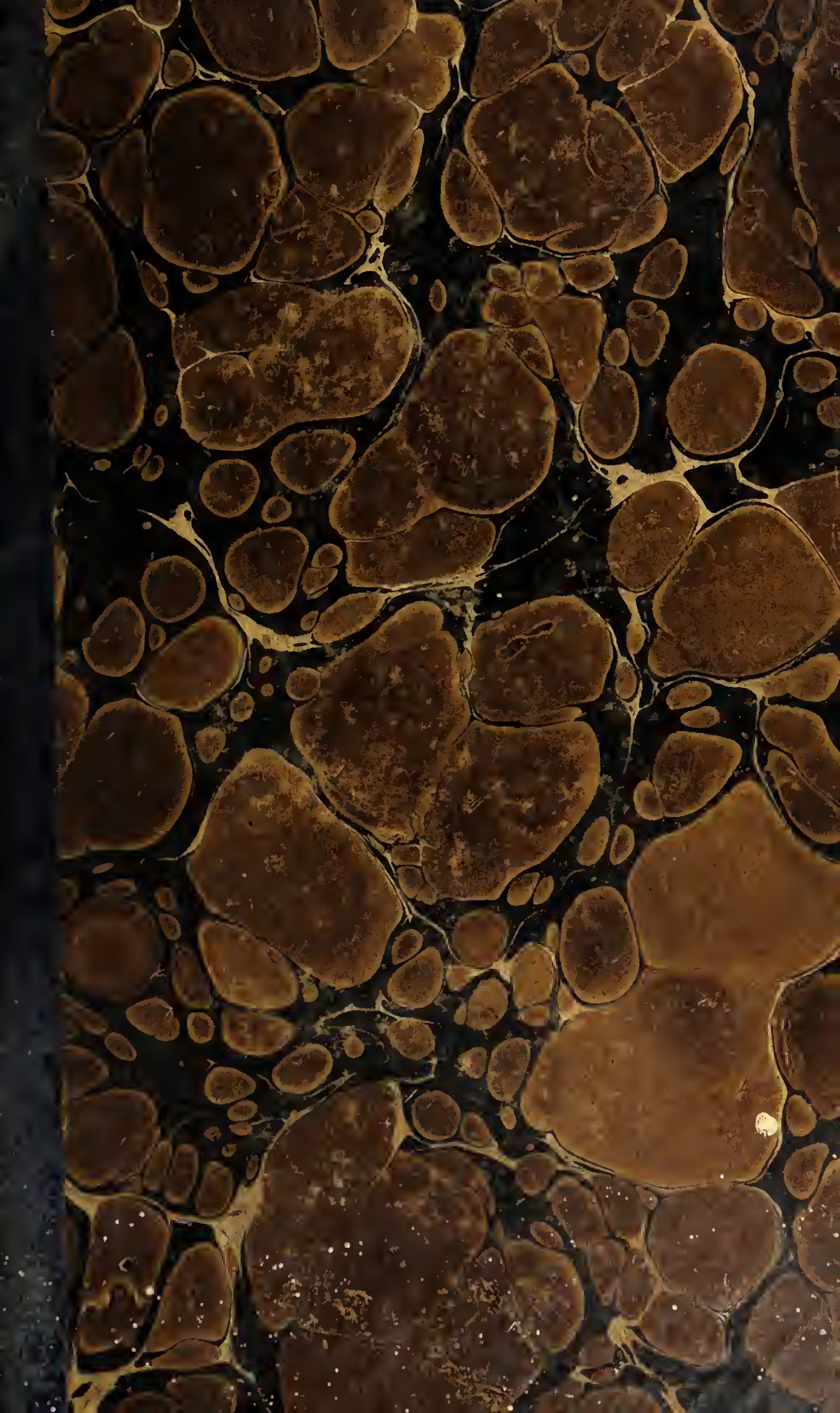
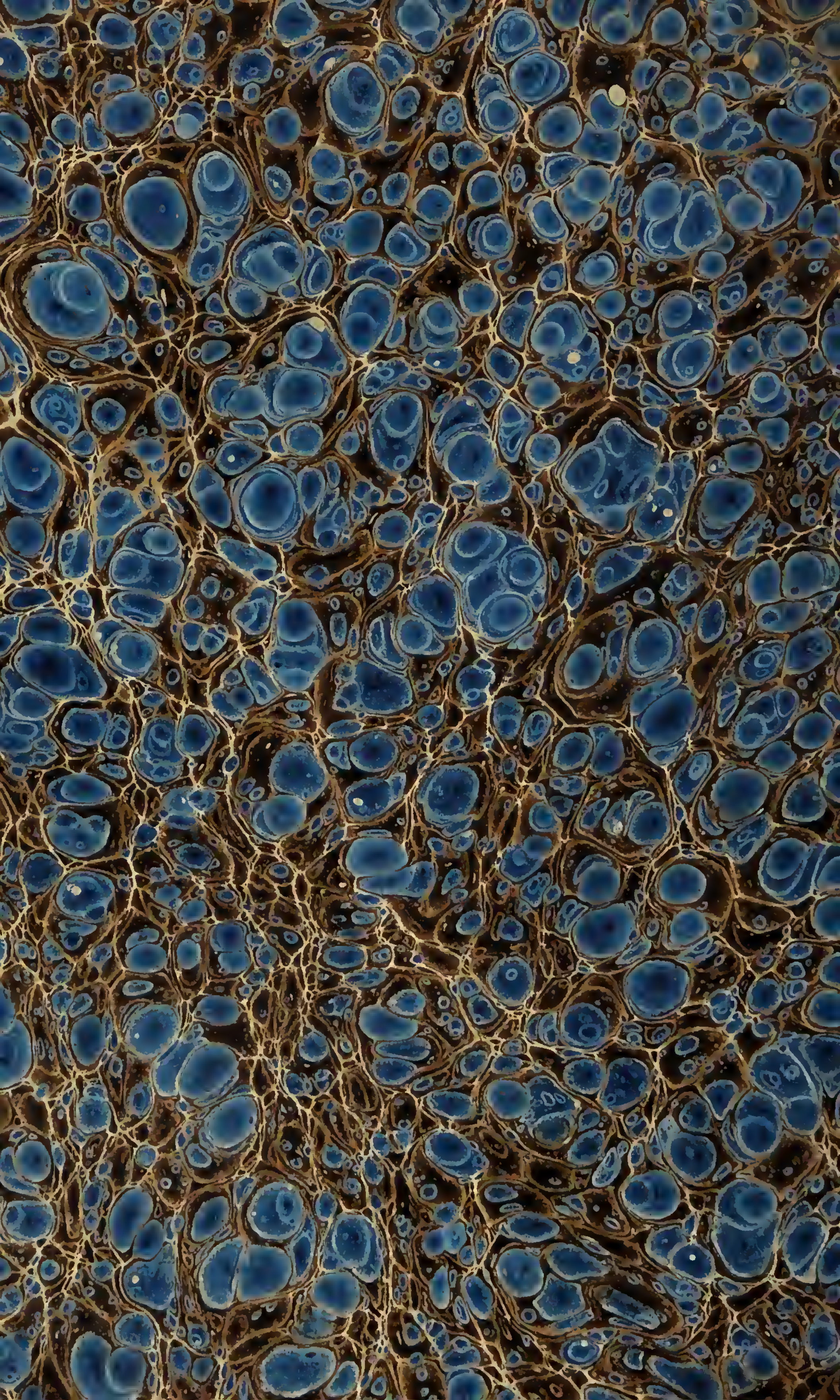






DOCUMENS

RELATIFS

A L'ÉPIDÉMIE

DE FIÈVRE JAUNE,

QUI A RÉGNÉ À GIBRALTAR EN 1828.

TOME II.

Cet Ouvrage se trouve

A Paris, chez J. B. Bailliere, libraire de l'Académie ro
de Médecine, rue de l'École de Médecine, n° 13 *bis;*

A Londres, même maison, n° 19, Regent street.

DOCUMENS

RECUEILLIS

PAR MM. CHERVIN, LOUIS ET TROUSSEAU,

MEMBRES

DE LA COMMISSION MÉDICALE FRANÇAISE

ENVOYÉE À GIBRALTAR POUR OBSERVER L'ÉPIDÉMIE DE 1828;

ET PAR M. LE DR BARRY,

MÉDECIN DES ARMÉES ANGLAISES.

TOME SECOND.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

1830.


HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DOCUMENS

RECUEILLIS

PAR MM. CHERVIN, LOUIS ET TROUSSEAU,

MEMBRES

DE LA COMMISSION MÉDICALE,

QUE LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS A ENVOYÉE À GIBRALTAR
POUR OBSERVER L'ÉPIDÉMIE
QUI A RÉGNÉ DANS CETTE PLACE EN 1828;

ET PAR M. LE Dr BARRY,

MÉDECIN DES ARMÉES ANGLAISES.

TROISIÈME PARTIE.

DOCUMENS RECUEILLIS AU VILLAGE DE CATALAN-BAY OU DE LA CALETA.

Les soussignés, après en avoir conféré avec M. le docteur Pym, médecin en chef de la garnison, surintendant général des quarantaines en Angleterre, et d'après l'autorisation de M. le lieutenant gouverneur général Don, se sont transportés et réunis à la Caleta les jours suivans, et y ont recueilli auprès des chefs de chaque famille les déclarations qui vont être rapportées successivement.

Ils ont été accompagnés dans les maisons où ils se sont transportés par M. le capitaine Jenkins, commandant de la Caleta, et par M. John Patron, l'un des inspecteurs de santé de ce village.

Dans leur première réunion du 16 décembre, ils se sont d'abord arrêtés chez M. le capitaine Jenkins, qui leur a fait la déclaration suivante.

Dès que l'épidémie de Gibraltar a été déclarée, il a été défendu aux habitans de la ville de venir à la Caleta, aux femmes et aux enfans d'aller à Gibraltar, à moins d'avoir une permission signée du comité civil du Champ-Neutre; les hommes ont continué de communiquer librement avec la place: aucune défense ne leur a été faite à cet égard.

N° 207.

Famille de feu *Andrea Anry*, maison n° 6 *bis*.

Maria Basso, belle-mère du défunt, et sa famille habitaient la Caleta depuis cinq ans. Cette famille se composait, avant le développement de la maladie épidémique, de huit personnes: Maria Basso, blanchisseuse, âgée de soixante-dix ans; Andrea Anry, porteur d'eau, âgé de quarante-quatre ans; Clara Anry, femme d'Andrea, blanchisseuse, âgée de quarante ans; quatre enfans issus de ce mariage, dont trois garçons: Antonio, âgé de quinze ans; Giovanni, âgé de douze ans; Giuseppé, âgé de six, et une petite fille, Maria, âgée de dix-huit mois; enfin, Juan Anry, frère du défunt.

De ces huit personnes, six furent malades dans l'ordre suivant: Andrea Anry qui mourut; Giuseppé et Maria; Clara Anry, leur mère, qui mourut; Antonio qui mourut, et Giovanni.

Andrea fut conduit à l'hôpital du lazaret de la porte de Terre la veille de sa mort, le 23 septembre, et toute sa famille fut placée le même jour dans deux tentes d'observation.

Andrea eut des frissons, de la céphalalgie, des douleurs de ceinture et de jambes, et des vomissemens six à sept jours avant d'être transporté à l'hôpital du lazaret. Il cherchait, dit Maria Basso, à vaincre la nature en mangeant de l'ail et des oignons; continuait son travail pendant ce temps, allait encore conduire de l'eau à Gibraltar la veille du jour où il fut transporté à l'hôpital, en revint à pied, mais fut obligé de se mettre au lit au retour de la ville, à peu près vers cinq heures du soir.

Andrea avait été tous les jours à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie; sa femme lui recommandait de ne pas entrer dans les maisons où il y avait des malades, et il l'assura que lorsqu'il y portait de l'eau il la mettait à la porte. (Il n'a pas dit que ce fût à la porte de chaque maison ou à celle de l'appartement de chaque malade.) Il ne rapportait ni linge ni effets de la ville, vu la défense qui en avait été faite (1); il partait et revenait au coup de canon, ne s'arrêtait à son retour chez aucun des habitans de la Caleta. Il se mettait seul à table dans une chambre où tout le monde dînait ordinairement, celle de Maria Basso, caressait ses enfans et surtout sa petite fille. Les portes et les fenêtres restaient ouvertes tout le jour; on ne les fermait que pendant la nuit.

Andrea couchait ordinairement pendant l'été dans une grotte qui sert d'écurie, et il y passait la nuit depuis le commencement de l'épidémie, dans la crainte de communiquer la maladie à sa famille; il y était encore le jour où il fut transporté à l'hôpital du lazaret. Pendant le peu de

(1) Voir le document suivant.

temps qu'il resta alité dans cettc grotte, son frère lui donna constamment des soins, sa femme allait seulement le voir; Maria Basso et les enfans n'y allèrent pas; une de ses voisines ne le vit qu'une fois ou deux et ne fit qu'entrer et sortir, sans s'arrêter à causer avec les autres membres de la famille.

Giuseppé et Maria Anry tombèrent malades quatre jours après que leur père eut éprouvé, pour la première fois, des frissons, dc la céphalalgic, des douleurs dans le dos et dans les jambes, &c., deux jours avant d'être transportés au lazaret. La veille, leur visage était rouge, leurs yeux jaunes; ce même jour ils eurent des saignemens de nez; Maria eut des vomissemens jaunes-verdâtres et des déjections semblables à du café; Giuseppé des vomissemens de cette couleur. Ils étaient convalescens le jour où la famille fut transportée au lazaret d'obscrvation, et néanmoins Maria eut encore, dans les deux jours suivans, des déjections noires.

Les deux tentes du lazaret d'observation, où avait été placée la famille d'Andrea Anry, étaient à neuf pieds l'une de l'autre, et occupées, l'une par Maria Basso et les trois garçons; l'autre par Juan Anry, Clara Anry et sa petite fille Maria, qu'elle continuait à allaiter. Les habitans des deux tentes communiquaicnt librcment cntre cux, et le petit Giuseppé avait continué à coucher avec Maria Basso, pendant les deux jours qu'il avait été malade.

Clara Anry tomba malade peu après sa translation au lazaret; eut dcs vomissemens noirs au commencement du deuxième jour de sa maladie, et bientôt dcs déjections de même coulcur; elle était presque constamment assoupie; elle continua néanmoins à allaiter sa petite fille et fut transportée à l'hôpital du lazaret lc 3 octobre, quatre ou cinq jours après être tombée malade, et y mourut.

Maria Basso et Antonio Anry lui donnèrent plus parti-

culièrement des soins. Juan Anry la vit plus rarement, coucha dans la tente de Maria Basso du moment que Clara fut malade. Les autres enfans voyaient librement leur mère, qui ne reçut personne d'étranger à sa famille.

Elle n'avait pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie.

Les membres de la famille d'Andrea Anry et leurs effets furent journellement exposés à l'action des fumigations tant qu'ils restèrent dans leurs tentes, et personne d'entre eux n'étant malade au 15 octobre, ils rentrèrent le même jour à la Caleta, dans leur maison, qui avait été blanchie, fumigée, tenue ouverte pendant plusieurs jours. La paille du lit avait été donnée aux bêtes; l'un des matelas du lit de Clara n'avait pas été lavé.

A leur retour, Maria Basso, les quatre enfans d'Andrea Anry et son frère Juan, couchèrent tous dans la même chambre; Maria Basso avec Giuseppé, Maria dans un berceau près du lit, Juan et Antonio avec leur oncle, sur une paillasse faite de paille fraîche.

Antonio tomba malade huit jours après le retour de la famille à la Caleta, et le jeune Giovanni un jour après son frère. Ils furent transportés le surlendemain à l'hôpital du lazaret, où Antonio mourut avec le vomissement noir.

Les deux enfans n'avaient pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie; ils furent soignés par Maria Basso et par leur oncle, et, à l'exception d'une voisine nommée Bernardina Valerino, qui tint pendant quatre ou cinq minutes la tête d'Antonio, au moment où il vomissait, personne d'étranger à la famille ne leur donna des soins (1). Bernardina Valerino restait généralement fort peu de temps avec les enfans quand elle venait les voir.

Dans les cinq années antérieures à l'épidémie, personne

(1) Voir le document n° 110.

n'avait été malade dans la maison d'Andrea Anry, si ce n'est sa femme, à la suite de ses couches, et ses enfans à l'époque de la dentition.

Il n'y a dans cette maison ni égoùt ni fosses d'aisance; les ordures et les excrémens sont jetés à la mer; l'écurie est nettoyée chaque jour. Il y a des latrines dans les deux maisons voisines; les unes, à l'Est, sont contiguës au mur mitoyen; les autres sont placées à quarante pieds de distance du côté du Nord. Les latrines de l'Est, qui n'avaient pas exhalé de mauvaise odeur dans les quatre années précédentes, en ont donné en 1828; sans doute, dit Maria Basso, parce qu'elles n'avaient pas été vidées. L'odeur des latrines du Nord ne s'est jamais fait sentir dans la maison.

La maison habitée par la famille d'Andrea Anry seulement est composée de deux pièces de quinze pieds de long sur quatorze de large, élevées, propres, non humides, ayant des portes ou des fenêtres des deux côtés. Deux petites cours, de six à huit pieds de large, existent aux extrémités de la maison; une de ses extrémités ferme le milieu d'une grotte qui sert d'écurie, et qui a quinze pieds de profondeur, dix-huit de hauteur, et trente d'ouverture dans son grand diamètre, lequel est de gauche à droite; cette grotte est d'ailleurs sans humidité, l'eau n'y suinte pas. Il y avait dans cette grotte deux ânes et le lit d'Andrea. Un mur mitoyen sépare la cour Sud de celle de Teresina Beyzo (1).

Le 17 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN (2), TROUSSEAU.

---

(1) Voir le document n° 209.

(2) M. Louis, qui était malade, n'a pu assister à cette enquête ni aux deux suivantes,

N° 208.

Famille de M. le capitaine *Jenkins*, commandant de la Caleta, maison n° 2.

La famille de M. le capitaine se composait, avant l'épidémie, de lui et de Mme Jenkins, de leur enfant, âgé de sept mois, de sa nourrice (Mme Lawler); de Sarah Sergeant, domestique; de Daniel Mc Currie, soldat au 12e régiment d'infanterie, et de Cascaden, ses domestiques. Tous, à l'exception de Cascaden, furent malades. En outre, Mme Fraser, femme du chirurgien de l'hôpital civil, et sa domestique, habitèrent la maison de M. le capitaine Jenkins, du 15 au 28 septembre.

Daniel Mc Currie fut le premier malade; puis la domestique de Mme Frazer, la nourrice et l'enfant de Mme Jenkins, M. le capitaine Jenkins et Sarah Sergeant le devinrent successivement.

1° Daniel Mc Currie fait la déclaration suivante : il est la première personne de la maison de M. le capitaine Jenkins qui soit tombé malade. Le lundi 22 septembre, à neuf heures du matin, il éprouva, peu après avoir lavé l'escalier, beaucoup de céphalalgie, des douleurs dans le dos et dans les jambes; le lendemain, des nausées tout le jour et des vomissemens le soir à cinq heures. On le transporta le jour suivant, à sept heures et demie du matin, à l'hôpital de la marine, où il fut traité par le chirurgien-major du régiment, M. Amiel, qui reconnut chez lui les principaux symptômes de la maladie régnante.

Daniel Mc Currie aida Andrea Anry à décharger son âne, du linge et des petits tonneaux d'eau qu'il portait, sur le trottoir du quai, où il ne resta qu'un instant; il croit se rappeler que c'était cinq jours avant de tomber ma-

lade, et il pense que ce linge venait de Gibraltar, parce qu'Andrea en rapportait souvent à son retour de la ville (1). Il avait été, cinq jours avant de tomber malade, dans la matinée, porter le linge de M. Forssteen chez Clara Anry, et le soir du même jour il était retourné dans la même maison, y porter deux de ses chemises. Il alla le lendemain chercher ce linge, qu'on lui remit près de la porte; il resta chaque fois moins de cinq minutes dans la chambre, où il ne vit pas de malades, où l'on ne lui dit pas qu'il y en eût. Il croit avoir entendu parler de la maladie d'Andreas Anry le jour où il tomba malade lui-même, et il mit une des chemises blanchies dans la maison de ce dernier, le 21 septembre.

La personne de la maison qui lui donna le plus particulièrement des soins est Sarah Sergeant. Mme Jenkins vint plusieurs fois lui donner à boire. La domestique de Mme Fraser lui apporta des oranges: il n'est personne dans la maison qui ne soit entré dans sa chambre pour savoir de ses nouvelles. Trois soldats du détachement de la Caleta, appartenant au 12e régiment (Haughton, Goffny et John Farrell), vinrent le voir plusieurs fois et tombèrent malades, le premier le 14 octobre, les deux autres dans l'espace de cinq jours.

Me Currie habitait une chambre au rez-de-chaussée, sur une arrière-cour un peu petite et sans communication avec d'autres. La fenêtre de cette chambre restait ouverte la nuit, pendant sa maladie.

2° La domestique de Mme Fraser eut de la céphalalgie, des douleurs dans les membres, &c., et fut, au rapport de Mme Jenkins, déclarée atteinte de la maladie régnante par M. Fraser, qui la fit transporter dans son hôpital, où il lui donna des soins.

---

(1) Voir le document précédent.

3° Mary Lawler, nourrice, déclare avoir été malade du 28 septembre au 5 octobre. Elle eut de la céphalalgie, des douleurs dans les membres, de la chaleur sans frissons préalables, de la soif, beaucoup de tendance au sommeil et une grande faiblesse : elle cachait sa maladie dans la crainte d'être envoyée à l'hôpital, elle eut de fréquentes nausées, vomit ce qu'elle prenait pendant les huit jours qu'elle fut malade. Ses selles furent régulières jusqu'au moment où Mme Jenkins lui donna de l'huile de ricin qui procura de nombreuses évacuations alvines. Elle continua à allaiter l'enfant et en prit soin, si ce n'est cependant les trois premiers jours de son affection. Elle ne pouvait néanmoins l'amuser comme à l'ordinaire. On ne lui dit pas qu'elle ait été jaune, ses forces se rétablirent assez lentement.

Mme Jenkins ne lui permit pas, avant sa maladie, de descendre avec l'enfant dans la chambre de Daniel Mc Currie; elle donna des soins à la domestique de Mme Fraser, et ses relations avec les autres personnes de la maison furent ce qu'elles avaient été jusque là.

Cette femme couche dans la chambre de Mme Jenkins, chambre spacieuse, ayant quatre fenêtres, dont une, vers le Couchant, qui resta constamment fermée pendant l'épidémie; les autres étaient ouvertes la nuit, pendant la même époque, comme c'est l'habitude dans la saison chaude, les persiennes fermées et la porte entr'ouverte.

4° L'enfant parut très-malade dans les trois premiers jours de l'affection de la nourrice, sans néanmoins avoir un mouvement fébrile évident, sans vomir; sa santé ne fut rétablie qu'au 4 octobre. Il continua à prendre le sein, buvait assez rarement, mais beaucoup chaque fois. Il refusa toute autre nourriture.

5° Mme Jenkins tomba malade le 5 octobre, reçut les conseils de M. Gillice qui reconnut, dans son affection, les caractères de la fièvre épidémique. Elle eut des maux de

tête, des vomissemens; &c. &c., ne garda pas le lit, mais resta couchée pendant trois jours sur son canapé.

Mme Jenkins donna des soins à Daniel Mc Currie. Le 27 septembre elle resta plus d'une demi-heure auprès de la domestique de Mme Fraser, lui appliqua sur le front des compresses trempées dans du vinaigre, l'aida à s'habiller : et du 27 septembre au 5 octobre, elle soigna son enfant et sa nourrice.

6° M. le capitaine Jenkins. Il tomba malade le 30 novembre, ayant alors, depuis le milieu de septembre, une sensation désagréable dans les reins. Il fut alité trois jours, une partie de la journée du samedi, le dimanche et le lundi. Étant au cordon le samedi matin, il éprouva des étourdissemens et une sensation pareille à celle qui serait causée par une plaque de fer très-lourde appliquée sur la tête, sensation qui devint plus pénible quand il se fut mis au lit : le soir frisson violent, puis chaleur, pouls fréquent et plein. Le lendemain, douleurs momentanées, lancinantes aux genoux et aux mollets ; spasmes à l'épigastre par intervalle. M. le capitaine n'eut pas la sensation d'une chaleur forte, se fit pratiquer une saignée de seize onces le samedi soir, et cette saignée pendant laquelle il y eut une lipothymie incomplète, fut suivie d'un soulagement notable et d'une sueur copieuse. Il prit un bain peu après, et, dans la nuit du samedi au dimanche, douze à quinze lavemens. Il prit aussi trois doses d'huile de ricin dont la dernière fut vomie; aucune ne fut suivie d'évacuations alvines. On lui dit le lundi qu'il était jaune ; mais s'étant regardé dans le miroir le surlendemain, il trouva sa peau aussi blanche qu'auparavant. Il se fatiguait promptement, assez long-temps après le début de l'affection. Le Dr Andreos, qui le vit au troisième jour, dit qu'il n'avait pas éprouvé les symptômes de la fièvre jaune, et MM. Amiel et Fraser furent d'un avis contraire.

M. le capitaine avait vu Andrea Anry deux fois dans la grotte, et peut-être une fois dans la maison : il était resté chez lui dix à quinze minutes chaque fois, à deux pieds de son lit qui se trouvait à deux pas de la porte. Il lui tâta le pouls et lui examina la langue.

7° Sarah Sergeant demeure actuellement chez M. Green, garde-magasin en second de la marine : suivant la déclaration de la nourrice, qui la connait depuis sept mois, elle avait toujours été bien portante jusqu'au moment de l'épidémie. Elle tomba malade peu après Mary Lawler, dans la même semaine, eut quelques vomissemens, fut promptement rétablie. Elle retomba bientôt malade, eut encore des vomissemens, mais plus fréquens, plus abondans, plus fatiguans que la première fois; se plaignit de douleurs dans les membres, de céphalalgie, de faiblesse. Cependant elle travailla toujours, quoique moins que de coutume; et Mary Lawler pense qu'elle s'efforçait de cacher sa maladie dans la crainte d'être conduite à l'hôpital. Les vomissemens avaient duré depuis quatre heures du soir jusqu'à la nuit, quand on administra de l'huile de ricin à Sarah, qui mangea fort peu dans tout le cours de sa maladie et ne prit aucune nourriture à l'époque des vomissemens.

Elle avait donné des soins à Daniel Mc Currie et n'en reçut de personne. Ses relations furent les mêmes qu'avant la maladie. Elle couchait dans l'antichambre de Mme Jenkins, pièce d'une médiocre étendue, située au nord, plus basse de cinq marches que le salon qui est au premier.

M. le capitaine Jenkins habite la Caleta depuis 1825, et il y avait toujours été bien portant, lui, Mme Jenkins, et toutes les personnes de leur maison, jusqu'au moment où la maladie épidémique s'est déclarée.

La maison de M. le capitaine est grande et bien aérée, les portes sont placées vis-à-vis les fenêtres : elle ne reçoit point d'humidité du rocher, mais seulement du voisinage de la

mer. Il y a deux fosses d'aisance dans la maison, l'une pour les maîtres, l'autre pour les domestiques. Cette dernière a été fermée par les maçons sur l'invitation de M. Fraser, le soir du jour où sa domestique fut transportée à l'hôpital civil. Depuis, les domestiques mâles vont aux privés des soldats, et les autres personnes aux latrines restées ouvertes. Les unes et les autres communiquent, par un conduit, avec une grande fosse voûtée, placée entre la cour et la maison, à vingt-cinq pieds environ de cette dernière. Cette fosse a été réparée et le conduit désobstrué douze mois environ avant l'épidémie. On ne l'a pas vidée parce que les matières s'infiltrent dans le sable.

M. et Mme Jenkins ne se sont jamais apperçus de l'odeur des latrines; mais Mme Fraser croit l'avoir sentie, au moment où sa domestique tomba malade.

Les 18 et 19 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, TROUSSEAU.

N° 209.

Famille de *Teresina Beyzo,* maison n° 8.

Teresina Beyzo habite la Caleta depuis 1813, et la maison où elle se trouve aujourd'hui depuis un an. Elle est blanchiseuse, mère de quatre enfans, Gaetano âgé de douze ans, Manuel de dix, Clara de huit et Antonio de dix-huit mois.

Teresina Beyzo, Gaetano et Antonio sont tombés successivement malades dans l'ordre où ils viennent d'être nommés. Gaetano est le seul qui ait été à l'hôpital du lazaret.

1° Teresina Beyzo se sentit malade sept jours avant sa translation aux tentes d'observation qui eut lieu le 12 octobre. Sa maladie commença par une douleur frontale très-forte, des brisemens universels dans les membres et de légers frissons. Le froid continua jusqu'au moment où elle quitta sa maison, elle ne pouvait même se réchauffer pendant la nuit. L'anorexie fut complète, la soif vive; Teresina Beyzo eut des nausées et des vomissemens, prit du thé pour boisson, pour nourriture du bouillon, continua à allaiter son enfant; et, bien que très-faible, ne se mit pas au lit dans la crainte d'être transportée au lazaret. Elle eut des douleurs et un sentiment de faiblesse à l'estomac qui durèrent pendant un mois. Sa peau devint jaune, ses urines furent très-chargées; à aucune époque les selles ne parurent noires ou ensanglantées. Teresina Beyzo prit, pour tout médicament, deux onces de sel d'Angleterre, puis deux onces d'huile de ricin. Elle alla au lazaret, à pied, seule, avec ses enfans.

Teresina Beyzo n'avait pas été dans la ville depuis longtemps avant le commencement de l'épidémie; elle allait voir, tous les jours, les enfans d'Andrea Anry avec celui qu'elle allaitait, à l'époque où ils tombèrent malades (1); elle restait peu dans la maison, ne s'y arrêtait pas, se bornait à demander des nouvelles des enfans, et elle cessa d'y aller quand elle eut appris qu'Andrea était gravement malade. Elle croit que l'affection des enfans d'Andrea débuta trois ou quatre jours avant leur translation au lazaret; elle n'alla dans aucune autre maison où il y eût des malades. Elle n'a pas reçu de linge de Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie; elle lavait, avant cette époque, celui de deux familles qui ont quitté la ville pour aller, l'une en

---

(1) Voir le document n° 207.

Espagne, et l'autre à Marseille, sans avoir cessé de jouir d'une bonne santé. Elle alla chez M. Colona (barraque n.° 49 du village du Champ-Neutre), lava son linge huit jours avant de tomber malade. Personne ne vint la voir, elle n'allait chez personne durant la maladie de ses enfans, qui couchaient, comme de coutume, dans la même chambre, et le petit Antonio avec elle. Mais du moment où elle cessa d'être bien portante, elle ne mit plus, pendant le jour, les matelats de ses enfans avec les siens dans la crainte de leur communiquer par ce moyen la maladie.

2° Gaetano, son fils aîné, tomba malade dix jours après elle, un jour avant son départ pour l'hôpital du lazaret. A la suite d'un travail peu fatiguant, il revint chez sa mère, se plaignant de douleurs de tête, de frissons, de courbatures, eut de continuels vomissemens pendant vingt-quatre heures, et ne rendit pas de matières noires.

Gaetano ne communiqua avec personne, personne ne vint le voir, et il coucha seul la nuit où il tomba malade.

3° Antonio le devint six ou sept jours après son frère, et resta tel pendant huit jours. Il vomissait le lait, était sans cesse à la mamelle, avait une chaleur si forte qu'elle incommodait beaucoup sa mère. Il eut de la diarrhée; des selles jaunes un peu striées de sang; et Teresina Beyzo n'a pas remarqué que sa peau fut jaune.

La maison de Teresina Beyzo consiste en une pièce unique, d'une hauteur et d'une dimension moyennes, au rez-de-chaussée, bien sèche, dont les portes et fenêtres ne sont fermées que pendant la nuit; exposée au Levant, dégagée de toute autre habitation de trois côtés, à l'extrémité d'une cour entourée d'un mur peu élevé. Les latrines sont attenantes au côté méridional de la maison, assez hautes, ont été vidées avant les chaleurs et fermées lors de la translation de Teresina Beyzo dans les tentes

d'observations, encore qu'elles n'aient jamais donné d'odèur (1).

Le 20 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Trousseau.

N° 210.

Famille de *Domingo Valerino*, maison n° 6.

Cette famille est composée, comme avant l'épidémie, de cinq personnes; Domingo Valerino, âgé de cinquante ans; Bernardina Valerino sa femme, du même âge; leurs enfans, Maria, âgée de douze ans; Andrea, de sept et demi; Clara, de quatre. Ces deux derniers ont été malades, eux seuls, et Andrea a été le premier.

1° Andrea. Andrea tomba malade environ dix jours après la translation d'Andrea Anry au lazaret. Il éprouva, au début, des frissons et des tremblemens, et bientôt après, ayant pris trois onces d'huile d'olives deux heures après le frisson, il eut des vomissemens de couleur café. Les frissons se renouvelèrent à plusieurs reprises dans les premières quarante-huit heures, pendant lesquelles il garda le lit, en grande partie du moins. Il y eut un peu de délire, la première nuit; de la fièvre et du malaise pendant les six premiers jours qui suivirent la sortie du lit; et à la fin de cette époque, la jaunisse se déclara.

Andrea ne fut pas transporté à l'hôpital du lazaret; aucun médecin ne fut appelé pour le voir; son père, qui avait eu la fièvre jaune à Gibraltar, en 1804, croyant pouvoir lui administrer lui-même des secours.

2° Clara. Clara tomba malade deux jours après le re-

(1) Voir le document n° 207.

tour de Maria Beyzo du lazaret. Elle éprouva, au début, les mêmes symptômes que son frère, fut traitée de la même manière, eut des vomissemens verdâtres à la suite d'une prise d'huile d'olives et un peu de délire la première nuit. Il n'y eut pas de vomissemens spontanés les jours suivans, et Clara ne garda le lit que depuis trois heures du soir jusqu'au lendemain matin; son appétit commença à se rétablir cinq à six jours après le début, mais sa mère ne le satisfit qu'incomplètement, et, à la même époque, la jaunisse se déclara.

Bernardino Valerina, qui eut la fièvre épidémique qui régna à Gènes en 1798, ne fut pas malade ni même indisposée; et Domingo Valerino, pour expliquer comment sa fille même, Maria, a toujours été bien portante, déclare spontanément qu'il avait eu grand soin de l'empêcher de communiquer avec ses frères et sœurs malades.

Bernardino Valerina allait souvent chez Andrea Anry, à l'époque où lui et ses enfans furent malades, et elle tenait souvent ces derniers dans ses bras (1). Elle n'alla pas chez M. le capitaine Jenkins à l'époque où il y eut des malades dans sa maison; elle n'a jamais eu de communications avec Teresina Beyzo. Blanchisseuse, avant l'établissement du cordon, pour deux familles de Gibraltar (le consul d'Espagne et M. Danino), elle a cessé de recevoir leur linge depuis, et personne de leur famille n'a été malade. Avant l'affection de ses enfans, Domingo Valerino allait souvent à Gibraltar d'où il ne rapportait que quelques alimens: il a cessé d'y aller depuis.

La maladie d'Andrea et de Maria fut ignorée; personne ne vint les voir, et leur mère explique ce fait en déclarant qu'elle entretenait peu de relations avec ses voisins dans le cours de l'année, et que, dans le commencement de l'é-

(1) Voir le document nº 207.

pidémie, les communications étaient naturellement restreintes par la peur qu'on avait de gagner la maladie.

La maison de Domingo Valerino consiste en une pièce séparée de la maison de Teresina Beyzo par un passage de quatre à cinq pieds, qui conduit à celle de Maria Basso. En arrière est une cour de forme triangulaire, bornée par le rocher, de peu d'étendue. Il n'y a pas de latrines dans cette maison, et les excrémens sont jetés à la mer.

Les 23 et 24 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS (1).

N° 211.

Famille de *José Bernardo*, maison n° 1.

José Bernardo a eu la fièvre jaune, en 1804 à Carthagène, et à part lui, toute sa famille a été malade en 1828. Avant le développement de l'épidémie, elle se composait de six personnes; lui, sa femme nommée Juana, José Bernardo son fils aîné, Margarita Bernardo sa fille; Bernardo Bernardo son second fils, et Gabriel Bernardo le plus jeune.

La première personne malade fut José Bernardo; la seconde, Bernardo; la troisième, Juana Bernardo; la quatrième, Gabriel; la cinquième, Margarita.

1° José Bernardo, pêcheur, âgé de dix-huit ans, tomba malade au milieu d'octobre, et le fut pendant six jours. Il éprouva, au début, des frissons suivis de chaleur, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres; ses yeux devenus brillans semblaient près de sortir de leurs orbites;

(1) Ce document et les suivans ne sont pas signés par M. Trousseau qui était malade et n'a pu assister aux enquêtes.

il avait l'air d'un homme ivre. Deux heures après le début, nausées, vomissemens qui se répétèrent pendant trois jours. De petits corps noirs de la grosseur d'une tête d'épingle, des plaques flottantes de même couleur, se trouvaient au milieu de la matière des vomissemens du premier jour, étaient plus rares dans ceux du second, n'existaient pas dans ceux du troisième. Le corps devint jaune à un degré assez remarquable, au sixième jour de l'affection; et, à partir de la cessation de la fièvre, le malade fut faible et hors d'état de travailler pendant quinze jours.

José Bernardo continuait à aller fréquemment à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie, mais il ne dépassait pas le marché au poisson, dans la crainte de s'exposer à la contagion. Il voyait souvent une de ses cousines qui habite Catalan-Bay, Juana Vila (1), qui fut malade de vingt à vingt-cinq jours avant l'époque à laquelle il tomba malade lui-même. José Bernardo, présent à cette réunion, déclare n'avoir vu à la Caleta que sa cousine dont il ignora la maladie jusqu'au moment de sa convalescence. Il passait la nuit dans son bateau, si ce n'est le samedi et le dimanche, et quand le vent était trop fort.

2° Bernardo Bernardo, pêcheur comme son frère aîné, tomba malade deux jours après lui, devint jaune le troisième, vomit le premier, eut des douleurs de tête, recouvra ses forces plus promptement que José Bernardo. La matière des vomissemens était légèrement noirâtre.

Bernardo Bernardo allait aussi dans la place, y pénétrait plus avant que son frère, et en rapportait du pain. Il évitait d'ailleurs avec grand soin de communiquer avec les étrangers; il ne vit pas son frère à l'époque de sa maladie avant de tomber malade lui-même, sa mère lui ayant défendu d'approcher de la maison, où il n'entra pas. Elle lui

(1) Voir le document suivant.

refusa même les vêtemens restés dans sa maison. Il mangeait alors dans son bateau.

3° Juana Bernardo mourut à l'hôpital du lazaret, cinq à six jours après y avoir été transportée, au onzième jour de sa maladie. Elle avait rendu, au dixième, environ deux verres d'un sang vermeil par les narines et par la bouche: mais elle n'éprouva ni céphalalgie, ni frissons, ni douleurs épigastriques; ne devint pas jaune, n'eut pas les yeux rouges, et on ignore comment le médecin de l'hôpital du lazaret caractérisa sa maladie.

Bernardo, qui avait caché la maladie de ses enfans à l'autorité, lui dénonça celle de sa femme; et il ajoute que s'il se conduisit ainsi, c'est parce que la maladie de ses enfans lui paraissait devoir se terminer d'une manière heureuse; que sa femme lui semblait au contraire devoir infailliblement mourir; qu'il voulait éviter, par sa déclaration, que l'autorité fît brûler d'autres meubles que ceux qui avaient été à l'usage de sa femme.

Juana Bernardo ne garda pas constamment le lit, ne soigna pas ses enfans qu'elle avait confiés à sa fille Margarita et à sa sœur Anna Ral, le chagrin et la peur lui ôtant les forces. Anna Ral se sépara de sa sœur avec douleur et fut transportée, cinq jours après sa mort, à l'hôpital du lazaret où elle mourut elle-même, trois jours après y avoir été conduite.

4° Gabriel Bernardo, âgé de treize ans, pêcheur depuis sept, a été malade pendant six jours. Sa maladie débuta par des douleurs dans les membres, des frissons, de la céphalalgie. Des vomissemens suivirent l'administration de l'huile d'olives qui fut donnée à Gabriel comme à ses frères, à la dose de trois onces et demie, trois fois dans un même jour, le premier et pas au-delà. La figure et les yeux étaient de même que chez José Bernardo; la jaunisse se déclara au sixième jour de la maladie, et les

forces ne furent bien rétablies qu'au dix-huitième. La jaunisse fut peu intense.

Bernardo le père ignore si Gabriel fréquenta des personnes malades à Catalan-Bay. Celui-ci allait à Gibraltar au commencement de l'épidémie; mais, peu après l'établissement du cordon, Bernardo lui défendit d'entrer dans la place; il ne sait si Gabriel, quand il était dans son bateau, vis-à-vis la tour des Mores, jouait avec ses camarades; mais il déclare qu'ayant reçu la défense d'entrer dans la maison pendant la maladie de ses frères, il n'y vint pas.

Gabriel fut soigné par son père, par sa tante Anna Ral et par un homme né à Mahon, Antonio, qui eut la fièvre jaune en 1813, et demeure à la Caleta dans une grotte; sa sœur Margarita ne lui donna des soins que le premier jour.

Sa convalescence était commençante quand sa mère fut conduite à l'hôpital du lazaret; on le mit sur une barque avec ses frères, en sorte que les seules personnes conduites dans des tentes d'observation furent Bernardo le père et Margarita Bernardo encore malade.

5° Margarita Bernardo, âgée de vingt ans, couturière, travaillait à Gibraltar avant le commencent de l'épidémie; elle tomba malade huit jours après sa mère, et, comme ses frères, ne garda pas le lit, paraissant occupée à quelques légers ouvrages, dès que son père, qui faisait une garde vigilante, apercevait l'inspecteur de santé. Elle éprouva, au début, des douleurs dans les membres et dans les lombes, des frissons et bientôt des tremblemens. La fièvre persista pendant quatre jours, l'urine fut rare pendant quarante-huit heures, le corps devint médiocrement jaune au cinquième jour. La malade fut traitée au moyen de l'huile d'olive comme ses frères, et eut des vomissemens peu nombreux pendant quinze ou vingt heures.

Avant que ses frères ne tombassent malades, Margarita n'allait que chez son oncle, le mari d'Anna Ral (Pedro

Vila), ne fréquentant, au rapport de Bernardo, aucune personne de la Caleta : elle n'avait pas été chez Andrea Anry. Toute la famille d'Antonio avait eu la fièvre jaune dans des épidémies antérieures.

L'habitation de José Bernardo est exposée au Levant sur un trottoir, n'a au-devant d'elle que le sable et la mer, est composée de deux chambres, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier, d'une hauteur et d'une largeur moyennes. Des latrines placées au Nord, contre un mur, se vident dans une espèce de fosse qui ne communique pas, à ce qu'il paraît, avec la mer. Elles ont été nettoyées il y a un an, et les matières ont été jetées à la mer. L'odeur en est quelquefois insupportable par le vent d'Est, ou quand la mer est haute ou quand les enfans oublient d'en fermer la porte. Avant et depuis l'épidémie on y a jeté, une fois par mois, ou une fois par semaine, suivant que l'odeur était plus ou moins forte, de la chaux vive, comme on le faisait les autres années. L'odeur dont il s'agit était presque nulle, pendant la maladie des enfans, quand la porte des latrines était fermée. Les eaux de la mer sont entrées cette année dans la maison, par le vent d'Est, ce qui n'a pas lieu ordinairement.

Les 23 et 24 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 212.

Famille de *Juana Vila.*

Avant le développement de l'épidémie, cette maison qui consiste en une chambre, était habitée par Juana Vila, son père et sa mère. Cette dernière est morte à l'hôpital du lazaret, il y a deux mois. Le père de Juana Vila a eu la fièvre jaune dans une année antérieure, et

n'a pas cessé de jouir d'une bonne santé depuis le commencement de l'épidémie.

Juana Vila est tombée malade à une époque qu'elle ne peut fixer avec précision, mais après la mort d'Andrea Anry (1), et, à ce qu'il lui semble, après le premier retour de la famille de ce dernier, de l'hôpital du lazaret.

Elle éprouva, au début, pendant la nuit, des frissons et des tremblemens, des douleurs universelles dans les membres, de la céphalalgie. La céphalalgie persista pendant deux à trois jours; les douleurs dans les membres se dissipèrent peu après l'usage de frictions faites avec une solution de sel marin dans l'alcool; la nuit même du début. L'épigastre fut indolent; il y eut, à la suite d'une dose d'huile de ricin, des vomissemens qui se répétèrent plusieurs fois dans l'espace de cinq à six jours, à dater de la première nuit de l'affection. La fièvre dura cinq à six jours; les yeux, les mains et la partie inférieure des avant-bras devinrent jaunes au sixième ou au septième, et la malade ne fut parfaitement rétablie qu'au vingt-sixième jour de l'affection : enfin elle n'avait pas encore recouvré toutes ses forces quand l'aîné des enfans de Bernardo, son cousin, tomba malade (2).

Juana Vila et sa mère étaient blanchisseuses, et elles n'allèrent pas dans la ville du moment où le cordon fut établi. Elles ne lavèrent plus, dit Juana Vila, dès cette époque, pour qui que ce fût; mais M. John Patron, inspecteur de santé, consulté sur la véracité de cette déclaration, dit que quand il venait faire son inspection, il voyait Juana et sa mère lavant beaucoup plus de linge qu'elles n'auraient dû en laver pour elles-mêmes. Et, suivant la déclaration d'une voisine de Juana Vila à don Antonio, curé

(1) Voir le document n° 207.
(2) Voir le document précédent.

du village, Juana aurait continué à recevoir du linge de Gibraltar, avant et depuis sa maladie (1). Juana et sa mère n'allèrent pas chez Andrea Anry, ni chez d'autres malades avant le début de leur affection. Juana ne vit son cousin José Bernardo que dans le cours de sa convalescence; elle alla chez son oncle Bernardo le premier jour de sa maladie, y resta toute la journée, de huit heures du matin à neuf heures du soir, y alla encore à différentes reprises, et n'y rencontra son cousin dans aucun cas. C'est par elle que son oncle fut instruit de sa maladie (2).

Sa mère tomba malade cinq à six jours après sa convalescence complète, et après la mort de sa tante Juana Bernardo.

La maison de Juana Vila consiste en une chambre d'assez grande dimension, au rez-de-chaussée, avec une porte et une fenêtre de médiocre dimension, sur le même plan.

Le 9 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 213.

Famille de *Bernaso*.

Cette famille se compose de Bernaso, de sa femme et de deux enfans, en totalité quatre personnes, et elle habite une maison contiguë à celle de Juana Vila.

Bernaso et sa femme ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure; eux et leurs enfans n'ont pas cessé d'être bien portans en 1828, ou plutôt depuis le commencement de l'épidémie. Ces enfans n'ont pas été chez Juana Vila, leur mère soupçonnant la maladie de celle-ci, et Juana ne

(1) Voir le document n° 215.
(2) Voyez le document précédent.

vint chez Bernaso que dans le cours de sa convalescence.

La femme de Bernaso est blanchisseuse, a beaucoup de linge actuellement dans sa maison, et assure n'avoir pas lavé pour Gibraltar depuis le début de la fièvre épidémique. Elle fixe le début de la maladie de Juana Vila après la translation d'Andreas Anry au lazaret; elle croit qu'avant la sortie de la ville du régiment qui la quitta le premier, la mère de Juana Vila alla à Gibtaltar chercher du linge pour le laver, qu'elle n'y a pas été depuis le campement des troupes. Depuis lors elle n'a pas vu de linge de Gibraltar chez elle (1). Elle déclare que Juana Vila n'avait pas de relations avec les soldats du détachement.

Même maison que celle de Juana Vila.

Le 9 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 214.

Famille de *J. B. Cerutti,* pêcheur, maison n° 2.

Une grande et belle pièce au rez-de-chaussée, au-dessous de l'appartement de M. le capitaine Jenkins, est habitée par Cerutti et sa famille, qui était composée, avant le commencement de la fièvre épidémique, de lui Cerutti, sa femme, ses deux filles âgées de seize à dix-huit ans, et son fils âgé de dix-neuf à vingt.

Cerutti a eu la fièvre jaune en 1804 et n'a pas cessé d'être bien portant depuis l'établissement du cordon. Sa femme et ses filles ont été malades.

Sa femme a succombé, le 2 novembre, à une affection qui a duré plus de six semaines, à l'hôpital du lazaret où elle avait été transportée le 31 octobre avec sa famille.

(1) Voir les documens 212 et 215.

Elle eut de la fièvre, et à l'exception de la domestique de Mme Fraser et de Daniel Mc Currie, elle ne vit personne de la maison de M. le capitaine Jenkins (1).

Des deux filles, l'aînée, Baptistina, tomba malade la première ; l'autre le devint le jour même de sa translation au lazaret, en y entrant.

1° Baptistina tomba malade le 29 octobre, deux jours avant sa translation au lazaret; éprouva, au début, des frissons et des tremblemens, une céphalalgie frontale, des douleurs dans les membres ; et, presque aussitôt après l'administration d'une dose d'huile de ricin, donnée au commencement du frisson, elle eut des vomissemens jaunâtres. Ces vomissemens se répétèrent plusieurs fois pendant trois jours, la face fut rouge pendant le même temps, la chaleur intense durant quarante-huit heures; il y eut peu de sueurs. Baptistina fut alitée pendant deux jours, transportée au lazaret le troisième, faible pendant un mois, mieux au seizième jour et dans ceux qui le suivirent que dans ceux qui l'ont précédé.

Baptistina avait peu de relations avec la famille Bernardo (2), dont elle ignora long-temps la maladie, vit plusieurs fois les fils de Bernardo pincer de la guitare lorsqu'elle passait devant la maison pour aller chercher de l'eau au puits voisin. Cependant le soir du jour où l'on apprit à M. le capitaine Jenkins que la femme de Bernardo était malade, Baptistina causa avec la fille de cette dernière, Margarita, qui lui apprit que sa famille et elle-même avaient été malades. Causant sur un trottoir étroit, fermé par une grille, Baptistina était très-rapprochée de Margarita, et c'est le lendemain de cette conversation qu'elle tomba malade. Baptistina qui demeure, comme il a été dit, dans la maison de

(1) Voir le document n° 208.
(2) *Ibid*, n° 211.

M. le capitaine Jenkins, allait habituellement chez ce dernier; faisait, une ou deux fois par semaine, les fonctions de femme de chambre auprès de madame, et les continua encore à l'époque où il y eut des malades dans la famille (1). M. le capitaine ignore si Baptistina avait des relations particulières avec quelqu'un de sa maison. Baptistina était à quatre pieds de l'ane sur lequel monta la domestique de Mme Fraser pour retourner dans la ville; et, à cette exception près, elle ne vit personne malade. Son père, avant qu'elle ne tombât malade, allait tous les jours à Gibraltar, dans différens quartiers de la place.

2° La sœur de Baptistina fut prise, en entrant au lazaret, de frissons et de tremblemens, de céphalalgie, de douleurs universelles. Elle eut, peu après son arrivée à l'hôpital, à la suite d'un émétique, des vomissemens qui ne reparurent pas le lendemain ni le jour suivant; la figure fut rouge, la couleur de la peau devint un peu jaune au troisième jour de l'affection : l'appétit revint au huitième; il n'y eut pas de douleurs à l'estomac; la jaunisse dura trois semaines.

Cette jeune fille allait aussi dans la maison de M. le capitaine Jenkins, mais moins souvent que sa sœur.

3° Le frère de Baptistina fut aussi transporté dans des tentes d'observation; il ne cessa pas d'être bien portant, comme il a été dit. Il eut avec sa famille les mêmes relations qu'avant le développement de l'épidémie; dormit toujours dans la même chambre que Baptistina, si ce n'est la nuit qui précéda la translation de toute la famille dans les tentes d'observation. Baptistina était soignée par un de ses oncles, qui eut la fièvre jaune en 1804.

Le 9 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

---

(1) Voir le document n° 208.

N° 215.

Famille de *Nicolo Milan,* maison n° 47.

Nicolo Milan, pêcheur, sa femme et cinq enfans, dont le plus âgé a cinq ans, habitent cette maison. Nicolo a eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure; sa femme demeurait à la Caleta, dans plusieurs épidémies de Gibraltar, et n'a point éprouvé la fièvre jaune. Eux et leurs enfans n'ont pas cessé d'être bien portans dans tout le cours de la dernière épidémie.

Ils n'ont pas fait de provisions à Gibraltar depuis la même époque, n'ont pas vu de malades dans le village, n'ont pas été chez leur voisine Juana Vila. Celle-ci ne venait pas non plus chez eux; sa mère seule leur a fait visite quelquefois. Nicolo allait dans la place, au marché au Poisson seulement, y vendre le produit de sa pêche. Sa femme ne quittait pas le village pendant la durée de la fièvre épidémique : elle n'a blanchi ni pour la ville ni pour le camp, depuis l'établissement du cordon.

Cette femme nie avoir dit à don Antonio, curé du village, que Juana Vila ait blanchi du linge venant de Gibraltar après l'établissement du cordon (1); elle affirme même le fait contraire, et ajoute que Juana Vila refusa de blanchir le linge du capitaine French, officier du 12e régiment, à une époque antérieure à la translation d'Andréa Anry à l'hôpital du Lazaret. Juana Vila et sa mère sortaient souvent ensemble, mais la femme Milan ignore si elles allaient à Gibraltar. Des soldats du détachement de la Caleta venaient souvent dans la rue où demeurait Juana Vila, mais on n'en a pas vu entrer chez elle.

---

(1) Voir les documens 212 et 213.

Le logement de Nicolo Milan consiste en une grande pièce, séparée d'une maison voisine par une allée étroite. On n'y sent pas de mauvaise odeur; il n'y a pas de latrines.

Le 13 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 216.

Famille de *José Cavedo,* maison n° 31.

José Cavedo, sa mère, et un enfant encore en bas âge, habitent cette maison. Sa femme, nommée Antonia, est morte le 5 novembre dernier, à l'hôpital du Lazaret, et, bientôt après elle, un enfant de trois mois a succombé. Cavedo a eu la fièvre jaune à la Havane, sa mère ne l'a jamais éprouvée; eux, et l'enfant dont il a été question en premier lieu, n'ont pas cessé d'être bien portans depuis le commencement de la maladie épidémique de Gibraltar.

La femme de Cavedo fut transférée à l'hôpital du Lazaret le 30 octobre, y mourut le 5 novembre, et était tombée malade trois jours avant sa translation. Elle éprouva au début des frissons, une faiblesse très-prononcée dans les membres inférieurs, des douleurs dans les lombes, dans l'abdomen et aux mamelles, qui ne devinrent pas plus volumineuses que de coutume. Il y eut, au deuxième jour de la maladie, des vomissemens dont on ignore la couleur, et qui succédèrent à l'administration d'une certaine quantité d'huile d'olive et d'eau tiède. Il n'y eut pas de sueurs, les yeux ne furent ni jaunes ni rouges avant la translation de la malade à l'hôpital du lazaret, et sa belle-mère, qui donne ces détails aux soussignés, ignore les symptômes qu'elle a éprouvés dans la suite.

La défunte, au moment où elle tomba malade, n'avait pas été à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie; elle ne connaissait point de malades dans les environs de la maison, n'en avait point vu; et cette déclaration est confirmée par M. John Patron, présent à cette réunion. M. le Dr Gaspar la déclara atteinte de la fièvre épidémique régnante alors, et ordonna en conséquence sa translation à l'hôpital du lazaret.

L'enfant, encore vivant, dormait avec sa grand-mère, et non avec sa mère, dont elle ne fut pas séparée néanmoins dans les trois jours qui précédèrent sa translation au lazaret. Elle n'a pas cessé d'être bien portante, comme il a été dit plus haut.

L'enfant encore à la mamelle prit le sein d'une étrangère qui habitait une tente du Champ-Neutre, après le départ de la Caleta. On l'avait privée du sein avant cette époque : il mourut sept jours après sa mère, avec laquelle il dormait, ayant eu des vomissemens, des douleurs ou du malaise, annoncés par des cris. Il ne fut pas jaune, et sa grand-mère croit qu'il est mort de faim.

On ignore si la femme qui lui donna des soins avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure; mais on l'a vue toujours bien portante depuis la mort de l'enfant.

La famille de Cavedo resta dix-neuf jours dans les tentes d'observation.

Son logement consiste en une grande et belle chambre, au premier, bien aérée, bien éclairée, dans laquelle on ne sent pas de mauvaise odeur. Les latrines, au rez-de-chaussée, souvent nettoyées, n'en répandent pas non plus.

Le 13 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 217.

Quartier du détachement de la Caleta.

Ce quartier, qui se trouve près du rocher sur un plan médiocrement incliné, est libre de toutes parts, et donne au Nord sur un large terrain sans constructions : un peu enterré à l'Ouest à raison de sa déclivité du sol, il est partagé inégalement en deux parties; l'une vers l'Est est destinée à un logement particulier; l'autre opposée, ayant la porte au midi, des croisées dans ce sens et une à l'Ouest, destinée au détachement, contenant quatorze lits médiocrement espacés. Les latrines sont à l'Ouest du quartier, entre celui-ci et le rocher, à dix pieds au moins de distance de la muraille.

Quatorze hommes et une femme logent dans le quartier.

Six soldats y sont tombés malades; quatre du 25 au 28 septembre; deux les 19 et 28 octobre; une femme le 26 du même mois.

Les quatre premiers soldats sont John Farrell, John Kelly, le sergent Lawler, dont la maladie débuta les 25, 27 et 28 septembre; et John ..... qui tomba malade ce dernier jour. Les deux derniers, Térence Down et Thomas Goffny furent atteints de fièvre les 19 et 28 octobre, la femme, et le caporal Haughton, le 26 du même mois.

Tous ces malades furent conduits à l'hôpital de la marine où ils furent traités par M. Amiel.

Farrell remplaça Daniel Mc Currie, malade chez M. le capitaine Jenkins, et continua toujours à coucher dans la caserne (1). Il n'avait pas monté la garde dans la ville avant de venir à la Caleta, y avait fait seulement quelques

---

(1) Voir le document n° 208.

commissions trois jours avant d'arriver ici, sans entrer dans les maisons.

Le sergent Lawler couchait dans la chambre séparée du quartier dont il a été question. Il conduisit Daniel Mc Currie jusqu'à la tour du Diable, le vit deux ou trois fois dans le quartier lorsque déjà il était malade, resta cinq à six minutes avec lui la veille du jour où il fut transféré à l'hôpital, alla quelquefois chez le capitaine Jenkins voir sa femme, et il alla, environ dix jours avant de tomber malade, dans la place, mais sans entrer dans les maisons, M. le capitaine Jenkins le lui ayant défendu.

Down tomba malade dix jours après le retour de Daniel Mc Currie de l'hôpital, et Daniel couchait alors dans le quartier du détachement, séparé de Down par trois lits.

Goffny fut aussi au service de M. le capitaine Jenkins pendant la maladie de Daniel Mc Currie.

Un autre soldat, Riley, qui vint voir Daniel Mc Currie pendant sa maladie et le conduisit jusqu'à la tour du Diable, continua à être bien portant.

Le caporal Haughton alla voir sa femme à l'hôpital civil où on l'avait transportée, resta un quart-d'heure près d'elle, et n'a pas été malade. Il montait la garde dans la ville tous les trois jours avant de venir à la Caleta, et l'avait montée la dernière fois dans le XXIVe district, Flat Bastion Road.

Sa femme n'avait pas été à Gibraltar depuis........ quand elle tomba malade; il ne lui a point connu de relations dans le village, si ce n'est avec la maison de M. John Patron.

Quant aux odeurs qu'on a pu sentir dans ce quartier, voici les déclarations faites aux soussignés les 13 et 17 janvier.

Daniel Mc Currie a déclaré avoir souvent senti une très-mauvaise odeur dans la caserne, par le vent d'Est; que ses camarades s'en plaignaient fréquemment, et disaient alors

en entrant dans la caserne, *l'horrible odeur!* On jetait de la chaux vive dans les commodités deux fois la semaine, ce qui n'en diminuait pas l'odeur qui était encore la même lors du retour de Daniel Mc Currie de l'hôpital. Et une femme qui habite depuis la maladie du sergent Lawler la pièce séparée du quartier qui offre d'assez grandes dimensions, dit aussi que, par le vent d'Est, il fallait fermer la fenêtre du Nord de cette pièce à cause de la mauvaise odeur.

Au contraire, le sergent Lawler, présent à cette réunion, n'a jamais senti de mauvaise odeur dans la chambre habitée par sa femme. Le caporal Haughton déclare aussi n'en avoir jamais senti dans le quartier où il dormait avec sa femme, dans un coin, vis-à-vis la porte; que, dans la matinée du jour où elle tomba malade, sa femme lui dit que l'air des environs du quartier était très-agréable et comme parfumé de roses. Il persiste dans sa déclaration; et, invité à dire tout ce qu'il sait de relatif aux odeurs, il ajoute qu'il n'a entendu personne s'en plaindre, qu'il n'en a jamais senti dans la chambre de Lawler, quel que fût le vent. Farrell, qui dormit dans le quartier dans les huit jours qui précédèrent le début de sa maladie, n'y sentit pas non plus de mauvaise odeur, n'entendit personne s'en plaindre. Un caporal, qui est dans le quartier depuis quatre jours, n'en a pas senti davantage; et M. le capitaine Jenkins déclare n'avoir senti de mauvaise odeur dans le quartier que quand on vidait les latrines; qu'il n'y fit jeter de la chaux vive que par le conseil de M. Hennen; qu'il se repentit beaucoup de l'avoir fait chez lui, dans sa maison, l'odeur ayant été désagréable ensuite.

Les 13 et 17 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 218.

Famille de *Miguel Palmez.*

Miguel Palmez, mesureur de blé, sa femme et trois enfans composent cette famille. Le père et son fils aîné ont eu la maladie épidémique de Gibraltar à une époque antérieure. Tout le monde a continué à jouir d'une bonne santé, si ce n'est un enfant de douze ans, qui tomba malade quatre ou cinq semaines après l'établissement du cordon, immédiatement après s'être jeté dans l'eau, à la suite d'une course violente et au moment où il venait de man ger un morceau de pain. Il fut conduit le lendemain à l'hôpital du lazaret, où il resta trois jours, ne se plaignant que de maux de tête, sans eprouver ni nausées, ni vomissemens. La famille et la maison ne furent pas mises en observation.

Le père et son fils aîné allaient seuls dans la ville pendant la durée de l'épidémie. Celui qui fut malade n'y allait pas. Cet enfant et les deux autres personnes de la maison ne communiquaient pas avec des malades.

Les latrines sont les mêmes que celles de Bernardo, et un égoût, qui ne reçoit que les eaux de la montagne, ne donne pas de mauvaise odeur.

Le logement est composé de deux grandes pièces, bien aérées.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 219.

Famille de *Lazaro Roba,* maison n° 4.

Lazaro Roba, pêcheur, sa femme et leurs enfans habitent cette maison. Roba et sa femme ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure; leurs enfans, au nombre de six, ont été malades pendant l'épidémie qui vient de cesser.

Le premier de ces malades, Tony, était déjà libre de la fièvre, quand Daniel Mc Currie fut conduit à l'hôpital, et sa maladie avait débuté quatre jours avant; le second, Rosa, sa sœur aînée; le troisième, Agustin; puis Andrea, Manuela et Nicolasa.

Les trois premiers tombèrent malades à la Caleta : Rosa, deux jours après Tony; Agustin, huit jours après Rosa. C'est à l'occasion de la maladie d'Agustin que la famille fut transportée au lazaret, le 20 octobre. Andrea et Manuela devinrent malades dix et onze jours après cette translation, et Nicolasa, six jours après que la famille eut quitté les tentes du lazaret pour aller au camp. Nicolasa, étant à l'époque de la dentition, eut une éruption, ne fut pas jaune; sa mère ignore le caractère de sa maladie.

Tony eut de la fièvre pendant trois jours, Rosa pendant deux, Agustin pendant quatre, et il garda le lit. Tous eurent des vomissemens spontanés; Tony et Rosa trois fois le premier jour, et une fois le second. On dit à la femme Roba que Agustin avait eu la fièvre jaune; elle ne s'informa pas du nom de la maladie de ses autres enfans.

Les trois premiers malades, Tony, Rosa et Agustin jouaient avec les enfans d'Andrea Anry et les autres enfans du village, allaient chez M. le capitaine Jenkins, sortaient tout le jour (1); leur mère ignore si quelques-uns des enfans

(1) Voir les documens n°s 207 et 208.

avec lesquels ils s'amusaient ont été malades. Ils n'eurent point de communication avec la famille de Bernardo et de Juana Vila, Daniel Mc Currie venait souvent chez Lazaro Roba; quelquefois à trois ou quatre reprises le jour, d'autrefois moins souvent, et la femme de Lazaro, à son tour, allait aussi chez M. le capitaine Jenkins.

Tony et Rosa furent séparés de leurs frères qui restaient dans la même chambre. Néanmoins, du moment où ils tombèrent malades; on les mit chacun sur un matelas.

Le linge qui avait servi à Rosa et à Tony, avant la translation de la famille à l'hôpital du lazaret ou dans des tentes d'observation, fut brûlé. Celui qui avait été à l'usage des autres enfans le fut encore, et les deux matelas sur lesquels Tony et Rosa avaient couché furent donnés à Agustin.

La famille fut absente un mois de la maison, resta vingt-six-jours dans les tentes d'observation, et quatre au camp civil.

Invitée à dissiper la contradiction qui paraît exister dans la déclaration, relativement au début de la maladie de Daniel Mc Currie et de celle de ses enfans, Maria Roba répond qu'elle ignore l'époque précise du début de la maladie de Daniel Mc Currie, que ce qu'elle sait bien seulement, c'est que Tony était malade quand elle apprit l'affection de Daniel Mc Currie.

On ne sent point de mauvaise odeur dans cette maison qui est sans latrines, bien ventilée, trop ventilée même en hiver.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

Le 5 mars, les soussignés se sont encore réunis chez Maria Roba dans l'intention de faire disparaître les doutes qui s'étaient élevés au sujet du début de la maladie de ses enfans, et elle leur a déclaré ce qui suit.

Rosa est tombée malade deux jours après Tony, Agustin deux ou trois semaines après Rosa. Tony était bien portant quand Andrea Anry fut transporté à l'hôpital du lazaret; il suivit même avec ses frères l'âne qui portait les effets de ce dernier lors de sa translation. Il tomba malade quatre ou cinq jours après, et sa mère en est sûre, parce qu'après la translation d'Andrea elle exprima à une de ses voisines la crainte que Tony n'eût bientôt la maladie d'Andrea qu'il avait suivi. Et relativement à l'époque du début de la maladie de Tony et de Rosa par rapport à la translation de Daniel Mc Currie à l'hôpital de la marine, elle dit que ses enfans n'étaient pas malades; qu'ils étaient libres de fièvre lors de la translation de ce dernier, qu'ils furent malades en même temps que lui, qu'elle en fit elle-même la remarque à Mme Jenkins, ajoutant que cette maladie était fort peu de chose; qu'enfin elle vit Daniel Mc Currie malade dans sa chambre. Priée de dire encore une fois si elle est bien sûre de ce qu'elle a déclaré relativement à la distance du début de la maladie de Tony et de la translation d'Andrea Anry à l'hôpital du lazaret, elle dit que Tony fut malade trois ou quatre jours après cette translation, puis elle revint à sa première déclaration et dit quatre à cinq jours. Enfin on lui demanda si Daniel Mc Currie était bien le soldat qu'elle a vu transporter à l'hôpital, et elle répond affirmativement.

M. le capitaine Jenkins, présent à cette réunion, ne sait rien autre chose par rapport à la maladie des enfans de Maria Roba, sinon qu'elle est venue chez lui le 19 octobre, lui dire qu'un de ses enfans était malade; et M. John Patron ne fait que confirmer ce que vient de dire M. le capitaine.

Le 5 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 220.

Famille de *Francischino Cerisola,* maison du quai, n° 4.

Francischino Cerisola, sa femme, deux enfans et six pêcheurs qui sont sous sa direction, occupent cette maison. Cerisola et sa femme qui habitaient la Caleta en 1813 et et en 1814 n'ont pas eu la fièvre jaune; Ils ignorent si leurs ouvriers l'ont eue. Cerisola, pendant la durée de l'épidémie, allait vendre son poisson au marché de la ville, ne le dépassait pas ordinairement, n'allait jamais au-delà de la grille qui sépare la rue Royale de la place d'armes; ses ouvriers, quand ils allaient au marché, ne pénétraient pas plus avant. Cerisola n'a vu de malades ni à la Caleta ni dans la ville; sa femme n'en a pas vu non plus; des malades ne sont pas venus non plus les voir; leur porte était fermée. Cerisola a fait ses provisions à Gibraltar pendant la force de l'épidémie: et depuis qu'elle a commencé, la famille n'a cessé de jouir d'une excellente santé. Cerisola n'a pas apporté de linge de Gibraltar pour être lavé à la Caleta.

Sa maison est large, bien aérée, n'a ni égoût ni latrines; on n'y sent pas de mauvaise odeur.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 221.

Famille de *James Doley,* maison n° 6.

M. James Doley, bijoutier orfèvre, à la Caleta depuis six mois, habite cette maison avec sa femme et un fils âgé de quatorze ans. Ils n'étaient pas à Gibraltar en 1813 et 1814, n'ont pas eu la fièvre jaune dans une année an-

térieure à celle qui vient de s'écouler, ont tous été malades en 1828.

Mme Doley tomba malade trois ou quatre jours après la translation de Daniel Mc Currie à l'hôpital de la marine; son fils quinze jours après elle, et M. Doley douze ou quinze jours après ce dernier, à la fin d'octobre, ou au commencement de novembre.

Ces dates ont été fixées par M. Doley, dans la réunion du 26 janvier; Mme Doley n'avait pu en déterminer aucune, même approximativement; mais les symptômes de sa maladie et de celle de son fils, les diverses communications qu'elle avait eues antérieurement à sa maladie, et qu'elle avait indiquées aux soussignés, ont été confirmées par la déclaration de M. Doley qui a seulement ajouté quelques détails à ceux qu'avait donnés sa femme antérieurement.

1° Mme Doley. Elle eut, au début, un frisson assez fort, de la céphalalgie, des douleurs dans les reins, les yeux cuisans, la face rouge; elle sua beaucoup, eut des vomissemens qui précédèrent peut-être l'administration de l'huile de ricin suivant M. Doley, qui furent spontanés suivant la déclaration de madame; elle éprouva aussi des douleurs à l'épigastre pendant deux heures. Mme Doley ne s'est point alitée, fut malade pendant deux jours, était parfaitement bien après cette époque, ne cessa pas entièrement de travailler.

A l'époque où elle tomba malade, Mme Doley n'avait pas été dans la ville depuis le 17 septembre; elle lavait, le jour même du début, du linge de Mme Jenkins, et fut obligée de se faire aider, dans ce travail, par Teresina Beyzo, huit jours avant la maladie de celle-ci (1). Le linge était celui des différentes personnes de la maison. Mme Do-

(1) Voir le document n° 209.

ley en allant chercher du linge (douze douzaine de pièces) chez M. le capitaine Jenkins, au début de la fièvre de Daniel Mc Currie, vit deux fois ce dernier, assis sur une chaise, dans la petite cour où donnait sa chambre, et elle se borna à prendre des informations sur sa santé, sans connaître la nature de sa maladie; elle resta à deux pieds de distance de lui environ, ne causa qu'une minute ou deux chaque fois avec lui. Elle allait fréquemment chez M. le capitaine, avait chez elle, depuis un certain temps, à l'époque où elle tomba malade, l'enfant de Mme Lawler, nourrice de celui de Mme Jenkins (1). Les enfans du voisinage venaient quelquefois chez elle, comme ils le font encore aujourd'hui; elle ignore si quelqu'un d'entre eux fut malade avant l'époque où elle le devint elle-même. M. Doley continuait à aller à Gibraltar depuis l'établissement du cordon.

2° Le jeune Doley éprouva à peu près les mêmes symptômes que sa mère, et ne s'alita pas dans la crainte d'être découvert et conduit à l'hôpital du lazaret. Il eut des frissons, des douleurs de tête, la face rouge, des vomissemens spontanés; la chaleur fut forte pendant deux jours; il n'éprouva pas de douleurs à l'épigastre; on croit qu'il eut des sueurs abondantes. Sa maladie avait cessé au quatrième jour; mais on ignore quand il eut recouvré entièrement ses forces.

3° M. Doley tomba malade à la sortie de la ville pour ainsi dire, ou entre la ville et le Champ-Neutre, une heure après avoir dit quelques mots à un factionnaire qui lui parut malade, et à huit ou dix pieds duquel il se trouvait. Il avait pris un verre de rhum en quittant le factionnaire, avait pénétré ensuite dans la place jusques vers l'hôtel du gouverneur.

Il fut pris, au début, d'un mal de tête violent, puis de

---

(1) Voir le document n° 208.

frissons; prit, en arrivant à la Caleta, une livre d'huile d'olives, puis deux livres d'eau salée, après lesquelles il eut des vomissemens. La chaleur succéda aux frissons qui eurent encore lieu par intervalles; elle fut considérable pendant la nuit, diminua un peu le lendemain dans la journée, était nulle la nuit suivante. Mais la céphalalgie ne perdit rien de son intensité pendant plus de vingt-quatre heures. La langue fut d'un jaune soufre le premier jour de l'affection, qui était parfaitement dissipée au cinquième, époque à laquelle l'appétit était revenu à son état naturel. M. Doley était jaune dès le début; il ne s'alita pas.

Il était bien portant, quand il entra dans la ville, le jour du début; s'était énivré la veille, mais n'avait bu qu'un verre de rhum peu avant de tomber malade. Il ne se rappelle pas avoir vu de malades autres que le factionnaire dont il vient d'être question, sa femme et son fils.

Quinze jours après la maladie de M. Doley, le fils de Mme Lawler fut malade pendant vingt heures seulement, après s'être mouillé. Il eut un peu de fièvre, la figure rouge, des sueurs la nuit, et perdit l'appétit pendant l'espace de temps qui vient d'être indiqué. Sa mère et Sarah Sergeant vinrent le voir. Il était parfaitement bien après les vingt heures dont il s'agit.

Il n'y a ni égoût ni latrines dans cette habitation qui consiste en une seule pièce, séparée, en arrière, de la maison de M. le capitaine Jenkins, par un intervalle de deux pieds seulement. Elle est sèche, bien qu'il pleuve beaucoup depuis cinq à six jours; on n'y sent pas de mauvaise odeur.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 222.

Famille de *J. Bagetto,* maison n° 9.

M. J. Bagetto, négociant et propriétaire, occupe cette maison avec sa famille, en totalité dix personnes, dont aucune n'a eu la fièvre épidémique de Gibraltar à une autre époque, à part M. Bagetto. Personne n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie. M. Bagetto seul allait à Gibraltar, en faisait venir les provisions nécessaires à l'usage de sa famille, et non celles qui devaient servir à son commerce. Ses enfans allaient et venaient, comme à l'ordinaire, dans le village; mais aucun d'eux n'alla dans des maisons où il y avait des malades; et les enfans appartenant à ces dernières maisons ne vinrent pas dans celle de Bagetto.

Sa maison est grande, parfaitement bien tenue; sans odeur : les latrines y sont exclusivement destinées aux femmes.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 223.

Famille de *Rosalia Triaga,* maison n° 11.

Cette maison est habitée par Rosalia Triaga, son fils âgé de vingt-un ans, et ses deux filles Anna et Agata; la première âgée de dix-huit ans, la seconde de dix-neuf à vingt ans. Le mari de la veuve Triaga était boulanger à Gibraltar, ne venait pas à la Caleta depuis long-temps, et il est mort à l'hôpital du lazaret quelque temps après l'établissement du cordon.

1° Son fils tomba malade une première fois (il est

pêcheur) huit jours avant que l'épidémie ne fût déclarée officiellement ; éprouva tous les symptômes d'une inflammation aiguë des poumons et des plèvres, inflammation qui se termina heureusement, sous l'influence du traitement antiphlogistique et des dérivatifs. Il était convalescent de cette maladie, quand il fut prit d'une violente douleur de tête et revint à la maison en disant à sa mère qu'il se mourait. Cette céphalalgie était accompagnée d'une faiblesse considérable et de brisemens universels dans les membres. Le lendemain il éprouva des vomissemens spontanés ; pendant dix à onze jours le malade vomit tout ce qu'il prenait : et ces dix jours passés il y eut rétention ou suppression d'urine pendant trois jours : après quoi ce liquide devint rouge et fut excrété goutte à goutte.

2° Anna eut d'abord un érysipèle à la face qui débuta un peu avant le retour de Daniel Mc Currie de l'hôpital de la marine où il avait été malade, vers le commencement d'octobre. Elle était convalescente de cet érysipèle quand elle fut prise, trois jours avant d'être transportée à l'hôpital du lazaret et de-là à l'hôpital civil, de frissons, de douleurs dans les membres et de céphalalgie. Des vomissemens eurent lieu le deuxième jour et se répétèrent pendant deux ou trois au moins ; la figure fut rouge dès le début, et dès le deuxième jour de l'affection les yeux étaient jaunes.

Mme Jenkins faisait assez souvent appeler Anna chez elle, et M. le capitaine Jenkins se rappelle très-bien avoir vu chez lui cette jeune fille, dans les huit jours qui précédèrent sa translation à l'hôpital du lazaret. Mme Jenkins faisait venir Anna chez elle pour y travailler à l'aiguille (1). Anna fut soignée par sa mère et par sa sœur entre lesquelles elle couchait.

---

(1) Voir le document n° 208.

3° Agata tomba malade deux jours après le début des vomissemens d'Anna, éprouva, dès le principe de l'affection, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres et des frissons : les frissons durèrent pendant quarante-huit heures, et au deuxième jour il y eut des vomissemens spontanés nombreux. Ces vomissemens durèrent pendant trois jours, et au troisième de l'arrivée d'Agata à l'hôpital du lazaret, ils furent noirs; fait dont deux des soussignés ont pu s'assurer auprès de M. le Dr Ardévol, médecin de l'hôpital du lazaret. Un certificat donné par M. Fraser, chirurgien de l'hôpital civil, à Anna et à Agata, constate qu'elles ont eu la fièvre épidémique de Gibraltar.

Agata venait, suivant la déclaration de M. le capitaine Jenkins, quelquefois dans sa maison pour y chercher de l'ouvrage; il n'y avait pas de relation entre Anna Agata et ses domestiques. Le jour où elle tomba malade, Agata était allée chez Maria Basso chercher de l'étoffe pour faire une chemise. Antonio tomba malade trois jours après (1).

M. John Patron pense qu'Anna et Agata n'ont pas eu de relations avec des personnes malades du village.

Leur mère, qui n'a pas cessé d'être bien portante depuis le commencement de l'épidémie, ne sait pas si elle a eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Elle avait craint, dans une première déclaration, de dire ce qu'elle savait relativement à ses filles, qu'elles avaient été chez M. le capitaine Jenkins avant leur maladie; en sorte que la plupart des faits qui viennent d'être rapportés sont le résultat d'une seconde déclaration faite en présence de M. le capitaine qui a prié la mère et les filles de raconter ce qu'elles savaient, dans la réunion du 17 janvier.

Un des pêcheurs qui logent chez M. Pasqual Fava a déclaré aux soussignés, le 15 janvier, chez Maria Roba où

(1) Voir les documens nos 207 et 208.

ils l'ont rencontré (c'est J. B. Roba), qu'il allait fréquemment chez les D[lles] Triaga, alors même qu'elles étaient malades; qu'il y restait peu de temps, une minute ou deux; qu'il alla, durant l'épidémie, au marché de la place, y vendre le poisson, sans pénétrer plus loin; qu'il n'a pas même eu un seul mal de tête depuis l'établissement du cordon.

La maison est comme celle de M. le capitaine Jenkins, sur le bord de la mer. Elle consiste dans une grande pièce; propre et bien aérée, sans odeur.

Les 14 et 17 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 224.

Famille de *Manuel Dono,* maison n° 12.

Manuel Dono pêcheur, et sa femme ont eut la fièvre jaune en 1804, et occupent cette maison.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 225.

Famille de *Magdalena Vigua,* maison n° 13.

Elle est habitée par la veuve Magdelena Vigua, blanchisseuse, deux femmes et son fils qui était tonnelier avant le début de l'épidémie, et qui s'est fait pêcheur depuis.

La veuve Vigua a eu la fièvre jaune en 1814, personne autre ne l'a éprouvée à une époque antérieure; personne n'a été malade en 1828, n'a eu de relations avec les habitans malades du village, et le fils n'a pas été vendre son poisson au marché de la ville.

L'habitation consiste en deux chambres propres, bien

aérées ; on n'y sent pas de mauvaise odeur; il n'y a ni égoût, ni latrines.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 226.

Famille de *José Gandulfo*.

Elle est composée de José Gandulfo, calfateur de bâtimens, sa femme et cinq enfans de l'âge vingt-quatre jours à quinze ans. Gaudulfo et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1813. Eux et leurs enfans n'ont pas cessé d'être bien portans, n'ont pas même eu un simple mal de tête en 1828. Le père seul, pendant le règne de l'épidémie, allait à Gibraltar le dimanche et dans la semaine, quand l'occasion s'en présentait, mais il n'y voyait pas de malades. Sa femme et ses enfans n'ont pas eu de communication avec des malades du village.

La maison est neuve, composée de deux grandes pièces, sans mauvaise odeur, sans égoût, elle est contiguë à celle de Teresina Beyzo.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 227.

Famille de *Vicenzo Picareto*, pêcheur, maison n° 7 *bis*.

Vicenzo Picareto, pêcheur, sa femme et cinq enfans âgés de douze ans à dix-huit mois, habitent cette maison. Picareto a eu la fièvre jaune en 1813. Ses enfans, sa femme et lui n'ont pas cessé d'être bien portans depuis le début de l'épidémie de Gibraltar. Picareto ne vendait pas son poisson au marché au poisson : il allait quelquefois

à la porte de Terre, mais sa femme ignore s'il a été dans la ville. Pour elle, elle avait si grand' peur de la maladie régnante, qu'elle ne se trouvait pas en sûreté dans sa maison. Ses enfans ne jouaient pas avec les autres enfans du village; aucune provision n'était faite à Gibraltar.

La maison est séparée de celle de Teresina Beyzo par un petit cul-de-sac de quatre pieds de large, et est contiguë à celle de Valerino (1). L'appartement occupé par Picareto est composé de deux pièces au premier, grandes et d'une propreté parfaite. Il n'y a aucune espèce d'animaux domestiques dans la maison.

De 14 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 228.

Famille de *Vicenté Molinari*, batelier, maison vis-à-vis le n° 13.

Vicenté Molinari, batelier, sa femme et ses enfans, au nombre de quatre avant le développement de l'épidémie, habitent cette maison. Molinari a eu la fièvre jaune en 1813; sa femme et ses enfans ont été malades dans le cours de la dernière épidémie de Gibraltar; l'un de ces derniers, Vicenzo Molinari est mort, et c'est à l'occasion de sa maladie que toute la famille fut transportée dans des tentes d'observation, le 2 novembre 1828.

Le premier malade fut le fils aîné, Pedro, âgé de neuf ans et demi; le second, la femme de Molinari; le troisième Isabella, âgée de sept ans; le quatrième Vicenzo, âgé de trois ans et demi; le cinquième, Monina.

Monina tomba malade en entrant à l'hôpital du lazaret; sa mère et ses frères et sœur le devinrent à la maison : sa

(2) Voir les documens nos 209 et 210.

mère le fut six jours après le début de la maladie de Pedro, Isabella trois jours après sa mère, Vicenzo quatre jours après Isabella, et Monina deux jours après Vicenzo; de manière que la maladie dura un mois environ dans la famille.

Pedro éprouva, au début, des frissons et des tremblemens, de la céphalalgie, des douleurs à l'épigastre et dans les membres, des vomissemens spontanés. La chaleur succéda au froid et dura pendant trois jours; les vomissemens se renouvelèrent pendant cinq, revenaient deux ou trois fois en vingt-quatre heures, furent noirs pendant trois jours, à compter du troisième de la maladie, quelquefois sollicités par des médicamens. La jaunisse fut universelle et se développa en même temps que parurent les vomissemens noirs, le troisième jour de l'affection. La mère le tenait souvent levé dans la crainte de l'inspecteur de santé.

Les autres enfans éprouvèrent les mêmes symptômes, furent jaunes, eurent une abondante desquammation de l'épiderme. La jaunisse eut aussi lieu chez leur mère qui avait beaucoup de fièvre pendant la nuit, et ne fut pas alitée.

Les enfans de Molinari allaient chez Bernardina Valerino leur tante (1), jouaient avac les autres enfans du village, même avec ceux de Teresina Beyzo, alors qu'ils étaient malades; ce que leur mère ignorait; ils jouaient avec ceux d'Andrea Anry (2). Cette femme ne sait pas davantage s'ils ont été chez sa voisine dont les enfans ont aussi été malades.

Les enfans de Molinari, ceux qui étaient bien portans, continuèrent à jouer avec leur frère aîné, quand il tomba malade, et n'en furent séparés que pendant la nuit; c'est-à-dire qu'alors ils ne couchaient pas dans le même lit, car toute la famille demeure dans une même chambre.

---

(1) Voir le document n° 210.
(1) Voir les docnmens 207 et 209.

Personne ne vint chez Vicenté Molinari à l'époque de la maladie de ses enfans ; leur mère l'avait défendu aux membres de sa famille. Ces enfans n'allaient pas non plus dans leur convalescence chez des voisins. Juana Vila ne vint pas dans la maison, et fut transportée le même jour que la famille de Molinari à l'hôpital du lazaret.

Le fils aîné, Pedro, avait quelquefois été au marché du village du Champ-Neutre, sans entrer dans la ville.

L'habitation consiste, comme il a été dit plus haut, en une seule pièce. Elle est grande, sans égoût, ni latrines ; on n'y sent de mauvaise odeur par aucun vent. Elle est éclairée par une petite fenêtre. La porte en est assez grande.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 229.

Famille de *José Danino,* fabriquant de cigares, maison n° 15.

José Danino, fabricant de cigares, sa femme et deux enfans de quatre et six ans occupent cette maison. Danino et sa femme ont eu la fièvre jaune à Malaga ou à Cadix en 1803. Eux et leurs enfans jouissent d'une bonne santé depuis le commencement de l'épidémie de Gibraltar.

Depuis lors Danino a été tous les jours dans la ville, lui seul, sans y prendre aucune précaution, y a vu des malades, leur a tâté le pouls ; il faisait une partie de ses provisions à Gibraltar.

Ses enfans ont joué indistinctement, comme à l'ordinair, avec ceux du village; ceux de Teresina Beyzo sont venus constamment à la maison pendant la maladie de leur mère ; celle-ci y est venue aussi très-souvent, dans les quatre jours qui ont précédé sa translation au lazaret, au

moment où les enfans y étaient : on ignorait alors qu'elle fût malade (1).

Le logement consiste en une pièce unique semblable à la précédente, à part la fenêtre qui est un peu plus grande. On n'y sent pas de mauvaise odeur.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 230.

Famille de *M. J. Parody*, jardinier, propriétaire, maison n° 16.

M. Parody, jardinier propriétaire, sa femme et sept enfans d'un an à quatorze ans, habitent cette maison. L'aîné des enfans a eu la fièvre jaune en 1814; le reste de la famille ne l'a pas éprouvée; personne n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie, et cette déclaration est confirmée par M. John Patron.

Personne de la famille n'a été à Gibraltar depuis l'établissement du cordon. Parody recommandait à ses enfans de ne pas aller là où il y avait des malades, et même de n'aller chez personne. Sa femme ne sortait pas, et aucun malade n'est venu la voir. Elle n'a pas été chez M. le capitaine Jenkins.

L'habitation consiste en deux chambres d'une grande dimension, bien éclairées, bien aérées, au-devant desquelles se trouve un petit jardin. Les oiseaux n'ont pas été malades.

Le 14 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

(1) Voir le document n° 209.

N° 231.

Maison n° 16 *bis.*

Cette maison, qui est contiguë à la précédente, fait un angle droit avec elle, et est occupée par quatre pêcheurs dont deux ont eu la fièvre jaune à Cadix. Un de ces derniers allait vendre le poisson à Gibraltar; les autres s'en abstenaient. Leur logement consiste en une pièce unique de très-moyenne dimension.

Ces renseignemens ont été fournis aux soussignés par Mme Parody, les pêcheurs étant absens.

Le 4 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 232.

Famille de *Benedito Canesa,* pêcheur.

Elle est composée de Benedito Canesa, pêcheur, sa femme, quatre enfans, et la mère de sa femme avancée en âge, en totalité sept personnes, dont une seule, Benedito Canesa, a eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Les autres ont été malades depuis le commencement de l'épidémie. La maladie attaqua successivement, 1° Catalina, âgée de dix ans; 2° sa mère; 3° Maria, âgée de sept ans; 4° Gaetano, âgé de quatre ans; 5° Vicenzo, âgé de six mois; 6° Jeronima Cerutti.

1° Catalina. Elle tomba malade vers le 15 octobre, eut de la fièvre pendant vingt-quatre heures, avait recouvré ses forces quatre ou cinq jours après l'apparition des premiers symptômes. Elle éprouva, au début, des frissons, des douleurs dans les jambes, une céphalalgie frontale accompagnée de battement des artères temporales. La figure était alternativement rouge et pâle; les vomissemens furent

provoqués par de l'huile de ricin ; l'appétit se rétablit aussitôt après la cessation de la fièvre. Les évacuations alvines, provoquées par des lavemens, furent blanchâtres.

Catalina avait été au marché du Champ-Neutre la veille du jour où elle tomba malade. Le même jour, celui qui précéda le début de l'affection, était un de ceux où elle avait joué avec les enfans de Mme Molinari, sa tante, qui se portait un peu mieux alors (1). Elle jouait peu dans la maison de celle-ci, davantage sur le sable ; elle alla aussi chez Bernardina Valerino, mais à une époque où il n'y avait pas de malades (2). Catalina coucha dans un lit séparé pendant deux jours ; après quoi il n'y eut plus la moindre séparation entre les enfans.

2° La mère de Catalina tomba malade quatre ou cinq jours après elle. L'affection débuta par des frissons, une céphalalgie assez intense, des douleurs universelles. La face fut rouge d'abord, des vomissemens succédèrent, dans la soirée, à l'administration de l'huile de ricin, et durèrent pendant trois heures. Il y eut des nausées le second jour : la peau devint universellement jaune au septième ; il y eut une abondante desquammation de l'épiderme et une éruption dans la bouche. La femme Canesa ne fut pas constamment alitée, dans la crainte d'être transportée à l'hôpital du lazaret si l'inspecteur la trouvait au lit. Elle ne recouvra ses forces que quarante jours après le début de sa maladie.

3° La femme Canesa était déjà mieux quand Maria devint malade. Maria éprouva au début de violentes douleurs de tête et à l'épigastre, eut de la fièvre pendant une nuit seulement ; on lui administra de l'huile de ricin ; le deuxième jour l'enfant se trouva mieux.

4° Gaetano tomba malade deux ou trois jours après

(1) Voir le document n° 228.
(2) *Ibid*, n° 210.

Maria. Il éprouva, au début, un tremblement violent, bientôt suivi de rougeurs à la face et d'une vive chaleur. Quelques vomissemens succédèrent à l'administration de l'huile de ricin ; il y eut des douleurs de ventre ; la fièvre dura toute la journée qui suivit celle du début ; après quoi l'enfant devint pâle. Il était parfaitement rétabli le septième ou le huitième jour de l'affection.

5° Le petit Vicenzo tomba malade peu après. Sa mère se trouvant mieux, il prit le sein tout le temps de sa maladie, eut beaucoup de fièvre, et sa mère persuada à l'inspecteur de santé que cette fièvre tenait à la dentition. Bientôt il devint d'un jaune paille. La durée de sa maladie n'a pu être déterminée avec précision. Il avait un écoulement de pus par l'oreille, qui avait précédé de trois jours la maladie de sa mère.

6° Mme Jeronima Cerutti n'éprouva qu'une exaspération des douleurs de poitrine auxquelles elle est sujette depuis long-temps. Elle n'eut pas de fièvre.

La femme Canesa défendit à ses enfans d'aller chez sa sœur Molinari, du moment où elle apprit que les enfans de celle-ci étaient malades : ses enfans n'entraient pas dans les maisons, mais ils jouaient avec tous ceux du village : à l'exception près indiquée ci-dessus, relative à Catalina, ils ne furent pas séparés les uns des autres dans le cours de leur maladie.

La maison est composée de deux pièces, dont une est sur le derrière ; celle-ci est éclairée par une fenêtre de médiocre dimension, au niveau du sol ; elle est sèche ; l'autre est enfoncée d'un demi-pied environ au-dessous du niveau du sable ; un peu humide quand il pleut, les planches du toit ne joignant qu'imparfaitement. Il n'y a ni latrines ni égoût ; la maison est située sur le rivage.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 233.

Famille de *Domingo Picharello*, maison n° 19.

Un pêcheur, Domingo Picharello, sa femme, cinq enfans dont le plus âgé a huit ans, le plus jeune deux mois et demi, et trois autres personnes, dix en totalité, habitent cette maison. Picharello et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1804. Eux et toute leur famille n'ont pas cessé d'être bien portans depuis le début de l'épidémie de Gibraltar.

Personne, pas même Picharello n'a été dans la ville. Le poisson était vendu au marché du Champ-Neutre. Les enfans jouaient sur le sable. On leur avait défendu d'aller dans la maison de Molinari et de Canesa, même de s'amuser avec les autres enfans du village, Picharello ayant appris que plusieurs d'entre eux étaient malades.

La maison est composée de deux pièces au rez-de-chaussée; l'une, assez considérable et haute, est éclairée par une petite fenêtre et une porte assez grande sur la rue; l'autre, moins considérable, est sans fenêtre, a une porte de derrière qu'on ouvre quelquefois.

Le 18 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 234.

Famille de M. *Verano*, maître de taverne, premier inspecteur de santé de Catalan-Bay, maison n° 16.

Cette grande maison est occupée par M. Verano, maître de taverne, sa femme, cinq enfans, de dix-huit ans à six mois, et deux domestiques. Trente pêcheurs y demeu

raient aussi pendant la durée de l'épidémie. M. Verano a eu la fièvre en 1804, sa femme en 1814; sa fille aînée l'a peut-être éprouvée en 1813; il ignore si parmi les pêcheurs qui logent chez lui il en est qui aient éprouvé cette maladie à une époque antérieure à l'épidémie de 1828; mais pendant cette épidémie personne n'a été malade, si ce n'est un pêcheur, pour quelques jours, seulement, à la suite d'une chute.

M. Verano, qui est inspecteur de santé, a été cinq à six fois dans la ville pendant la durée de l'épidémie, pour y chercher du vin, mais il n'est entré chez aucun des malades. Les pêcheurs allaient aussi à Gibraltar, y vendre leur poisson, au commencement de la maladie; mais ils n'y ont plus été, à ce qu'on sache du moins, depuis les premiers jours d'octobre. M. Verano, comme tous les pères de famille du village, défendait à ses enfans d'aller chez les personnes malades, et même chez qui que ce fût. Il ne peut pas affirmer cependant que cette défense ait été scrupuleusement observée par ses enfans, qui jouaient quelquefois devant sa maison, sur le sable, avec leurs petits camarades.

La maison de M. Verano comprend des logemens de maître, ceux des pêcheurs et d'assez grands magasins.

La première partie, au premier, se compose de plusieurs grandes pièces bien aérées, parfaitement tenues, qui respirent l'aisance; la seconde, aussi au premier, comprend quatre pièces d'inégale grandeur, réunies à angle droit, autour d'un espace correspondant à la cour qui sera décrite tout-à-l'heure. Deux de ces pièces, exposées au Nord et au Sud, ont les mêmes dimensions, treize à quatorze pieds carrés environ, contiennent chacune dix lits placés par étages; les deux autres sont placées entre les premières, ont dix-huit pieds de long sur huit et demi de large, dix à onze de haut, contiennent chacune huit lits, et dans l'une

d'elles, cinq seulement sont occupés. Ces chambres donnent sur un espace libre et grand, sur le quai ou sur une rue qui va de l'Est à l'Ouest.

La cour est étroite, carrée, ordinairement humide; offre un puits au centre, d'une bonne construction, et auprès de ce puits une gueule d'égoût d'un pied carré, couverte d'une grille; elle est environnée par un bâtiment de vingt pieds de haut environ,. dont les pans ne sont séparées supérieurement que par un espace de huit à neuf pieds carrés. Elle offre, du côté Sud, deux fosses d'aisances, placées au-dessous de l'une des chambres qui viennent d'être décrites, et dont le plancher est à onze pieds environ du sol. De l'eau jetée dans ces fosses d'aisance entraîne les matières fécales dans l'égoût; on nettoie la cour tous les jours; on y lave le poisson, et l'eau du lavage est jetée dans l'égoût. Un cheval, placé dans cette cour, au-dessous d'une des chambres du premier, vis-à-vis les latrines, n'a pas cessé d'y être bien portant. Cinq portes dont trois grandes, et une fenêtre ayant vue sur la rue en face des magasins, donnent dans la cour et sont ouvertes en été.

Un égoût qui règne tout le long de la rue, côté Sud de la maison, s'ouvre sur le sable, à ving-cinq ou trente pieds de celle-ci, et l'ouverture en est baignée par les eaux de la mer. Par le vent d'Est, il ne donne pas d'odeur dans la maison, et il en est de même des latrines, dans lesquelles on verse de l'eau tous les deux ou trois jours.

Le 18 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 235.

Famille de M. *John Patron*, marchand épicier, second inspecteur de santé de la Caleta, maison n° 42.

M. John Patron, marchand épicier, second inspecteur de santé de la Caleta, qui accompagne les soussignés dans leur investigation, occupe cette maison avec sa femme, ses enfans âgés de quatorze ans à quinze mois, et deux domestiques, en totalité dix personnes. Sa femme a eu la fièvre jaune en 1804; il ne l'a point éprouvée. Toute sa famille n'a pas cessé d'être bien portante depuis le commencement de l'épidémie. Mme Patron alla quelquefois dans la place, jusqu'au 16 septembre : le domestique mâle y a été tous les jours, depuis le commencement de l'épidémie. M. John Patron n'y a été que dans la seconde semaine de janvier. Il a continué à faire acheter à Gibraltar les marchandises dont il avait besoin ; mais les sacs qui les contenaient étaient mis, après avoir été vidés, sur des cordes assez élevées pour que ses enfans ne pussent les toucher. Il leur avait expressément défendu de jouer avec leurs camarades, et il ne les a jamais vus avec d'autres enfans malades. Cependant la bonne de ses enfans s'est assise avec un de ceux qu'elle tenait dans ses bras, près d'un des enfans de Teresina Beyzo, la veille du jour où celle-ci fut transportée à l'hôpital du lazaret. Comme inspecteur de santé, M. Jonh Patron faisait ses visites avec beaucoup de précautions. Il cessa même de pénétrer dans la maison, à partir du 5 novembre, époque d'entrée en fonctions, comme médecin principal de la garnison, de M. le Dr Broadfoot, et M. le Dr Broadfoot le lui défendit, parce qu'il apprit qu'il n'avait pas eu antérieurement la maladie épidémique alors régnante. Avant cette époque, M. John Patron ne touchait aucun de ceux chez lesquels il allait; n'entrait pas

dans les chambres où il y avait des malades, de manière que Anna Triaga est l'unique personne qu'il ait vue au lit (1). Il fit laver la selle d'un âne qu'il prêta à M. Hernandez (2) pour le transporter à l'hôpital du lazaret, et il donna un autre pantalon au domestique qui les avait conduits. Il ne changeait pas de vêtemens à son retour de ses inspections.

La maison de M. John Patron est propre, bien aérée, composée de deux chambres au rez-de-chaussée, de trois au premier étage et d'une petite cour. Elle donne d'un côté sur le rivage. On n'y sent de mauvaise odeur que quand on débouche l'égoût dont il a été parlé dans le renseignement précédent, ou quand on vide la fosse d'aisance du quartier des soldats. La cour est fort petite, placée derrière la maison et s'ouvre au Nord. Les latrines et l'égoût qui s'y trouvent ne causent point d'odeur désagréable dans la maison.

Le 18 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 236.

Famille de la veuve *Anna Viva*, grotte sans numéro.

La veuve Anna Viva, ses trois enfans, parmi lesquels se trouve un garçon et une jeune fille étrangère, en totalité cinq personnes habitent cette grotte. La veuve Anna Viva, son fils et sa fille aînée ont eu la fièvre jaune en 1813. Personne de la famille n'a été malade en 1828, à part la plus jeune des enfans, une jeune fille de dix ans; celle-ci éprouva, cinq à six jours après la translation de la famille Bernardo au lazaret (3), des frissons, des douleurs universelles dans les membres, de la céphalalgie, des vomis-

(1) Voir le document n° 223.
(2) *Ibid.* n° 248.
(3) *Ibid.* n° 211.

semens qui se répétèrent trois fois dans le même jour. Elle se trouvait parfaitement bien le lendemain, et fit même des cigares le jour où les symptômes dont il vient d'être question eurent lieu. Ces symptômes furent attribués, par la mère, à une indigestion.

Le fils de la veuve Anna Viva allait, dans le cours de l'épidémie, deux ou trois fois dans la ville par semaine, pour y acheter des feuilles de tabac; mais il n'entrait pas dans les maisons où il y avait des malades Il alla trois à quatre fois dans la maison de José Bernardo quand ses deux fils aînés étaient malades, et en en revenant il ôtait son habit, se lavait le visage et les mains avec de l'eau et du vinaigre; quelquefois aussi il restait exposé pendant quelque temps à l'air avant de rentrer. Sa mère alla voir la femme Bernardo dans les cinq ou six derniers jours qui précédèrent sa translation à l'hôpital du lazaret. M. le capitaine Jenkins, qui fit soigneusement observer la grotte, du moment où la famille Bernardo fut transportée à l'hôpital du lazaret ou dans des tentes d'observation, déclare qu'il y avait habituellement des relations entre la famille Bernardo et celle de la veuve Anna Viva, surtout avec celle-ci et le fils aîné de Bernardo; mais il ne peut affirmer que les relations aient continué à l'époque où il y eut des malades chez Bernardo (1).

La grotte a onze ou douze pieds de diamètre, et est divisée, dans sa hauteur, par un plancher mal joint, élevé de douze pieds environ en arrière, contre le rocher, et de six et demi seulement à l'entrée de la grotte. Il y tombe quelquefois un peu d'eau par l'espèce de toit dont il vient d'être parlé, quand le vent est au Sud-Est.

Le 18 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir le document nº 211.

N° 237.

Famille de *Domingo Roba*, garçon de magasin.

Cette famille est composée de Domingo Roba, garçon de magasin à Gibraltar, sa femme et deux enfans âgés d'un et de trois ans, quatre personnes en totalité, dont aucune n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie, n'a été dans la place depuis la même époque. L'aîné des enfans a été quelquefois jusqu'au corps-de-garde de la Caleta. Par fois aussi, la mère s'est promenée avec ses deux enfans jusque vis-à-vis la maison de l'orfèvre Doley; elle a été avec eux chez Mme Colona sa sœur, où se trouvait un enfant malade d'abcès derrière l'oreille, et chez sa belle-mère Bernardina Valerino journellement, si ce n'est pendant deux jours, à l'époque où il y eut des malades chez cette dernière (1). Bernardina Valerino allait aussi tous les jours chez Domingo Roba, lors de la maladie de ses enfans, et ceux-ci ne cessèrent de venir chez Roba que pendant deux jours.

L'habitation consiste dans une très-grande chambre, bien aérée, bien isolée, sans odeur. Il n'y a pas de latrines. Les poules y ont toujours été bien portantes.

Le 19 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 238.

Famille d'*Antonio Deveau*, pêcheur, maison n° 23.

Cette maison est occupée par Antonio Deveau, pêcheur, sa femme et six enfans âgés de dix mois à seize ans; en

(1) Voir le document n° 210.

tout huit personnes, dont aucune, si ce n'est Deveau lui-même, en 1804, n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Toute la famille n'a cessé d'être bien portante en 1828, à part une jeune fille de douze ans, domestique de M. Demaïa, qui a eu la maladie épidémique de Gibraltar dans la ville, et est tombée malade après la première fille de M. Demaïa et avant la seconde, dans l'intervalle de quinze jours, qui sépara le début de la maladie de l'une, de celui de la maladie de l'autre.

Cette jeune fille, nommée Maria, ne fut visitée par personne des siens, à part son père, qui lui donna des soins deux jours de suite. Deveau revenait pendant le jour manger à la maison, où il rentrait sans précaution, embrassant ses enfans comme à l'ordinaire. Son fils aîné, Antonio, allait tous les jours dans la ville durant l'épidémie, vendre son poisson au marché qu'il ne dépassait pas. Ses frère et sœur restaient toujours à la maison; leur mère ne les laissait pas descendre crainte des malades, ne recevait personne, et une de ses voisines étant venue pour la voir fut éconduite. Antonio ne prenait pas plus de précaution que son père en revenant à la maison.

L'habitation consiste en une seule pièce, très-grande, bien aérée, où l'on ne sent pas de mauvaise odeur. Les poules n'y ont pas été malades. Il n'y avait pas de latrines.

Le 19 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 239.

Famille de *Domingo Corali*, cordonnier, maison n° 26.

Domingo Corali, cordonnier, un pêcheur et sa femme, habitent cette maison. Le cordonnier a eu la fièvre jaune

en 1814 : la femme du pêcheur a eu une fièvre maligne à Gênes; le pêcheur est estropié et n'a pas quitté la Caleta depuis trois ans. Personne n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie. Le cordonnier allait presque tous les jours dans la ville depuis le même temps. La femme du cordonnier n'y est pas entrée une seule fois, n'a pas vu de malades à la Caleta, ignore s'il y en a eu autour de sa maison. Personne n'est venu la voir. On fit quelques provisions à Gibraltar, le 8 septembre seulement. Le cordonnier ne prenait aucune précaution en revenant de la ville.

L'habitation est composée de deux pièces, dont une grande. Il n'y a de mauvaise odeur ni dans l'une ni dans l'autre.

Le 19 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 240.

Famille de *Luis Mantuani,* barbier, maison n° 51.

Luis Mantuani, barbier, sa femme, un garçon et une fille, âgés de vingt-trois et vingt-un ans, occupent cette maison. Mantuani était à Malaga en 1804, pendant l'épidémie qui y régna alors, et il y a soigné plusieurs malades, sans le devenir lui-même. Personne de la famille n'a eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure; personne n'a été malade en 1828, ou depuis l'établissement du cordon. Le fils est pêcheur, et il a été à Gibraltar deux ou trois fois depuis la même époque, même dans les tavernes.

Mantuani n'a pas été chez les malades du village, et n'y serait pas allé quand on l'en aurait prié. Aucun malade n'est venu chez lui.

Une grande chambre, bien aérée, sans mauvaise odeur,

forme le logement de cette famille. Les nombreux oiseaux qui s'y trouvent n'ont pas cessé d'être bien portans.

Le 19 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 241.

Famille de *Francisco Perez,* maison sans numéro, près du n° 51.

Francisco Perez, mesureur de blé, sa femme, ses enfans et petits-enfans, et une famille composée de quatre individus, en somme onze personnes, habitent cette maison. Perez, sa femme et son fils aîné ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure; Perez croit même que son fils cadet, Antonio, âgé de vingt-huit à trente ans, a eu la même maladie à la Caleta, en 1813, après avoir obtenu la permission d'aller à Gibraltar. Antonio ne fut visité par personne, par aucun habitant du village à cette époque; aucun médecin ne lui donna ses soins, et il éprouva, au début, suivant la déclaration de son père, de la chaleur, des frissons, des nausées, des vomissemens, et pendant quatre jours une forte fièvre; il y eut même du vomissement noir. Antonio ne recouvra complétement ses forces que deux mois après le développement des premiers symptômes de sa maladie, et l'on ignore s'il fut jaune. Il n'avait pas communiqué dans la place avec un homme qui était sorti de la Caleta pour aller à Gibraltar, où il mourut.

Un enfant de la famille de M. Mantuani, est mort pendant le cours de l'épidémie, à l'âge de trois mois, ayant été malade depuis sa naissance pour ainsi dire, ou depuis l'âge de dix-huit jours. Aucune autre personne n'a été malade, n'a même eu un simple mal de tête dans la maison, depuis l'établissement du cordon. Perez a été

quelquefois dans la ville, Antonio moins fréquemment, deux ou trois fois seulement; ils en revenaient l'un et l'autre sans précautions pendant la durée de l'épidémie. Les enfans ne sortaient pas, restaient dans la maison ou dans la cour de la maison : Perez n'y a pas reçu de personnes malades.

La maison est assez grande, bien aérée, a un premier étage dont une partie se trouve au-dessus de la chambre occupée par Juana Vila, et est sans mauvaise odeur. Les animaux domestiques n'y ont pas été malades.

Le 19 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 242.

Famille de *Benardo Bonfiglio,* maison n° 53.

Bernardo Bonfiglio, pêcheur, sa femme, quatre enfans âgés de deux ans et demi à quatorze ans, et un compagnon, en totalité sept personnes, habitent cette maison. Une huitième, un frère de Bonfiglio qui l'aide dans son métier de pêcheur, ne restait dans la maison que du samedi au lundi, allait vendre le poisson, et ne dépassait pas, à ce qu'on croit, le marché destiné à cette vente pendant la durée de l'épidémie. Bonfiglio a eu la fièvre jaune en 1804, son frère aussi, personne autre. Bonfiglio n'allait pas à Gibraltar pendant l'épidémie, et il en était de même de toute sa famille, dont aucun membre n'entretenait de communications avec les autres habitans du village, pas même avec Juana Vila leur voisine, et dont on n'apprit la maladie qu'au moment où elle fut transportée à l'hôpital du lazaret (1). M. le capitaine Jenkins et M. John Patron font

(1) Voir le renseignement n° 212.

remarquer d'ailleurs aux soussignés que les Génois et les Mahonnais sont mal entre eux, nouvelle raison de croire exacte la déclaration de Bonfiglio.

Point de mauvaise odeur dans cette maison, qui consiste en deux pièces assez grandes, bien tenues, et une cour au Nord.

Le 19 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 243.

Famille de *Lorenzo Milan,* marchand, maison près du n° 26.

Elle est occupée par Lorenzo Milan, marchand, sa femme et trois enfans âgés de treize à cinq ans. Milan a eu la fièvre jaune à Gibraltar en 1804; sa femme croit l'avoir eue en 1808 à Coimbre. Personne de la maison n'a été malade, ni n'est allé à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie. Manuel, le fils aîné, jouait souvent et indistinctement avec les enfans du village, et l'on ignore si ces derniers étaient toujours bien portans. Le cadet, âgé de cinq ans, jouait moins souvent que son frère dans la rue; il n'entrait pas dans les maisons du village. Aucun malade n'est venu dans la maison, et personne n'a été en voir.

L'habitation consiste en une grande chambre bien aérée, bien tenue, sans mauvaise odeur. Il n'y a pas de fosses d'aisances.

Le 19 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 244.

Famille d'*Andrea Cavilla,* menuisier.

La maison est habitée par un menuisier, Andrea Cavilla, sa femme et quatre enfans. Cavilla a eu la fièvre jaune en 1813; sa femme et ses enfans ne l'ont éprouvée ni l'année dernière, ni à une époque antérieure. Cavilla allait souvent dans la ville, pour son ouvrage, pendant la durée de l'épidémie, et il travaillait ordinairement, à cette époque, suivant le témoignage de M. le capitaine Jenkins, au Champ-Neutre, parfois aussi au Moulin-à-Vent. Sa femme ignore s'il a été voir des malades dans la place; mais quelques-uns de ses compagnons, charpentiers et maçons, travaillant pour le même maître, ont été malades, et l'un d'eux, un charpentier, a travaillé avec lui dans une baraque en construction.

Personne de Gibraltar n'est venu dans la maison de Cavilla à la Caleta; sa femme déclare même n'avoir entretenu, pendant le cours de l'épidémie, aucune de ses relations habituelles dans le village; mais, sur l'observation de M. le capitaine Jenkins, elle dit qu'elle fut, avec un de ses enfans âgé de deux ans et demi, chez son beau-frère, M. Hernandez, le premier jour de sa maladie; qu'elle n'entra pas dans sa chambre, et qu'elle ne resta que fort peu de temps à la porte (1).

Les plus jeunes enfans ne sortirent pas; les deux plus âgés jouèrent, pendant l'épidémie comme avant, avec les autres enfans, sur le sable. Leur mère, leur avait défendu d'aller chez M. Hernandez et partout où il y avait des malades; mais elle ne peut affirmer que cette défense ait été

(1) Voir le document n° 248.

constamment observée. Cavilla rentrait à la maison sans précautions.

L'habitation consiste en une chambre élevée au-dessus du sol, grande, éclairée par deux fenêtres d'un pied et demi de haut et d'autant de large, et une troisième d'une bonne dimension; elle a deux portes, l'une au Nord et l'autre à l'Est. Il n'y a point de latrines, et on n'y sent pas de mauvaise odeur. Les animaux domestiques n'ont pas cessé d'y être bien portans.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 245.

Famille de la veuve *Cerisola,* maison vis-à-vis le n° 54.

La veuve Cerisola, son fils, sa fille, son gendre et leurs deux enfans, habitent cette maison. Le fils a eu la maladie épidémique de Gibraltar en 1814, aucun autre ne l'a éprouvée; et les six personnes n'ont pas cessé de jouir d'une très-bonne santé depuis l'établissement du cordon. Aucune d'elles, à part le gendre, n'a été à Gibraltar depuis la même époque. Cet homme y est allé pour soigner sa fille et sa petite fille, qui ont guéri. Il ne revint pas à la Caleta pendant le temps que dura la maladie de sa fille, et en revenant, après cette époque, chez lui, il coucha, non dans l'appartement, mais dans une espèce d'antichambre qui s'ouvre largement sur une galerie. Il quitta de nouveau la Caleta pour aller donner des soins à sa petite-fille, qui habitait Gibraltar; il ne revint, suivant l'usage de beaucoup de pêcheurs, que deux ou trois fois à la Caleta pendant le reste de l'épidémie, et seulement pour trois ou

quatre minutes chaque fois, afin de donner des nouvelles de sa petite fille.

Mme Cerisola et sa famille n'allaient pas se promener au-delà du canon qui est sur le rivage, à-peu-près au milieu de la longueur du village; elle n'allait pas voir ses parens, ses parens ne venaient pas la voir; c'était chose convenue entre eux. Elle ignore s'il y a eu des malades dans une chambre qui n'est séparée d'une des siennes que par une cloison, et s'il y en a eu également au-dessous; mais M. John Patron déclare aux soussignés que M. Demaïa demeurait dans cette chambre, et M. Hernandez au-dessous de l'appartement (1).

Cet appartement, au premier, est grand, bien aéré, bien éclairé, se compose de deux pièces, dans l'une desquelles, la plus grande, dorment cinq personnes. L'escalier donne dans une petite cour où se trouvent une petite gueule d'égoût et des latrines qui ne donnent pas de mauvaise odeur dans l'appartement durant l'été. Les animaux n'ont pas cessé d'être bien portans.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 246.

Famille de la veuve *Victoria Pasegi,* blanchisseuse, maison n° 45.

Cette maison est occupée par la veuve Victoria Pasegi, blanchisseuse, sa fille, âgée de quatorze ans, et trois garçons; en totalité cinq personnes, dont aucune n'a eu la maladie épidémique à une époque antérieure. Deux des garçons sont pêcheurs; le troisième est domestique. L'aîné, J. B.

(1) Voir le document n° 248.

Pasegi, a été malade, il y a vingt-huit jours, au Champ-Neutre, pendant onze jours, après s'être refroidi dans l'eau. Alité pendant la première moitié de la maladie, il n'eut pas de maux de tête; on lui dit, au cinquième jour de l'affection, qu'il avait les yeux jaunes; mais la couleur de la peau ne fut pas altérée. Don Raphaël et le Dr Gaspar, qui lui donnèrent des soins, lui dirent que sa maladie n'était pas la fièvre épidémique régnante; et ce fait a été attesté par eux, dans un certificat qui porte leur signature et celle de M. Pym. Personne autre dans la famille n'a été malade depuis l'établissement du cordon.

Personne de la famille n'a été dans la place depuis le commencement de l'épidémie; les pêcheurs allaient seulement quelquefois au marché au Poisson, qu'ils ne dépassaient pas, pour y vendre le produit de la pêche, qu'ils confiaient aussi assez ordinairement à un courtier. La veuve Pasegi et sa fille n'allaient point chez les malades, et les malades ne venaient pas chez elles. On faisait quelques achats de sucre et de farine à Gibraltar dans le commencement de l'épidémie, on y a renoncé ensuite.

L'habitation consiste en une pièce et une cuisine de médiocre grandeur, enfoncées d'un demi-pied environ au-dessous du sol : on n'y sent pas de mauvaise odeur. Un égoût bien fermé règne tout le long de la rue où se trouve cette maison. Mme Pasegi a cessé de laver du linge pour Gibraltar depuis l'établissement du cordon; elle ignore si quelqu'un en a lavé depuis la même époque. La sentinelle avait ordre de ne rien laisser entrer. Il n'y a pas eu d'animaux malades dans la maison.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 247.

Famille de *Mateos Victoria,* pêcheur, maison n° 44.

Cette maison est occupée par M. Mateos Victoria, veuf, pêcheur, et ses enfans, trois garçons et trois filles, âgés de trois ans à dix-huit ans. Personne n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Le père et le fils aîné allaient, au commencement de l'épidémie, au marché, y vendre leur poisson, et entraient dans la ville pour y acheter des hameçons. Le fils a cessé d'aller au marché et dans la ville depuis la vigueur de l'épidémie.

Personne de la famille n'a été voir des malades; on n'a reçu personne. On n'alla ni chez Juana Vila, ni chez M. Hernandez, du moment où ils furent malades. Les enfans jouaient avec ceux de Verano, le maître de taverne, et non avec ceux d'Andrea Anry (1).

Le logement consiste en une pièce unique, de neuf pieds de haut sur dix-huit dans les autres dimensions, ayant deux fenêtres et une porte assez large, enfoncée de trois à quatre pouces au-dessous du sol.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 248.

Même maison, famille de la veuve *Hernandez.*

A la famille précédente se trouvent réunis, depuis la mort de M. Hernandez, sa veuve et ses deux enfans, dont

---

(1) Voir les documens 207, 212, 237, et 248.

l'un a deux ans et demi, et l'autre quatre mois et demi. Ces derniers et leur mère ont été malades en 1828.

1.° M. Hernandez, qui était pêcheur, se sentit indisposé le vendredi 7 novembre, revint le samedi, après le coup de canon du soir, à la Caleta, et fut transporté le lundi suivant à l'hôpital du lazaret, où il mourut le lendemain 11. Il eut des vomissemens répétés, rejetait tout ce qu'il prenait, rendit même des matières noires avant de quitter la Caleta; mais comme il prenait du café, M^{m} Hernandez pense que la couleur noire était peut-être due à cette boisson. M. Hernandez devint jaune.

M. Hernandez, à l'époque où il tomba malade, était absent de la Caleta depuis cinq jours, étant resté pendant tout cet espace de temps dans son bateau. Il allait ordinairement au marché au Poisson pour y vendre le produit de sa pêche, et entrait dans la ville pour y acheter des hameçons. Il revenait à la Caleta sans prendre de précautions, n'avait pas eu, suivant la déclaration de sa veuve, de communication avec des personnes malades, soit à Gibraltar, soit au village; il se contentait de dire bonjour à ses voisins de temps à autre.

2° Mme Hernandez. Elle tomba malade le même jour que son mari; elle était déjà indisposée quand celui-ci revint : elle eut d'abord des frissons accompagnés de tremblemens, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres et partout le corps. Elle éprouva des nausées dans la nuit du samedi au dimanche, eut des sueurs dans le même temps, n'eut de vomissemens à aucune époque, était mieux le dimanche que le premier jour; elle était faible, avait peu d'appétit le lundi, quand elle fut transportée au lazaret; elle était encore faible et mangeait peu quatre jours après sa translation, ce qu'elle attribue au chagrin plus qu'à la maladie. Elle avait assez d'appétit au dixième jour, mais elle ne recouvra

ses forces que trois jours après avoir quitté les tentes d'observation.

Mme Hernandez donna des soins à son mari jusqu'à sa translation à l'hôpital du lazaret, et coucha avec lui dans la nuit du samedi au dimanche. Plus tard, elle reposa sur un matelas qui avait servi à son mari, et sur lequel les draps se trouvaient encore. Elle n'avait pas vu de personnes malades dans le village, n'était allée ni chez Juana Vila, ni chez la femme Canesa (1).

3° L'enfant de deux ans et demi tomba malade le lendemain du retour de son père, eut des frissons mêlés de chaleur au début, la face rouge, les yeux larmoyans. La chaleur fut brûlante pendant un certain temps, la fièvre dura trois jours; il n'y eut ni vomissemens, ni jaunisse. Il mangeait encore le premier jour de sa maladie, moins le second; était mieux deux jours après son arrivée au lazaret. Il y jouait moins qu'à l'ordinaire, sans doute, ajoute sa mère, parce qu'il était seul.

Cet enfant coucha avec son père dans les nuits du samedi au dimanche, et du dimanche au lundi. Avant sa maladie, il jouait avec les autres enfans du village.

4° L'enfant à la mamelle, qui vomissait de temps en temps avant la maladie de son père, vomit davantage la veille de sa translation au lazaret qu'avant et après cette époque. Il devint maigre, d'une couleur pâle un peu jaunâtre dans les tentes d'observation, ce que sa mère attribue à la petite quantité de lait qu'elle avait.

Il resta continuellement couché avec son père pendant les deux jours que celui-ci passa malade à la maison.

Les enfans de Victoria allaient et venaient, comme de coutume, chez M. Hernandez, le premier jour qu'il passa à la Caleta après son retour de la pêche; on le leur défendit

(1) Voir les documens nos 212 et 232.

ensuite. Les plus grands aidèrent Mme Hernandez dans les soins du ménage (1).

La chambre habitée par Mme Hernandez avant sa translation au Terrain-Neutre est parfaitement semblable à celle où elle se trouve aujourd'hui. Les deux chambres n'étaient séparées que par une cloison, au milieu de laquelle se trouve une porte de communication qui avait été condamnée, par suite de querelles de famille, huit jours avant la maladie de M. Hernandez.

Le 20 janvier 1829.

Signé D. Barry, Louis, Trousseau.

N° 249.

Famille de *J. B. Gazilla*, démolisseur de bâtimens, maison n° 26.

Deux familles occupent cette maison.

La première, celle de J. B. Gazilla, démolisseur de bâtimens, est composée de cinq personnes, dont trois enfans, âgés de huit à treize ans. Leur père a eu la maladie épidémique de Gibraltar en 1804; leur mère ne l'a pas éprouvée; ils ont tous été parfaitement bien portans depuis l'établissemment du cordon : depuis lors aussi personne n'a été dans la place; on n'y a pas fait de provisions, celles qui avaient été achetées antérieurement étant suffisantes. On ne voyait pas de malades dans le village, on n'en recevait point; on ne recevait qui que ce fût. Les enfans jouaient avec leurs petits camarades sur le sable; on leur avait défendu d'aller dans les maisons, et ils n'y ont pas été. Le plus âgé d'entre eux faisait des cigares chez M. John Patron, et celui-ci pense que cet enfant n'a pas été dans des maisons où il y avait des malades.

---

(1) Voir le document précédent.

L'habitation se compose d'une chambre d'une assez grande dimension, ayant deux portes, dont une s'ouvre sur une cour bien aérée, de vingt pieds de long sur quatorze de large environ. Des latrines existent dans cette cour, et ne donnent d'odeur dans aucun temps.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 250.

Famille de *Sebastian Masafero*, pêcheur, même maison.

La deuxième famille, celle de Sébastian Masafero, pêcheur, est composée de cinq personnes, dont trois enfans de cinq ans à dix mois. Masafero a eu la fièvre jaune en 1819, à Cadix; sa femme ne l'a point éprouvée : eux et leurs enfans n'ont pas été malades depuis l'établissement du cordon.

Masafero allait vendre son poisson à la ville, sans dépasser la barrière qui sépare la rue Royale de la place d'Armes; il a vu des malades dans des charriots sans les toucher, n'a pas été chez des personnes malades du village, allait quelquefois dans les tavernes du Champ-Neutre; il revenait de la ville chez lui sans prendre de précautions. Ses enfans jouaient avec ceux du village, et n'ont pas été dans des maisons où il y avait des malades, et sa femme n'a reçu personne chez elle.

Après avoir reçu cette déclaration de Masafero, les soussignés prient M. John Patron de vouloir bien leur dire si elle est exacte, et M. John Patron déclare que Masafero a été malade un mois pendant la durée de l'épidémie; qu'il a eu des selles sanglantes et de la diarrhée, comme l'atteste un certificat de M. Gaspar.

La chambre habitée par la famille a quinze pieds carrés sur huit de hauteur.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 251.

Famille de *Dalmedo,* pêcheur, maison n° 31.

La maison est habitée par Francisco Dalmedo, pêcheur, sa femme et leurs enfans, au nombre de six, âgés de trois ans à vingt-cinq ans. Un d'eux et son père ont eu la fièvre jaune antérieurement : le père en 1813, le fils en 1814, au Sud. Toute la famille s'est bien portée depuis le commencement de la fièvre épidémique de 1828. Dalmedo seul allait vendre son poisson à la ville; mais sa fille, qui donne ces renseignemens aux soussignés, ignore si son père allait ailleurs qu'au marché au Poisson. La fabriquante de chapeaux (Antonia) vint dans la maison avant sa maladie, qui fut ignorée jusqu'à l'époque où elle fut transportée à l'hôpital du lazaret (1). La fille de Dalmedo ne la vit pas à cette époque, et elle croît qu'Antonia n'avait pas vu de malades avant de tomber malade elle-même. L'enfant âgé de cinq ans allait jouer avec ses petits camarades sur le bord de la mer, et n'entrait pas chez les malades; les autres accompagnaient leur père à la pêche. Celui-ci revenait de la ville sans prendre de précautions. Une pièce qui a douze ou treize pieds de haut sur neuf de large et douze de long est divisée, dans sa hauteur et dans la plus grande partie de son étendue, en deux portions. On n'y sent pas de mau-

(1) Voir le document n° 216.

vaise odeur. Les latrines sont placées quatre portes au-dessus de celles de la chambre.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 252.

Famille de *Juan Cincola,* pêcheur, maison n° 34.

Juan Cincola, pêcheur, sa femme, son père et trois enfans, âgés de sept mois à sept ans, occupent cette maison. Cincola et son père ont eu la fièvre jaune en 1804; sa femme ne l'a pas éprouvée. Toute la famille a été parfaitement bien portante depuis le commencement de l'épidémie. Cincola et son père allaient tous les jours dans la ville: Cincola jusqu'au marché au Poisson, son père dans les différens quartiers. L'un et l'autre revenaient au village sans prendre de précautions en rentrant chez eux. Ils ne voyaient point de malades dans la place, n'en ont pas vu davantage au village. Les enfans ne sortaient pas de la maison, et leur mère n'y a pas reçu de malades; ils n'ont pas de parens à la Caleta.

M. John Patron, que les soussignés prient de donner son avis sur la déclaration qui précède, pense qu'elle est digne de foi.

L'habitation consiste en une chambre de quinze pieds de long sur dix de large et quatorze de hauteur. On n'y sent pas de mauvaise odeur; il n'y a pas d'égoût ni de gueule d'égoût au voisinage.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 253.

Famille de *Juan Calamaro,* pêcheur, maison n° 33.

Juan Calamaro, pêcheur, sa femme et deux enfans de douze et de neuf ans, habitent cette maison. Calamaro a peut-être eu la fièvre jaune en 1813; sa femme n'en a point été atteinte. Sa famille n'a pas cessé d'être bien portante depuis le début de l'épidémie. Personne n'a été à la ville depuis la même époque, n'a été voir de malades dans le village, n'en a vu à la maison. Calamaro n'a pas de parens à la Caleta. Le plus jeune des enfans allait jouer avec les autres et n'a pas été chez des malades.

La chambre qui forme l'habitation de cette famille a douze pieds carrés environ, est éclairée par trois fenêtres et très-aérée. Les latrines du voisinage n'y donnent de mauvaise odeur que par le vent d'Est. Point d'animaux dans la maison.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 254.

Famille de *Lorenzo Stella,* pêcheur, maison n° 23.

Cette maison est habitée par Lorenzo Stella, pêcheur, et sa femme. L'un et l'autre ont eu la fièvre jaune : Lorenzo Stella à la Vera-Cruz, sa femme à Gibraltar, en 1813. Ils n'ont pas été malades dans les épidémies subséquentes, se sont bien portés depuis le commencement de la dernière.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 255.

Famille de M. *Antonio Granados*, pasteur, maison n° 30.

M. Antonio Granados, pasteur catholique de la Caleta, une femme, ses quatre enfans et un pensionnaire habitent cette maison. Aucune de ces personnes n'est allée dans la ville depuis l'établissement du cordon ; aucune, à part don Antonio, qui a été quelquefois au Champ-Neutre, n'est sorti de l'appartement. Don Antonio n'est entré qu'une fois chez M. le capitaine Jenkins, à l'époque où l'une des domestiques de ce dernier était la seule malade; il resta une demi-heure dans le salon, n'a pas pris de précautions en rentrant chez lui. Dans la suite, quand il venait s'informer de la santé de M. et de Mme Jenkins, il n'entrait pas dans leur maison. Il n'a été appelé par aucun malade pour lui donner les secours de la religion, et, à l'exception indiquée près, il n'a été chez aucun d'eux. Toute la famille n'a pas cessé d'être bien portante depuis le commencement de l'épidémie. L'appartement est vaste et très-aéré, sans mauvaise odeur. Il n'y a pas eu d'animaux malades dans la maison, où l'on ne trouve pas de latrines.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 256.

Famille de *Juan Moglia*, journalier, maison n° 27.

Un journalier, Juan Moglia, sa femme et quatre enfans, de quatre ans à dix-sept, habitent cette maison. Aucune de ces personnes n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, aucune n'a été malade depuis l'établissement

du cordon, n'a vu de malades, n'a été dans la place depuis la même époque. La fille aînée allait chercher de l'eau au puits voisin, quelquefois aussi elle allait chez M. John Patron. On n'avait pas d'autres relations dans le village, où Moglia ne compte pas de parens. Ses enfans, étant ou trop jeunes ou trop âgés, n'allaient pas jouer avec ceux du village.

Quatre personnes couchent dans la pièce où se trouvent les soussignés, deux dans celle qui est voisine. La première a de très-médiocres dimensions; l'on y pénètre par un côté du toit qui est humide, ainsi qu'une partie du mur (il pleut depuis douze ou quinze heures). L'autre pièce est plus considérable, pavée, sert de lavoir dans les temps pluvieux. Une des portes de cette seconde pièce est en face de celle de la première, au-dessus de laquelle se trouve une petite croisée. Il n'y a point de latrines ni de mauvaise odeur dans la maison.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 257.

Famille de *Magdelena Leandro,* blanchisseuse.

Une blanchisseuse, Magdalena Leandro, son père et son frère, qui occupent une chambre petite et médiocrement aérée, ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure, à Malaga ou ailleurs, et se sont toujours bien portés depuis le commencement de l'épidémie de 1828.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 258.

Familles de *Pascual Fava* et de *J. B. Fava,* maison n° 36.

Cette maison est occupée par deux familles, celle de Pascual Fava et celle de J. B. Fava.

1° Famille de Pascual Fava.

Elle est composée de huit personnes, parmi lesquelles se trouvent cinq enfans de cinq mois à quinze ans. Pascual et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1804; leur fils aîné a eu la maladie épidémique de Gibraltar en 1828, dans la ville, où son père l'avait conduit à dessein de la lui faire contracter. Ce jeune homme tomba malade quinze jours après son arrivée dans la place, où il logea dans une maison où il n'y avait pas de malades. Il se promenait dans toutes les directions; alla même aussi quelquefois au Sud; une personne convalescente se trouva avec lui dans une taverne : on ignore s'il a vu des malades. M. Pascual seul alla voir son fils. Un autre de ses enfans, Juan, âgé de trois ans, fut indisposé à la suite d'une chute dans un escalier, chute qui l'effraya beaucoup. Il eut de la chaleur pendant vingt-quatre heures, et cette chaleur cessa à la suite de l'administration de l'huile de ricin qui fut donnée dans la crainte des vers : il vomit. L'enfant ne rendit pas de vers, ne fut pas jaune, était parfaitement bien au troisième jour de cette indisposition; tomba malade un mois après son frère aîné, qui, à cette époque, n'était pas encore revenu de la ville. Personne de la famille n'a vu de malades au village, n'en a reçu à la maison; mais on ignore si les enfans ont joué avec d'autres enfans malades.

La seconde famille, celle de J. B. Fava, frère du précédent, est composée de cinq personnes, dont trois enfans,

le plus âgé de dix-neuf ans, le plus jeune de neuf ans. Aucun des membres de la famille n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure.

La mère et la femme de Fava ont eu, pendant l'épidémie, les mêmes espèces d'incommodités auxquelles elles sont sujettes. A cela près, tout le monde a continué à se bien porter depuis la même époque. On a pris les mêmes précautions que dans l'autre famille : personne n'a été dans la ville.

On sent, par le vent d'Est, l'odeur de la mer et celle de l'égoût qui s'ouvre sur le sable : les latrines de la cour n'en répandent pas quand elles sont fermées. La maison est grande, bien tenue et bien aérée. L'appartement, au premier, respire l'aisance.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 259.

Famille d'*Andrea Graçion,* batelier, maison vis-à-vis le n° 37.

Andrea Graçion, batelier, sa femme et trois enfans de deux à neuf ans occupent cette maison. Graçion est le seul qui ait eu la fièvre jaune à une époque antérieure, en 1813. Personne n'a été malade, n'a été dans la ville depuis l'établissement du cordon : Graçion lui-même n'y va que depuis deux mois; il ne dépassait pas le marché au Poisson avant la cessation de l'épidémie. Sa femme a été plusieurs fois chez sa sœur (Apolonia), ou chez une de ses amies où il n'y avait pas de malades; elle n'en a point vu, et elle ignorait que la fabricante de chapeaux qui demeurait au-dessus d'elle fût malade, l'escalier qui conduit dans la

chambre qu'habitait cette femme s'ouvrant sur une autre rue que celle où se trouve la porte de la chambre de Graçion (1).

Cette chambre a vingt pieds de long sur six et demi de large et dix de haut; on y sent quelquefois l'odeur des latrines de M. Pascual Fava, qui sont vis-à-vis. L'égoût, qui parcourt la rue, est bien fermé et n'en donne point.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 260.

Famille de *Pedro Deveau,* voiturier, maison n° 32.

Cette maison est occupée par un voiturier, Pedro Deveau, sa femme et quatre enfans, dont l'aîné a quinze ans, et le plus jeune quatre. Deveau a eu la fièvre jaune en 1804, sa femme en 1813, quand elle était grosse de sa fille aînée. Il est revenu de Cadix, où il se trouvait avant l'épidémie, depuis dix mois. Personne de la famille n'a été dans la ville; on allait seulement au Champ-Neutre y chercher des rations. On ne voyait pas de malades au village; la fille aînée de Deveau vint seulement chez Mme Hernandez à son retour du lazaret (2).

L'habitation consiste en une pièce unique de quatorze pieds de long sur onze de large et dix de haut, ayant une fenêtre qui donne sur la rue. On y sent quelquefois une mauvaise odeur provenant de l'égoût, quand on débouche son ouverture, qui donne sur le sable, opération qui se

(1) Voir le document n° 216.
(2) *Ibid*, n° 248.

fait tous les quinze jours, par quatre locataires de la rue le long de laquelle se dirige l'égoût.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 261.

Famille d'*Oliviera,* charretier, maison n° 58.

Oliviera, charretier, sa femme, trois enfans âgés de quinze à vingt ans et un orphelin habitent cette maison. Sa femme a eu la fièvre jaune en 1804, et a soigné des malades dans des épidémies ultérieures sans contracter la maladie une seconde fois. Tous les membres de la famille n'ont pas cessé de jouir d'une excellente santé depuis le début de l'épidémie. Oliviera continuait à travailler, comme à l'ordinaire, dans la place; durant cette époque, il était quelquefois absent pendant quinze jours, et rentrait dans la maison de la Caleta sans précautions; il y dormait de temps en temps. Le petit orphelin jouait avec les autres enfans du village, n'allait pas dans les maisons où il y avait des malades.

L'appartement, qui est au premier, est grand, bien aéré, très-propre; on n'y sent de mauvaise odeur que quand on débouche la gueule de l'égoût dont il vient d'être question.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 262.

Famille de *José Estella*, pêcheur, maison n° 57.

Cette maison est occupée par José Estella, pêcheur, sa femme, sa belle-sœur et deux enfans âgés de dix à dix-sept ans. Estella, sa femme et sa belle-sœur ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Eux et les enfans ont toujours été bien portans depuis le principe de l'épidémie de 1828. Estella alla rarement à la ville pendant la durée de l'épidémie; il n'y vit pas de malades, et il revenait à la Caleta sans précautions. Sa femme et sa belle-sœur ne voyaient pas non plus de malades dans le village, et il n'en venait pas chez elles. Le plus jeune des enfans allait jouer avec ses petits camarades. Son père lui avait défendu d'aller chez des personnes malades.

M. John Patron, ici présent, révèle aux soussignés le fait suivant : Juan Cabrera, qui connaissait Estella depuis quatorze ans, l'aidait à la pêche pendant l'épidémie. On ignore s'il avait un domicile. Il tomba malade le 3 novembre, fut transporté le troisième jour de son affection à l'hôpital du lazaret, où il mourut après sept jours de maladie. Dormant ordinairement daus une pièce qui se trouve au milieu d'un jardin, il ne s'y reposa pas la veille du jour où il fut conduit à l'hôpital, la personne à qui appartenait le jardin s'étant aperçue qu'il était malade. Il avait éprouvé, au début, pendant la nuit, des douleurs de tête; le lendemain elles augmentèrent; il ne put travailler : on l'engagea à demander un billet à M. le capitaine Jenkins pour aller à l'hôpital. On ignore s'il fut jaune; mais un des infirmiers a dit qu'il avait vomi beaucoup de sang. Cabrera avait une bonne conduite, aimait néanmoins beaucoup les

femmes, dit M. John Patron. Il était allé, la veille du jour où il tomba malade, dans la ville y vendre du poisson. Il y allait ordinairement tous les jours, disait ne pas dépasser le marché au Poisson; mais on ignore si le fait est vrai et s'il a vu des malades au village.

Le logement consiste en deux chambres de dix-huit pieds carrés environ, en totalité, dans lesquelles tombent des gouttes d'eau à travers le toit. On n'y sent pas de mauvaise odeur venant des latrines.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 263.

Famille d'*Agustin Cerisola*, pêcheur, maison n° 31.

Agustin Cerisola, pêcheur, sa femme et un garçon de dix-huit ans habitent cette maison. Cerisola est le seul d'entre eux qui ait eu la fièvre jaune à une époque antérieure, et le seul qui ait été à Gibraltar pendant la durée de l'épidémie pour vendre son poisson. Il n'a pas dépassé le marché où on le vend, et, après l'avoir vendu, il restait ordinairement cinq à six jours dans son bateau. Sa femme n'allait pas chez les malades du village; il n'en venait pas chez elle; il n'y en avait pas chez Francisco Cerisola son parent (1).

Son logement consiste en une grande chambre, dont la croisée, d'une dimension assez considérable, donne sur la rue ainsi que la porte. Une gueule d'égoût se trouve dans une cour voisine, à peu près vis-à-vis la maison

(1) Voir le document n° 145.

qu'occupe Cerisola, et y donne de l'odeur par le vent d'Est. Cette gueule d'égoût est à huit pieds de la croisée d'une chambre où s'étaient retirées, pendant l'épidémie, trois personnes de Gibraltar qui n'ont pas cessé d'être bien portantes. Dans la petite cour où se trouve l'égoût est aussi un puits qui n'en est qu'à quatre pieds.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 264.

Maison n° 34 *bis*.

Elle est habitée par J. F. Barios, tonnelier, et par un marchand de poisson. Tous deux ont eu la fièvre jaune à Gibraltar en 1804, et ils se sont parfaitement bien portés depuis le développement de l'épidémie de 1828. Barios alla fréquemment dans la ville, où il vit plusieurs de ses amis malades sans prendre de précautions.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 265.

Famille de *Jeronimo Molinari*, pêcheur, maison n° 34.

Un pêcheur, Jeronimo Molinari, sa femme, et trois enfans âgés de sept mois à treize ans, habitent cette maison. Jeronimo Molinari a eu la fièvre épidémique de Gibraltar en 1813; sa femme a éprouvé celle qui a régné à Gênes en 1799. Toute la famille n'a pas cessé de jouir d'une excellente santé. Jeronimo Molinari a été fréquemment

dans toutes les parties de la ville sans y voir de malades; il n'en a pas vu non plus dans le village. Sa femme n'a pas quitté la Caleta, n'a pas été chez sa belle-sœur Vicenté Molinari, ni chez Canesa, ni chez M. Hernandez; elle ne faisait pas de visites pendant la durée de l'épidémie (1). Ses enfans jouaient sur le sable avec les autres enfans; mais on ignore s'il s'en trouvait de malades parmi ces derniers. Les enfans de Vicenté Molinari ne venaient pas chez lui, les siens n'allaient pas non plus chez Vicenté. Molinari ne prenait pas de précautions en revenant de la ville.

Le logement se compose de deux pièces médiocrement grandes, bien aérées, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier. On n'y sent pas de mauvaise odeur, à part dans quelques cas où l'on débouche l'égoût, et cette odeur n'a pas été plus forte cette année que les précédentes. Pas de latrines, pas d'animaux malades dans cette maison.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 266.

Famille de *Juan Sans*, pêcheur, maison n° 31.

Juan Sans, pêcheur, sa femme et un enfant de sept ans habitent cette maison. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, ni n'a été malade pendant la dernière épidémie. Sans allait quelquefois dans la ville à cette époque; on croit qu'il redoutait la maladie épidémique, et qu'il ne dépassait pas le marché au Poisson : il ne prenait pas de précautions en revenant. Sa femme n'a pas vu de malades au village, elle n'allait que chez une personne qui

(1) Voir les documens 228, 232 et 248.

s'est toujours bien portée. L'enfant allait, comme à l'ordinaire, jouer sur le sable; il n'a pas vu de malades.

L'habitation consiste en une chambre bien aérée, sèche, vis-à-vis un égoût où se trouve une ouverture de deux pouces de surface. On y sent quelquefois une mauvaise odeur. Point d'animaux dans la maison.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 267.

Famille de *Guillermo Palmé,* pêcheur, même maison.

La maison est habitée par Guillermo Palmé, pêcheur, sa femme et quatre enfans, âgés de cinq mois à huit ans. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, ni n'a été malade dans la dernière épidémie. Ne se trouvant plus en sûreté à la Caleta, après la mort d'Andrea Anry, ils allèrent à bord de leur bateau, et ils n'en sont revenus que depuis un mois. Palmé allait quelquefois au marché au poisson, tous les cinq ou six jours environ; sa femme pense qu'il n'y a pas vu de malades, et que, s'il allait dans quelque taverne, c'était dans la plus rapprochée de la porte de Terre. Il revenait sans précaution dans la barque, où l'on ne recevait personne.

L'appartement consiste en deux chambres au premier, bien éclairées et bien aérées. Les soussignés sentent en descendant une mauvaise odeur qui paraît due à l'égoût dont il a été question ci-dessus.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 268.

Famille de *José Aierardo,* marinier, maison n° 66.

José Aierardo, marinier, sa femme, sa mère, et cinq enfans âgés de quatre à onze ans, habitent cette maison, en tout huit personnes, dont cinq ont eu la fièvre jaune antérieurement; la grand-mère, son fils et deux de ses petits-enfans, à Malaga; sa bru à Torre-Vieja. Toute la famille a joui d'une bonne santé depuis l'établissement du cordon, époque à laquelle elle fut transportée dans la baie que Aierardo ne pouvait quitter; aucun des siens n'est allé dans la ville depuis le même temps.

La famille de M. Simon Francisco, composée de cinq personnes, avait fui de Gibraltar et elle habitait cette maison durant l'épidémie. M. Francisco, qui demeure à Rogers-Ramp, avait une taverne au Champ-Neutre, venait quelquefois, la nuit, au village, alla aussi dans la ville, et tomba malade à cette époque. Il fut encore malade à une autre période de l'épidémie, sans pouvoir s'imaginer avoir eu la fièvre jaune, vu qu'il l'a éprouvée antérieurement à Cadix.

Les personnes qui composaient cette famille ne voyaient point de malades au village, soit dans leur maison, soit dans des maisons étrangères. Les enfans allaient jouer avec les autres, et on ignore si parmi ces derniers quelques-uns étaient malades.

Le logement consiste en deux pièces très-hautes, assez grandes, où l'on sent parfois une mauvaise odeur provenant de la maison Pascual Fava.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 269.

Famille de *Francisco Canova,* journalier, maison n° 36.

Francisco Canova, journalier, sa femme et trois filles, dont la plus âgée a vingt-deux ans, la plus jeune neuf, occupent cette maison. Aucun d'eux n'était à Gibraltar pendant les deux dernières épidémies, n'a eu la fièvre jaune à une autre époque, ni n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Les provisions étaient faites, pendant cette époque, dans le village, et on n'allait pas chez les personnes qui avaient des malades. Mais cette déclaration est infirmée par M. John Patron, qui dit que l'une des filles de Canova, celle qui va habituellement chez M. le capitaine Jenkins, y alla aussi à l'époque où il y eut des malades dans sa maison; et M. le capitaine, qui est retenu chez lui pour une indisposition, a confirmé ce témoignage dans la réunion du 23 janvier, où il a déclaré que Magdalena Canova était chez lui le jour où la domestique de Mme Fraser fut transportée à l'hôpital civil; qu'elle y était presque tous les jours à l'époque où il y eut des malades dans sa maison, qu'elle y travaillait quelquefois toute la journée, et n'y venait d'autrefois que pour y chercher de l'ouvrage. M. le capitaine ajoute que quand Magdalena travaillait toute la journée chez lui, sa mère et une de ses sœurs venaient l'y chercher le soir; que les femmes entraient dans sa maison, qu'elles n'y virent pas Daniel Mc Currie.

Le logement consiste en deux chambres d'une grandeur médiocre, placées l'une au-dessus de l'autre. La maison est située dans un cul-de-sac étroit et court, et vis-à-vis la porte, à deux pieds de distance seulement, est un égoût

couvert d'une grille et d'où s'échappe actuellement même une odeur extrêmement désagréable.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 270.

Famille d'*Antonio Simon*, pêcheur, maison vis-à-vis le n° 38, près du n° 31.

Cette maison est habitée par un pêcheur, Antonio Simon, sa femme, une nourrice et trois enfans, de quatorze mois à un mois, parmi lesquels se trouve celui de cette dernière. Simon a eu la fièvre jaune à Cadix en 1821, sa femme à Gibraltar en 1813. Eux, les enfans et la nourrice se sont toujours bien portés depuis le commencement de l'épidémie. Simon allait au marché au Poisson de la place y vendre le produit de sa pêche; sa femme ignore s'il entrait plus avant dans la ville, d'où il revenait sans précaution. Elle ne voyait point de malades au village et les malades ne venaient pas chez elle.

Le logement se compose de trois chambres au premier, sur deux rues, bien aérées, où l'on ne sent de mauvaise odeur que celle qui provient de l'égoût qui s'ouvre sur le sable, par le vent d'Est. Des latrines placées en bas ne donnent pas de mauvaise odeur au premier. On y verse les eaux du lavage.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 271.

Famille de *Juan Borras,* pêcheur, maison n° 38.

Juan Borras, pêcheur, sa femme et cinq enfans, dont l'aîné a dix-huit ans, le plus jeune neuf mois, habitent la moitié de cette maison. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, ni n'a été malade depuis l'établissement du cordon. J. Borras allait vendre son poisson au marché de la ville, et s'il avait affaire au-delà, il y envoyait un commissionnaire. Il est le seul de la famille qui ait été à Gibraltar. Sa femme et ses enfans n'ont pas été voir de malades dans le village et n'en ont pas reçu. Les fils aînés, pendant la durée de l'épidémie, étaient employés à la pêche; les autres enfans jouaient avec ceux du village, et leur mère leur avait défendu d'aller avec ceux qui étaient malades.

Le logement consiste en une vaste pièce, divisée en deux dans sa hauteur, dans la plus grande partie de son étendue, ouverte sur une cour très-propre, de médiocre dimension, dans laquelle se trouvent deux gueules d'égoût, à dix pieds de la porte; un puits contre un des égoûts et des latrines. Ces gueules d'égoûts sont couvertes par des grilles et donnent une odeur désagréable dans tous les temps de l'année, surtout dans les chaleurs et par le vent d'Est. L'odeur des latrines est beaucoup moins prononcée que celle des égoûts, qui est en effet très-sensible, et ne l'a pas moins été dans les années antérieures que dans celle qui finit. L'eau qui a servi à laver le poisson est jetée dans l'égoût.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 272.

Famille de *Lawrence Fabre,* pêcheur, même cour, même numéro.

Un autre pêcheur, Lawrence Fabre, sa femme, une troisième personne et cinq enfans âgés de vingt-un ans à cinq mois, habitent une maison continue à la précédente, ou qui en est l'autre moitié. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, ni n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Fabre paraît avoir éprouvé la peste à Tunis. Sa femme et ses enfans n'ont point vu de malades au village; il n'est pas venu de malades chez eux : les fils aînés allaient vendre le poisson au marché du Champ-Neutre; personne n'a été dans la place pendant la durée de l'épidémie. On ignore si les enfans ont joué avec des enfans malades, mais on le leur avait bien défendu. Ils n'ont point de parens dans le village.

Le logement est exactement le même que le précédent, et la femme Lawrence fait la même déclaration que la voisine relativement à l'odeur des égoûts.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 273.

Maison n° 39.

Sous ce numéro se trouvent plusieurs pièces qui seront successivement décrites, et qui sont occupées par des pêcheurs, ordinairement au nombre de trente, un peu plus ou un peu moins.

L'une d'elles, située au rez-de-chaussée, est uniquement destinée à laver et à cuire le poisson qui sert à la nourriture

de ces hommes, opération qui dure trois quarts-d'heure chaque fois environ. Elle est grossièrement dallée, a dix pieds carrés sur six de hauteur, offre des latrines vis-à-vis la porte, et un égoût qui est couvert par une grille de douze pouces de large. Le plafond s'interrompt au-dessus de cet égoût, dans la surface de six à huit pieds environ, de manière que la chambre communique, par cette partie, avec l'air intérieur : près de l'égoût, dans une petite pièce voisine, éclairée par quatre ouvertures de huit à dix pouces de large, se trouve un puits : une odeur d'une fétidité extrême règne dans la pièce dont il s'agit.

Les autres chambres, au nombre de sept, servent de gîte aux pêcheurs. Les deux premières sont voisines de celle dont il vient d'être question, et sont placées l'une au-dessus de l'autre. Celle qui est au premier a vingt pieds de long sur quinze de large et neuf de hauteur, elle est éclairée par quatre fenêtres opposées, au Midi et au Nord, de deux pieds carrés environ. On y monte par un escalier étroit, dont la porte donne sur la rue, et a la même hauteur que la pièce du premier étage ; elle contient douze lits, placés par étages. L'autre a quinze pieds de long sur douze de large, huit de hauteur, contient aussi plusieurs lits, a une odeur très-désagréable ; la troisième est au rez-de-chaussée, contre la dernière, contient neuf lits, a dix pieds de large, quinze de long et huit de haut. Une quatrième communique avec celle-ci, ne contient qu'un lit, entretient une ventilation efficace, de manière qu'il n'y pas d'odeur. La cinquième est au-dessus des deux dernières et est en tout semblable à la première décrite, sauf la porte qui s'ouvre sur le quai. Enfin, la sixième et la septième, encore au premier, sous le toit, logent l'une huit hommes, l'autre deux. La première a quinze pieds de long sur douze de large ; elles sont d'une hauteur moyenne ; les fenêtres sont placées au Nord, au Midi et à l'Est.

Des pêcheurs dont il s'agit, un seul a été malade cette année, un mois après Andrea Anry. Ce pêcheur couchait dans la première pièce décrite. On le trouva malade dans le jeu de boule, et l'on croit qu'il n'était pas encore malade la dernière nuit qu'il coucha dans sa chambre. Il fut transporté à l'hôpital du lazaret. On ne sait s'il y eut des vomissemens, mais M. John Patron l'a vu jaune à son retour. Il avait été voir, deux ou trois jours avant de tomber malade, un de ses frères employé au village du Champ-Neutre, chez M. Picardo, boulanger, et qui a succombé à la maladie épidémique. On ignore s'il avait été dans la ville.

Le 21 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 274.

Famille de la veuve *Isabella Pucha,* fabricante de cigares, maison n° 41.

Cette maison est occupée par la veuve Isabella Pucha, fabricante de cigares, et ses trois enfans, de neuf à treize ans. Cette femme a eu la fièvre jaune en 1813, s'est bien portée dans les épidémies ultérieures, et son mari est mort dans le mois de novembre dernier, à la suite de l'amputation d'un doigt. Il n'avait pas été dans la place depuis le commencement de l'épidémie; ses enfans et leur mère n'y ont pas été non plus, et ils n'ont pas cessé d'être bien portans depuis l'établissement du cordon. Ils n'ont pas reçu de tabac de Gibraltar depuis la même époque, n'ont pas vu de malades chez eux ni dans le village; ils ne sortaient pas.

Le logement est sur le rivage, et consiste en une grande pièce, en partie divisée, dans sa hauteur, par un plancher. On y sent l'odeur de l'égoût, qui s'ouvre sur le rivage,

quand on le débouche. Les oiseaux, et autres animaux domestiques n'ont pas été malades depuis le commencement de l'épidémie.

Le 29 janvier 1829.

N° 275.

Famille de *Bernardo Bistur,* maison voisine de la précédente.

Quatre pêcheurs, qui ont pour chef Bernardo Bistur, couchent dans une chambre de cette maison, qui est semblable à la précédente : deux d'entre eux ont eu la fièvre jaune en 1804, et n'ont pas été malades dans les épidémies ultérieures. Aucun n'a éprouvé la plus légère indisposition depuis l'établissement du cordon. Un de ceux qui a eu la fièvre épidémique de Gibraltar allait dans la ville y vendre le poisson, ne dépassait pas le marché qui est destiné à cette vente. Il n'y a pas vu de malades, et, comme ses camarades, s'est encore abstenu d'en voir ici.

Cinq autres pêcheurs, qui n'ont eu la fièvre jaune à aucune époque, et n'ont pas été dans la ville, travaillent quelquefois avec les autres, et leur sont réunis maintenant pendant la nuit.

Plusieurs des neuf pêcheurs dont il s'agit dorment dans cette même chambre, où l'on ne sent pas de mauvaise odeur, si ce n'est quand ou répand l'eau avec laquelle on a lavé le poisson.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 276.

Famille de *Tomas Serra*, mesureur de blé, maison n° 39.

Cette maison est habitée par Tomas Serra, mesureur de blé, sa femme, ses quatre enfans, un homme et une femme, en tout huit personnes, dont aucune, si ce n'est peut-être la femme Serra et son mari en 1814, n'a eu la fièvre jaune. Serra allait quelquefois dans la ville durant l'épidémie, mais il ne dépassait pas la taverne la plus voisine de la porte de Terre : il n'y a pas vu de malades, n'en voyait pas non plus au village : les siens n'en voyaient pas d'avantage, et les malades ne venaient pas non plus chez lui. Ses parens n'ont pas cessé d'être bien portans; il n'a pas été chez M. le capitaine Jenkins à l'époque où il y eut des malades dans sa maison, ce que M. le capitaine, ici présent, confirme.

Le logement consiste en deux grandes pièces au premier, bien aérées, sèches, parfaitement saines. Il n'y a pas de latrines; on n'y sent de mauvaise odeur que quand on débouche l'égoût, qui s'ouvre sur le sable. Les animaux domestiques ont toujours été bien portans.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 277.

Famille de *Giomo Roch*, pêcheur, maison n° 40.

Giomo Roch, pêcheur, sa femme, sa sœur, un enfant âgé de deux ans et demi habitent cette maison. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune antérieurement, n'a été ma-

lade cette année ou depuis le commencement de l'épidémie, n'a pas été à Gibraltar depuis le 13 septembre; un homme, étranger à la maison, était payé pour aller vendre le poisson dans la ville. Personne n'a vu de malades dans le village; M. Roch ignorait même que son beau-frère, M. Hernandez, chez lequel il n'allait pas depuis cinq ans, était malade à l'époque où il fut transporté à l'hôpital du lazaret. Il tâchait de se séquestrer lui et sa famille le mieux possible.

Chambre au premier, unique, grande, bien aérée; il n'y a pas de mauvaise odeur; dans quelques cas néanmoins il en vient soit de la cuisine, soit des commodités. Point d'animaux malades.

Le 23 janvier 1829.

Signé D.[r] BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 278.

Famille de *Bagetto,* pêcheur, maison n° 42.

Cette famille est composée de Bagetto, pêcheur, sa femme et trois enfans âgés de cinq mois à douze ans, en tout cinq personnes, dont aucune n'a eu la maladie épidémique antérieurement, n'a éprouvé la plus légère indisposition depuis l'établissement du cordon. Pendant la durée de la fièvre épidémique de Gibraltar, le fils aîné seul allait vendre le poisson au marché de la place; quelquefois il allait aussi au marché aux Herbes, mais il n'est entré dans aucune maison de la ville. Il a été dans quelques-unes de celles du Champ-Neutre et il revenait de la ville sans précautions. Aucun malade n'est venu voir la famille de Bagetto. Sa femme, qui était au lit par suite de couches, quand Baptistina sa parente fut conduite à l'hô-

pital du lazaret, ne la vit pas à l'époque de sa maladie. Baptistina, ici présente, déclare que son oncle Bagetto n'est pas venu la voir à cette même époque, et elle persiste dans cette déclaration alors qu'on lui a dit que le capitaine Jenkins avait vu Bagetto chez elle Baptistina, le jour de sa translation à l'hôpital du lazaret (1).

Le logement consiste en une grande pièce, divisée en grande partie dans sa hauteur par un plancher; la fenêtre qui l'éclaire est sur le même plan que la porte. On n'y sent pas de mauvaise odeur. Il n'y a pas d'égoût dans la maison.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 279.

Famille de *J. B. Pichenbrown*, maison n° 80

J. B. Pichenbrown, pêcheur, sa femme, deux enfans de six et de deux ans, et deux autres personnes, habitent cette maison. Sa femme était à Gibraltar en 1813 et n'y a pas éprouvé la fièvre jaune. Tous ont été bien portans depuis le commencement de la dernière épidémie; aucun n'a été atteint de l'affection dont il s'agit à une époque antérieure. Pichenbrown portait son poisson au marché, qu'il ne dépassait pas, et l'y laissait à un facteur. Personne de la maison n'allait, pendant le cours de l'épidémie, faire de visites dans le village, si ce n'est chez une belle-sœur qui n'a pas eu de malades chez elle. Aucun malade n'est venu voir Pichenbrown ou les siens. L'enfant de cinq ans jouait avec ceux du village; on ignore si quelques-uns d'entre eux

(1) Voir le document n° 214.

étaient malades. Pichenbrown défendait à son fils d'aller dans les maisons où il y avait des malades.

L'appartement consiste en trois pièces assez grandes, bien aérées, sans latrines; on n'y sent pas de mauvaise odeur, même quand on débouche l'égoût, là où il s'ouvre sur la rue.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 280.

Famille de *Bartolomé Roshan,* maison n° 81.

Un marchand de volailles et de poissons, Bartolomé Roshan, sa femme et huit enfans, parmi lesquels trois orphelins, occupent cette maison. L'aîné d'entre eux a vingt-un ans, le plus jeune neuf ans. Roshan étant à Gibraltar en 1804 y est resté pendant dix-huit ans et n'y a pas contracté la fièvre jaune. Il en est de même de la femme, qui était dans la ville en 1814 depuis la fin de l'épidémie de 1813. Leurs deux fils aînés allaient dans tous les quartiers de Gibraltar et au Sud vendre du poisson dans les deux premiers mois de l'épidémie, sans entrer dans les maisons; ils cessèrent d'y aller après l'époque indiquée, d'après l'avis de M. le capitaine Jenkins, et ils ont, ainsi que toutes les autres personnes de la famille, été bien portans depuis l'établissement du cordon. A l'époque où ils allaient dans la ville, et ils y allaient très-souvent alors, ils revenaient à la Caleta sans précautions, n'allèrent pas chez les père et mère des orphelins lors de leur maladie, et ces orphelins ne vinrent chez Roshan que deux mois après la mort de leurs père et mère. Les enfans ont joué comme à l'ordinaire avec ceux du village, parmi lesquels

on ignore s'il y en avait quelques-uns de malades. Ils n'entraient pas chez les personnes mal portantes.

Le logement se compose de deux très-grandes chambres, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier. Le mur de derrière de la première pièce est à cinq ou six pieds du rocher; il est d'ailleurs parfaitement sec; l'une et l'autre chambres sont bien aérées; on n'y sent pas de mauvaise odeur, même quand on débouche l'égoût à son ouverture sur le rivage.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 281.

Famille de *Francisco Molinaro,* maison n° 83.

Francisco Molinaro, pêcheur, sa femme, cinq enfans de quinze ans à un an et demi et une autre personne occupent cette maison. Molinaro était à Gibraltar en 1804 et n'eut pas alors la maladie régnante; le reste de la famille n'a pas non plus éprouvé la fièvre jaune. Tous se sont parfaitement bien portés depuis l'établissement du cordon; personne d'entre eux n'a été dans la place depuis cette époque : le poisson était vendu par l'intermédiaire d'un facteur. Les enfans jouaient près de la maison, loin de la mer et n'allaient pas chez les malades. Ils n'ont pas de parens au village.

Deux pièces au rez-de-chaussée, grandes, bien aérées; celle de derrière est enterrée jusqu'au premier, et un coin de la muraille qui répond au rocher est humide (il pleut depuis trois jours). On n'y sent pas de mauvaise odeur. Les animaux domestiques n'y ont pas été malades.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 282.

Famille d'*Andrea Facio*, maison n° 47.

Un commissionnaire, Andrea Facio, sa femme et six enfans de trois mois à seize ans habitent cette maison. Facio a eu la fièvre jaune en 1813; sa femme et ses enfans ne l'ont pas éprouvée. Facio allait tous les jours à Gibraltar et dans tous les quartiers pendant le cours de l'épidémie, et revenait à la maison sans précautions. Sa femme ignore s'il voyait des malades dans la place. Personne autre que lui n'y est allé. Les enfans jouaient avec ceux du village. Les malades ne venaient pas ici et on n'allait pas les voir. On avait défendu aux enfans d'aller dans les maisons où il y en avait.

La maison est enterrée de trois pieds en arrière, et consiste en une très-grande pièce, bien aérée, bien dallée, divisée en grande partie dans la hauteur par un plancher. On n'y sent de mauvaise odeur dans aucun temps.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 283.

Famille d'*Antonio Giomo*, maison n° 92.

Antonio Giomo, cordonnier, sa femme et six enfans de neuf à dix-huit ans, occupent cette maison. Giomo et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1804, ils étaient à la Caleta en 1813, et n'ont pas cessé d'être bien portans depuis l'établissement du cordon, ainsi que leurs enfans. Giomo et son fils aîné allaient presque tous les jours dans la ville, dans le quartier d'Irish Town, sans entrer

dans les maisons et rentraient au village sans prendre de précautions. Giomo revenait ivre tous les jours. On n'a fait de visite à aucun malade, et aucun malade n'est venu ici. Les enfans avaient ordre de ne pas s'éloigner de la maison dans leurs jeux. M. J. Patron, ici présent, croit toutes ces déclarations exactes.

Deux pièces de médiocre dimension forment le logement. Celle de derrière est adossée au rocher et donne d'un côté sur une petite cour dallée, bornée à l'Ouest par le rocher. Un terrain libre est au-devant de la maison, où l'on ne sent de mauvaise odeur dans aucun temps. Les oiseaux de toute espèce n'ont pas cessé d'y être bien portans.

Le 22 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 284.

Famille de *Peruso*, maison n° 51.

Peruso, pêcheur, sa femme et ses sept enfans, âgés de deux ans et demi à vingt ans, occupent cette maison. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure à la dernière épidémie, n'a été malade depuis l'établissement du cordon, ni n'a été dans la ville. Peruso a cessé, depuis cette époque, son principal métier, qui consistait à vendre du poisson. Les enfans jouaient librement avec leurs petits camarades, mais seulement dans le voisinage de la maison. Ils n'ont pas été voir de personnes malades.

Le logement consiste en deux pièces, dont une longue et étroite, et l'autre plus petite. La première est bien aérée. On ne sent de mauvaise odeur ni dans l'une ni dans l'autre dans aucun temps.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 285.

Mme *Angelo Bagetto,* maison n° 90.

Mme Angelo Bagetto, qui habite ordinairement cette maison, est au Terrain-Neutre depuis Noël. Agée de quatre-vingts ans, elle a eu la fièvre jaune en 1804, et n'a pas cessé d'être bien portante depuis l'établissement du cordon.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 286.

Famille de *J. B. Lugaro,* maison n° 89.

Elle est occupée par J. B. Lugaro, sa femme et ses enfans au nombre de cinq, âgés de dix-huit mois à dix-neuf ans. Lugaro a eu la fièvre jaune en 1804 et n'a pas été malade en 1813 ni en 1814 pendant l'épidémie de Gibraltar où il se trouvait. Sa femme a été malade et alitée pendant quarante-huit heures dans la même ville, en 1804, pendant l'épidémie, et s'est bien portée dans les années suivantes. Eux et leurs enfans n'ont pas été malades depuis l'etablissement du cordon. Lugaro est le seul de la famille qui ait été dans la ville; il y allait vendre son poisson et pénétrait quelquefois au-delà du marché jusqu'à la taverne la plus voisine de la Porte de-Terre. Il revenait sans prendre de précautions. Personne des siens n'allait voir des malades à la Caleta; on n'en voyait pas non plus à la maison. Les enfans jouaient sur le sable avec leurs petits camarades.

Une chambre d'une grande dimension complète le loge-

ment de cette famille. Elle est éclairée par une fenêtre d'une médiocre étendue; au-devant se trouve un espace libre assez considérable. On n'y sent de mauvaise odeur dans aucun temps, même quand on débouche l'égoût sur le rivage. Il n'y a pas de latrines.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 287.

Famille de *Francisco Pichimbum,* maison n° 88.

Un pêcheur, Francisco Pichimbum, sa femme, une autre personne et quatre enfans âgés de quatre mois à quinze ans habitent cette maison. Ils n'ont eu ni les uns ni les autres la fièvre jaune dans les années antérieures, n'ont pas été malades depuis l'établissement du cordon. Personne n'a été dans la ville depuis la même époque jusqu'à la fin de l'épidémie, à part Pichimbum, qui y portait son poisson et le livrait à un facteur qui se chargeait de la vente. Pichimbum retournait ensuite soit à bord de son bateau, soit à la Caleta, et rentrait à la maison sans prendre de précautions. Sa femme n'alla pas chez les malades du village, n'y envoya pas ses enfans à qui elle avait défendu de jouer avec leurs petits camarades.

Une pièce, grande, bien aérée, planchéyée, bien sèche, forme tout le logement. On n'y sent un peu d'odeur que par intervalle quand on débouche l'égoût. Point de latrines, et on ne sent pas l'odeur de celles du quartier des soldats.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 288.

Famille de *José Boniché,* maison n° 87.

Cette maison est occupée par José Boniché, chévrier, sa femme, un domestique et quatre enfans, dont le plus âgé a huit ans, le plus jeune douze mois. Boniché croit avoir eu la fièvre jaune en 1812, à bord d'un bâtiment de guerre mouillé près de la rivière de Gambie. A Gibraltar, pendant les années 1813 et 1814, il n'y a pas été malade; sa femme a eu la fièvre épidémique à Cadix en 1800; toute la famille a continué à se bien porter depuis le commencement de l'épidémie. Boniché continuait à aller dans la ville depuis la même époque y vendre son lait, parfois accompagné de son domestique et de son fils aîné; il le déposait à la place d'Armes, entrait quelquefois dans le café voisin dont tous les domestiques ont péri, sans jamais y avoir vu de malades. Il se lavait le visage avec de l'eau et du vinaigre en rentrant à la maison. Personne autre n'a été dans la ville, personne n'a vu de malades au village. Les enfans jouaient sur le sable avec leurs petits camarades; leurs parens ne les envoyaient pas faire des commissions dans le voisinage.

Le logement consiste en une chambre grande et bien aérée, avec une espèce de sous-pente où couche une personne. On n'y sent aucune mauvaise odeur, pas même celle de l'égoût quand on le débouche. Les chèvres n'ont pas été malades.

Le 25 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 289.

Famille de *Vicenté Macari*, pêcheur, maison n° 90.

Vicenté Macari, pêcheur, sa femme et quatre enfans, dont le plus âgé, une fille, a seize ans, et le plus jeune, deux, occupent une partie de cette maison. Macari était à Gibraltar pendant l'épidémie de 1804 et n'y a pas été malade; il y était encore en 1813 et il a eu la fièvre jaune; sa femme l'a éprouvée à Cadix; sa fille aînée était à Ceuta en 1814, fuyant la maladie épidémique de Gibraltar. Ni elle ni ses frères n'en ont été atteints. Toute la famille s'est bien portée depuis l'établissement du cordon. Personne n'est entré dans la place depuis la même époque, à part Macari qui allait tous les jours au marché pour vendre son poisson, et aussi dans quelques rues de la place. Il rentrait ensuite chez lui sans précautions. Sa fille aînée, qui lave ordinairement pour Gibraltar, a cessé de le faire depuis l'établissement du cordon. Elle n'a pas vu de malades au village; sa mère n'en a pas vu non plus. Ses frères et sœurs jouaient près de la maison, non au loin, avec les autres enfans.

Petite pièce, éclairée par une fenêtre de deux pieds et demi de haut sur une largeur proportionnée, dans le même plan que la porte; elle est bien sèche et sans mauvaise odeur.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 290.

Famille de *Parody*, pêcheur, maison n° 89.

Cette maison est habitée en partie par M. Parody, pêcheur, et cinq autres hommes qui travaillent sous sa direction. Trois d'entre eux ont eu la fièvre jaune en 1813 et en

1814; personne n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Parody et un des ouvriers qui avaient eu la fièvre jaune antérieurement allaient dans la ville y vendre leur poisson. En outre, Parody couchait ordinairement tous les dimanches dans la place, y voyait beaucoup de malades, parmi lesquels un de ses parens qui a succombé. Il en revenait directement, ou après être resté quelque temps à bord de son bâtiment.

Son logement consiste en une pièce bien sèche, mais petite, à quarante ou cinquante pieds de la mer; on y sent quelquefois l'odeur des matières fécales. Cinq personnes y couchent ordinairement.

Le 24 janvier 1829.

Signé D.r BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 291.

Famille de *José Roba,* pêcheur, maison n° 93.

Un pêcheur, José Roba, sa femme et ses enfans, au nombre de cinq avant l'épidémie, habitent cette maison. Un d'eux, Lazaro Roba, âgé de dix-neuf ans, est mort le 17 novembre dernier. A part Lazaro Roba et une petite fille, sa sœur, âgée de huit à neuf ans, toute la famille avait eu la fièvre jaune en 1813.

Lazaro Roba eut, au début de la maladie, la figure rouge, une chaleur forte et des vomissemens après une dose d'huile de ricin. La chaleur fut continue, les vomissemens durèrent pendant trois jours, et au quatrième le corps devint d'un jaune-verdâtre; au cinquième, la matière des vomissemens était noire, semblable, pour la couleur, au piment noir, et au neuvième, Lazaro mourut à l'hôpital du lazaret, le surlendemain du jour où il y avait été transféré.

Lazaro tomba malade le jour où Maria Roba, sa cousine, revint du lazaret, et il l'aida à remporter ses effets (1). Il allait dans la place vendre son poisson; sa mère ignore s'il allait au-delà du marché, tout en déclarant néanmoins qu'il n'avait pas communiqué avec des personnes malades avant de l'être lui-même. Mais les relations de Lazaro Roba avec sa cousine ont engagé les soussignés à se transporter chez Maria Roba qui leur a donné les renseignemens suivans. Lazaro venait chez elle tous les jours avant qu'on ne la transférât au lazaret, et pendant son séjour au Champ-Neutre il venait la voir tous les deux jours; il l'aida à en rapporter ses effets à la Caleta, comme il a été dit plus haut, le 9 novembre, se trouvant encore parfaitement bien alors. Il la quitta le soir à neuf heures pour aller chez la D[lle] Triaga où il resta jusqu'à minuit; c'était l'époque de la maladie de ces deux jeunes filles, et elles étaient au lit (2). En la quittant, Lazaro gagna son bateau; et, se trouvant mal une heure après, il alla chez sa mère, où il resta jusqu'au moment de sa translation au lazaret. Il était riant et parfaitement bien quand il quitta sa cousine pour aller chez la veuve Triaga. Maria Roba alla le voir quatre à cinq fois chez sa mère, et engagea cette dernière, quand Lazaro lui parut mortellement atteint, à déclarer sa maladie, qu'on était parvenu à cacher à l'autorité jusque-là. Elle ne vit pas d'autre malade chez José Roba.

Les relations de Roba avec sa petite sœur furent les mêmes qu'avant sa maladie.

Cette enfant fut un peu malade, et cette maladie commença le lendemain du jour où son frère fut atteint de la fièvre épidémique, à ce que pense sa mère. Elle eut un peu de fièvre pendant un espace de temps que celle-ci ignore,

---

(1) Voir le document n° 219.
(2) *Ibid.* n° 223.

ne se plaignit que de mal de tête, eut un peu de soif, des sueurs assez copieuses, l'urine rouge, n'eut pas de jaunisse, ne fut pas alitée, fut purgée le troisième jour de cette affection, pour la préserver, dit la femme Roba, de la maladie de son frère. Elle ajoute que cette maladie ne l'empêchait pas de manger, et sur l'invitation qui lui est faite de concilier cette déclaration avec la précédente, qui lui est contradictoire, elle dit qu'elle ne se rappelle pas si en effet sa fille avait, à l'époque indiquée, autant d'appétit qu'à l'ordinaire; et sur la question de savoir quelles sont les indispositions auxquelles la jeune fille dont il s'agit est sujette, la femme Roba répond qu'elle a des vers, mais qu'elle n'en a pas rendu à la suite du purgatif indiqué. Elle ignore quand sa fille fut malade avant l'époque dont il vient d'être question. M. Verano, inspecteur de santé, vint chez José Roba pendant la maladie de son fils, le trouva toujours debout, du pain à la main, excepté le jour où, sa maladie ayant été découverte, on le conduisit à l'hôpital du lazaret. Il ne remarqua pas non plus que la jeune fille fût malade.

A part Maria Roba, personne ne vint voir Lazaro Roba durant sa maladie.

Sa sœur aînée eut, au lazaret, pendant deux ou trois jours, des douleurs de ventre auxquelles M. le D[r] Ardévol lui conseilla de ne faire aucune attention.

Deux chambres bien aérées, bien éclairées, dans lesquelles on ne sent pas de mauvaise odeur, composent le logement de cette famille.

Le 25 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

A la suite de ce procès-verbal a été écrit ce qui suit, immédiatement avant la réunion du 26 janvier 1829.

En apposant ma signature au procès-verbal de cette séance, je dois dire que la plupart des réponses que la

femme José Roba a faites sur l'indisposition de la plus jeune de ses filles ne sont, dans mon opinion, que le résultat des questions forcées que l'on a adressées à cette femme, ainsi que j'en ai déjà fait l'observation de vive voix.

Signé CHERVIN.

Et au-dessous,

Nous soussignés, déclarons que les réponses faites par la femme J. Roba, relativement à l'indisposition de la plus jeune de ses filles, ne sont point le résultat des questions forcées adressées à cette femme, et qu'hier comme toujours M. le Dr Barry a posé les questions avec la plus stricte et la plus louable impartialité.

Signé LOUIS, TROUSSEAU.

N° 292.

Famille de *Manuel Delfiano*, maison n° 94.

Cette maison est habitée par deux familles qui vivent en commun et sont composées de treize personnes.

1re famille. Elle comprend huit personnes : Manuel Delfiano, mesureur de blé, sa femme, deux ouvriers et quatre enfans âgés de deux à dix ans. Delfiano a eu la fièvre jaune en 1814, sa femme en 1804, un de ses neveux à Cuba. Les autres personnes de la famille qui ne l'ont pas éprouvée antérieurement n'ont pas cessé d'être bien portantes depuis l'établissement du cordon. Delfiano allait quelquefois dans la ville pendant la durée de l'épidémie, et c'était le seul. Il entrait à la boucherie, au café, n'y a pas vu de personnes malades. Il vit M. le capitaine Jenkins à l'époque de son affection, ne fut chez aucun autre malade de la Caleta, et aucun malade n'est venu

dans sa maison. Ses enfans jouaient avec ceux du village comme à l'ordinaire; il leur avait défendu d'aller dans les maisons où il y avait des personnes malades, et il croit qu'ils ont obéi; il dit même en être certain. Delfiano, après avoir été dans la ville, rentrait dans sa maison de la Caleta sans prendre de précautions.

Le 25 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 293.

Famille de *Benedetta Maestreta,* même maison.

2e famille. Cette famille est composée de cinq personnes: la veuve Benedetta Maestreta, ses trois enfans, âgés de un an à onze ans et demi et une autre personne. La veuve Maestreta a eu la fièvre jaune en 1804, était à Gibraltar dans les épidémies subséquentes, dans la même maison où deux de ses parens moururent, et n'a pas cessé d'être bien portante. Personne des siens n'a été malade depuis l'établissement du cordon; personne n'a été dans la ville ni chez des malades, et aucun de ceux qui l'étaient n'est venu la voir. Elle n'a pas reçu la moindre provision de la ville. La veuve Maestreta a été une seule fois chez M. le capitaine Jenkins, un jour ou deux avant Noël.

Le logement consiste en deux pièces, dont une est planchéyée; elles sont hautes, grandes, bien éclairées, sans odeur. Un égoût passe au-dessous et ne conduit que de l'eau de puits. Une cuisine, qui n'a pas été décrite, est adossée au rocher.

Le 25 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 294.

Famille de *Vicenté Roba*, maison n° 93, rez-de-chaussée.

Ce rez-de-chaussée est occupé par Vicenté Roba, pêcheur, son fils, âgé de sept ans, et sa belle-mère. Celle-ci, âgée de plus de soixante-dix ans, déclare que son mari est mort à Gibraltar pendant l'épidémie de 1804, qu'elle fut un peu malade, eut des maux de tête à cette époque; elle dit ensuite qu'elle a quitté Gènes depuis six mois, et comme cette réponse et quelques autres semblables indiquent aux soussignés que cette femme ne jouit pas de l'intégrité de ses facultés intellectuelles, ils adressent leurs questions à Vicenté, qui les assure que sa belle-mère était à Gibraltar en 1804, et qu'elle lui a dit avoir été malade à cette époque.

Vicenté déclare en outre n'avoir pas eu la fièvre jaune antérieurement à la dernière épidémie de Gibraltar; que son fils et lui ont été malades dans le cours de celle-ci : lui un mois après son cousin Lazaro Roba (1), son fils quatre jours après lui Vicenté.

Vicenté, le jour où il tomba malade, était allé le matin dans la baie, étant alors très-bien portant, et en revint le soir avec un grand mal de tête, des nausées, une grande faiblesse; des efforts de vomissemens eurent lieu sans résultat pendant la première nuit. Vicenté éprouva de la pesanteur autour de la poitrine, n'eut pas de douleurs à l'épigastre, eut beaucoup de céphalalgie et des douleurs dans les genoux pendant trois jours à compter du début, de manière à ne pouvoir se remuer dans son lit. La langue

(1) Voir le document n° 291.

fut très-noire dès le premier jour; il devint verdâtre le deuxième ou le troisième, il ne perdit de sang par aucune voie, et, après trois jours de durée, l'affection perdit beaucoup de sa violence. Les genoux, qui n'avaient pas été enflés au début, le devinrent le seizième jour, et ne revinrent à leur état naturel que le trente-quatrième. Il en fut de même des pieds, des mains et de la figure, et Vicenté ne put reprendre ses travaux que quarante jours après le début.

Il n'avait pas été dans la ville depuis quinze jours quand il tomba malade, et quand il y allait avant cette époque, il ne dépassait pas le marché au Poisson. Il ne se rappelle pas avoir vu de malades avant de le devenir lui-même, il n'allait pas chez Canesa (1), ne vint pas chez Maria Roba (2) du moment qu'il sut qu'il y avait des malades chez elle, il y allait rarement avant cette époque, en sorte qu'il ne sait comment il a contracté sa maladie.

Durant son cours il couchait avec plusieurs de ses camarades dans une chambre de M. Pascual Fava. Ses camarades ignoraient qu'il fût malade et n'ont pas cessé d'être bien portans. Il tâchait d'éviter tout le monde à cette époque, et il ne s'alita pas dans la crainte d'être envoyé à l'hôpital du lazaret.

L'enfant de Vicenté tomba malade, comme il a été dit, quatre jours après son père et ne fut pas alité. Il eut de la chaleur pendant un espace indéterminé, devint jaune, prit des purgatifs et jouait avec ses camarades cinq jours après la cessation de la fièvre. Il fut malade pendant deux ou trois jours et eut une desquammation de l'épiderme.

Cet enfant n'avait pas été à Gibraltar depuis l'établissement du cordon; son père lui avait défendu d'aller dans

(1) Voir le document n° 233.
(2) *Ibid.* n° 219.

le village, et il croit que son fils a obéi. Sa grand'-mère l'affirme; mais M. John Patron l'a vu très-souvent dans les rues : il ne l'a pas aperçu chez des malades. Vicenté, pendant sa maladie, ne couchait pas avec son fils, et il l'éloignait de lui quand cet enfant s'en approchait.

Dans l'intention de connaître quelques faits oubliés dans l'histoire de Vicenté Roba et les communications qu'il a pu avoir avec ses camarades, les soussignés se sont réunis à la Caleta le 5 mars, et ont reçu de J. B. Ferro, pêcheur, la déclaration suivante.

Ferro connaît Vicenté Roba depuis l'enfance, ne travaille pas avec lui, mais il couche dans la même chambre avec dix autres pêcheurs. Lui et ses camarades ignorèrent la maladie de Roba pendant huit jours, et n'en eurent connaissance après cette époque que parce qu'il ne travaillait pas. Il ne put travailler qu'après trente jours, éprouva au début de la céphalalgie et des douleurs dans les membres; la figure fut rouge, il eut de la fièvre, et la chaleur dura huit jours; ce que Ferro apprit de Roba lui-même. Les yeux furent verdâtres, la partie postérieure des oreilles d'un jaune très-prononcé; mais la figure ne le fut pas. Ferro ignore la couleur générale de la peau, si les jambes furent enflées, s'il eut des selles fréquentes, du délire; on ne l'entendit pas tousser, on ne le vit pas vomir, il ne garda pas le lit d'une manière continue pendant la durée de son affection.

Roba couchait, comme ses camarades, dans un lit séparé, espèce de cadre, et il eut avec eux, pendant sa maladie, les mêmes relations qu'auparavant. On ne sait depuis quand il n'avait pas été dans la ville avant de tomber malade.

Les 25 janvier et 5 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

Nº 295.

M. *José Demaïa.*

Les soussignés se trouvant le 19 janvier à Catalan-Bay chez Antonio Deveau, pêcheur, ont appris ce qui suit, re-tivement à M. Demaïa :

Craignant beaucoup la fièvre épidémique qui régnait à Gibraltar, il avait fui de bonne heure de cette ville et s'était réfugié à la Caleta avec sa famille, ayant à son service une fille d'Antonio Deveau, nommée Maria. M. Demaïa et sa famille ne voyaient personne à la Catalan-Bay, n'allaient que chez M. John Patron, ici présent, et dès qu'ils voyaient quelqu'un arriver dans sa boutique, ils se retiraient. Toutefois après la mort de l'évêque d'Elvas, ses gens, qui furent atteints de la maladie alors régnante, vinrent habiter une tente au Champ-Neutre, dès qu'ils furent transportables, et M. Demaïa vint les voir aussitôt pour avoir des nouvelles d'une propriété qu'il avait dans le royaume des Algarves. Un juge portugais qui était avec eux lui lut une gazette qui l'intéressa beaucoup, et il resta trois quarts d'heure avec lui, non dans la tente, mais auprès; et, suivant M. John Patron qui donne aux soussignés ces renseignemens, il n'y avait point de cordon autour de cette tente. Comme la gazette dont il s'agit avait vivement intéressé M. Demaïa, il desira la relire, retourna le lendemain matin au Champ-Neutre, y rencontra le juge portugais, qui n'était pas encore bien rétabli de la fièvre qu'il avait éprouvée, qui n'avait quitté le lit que depuis trois ou quatre jours, et allait du camp d'observation au camp civil. Le juge lui remit la gazette en l'embrassant, et M. Demaïa dit, en rentrant, à M. John Patron qu'il était perdu, que le juge portugais l'avait embrassé : en effet, il tomba malade le lendemain, 7 novembre, fut transféré

aussitôt dans la ville, où il mourut quatre jours après. Sa famille, composée de treize personnes, dont dix avaient eu la fièvre jaune à une époque antérieure, l'y suivit, et celles qui ne l'avaient point éprouvée furent malades après lui, savoir, ses deux filles, et Maria, la fille de Deveau. M. Andrea Bressiani, beau-frère de M. Demaïa, vient chez M. Deveau, au milieu de ces déclarations, et apprend aux soussignés que la fille de M. Demaïa tomba malade le lendemain de la mort de son père, la petite Maria ensuite, et, quinze jours après la mort de M. Demaïa, sa seconde fille. M. Bressiani avait eu la fièvre jaune en 1804, et n'a pas cessé d'être bien portant dans les épidémies ultérieures. Il ignore si son beau-frère et sa famille étaient parfaitement séquestrés à la Caleta ; il ignore aussi la plupart des faits consignés ci-dessus, faits qui ont été rapportés, pour la plupart, par M. John Patron, qui en avait été témoin ou en avait eu connaissance par M. Demaïa.

Le 19 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 296.

Déclarations relatives aux épidémies de 1813 et 1814.

Trois des soussignés, MM. Barry, Trousseau et Louis, n'ayant pu se rendre, avec M. Chervin, chez M. Wilson, chirurgien de l'hôpital civil, pour y entendre la déclaration qui leur a été faite sur l'état sanitaire de la Caleta, dans les épidémies de 1813 et 1814, par M. J. Bagetto, le 17 décembre 1828, se sont réunis aujourd'hui chez ce dernier, à la Caleta, avec M. Chervin, et ils en ont appris ce qui suit :

En 1813, l'autorité fit établir un cordon sur le chemin de la Caleta, à-peu-près à distance égale de ce village et de la tour du Diable. Ce cordon, comme celui qui était mis cette année à la frontière d'Espagne, était double : on pouvait

se parler à un intervalle de huit à dix pieds, et la garde en était faite par deux soldats et par deux habitans de la Caleta.

M. Bagetto était le seul habitant de la Caleta qui eût la permission d'aller à Gibraltar; il ne vint de Gibraltar à la Caleta que le général Smith, commandant de la garnison, et ses aides-de-camp, qui avaient eu la fièvre jaune à une époque antérieure. M. Fraser, commandant du septième bataillon de vétérans, qui demeurait à la Caleta, allait quelquefois au Champ-Neutre. A ces exceptions près, le cordon mis sur le chemin de la Caleta ne fut rompu par personne, et personne ne fut malade dans le village, pas même le détachement nouvellement arrivé d'Angleterre, qui logeait dans une maison appartenant à M. Bagetto.

Toutefois, sur une observation qui lui est faite au sujet de M. Francisco Perez, dont il va être question tout-à-l'heure, M. Bagetto dit que si quelque habitant de la Caleta a encore obtenu la permission d'aller à Gibraltar en 1813, ce n'a pu être qu'à la fin de l'épidémie. Il ajoute, qu'habitant le Champ-Neutre, où il avait des tavernes au commencement de cette épidémie, il fut un mois sans obtenir la permission de venir à la Caleta; que personne n'y est mort en 1813, pendant l'épidémie; que quelqu'un n'aurait pu mourir sans qu'on le sût (1).

M[me] Bagetto confirme la déclaration de son mari, et M. Manuel Delfiano, ici présent, dit qu'il n'y a eu ni mort ni malade à la Caleta, en 1813.

Quant à Francisco Perez (2), il a aussi déclaré aux soussignés, dans leur réunion du 19 janvier, que le major de la place avait établi un cordon sur le chemin de la Caleta, pendant l'épidémie de 1813; mais il a ajouté qu'ayant une boutique dans la ville, son fils Antonio avait obtenu la

(1) Voir le document 241.
(2) Même document.

permission d'y aller à cette époque; qu'à-peu-près dans le même temps un habitant de la Caleta était tombé malade après avoir été dans la place, et avait succombé : que son fils Antonio avait été malade au village, qu'il avait caché sa maladie, qu'il se levait dès que l'inspecteur de santé venait à passer. Antonio avait éprouvé au début des frissons, suivis de chaleur, des nausées, des vomissemens, dont quelques-uns furent noirs. La fièvre dura quatre jours; on ignore s'il fut jaune. Il n'avait pas encore recouvré ses forces deux mois après le début.

Dans l'intention de savoir laquelle de ces déclarations contradictoires est la véritable, les soussignés font prier M. Francisco Perez de vouloir bien se rendre auprès d'eux chez M. Bagetto, et M. Perez n'étant pas chez lui, sa femme et son fils Antonio se rendent à leur invitation : la femme déclare qu'il n'y a pas eu de malade à la Caleta en 1813, que personne n'y est mort; qu'elle n'a pas entendu dire que quelqu'un ait été renvoyé malade à cette époque de la Caleta. Son fils Antonio déclare au contraire y avoir été malade en 1813, avant l'époque à laquelle son père obtint, vers la fin de l'épidémie, la permission d'aller à Gibraltar. Sa maladie dura quarante jours; la fièvre fut forte pendant quatre; beaucoup moindre ensuite, et accompagnée de frissons dans la soirée pendant un nombre de jours qu'il ignore. Il fut pâle et non jaune. Il ajoute qu'à cette époque Bagetto demeurait très-près de sa famille, avec laquelle il avait de fréquentes relations. Et la mère, invitée à dire la vérité, se rappelle actuellement que son fils Antonio a été malade en 1813 à la Caleta.

Deux pêcheurs, Pechenbrown et Peruso, ont encore déclaré aux soussignés, dans leur réunion du 23 janvier, qu'ils ignorent s'il y a eu des malades en 1813 et en 1814 à la Caleta, où ils demeuraient alors.

En 1814, l'autorité ne fit pas mettre de cordon sur le

chemin de ce village, dont les habitans, hommes, femmes et enfans, allaient librement dans la place durant l'épidémie. La plupart des hommes qui s'y transportèrent furent malades; les enfans et les femmes continuèrent à jouir d'une bonne santé. M. Bagetto qui, en 1814, partageait son temps entre la Caleta et le Champ-Neutre, mais qui couchait ordinairement à la Caleta, déclare qu'il a connu douze personnes malades pendant cette épidémie à la Caleta; qu'il y eut à-peu-près autant de malades en 1814 dans ce village qu'il y en a eu pendant la durée de la dernière épidémie. Plusieurs moururent près de la tour du Diable, d'autres dans leur bateau, où ils s'étaient réfugiés pour échapper à l'inspecteur de santé et ne pas être transportés à l'hôpital du lazaret. Aucun des pêcheurs qui se portaient bien au moment où ils se trouvèrent avec leurs camarades malades ne tomba malade lui-même, et M. Bagetto a la certitude de ce fait, parce qu'ayant des affaires d'intérêt avec plusieurs d'entre eux, il fut obligé de les voir pendant leur maladie, et ne vit point de malades autour d'eux. Il vit encore, avec toutes les apparences de la santé, quinze personnes qui entouraient un vieillard malade, soit pendant le cours de sa maladie, soit à l'époque de sa mort. Ce malade, âgé de soixante-six ans, n'avait pas eu la fièvre jaune à une époque antérieure, ne vomit pas, était jaune quand on le transporta à l'hôpital du lazaret, eut une rétention d'urine qui dura pendant trois jours, de la dysurie, des envies fréquentes d'uriner. Il était vendeur de poisson, et M. Bagetto est presque sûr que les pêcheurs qui l'entouraient n'allaient pas dans la place. M. Bagetto cite encore l'exemple d'un autre pêcheur qui fut malade pendant deux mois, lors de la même épidémie, eut des vomissemens noirs au sixième jour de l'affection, et vivait dans une même chambre avec six pêcheurs qui ne furent pas malades. Enfin, il a connu la famille Gambo, dont le chef est mort ici après son retour de Gibraltar, où

il tomba malade pendant l'épidémie de 1814. M. Gambo, et sa famille composée en totalité de six personnes, demeuraient dans une pièce unique, de petite dimension; et, à part M. Gambo, personne ne fut malade à cette époque. Les membres restans de la famille allèrent pendant la dernière épidémie à Gibraltar, espérant échapper à l'affection, et tous furent malades en fort peu de temps, dans l'espace de quelques jours. M. Bagetto n'a connu aucune personne malade à la Caleta qui n'eût été dans la ville auparavant. Il termine par un dernier fait, relatif à un homme nouvellement marié, qui tomba malade en 1814, à la Caleta, deux jours après être revenu de la ville: il vomit noir, et ceux de sa famille qui l'entouraient ne cessèrent d'être bien portans.

Comme M. Bagetto, M. Manuel Delfiano déclare n'avoir connu aucun malade à la Caleta, en 1814, qui n'eût été auparavant à Gibraltar.

M. Pasqual-Fava atteste le même fait: il rapporte aussi qu'un juif de sa connaissance fut malade à la Caleta, en 1814; qu'il fut jaune, eut les yeux enflammés; que personne de ceux qui lui donnaient des soins ne tomba malade. Il ignore s'il éprouva des vomissemens. Il ne se rappelle pas non plus que la femme et les enfans qui allaient à Gibraltar, en 1814, aient été malades. Il ajoute qu'à cette époque le nombre des maisons et des habitaas de la Caleta était la moitié de ce qu'il est aujourd'hui, et que le côté Nord du village n'était pas encore bâti.

Mme Bagetto et Mme Perez ne se rappellent pas qu'il y ait eu des femmes malades à la Caleta, en 1814.

Enfin, M. Bagetto dit que les pêcheurs qui allaient à Gibraltar, en 1814, pénétraient, très-probablement du moins, dans tous les quartiers de la ville.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

QUATRIÈME PARTIE.

PREMIÈRE SECTION.

BARAQUES DE L'OUEST OU VILLAGE DU CHAMP-NEUTRE.

Les soussignés, après en avoir conféré avec M. le docteur Pym, médecin en chef de la garnison, surintendant général des quarantaines en Angleterre, et d'après l'autorisation de M. le lieutenant-gouverneur, général Don, se sont réunis et transportés dans les différentes baraques (maisons de bois) du Champ-Neutre, où M. le commandant a bien voulu les accompagner, pour y recueillir les faits relatifs à la santé des habitans depuis le commencement de l'épidémie de Gibraltar. Ils ont parcouru ces baraques dans l'ordre numérique et ils ont reçu les déclarations suivantes des chefs de chaque famille.

N° 297.

Famille de M.*** marchand de vin, baraque n° 1.

M. *** marchand de vin et de comestibles de toute espèce, habite cette baraque avec sa famille composée de vingt-cinq personnes. Trois d'entre elles, le mari, la femme et une de leurs filles ont eu la maladie régnante en 1804; personne n'a été malade cette année.

On entre dans cette maison et on en sort continuelle-

ment comme dans les temps ordinaires; mais on croit que personne de la famille n'a commniqué avec des personnes malades.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis (1).

N° 298.

Trois baraques sans numéro sont placées près de celle-ci.

La première est occupée par Francisco Peria, qui vend du lait de chèvre, sa femme et quatre enfans. Peria et sa femme ont eu la fièvre jaune à Malaga en 1813. Un domestique nommé Antonio, qui allait tous les jours à Gibraltar vendre du lait, est tombé malade et n'est resté malade qu'une heure à la maison, d'où il a été transporté à l'hôpital du lazaret. Toute la famille a été placée à la même époque dans des tentes d'observation. Les enfans n'ont pas cessé de jouir d'une bonne santé. Antonio est Portugais, s'est rétabli, et il est maintenant charretier. Il ne fut pas remplacé après sa translation à l'hôpital du lazaret. Peria allait lui-même à la ville y vendre son lait. Sa femme croit qu'il n'y voyait pas de malades; il en revenait sans précautions.

La seconde de ces baraques est habitée par un marin employé à l'arsenal et qui a eu la maladie épidémique en 1804; elle consiste dans une pièce unique.

La troisième est occupée par Cristobal Guidi, sa femme et trois enfans. Ils habitaient le Terrain-Neutre en 1813 et en 1814; personne d'entr'eux n'a été malade cette

(1) La plus grande partie des documens recueillis dans le village du Champ-Neutre ne sont pas signés par M. Trousseau, qui était malade et n'a pu assister aux enquêtes.

année, n'a été à Gibraltar depuis quatre mois, pas même le père et la mère à l'époque où une de leurs filles est morte dans la place. Ils n'ont vu que quelques-uns de leurs voisins, comme eux habitant les baraques. Leurs provisions ont été faites depuis le commencement de l'épidémie au marché du village ou bien au cordon.

Leur logement consiste dans une chambre unique, médiocrement grande, bien aérée. Une fosse d'aisance, attenante à la maison, et dont le contenu est jeté tous les jours à la mer, ne donne pas d'odeur.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 299.

Baraque n° 2.

Cette baraque est vide depuis l'épidémie pendant le jour et elle est habitée pendant la nuit par des Anglais qui se portent bien.

Ils n'ont pas été dans la ville, ne communiquent avec personne, ne donnent la main à aucun de ceux qui viennent de la place.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 300.

Famille de M. *Necklis*, baraque n° 3.

M. Necklis, attaché au commissariat, occupe cette baraque avec sa femme, une dame âgée et une domestique. Personne d'entre eux n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie. M. Necklis a seul été dans Gibraltar,

et il a cessé d'y aller depuis le milieu d'octobre. Il recevait rarement, et pour peu de temps, des personnes de la place. M. Necklis ne voyait jamais de malades; il en avait fait la promesse formelle à sa femme et aux amis chez lesquels il logeait; mais un jour M. le capitaine Evans vint à son bureau, commençant à se plaindre de la fièvre; il y resta de cinq à dix minutes.

L'appartement est grand, bien aéré; on n'y sent pas de mauvaise odeur; aucun des animaux qui s'y trouvent n'a été malade.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 301.

Famille de Mme *Campbell,* même baraque.

Mme Campbell, femme de l'adjudant, occupe une autre partie de la même baraque avec trois de ses enfans. Deux de ces derniers et Mme Campbell ont été atteints de la maladie régnante en 1814. M. Campbell l'a eue aussi à la même époque. Il loge dans la ville, vient souvent chez sa femme qui reçoit peu de monde et ne voit personne de Gibraltar.

Les animaux domestiques n'ont pas été malades.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 302.

Famille de M. *Gill,* négociant, baraque n° 4.

M. Gill, négociant, et sa famille, composée de dix personnes, habitent cette baraque. Huit de ces personnes

ont eu la maladie régnante : six dans les années antérieures, deux cette année, un domestique et une nièce de M. Gill, âgée de dix-huit ans environ. Le domestique est tombé malade dans une autre baraque; Mlle Booth, nièce de M. Gill, dans celle-ci, le 18 ou le 20 octobre. Elle n'y est restée qu'un jour, a été transportée ensuite à Gibraltar, où elle a reçu les soins de M. le Dr Foote, qui n'a pas dit qu'elle eut la maladie régnante et qui plaisantait sur sa fièvre. Elle a été malade pendant huit jours, rétablie après quinze; elle a éprouvé des nausées sans vomissemens, a eu des douleurs au front et dans le flanc gauche, n'a pas eu de jaunisse. Mlle Booth n'avait pas été à Gibraltar, n'en avait pas reçu d'effets depuis l'établissement du cordon, n'avait pas eu de communication avec des malades avant le 20 octobre. L'un des fils de M. Gill, qui demeure dans la ville et qui suit la pratique de M. Fraser à l'hôpital civil, venait souvent au Champ-Neutre, chez son père, avant comme après sa maladie; les autres allaient tous les jours avec leur père dans la place.

On ne sent pas d'odeur dans cette maison, qui est grande et bien isolée.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 303.

Baraque n° 5.

Plusieurs familles habitent cette baraque, qui offre deux corps de logis séparés par une petite cour.

L'un est occupé par plusieurs enfans du marchand de comestibles, baraque n° 1, qui forment avec leurs domestiques une famille de douze personnes.

L'autre corps de logis est habité par dix personnes,

enfans et petits-enfans de M. ***, aubergiste de Gibraltar, où il continue à demeurer avec sa femme, ayant eu l'un et l'autre la maladie épidémique régnante en 1814. Aucune de ces dix personnes n'a été dans la ville depuis l'épidémie, aucune n'a été malade. Leurs père et mère et le mari de l'une d'elles viennent les voir tous les jours sans entrer dans la maison; et la même règle est observée envers les étrangers.

Le corps de logis occupé par cette famille a été construit depuis l'épidémie; jusque-là elle était restée dans la baie.

Une dernière et troisième famille, composée de trois personnes, loge au-dessus du rez-de-chaussée du premier corps de logis, dans deux petites chambres placées sous le toit. Le chef de la famille est charpentier de la marine et a eu la maladie régnante en 1813; sa femme et son enfant n'en ont point été atteints. Ils n'ont pas été dans la ville, et sa femme n'a reçu personne chez elle. Les chambres sont bien aérées.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 304.

Famille de M. *Haimann*, marchand juif, baraque n° 6.

M. Haimann, marchand juif, et sa famille, composée de quinze personnes, habitent cette maison. A part un des domestiques qu'on croit avoir eu la maladie régnante en 1804, personne n'en a été atteint. Depuis l'établissement du cordon aucun des membres de cette famille n'a été dans la place, n'a reçu qui que ce soit dans la maison, ni n'a eu de communication avec des malades. Les provisions ont été faites par le maître et les domestiques au

marché du Champ-Neutre. Le père de M. Haimann n'a pas été excepté de la mesure générale; on lui parle par les fenêtres et on ne lui prend pas la main.

La maison est bien tenue; on n'y sent pas de mauvaise odeur. Les eaux ménagères ne croupissent pas au dehors.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 305.

Famille de M. *Abraham Massias*, négociant, baraque n° 7.

Cette baraque est occupée par M. Abraham Massias, négociant, et sa famille, en tout sept personnes. Il a eu la fièvre jaune à Saint-Thomas, et sa mère l'a éprouvée à Gibraltar. Il est le seul de la famille qui ait été quelquefois dans la place depuis l'établissement du cordon. Il n'a reçu personne chez lui depuis la même époque, parlait dans la rue ou par la fenêtre à ceux qui venaient le voir, et il va lui-même au marché.

Aucun animal domestique n'a été malade. On ne sent pas de mauvaise odeur dans la maison; les eaux ménagères ont un écoulement facile.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 306.

Famille de M. *Benbounen*, marchand juif, baraque n° 8.

M. Benbounen, marchand de tabac, juif, habite cette baraque avec sa femme et sa fille, qui a peut-être eu la maladie épidémique en 1813. Personne n'entre chez eux; ils

reçoivent à distance, parlent à travers les fenêtres, ne vont pas dans la ville, font leurs provisions au marché du village; y vont eux-mêmes; n'ont pas été malades depuis l'établissement du cordon.

Les fosses d'aisances ne répandent pas de mauvaise odeur.

M. Hartley, lieutenant du 94e régiment, occupe la plus grande partie de cette baraque, avec sa femme, trois enfans et deux domestiques. M. Hartley dit avoir eu cinq fois la fièvre dans les Antilles, et deux fois la fièvre jaune. Un seul de ses enfans a été indisposé par les vers. Il raconte qu'une de ses domestiques, femme d'un soldat du 94e régiment, entra dans la ville au mois de septembre, étant alors très-bien portante pour voir son mari, qu'elle se mit au service de M*** qui mourut trois jours après son entrée; qu'elle tomba malade le même jour et fut transportée à l'hôpital militaire où elle est morte. M. Hartley a souvent été dans la ville, sans entrer dans les maisons; personne de sa famille n'y a mis les pieds. A part les médecins avec lesquels il ne prenait aucune précaution, il ne recevait, venant de Gibraltar, que les personnes qui n'avaient pas de malades dans leurs maisons.

Il confirme ce qui a été dit ci-dessus relativement au défaut de mauvaise odeur. Aucun des animaux domestiques n'a été malade.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 307.

Famille de *Nicolas Moscati*, négociant, baraque n° 9.

M. Nicolas Moscati, négociant, habite cette maison depuis le 5 septembre, avec sa famille, en tout dix per-

sonnes. Aucune d'entre elles n'a eu la maladie régnante cette année ou à une époque antérieure, n'a été à Gibraltar ni n'a reçu des personnes de la ville dans l'intérieur de la maison. M. Moscati va lui-même au marché, passe au vinaigre les lettres qui lui arrivent de la place.

Les latrines ne donnent pas de mauvaise odeur. La maison, libre de tous côtés, comme les autres, est parfaitement aérée; les eaux ménagères ne croupissent pas, elles sont absorbées par le sable.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 308.

Famille de M *Bogle,* commandant du camp, baraque n° 10.

Cette baraque est occupée par M. Bogle, sa famille et ses amis, en tout dix-huit personnes. Un des deux domestiques mâles a eu la maladie à Cadix, et un des enfans de M. le commandant, âgé de dix-huit mois, est tombé malade depuis l'établissement du cordon, le 20 septembre. Il eut, dès le début, une chaleur assez forte, puis des vomissemens verdâtres, des selles d'une couleur foncée, semblable, dit la nourrice, à celles des enfans à l'époque de la dentition : et, dans la convalescence, au quinzième jour de la maladie, une jaunisse très-marquée ayant eu lieu, les selles devinrent blanches. La chaleur et les vomissemens dont il vient d'être question avaient été précédés d'agitation et de chaleur pendant quelques nuits. M. Woods, qui traitait le petit malade, attribuait sa fièvre à la dentition, et quand l'ictère survint, il le considéra comme une affection essentielle.

Des inspecteurs ont vu le petit malade avec sa bonne dans la ville, et cette femme, qui n'avait pas eu la fièvre jaune

dans des années antérieures, ne l'a pas éprouvée non plus cette année. La jaunisse de l'enfant a disparu spontanément, et ses selles ont recouvré après cette époque leur couleur naturelle.

M. Bogle était loin de craindre la fièvre jaune pour son fils, dont les relations avec le reste de la famille furent les mêmes qu'à toute autre époque.

En 1827, et dans les deux années antérieures, M. le commandant eut pendant deux mois, ou environ, une sorte de somnolence, une tendance très-prononcée au sommeil. En 1827 cette somnolence augmenta progressivement pendant l'espace de deux mois, après lesquels il y eut des symptômes fébriles très-prononcés, et pendant trois ou quatre jours un peu de délire. Les frissons revinrent très-irrégulièrement pendant les trois mois qui suivirent, tantôt le matin, tantôt le soir, une ou deux fois dans la journée, suivis de peu de chaleur, de manière que pendant ce temps la température habituelle du malade fut inférieure à ce qu'elle est dans l'état normal.

M. Hennen, qui voyait le malade, désignait sa fièvre par l'expression fièvre de Gibraltar; et d'autres personnes disaient que c'était la même que celle qui saisit beaucoup d'étrangers à leur arrivée dans la place.

Personne de la maison n'a été dans la ville; mais, à cela près, aucune précaution n'a été prise contre la maladie régnante; on a reçu indistinctement tous ceux qui venaient de la ville. M. et Mme Bogle n'ont pas eu la fiève jaune antérieurement.

Les oiseaux et les animaux domestiques n'ont pas été malades : il n'y a d'odeur dans la maison que par le vent d'Ouest.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 309.

Famille de M. *Isaac Benoliel,* négociant, baraque n° 11.

M. Isaac Benoliel, négociant juif, occupe cette baraque avec sa famille, composée de quinze personnes. On soupçonne que deux des domestiques ont eu la maladie régnante à une époque antérieure. M. Benoliel a été à bord d'un bâtiment pendant soixante-seize jours et ne demeure ici que depuis cinq semaines. Ni lui, ni personne des siens n'a été à Gibraltar. Il ne reçoit qui que ce soit dans sa maison; envoie ses domestiques au marché du village; passe au vinaigre les lettres qui viennent de la place.

La maison est grande, bien aérée; on n'y sent pas d'odeur.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 310.

Famille de M. *Mosès Lévi,* négociant juif, baraque n° 12.

M. Mosès Lévi, négociant juif, habite cette baraque avec sa famille, en tout trente-une personnes. Aucune n'a été malade depuis le mois de septembre ni n'a eu la maladie régnante antérieurement. Personne n'a été dans la ville, personne n'a été reçu à l'intérieur de la maison. M. Lévi va lui-même au marché du village, accompagné de son domestique, et il ne reçoit pas de lettres de Gibraltar sans les passer au vinaigre.

Il n'y a pas d'odeur dans la maison : les eaux ménagères ne croupissent pas.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 311.

Famille de M. *Leonardo Aguarulo*, négociant, baraque n° 13.

M. Leonardo Aguarulo, négociant, demeure dans cette maison avec sa famille, en totalité cinq personnes. Aucune de ces personnes n'a été malade depuis le mois de septembre, n'a eu la maladie régnante à une autre époque, n'a été dans la ville, n'a reçu quelqu'un de Gibraltar à l'intérieur de la baraque. M. Aguarulo va lui-même au marché; les lettres venant de la ville sont passées au vinaigre.

La maison est grande, bien aérée; la cour très-propre; les eaux ménagères ne croupissent pas.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 312.

Famille de Mme veuve *Nahon*, baraque n° 14.

Cette maison est habitée par la veuve Nahon, avec sa famille, qui est composée de dix-huit personnes. M. Nahon, qui en était propriétaire, est mort dans une petite pièce voisine de celle où les soussignés se trouvent, le 2 novembre, étant tombé malade le 28 octobre. Il eut les yeux rouges, des vomissemens dont la couleur n'était pas noire, qu'on attribue aux médicamens qui lui furent donnés; il était très-faible; M. Foote a déclaré par écrit qu'il avait succombé à une attaque d'apoplexie.

M. Benziki, parent de Mme Nahon, a eu la maladie régnante en 1804. Il a été dans la ville depuis l'établissement du cordon, tous les jours, quelquefois deux fois le

jour, voyant des malades et leur tâtant le pouls. On n'a reçu personne venant de Gibraltar.

On ne sent pas de mauvaise odeur dans la maison depuis quinze jours que les fosses d'aisances ont été vidées.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 313.

Famille de M. *Abraham Salfati,* propriétaire, baraque n° 15.

M. Abraham Salfati, propriétaire, occupe cette maison avec sa famille, composée de quinze personnes. Aucune d'elles n'a eu la maladie régnante dans les années antérieures, aucune n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie, ni n'a été à Gibraltar. M. Salfati ne reçoit personne chez lui, va lui-même au marché, passe ses lettres dans le vinaigre.

Pas de mauvaise odeur autour de la maison; les eaux ménagères ne sont pas en stagnation. Les animaux n'ont pas été malades.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 314.

Famille de Mme veuve *Levis Taurel,* baraque n° 16.

Mme veuve Levis Taurel occupe cette maison avec une de ses filles qui est mariée, en tout dix-huit personnes. Son gendre a eu la maladie régnante en 1804, et est le seul de

ces dix-huit personnes qui aille dans la ville, il y va souvent. On ne reçoit point de visites. Les lettres ne sont pas passées au vinaigre.

Point de mauvaise odeur ni d'animaux malades.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 315.

Famille de M. *Abraham Hatchaut,* baraque n° 17.

M. Abraham Hatchaut, crieur public, habite cette baraque avec vingt-deux autres personnes qui forment sa famille. Madame a eu la maladie régnante en 1804. Il n'y a pas eu la moindre indisposition dans la maison depuis le commencement de l'épidémie. M. Hatchaut n'a été qu'une fois à Gibraltar, depuis l'établissement du cordon, le 11 septembre. Il ne reçoit personne, passe ses lettres au vinaigre; les provisions viennent quelquefois de la ville.

Les eaux ménagères coulent assez bien, ne croupissent pas autour de l'habitation, où les animaux n'ont pas été malades.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 316.

Famille de M. *Daniel Cohen*, baraque n° 18.

M. Daniel Cohen habite cette maison, qui est divisée en deux corps de logis, avec sa famille, en tout dix-sept personnes. Trois d'entre elles ont eu la maladie régnante en 1804; aucune n'a été malade cette année, n'a mis le

pied dans Gibraltar ou reçu qui que ce soit venant de cette ville. M. D. Cohen ne reçoit point de lettres de la place, fait lui-même ses provisions au marché du village.

La maison est grande, bien aérée; on n'y sent pas de mauvaise odeur; l'eau ne stagne pas autour.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 317.

Famille de M. *Beneti Cohen*, baraque n° 19.

M. Beneti Cohen, qui nous reçoit devant la porte, est négociant, habite cette baraque avec sa famille, en tout huit personnes. Il ne va pas à Gibraltar, n'en a reçu qui que ce soit depuis quatre mois, passe ses lettres au vinaigre, fait lui-même ses provisions au marché du village. Personne des siens n'a éprouvé la maladie régnante antérieurement.

Aucune odeur autour de la maison.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 318.

Famille de M. *Mosès Attias*, baraque n° 20.

M. Mosès Attias occupe une partie de cette baraque avec sa famille, huit personnes en totalité. Sa femme et ses deux garçons eurent la maladie régnante en 1804 : il n'est pas sûr de l'avoir éprouvée lui-même. Personne de la ville n'est admis chez M. Attias; tout ce qu'il reçoit de Gibraltar est exposé à l'air pendant un certain temps avant

d'être placé dans la maison; les lettres sont passées au vinaigre; les provisions viennent rarement de la place, il les fait lui-même au marché du village.

La seconde partie de la baraque est occupée par M. John Fasha et sa famille, sept personnes en totalité : Mme Fasha a eu la maladie régnante ici en 1804, un domestique à Malaga en 1813. Il n'y a point eu de malades dans la maison, depuis le 5 septembre que la famille est établie ici. Personne n'a été à Gibraltar; personne du dehors n'est entré dans l'appartement; les lettres ont été passées au vinaigre; les provisions faites au marché du village ou bien au cordon.

On ne sent pas de mauvaise odeur dans cette maison, qui est bien aérée, assez grande; aucun animal n'y a été malade.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 319.

Famille de M. *Vicenté Demunos*, baraque n° 21.

M. Vicenté Demunos habite cette baraque avec sa famille, en tout six individus. Personne, à l'exception d'un enfant âgé de six ans, n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Cette maladie débuta le 5 ou le 6 septembre, et l'enfant éprouva des douleurs dans les membres et de la céphalalgie, des vomissemens de matières verdâtres et jaunâtres; les yeux et la peau furent jaunes : la maladie dura cinq jours. L'enfant, qui fut traité par le Dr Lopez, avait quitté la ville depuis trois mois; il n'y était pas retourné quand il tomba malade, ce que son père, Éfésio Gorlero, affirme à plusieurs reprises; et les communications

étaient libres entre la maison et les amis de M. Demunos qui demeuraient à Gibraltar. Le petit malade fut soigné par son père et par sa mère, avec lesquels il couchait. Sa mère a eu la fièvre épidémique régnante à une époque antérieure; le père était à Gibraltar en 1804 et en 1813, et ne l'a pas éprouvée. On ne prit aucune mesure pour isoler l'enfant des autres personnes de la maison, et les voisins y entraient à la même époque.

On ne sent pas de mauvaise odeur dans la baraque.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 320.

Familles de MM. *Juan Baptista Molinari,* négociant, et *Falero Bernardo,* prêtre, baraque n° 22.

M. Juan-Baptista Molinari, négociant, et M. Falero Bernardo, prêtre, occupent cette baraque. Ils ont eu l'un et l'autre la maladie régnante en 1804 et en 1813. Personne de leur famille, en somme treize individus, n'a été atteint de cette affection. Personne n'a été malade depuis le mois de septembre : depuis la même époque, M. Molinari n'a été que quatre à cinq fois à Gibraltar. Sa femme, et M. Bernardo, y ont été tant qu'il leur a été permis On vient rarement le voir : il reçoit tout le monde indistinctement. Les provisions ont souvent été faites dans la ville par Mme Marabuta, qui a eu la fièvre jaune, et qui allait quelquefois dans la ville trois ou quatre fois par jour, et dans tous les quartiers.

Le logement des treize personnes consiste en deux pièces, dans l'une desquelles se trouve un puits et le chien de la maison.

On n'y sent pas de mauvaise odeur; les animaux domestiques n'ont pas été malades.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 321.

Famille de M. le commissaire *Formage,* baraque n° 23.

M. le commissaire Formage est ici depuis le printemps avec sa famille, qui est composée de six personnes. Un domestique espagnol a eu la maladie régnante en 1813, aucune autre personne n'en a été atteinte; aucune n'a été à Gibraltar. On est venu très rarement de cette place pour le voir, à part les médecins qui venaient quelquefois chez lui.

De la chaux vive est jetée de trois en trois jours dans les latrines, qui ne donnent pas de mauvaise odeur. Il n'y a pas eu d'animaux malades.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 322.

Famille de M. *Antonio Paripera,* menuisier, baraque n° 24.

Antonio Paripera, menuisier, habite cette baraque avec dix autres personnes de sa famille. Lui, sa femme et une troisième personne ont eu la maladie régnante à une époque antérieure. Il n'y a point eu de malades dans la maison depuis le mois de septembre. Antonio est le seul qui aille à Gibraltar. On ne reçoit pas ceux qui en viennent: les provisions se font par le domestique au marché du village.

Aucune mauvaise odeur autour de la maison. Aucun animal malade.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 323.

Famille de M. *Samuel Marsh*, négociant, baraque n° 25.

M. Samuel Marsh, négociant, et neuf personnes habitent une même chambre de très-médiocre étendue. Sa femme seule a eu la maladie régnante en 1804. Personne n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie, ne va à Gibraltar ni ne reçoit de visites. Les lettres sont passées au vinaigre. Les fils vont au marché faire les provisions.

Un canard est mort dans le cours de l'épidémie; aucun autre animal n'a été malade.

Il n'y a pas de mauvaise odeur dans la maison ni dans son voisinage.

M. Harrison, capitaine d'artillerie, occupe la presque totalité de cette baraque avec six autres personnes de sa famille. Une de celles-ci a eu la maladie régnante à Malaga, en 1813, et M. Harrison en a été atteint à Cadix, dans la même année. Il est le seul de sa maison qui aille dans la ville. Il ne recevait personne dans le milieu de l'épidémie; fait ses provisions au marché du village.

Il n'y a pas eu d'animaux malades dans la maison. De la chaux vive a été jetée dans les latrines par mesure de précaution et non pour éteindre la mauvaise odeur. Il n'y a pas d'eau stagnante autour de l'habitation.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 324.

Famille de M. *Salomon Vanhano,* négociant juif, baraque n° 26.

M. Salomon Vanhano, négociant juif et sa famille, en tout huit personnes, habitent cette baraque. Il a eu la maladie régnante en 1804, et il est le seul de sa famille qui l'ait éprouvée. Tout le monde s'est bien porté depuis le commencement de l'épidémie. Personne ne va dans la ville, pas même M. Vanhano, dans la crainte d'en rapporter la maladie régnante; il fait ses provisions au marché du village, accompagné de quelques domestiques.

On ne sent pas de mauvaise odeur dans la maison : les eaux ménagères ne croupissent pas à l'entour.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 325.

Famille de M. *José Parienté,* négociant, baraque n° 27.

Deux pièces fort peu étendues composent cette baraque, qui est habitée par M. José Parienté, négociant, et quinze autres personnes de sa famille. Aucune d'entre elles n'a eu la maladie régnante : M. Parienté n'en a pas non plus été atteint. A l'exception d'une dame âgée de quatre-vingts ans, qui est morte après cinquante jours de maladie, tout le monde a été bien portant depuis le mois de septembre. Aucune personne venant de Gibraltar n'a été reçue dans l'intérieur de la maison; M. Parienté seul donne la main à ceux qui viennent le voir : il n'allait pas dans la ville On a toujours fait les provisions au marché du village.

Les eaux ménagères sont jetées dans la rue; il n'y a pas de mauvaise odeur autour de la maison.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 326.

Famille de M. *Sontab Sequerra,* négociant, baraque n° 28.

M. Sontab Sequerra, négociant, habite cette baraque avec sa famille, huit personnes en totalité. Sa femme a eu la maladie régnante en 1804. Tout le monde s'est bien porté depuis le commencement de l'épidémie. On ne reçoit personne; les papiers venant de Gibraltar sont passés au vinaigre, et les domestiques vont au marché du village faire les provisions, ordinairement accompagnés de M. Sequerra.

Les eaux ménagères, qui ont une pente suffisante, ne s'accumulent pas; on ne sent pas de mauvaise odeur autour de la maison : il n'y a pas eu d'animaux malades.

Une autre famille, composée de trois personnes, celle de M. Picardo, inspecteur des étrangers, habite une petite partie de cette baraque, qui est grande et belle : lui et sa femme ont eu la maladie régnante en 1804; leur domestique, jeune fille de dix-huit ans, ne l'a pas eue et n'a pas cessé d'être bien portante depuis le commencement de l'épidémie. Personne de la maison n'a été dans la ville depuis cette époque. La domestique ne va nulle part; ne sort pas de la maison. Les provisions étaient faites au Champ-Neutre : néanmoins la viande était apportée de la ville par un homme qui la laissait à la porte.

Ni mauvaise odeur, ni eaux stagnantes autour de la maison.

Un chien arrivé d'Angleterre, il y a quatre mois, est mort il y a cinq jours après avoir vomi, et un oiseau a succombé dix jours auparavant.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 327.

Famille de M. *Jacob Benzinera,* négociant juif, baraque n° 29.

M. Jacob Benzinera, négociant juif, occupe cette baraque avec sa famille, en tout dix-huit personnes. Son frère, qui en fait partie, a eu la maladie régnante en 1813; sa mère est morte depuis le commencement de l'épidémie, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, avec des douleurs rhumatismales, et M. Benzinera en a eu de semblables. Son frère va quelquefois dans la ville, mais n'y couche pas. Personne n'est reçu dans l'intérieur de l'appartement; les lettres sont passées au vinaigre, les provisions faites au marché du village, sauf quelques farines ou pâtes qu'on ne trouve qu'à Gibraltar, et qu'on expose un jour entier à l'air avant de les recevoir dans la baraque.

Quatorze des dix-huit personnes indiquées couchent dans deux chambres, dont une est petite. Les eaux ménagères ne croupissent pas autour de la maison.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 328.

Baraque n° 30.

Cette baraque, qui forme la synagogue, est occupée par sept personnes, qui y ont toutes un emploi. Une

d'elles a eu la maladie régnante en 1814; aucune n'a été malade depuis l'épidémie de Gibraltar; aucune n'a été dans la ville. On n'a reçu qui que ce soit arrivant de la place. Il y a quelquefois le samedi des réunions de vingt à vingt-cinq personnes, mais toutes habitent le village. Les provisions, faites au marché voisin, sont surveillées par le chef de la synagogue; on ne reçoit pas de lettres.

Pas de mauvaise odeur autour de cette baraque.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 329.

Famille de M. *Judas Benoliel,* négociant juif, baraque n° 31.

M. Judas Benoliel, riche négociant juif, habite cette grande et belle baraque, avec vingt personnes de sa famille. Aucune d'entre elles n'a eu la maladie régnante, n'a été malade depuis son apparition : on ne reçoit personne venant de Gibraltar s'il n'a eu antérieurement la maladie régnante. Les lettres ne sont pas passées au vinaigre, les provisions viennent de la ville, sans être exposées à l'air avant d'être reçues.

La maison est parfaitement aérée, on n'y sent pas de mauvaise odeur; elle est un peu élevée au-dessus du sol. Les eaux ménagères ne stagnent pas autour.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 330.

Familles de MM. *Abraham Mamon,* négociant juif, *Antonio Pontremole,* courtier, *Daniel Altias,* baraque n° 32.

Trois familles habitent cette baraque : l'une, celle de M. Abraham Mamon, négociant juif, est composée de cinq personnes. M. Mamon est le seul qui ait eu la maladie régnante en 1804. Aucune de ces cinq personnes n'a été dans la ville ; on n'en a rien reçu, et c'est aujourd'hui pour la première fois que les enfans de M. Mamon sont venus le voir. Ses provisions sont faites au marché du village, et ordinairement surveillées par lui.

Le vent d'Ouest répand l'odeur des herbes marines dans la maison : il n'y en a pas d'autre. Il n'y a pas eu d'animaux malades.

La seconde famille est celle de M. Antonio Pontremole, courtier : elle se compose de quatre personnes, lui, sa femme et ses deux filles. Le père et la mère ont eu la maladie régnante en 1804 ; les deux filles ont eu une légère indisposition à Cadix, en 1819, à l'époque de l'épidémie : elles n'ont pas été malades cette année ; tout le monde a continué à jouir d'une excellente santé depuis le commencement de l'épidémie. A part M. Pontremole, qui y va fréquemment, personne ne va à Gibraltar ; on n'en reçoit personne ; les provisions sont faites au marché du village.

Point d'odeur autour de la maison.

La troisième famille, celle de M. Daniel Altias, est composée de trois personnes, dont deux ont eu la maladie régnante en 1804. Le fils, qui ne l'a pas éprouvée, ne va pas à Gibraltar, et quand le père en revient, et il y va souvent, il reste environ trois heures à l'air. Il a soin d'ailleurs de n'entrer chez personne de la place, et ne reçoit

qui que ce soit chez lui. Le fils se promène quelquefois au Champ-Neutre. Les provisions se font au marché du village.

Le vent d'Ouest amène quelquefois, comme il a été dit, de mauvaises odeurs. Les trois personnes dont il s'agit couchent dans une même chambre, qui est petite et basse.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 331.

Baraque n° 33.

Cette baraque, qui forme un des magasins du commissariat, était occupée, au mois d'octobre, par une famille dans laquelle une femme tomba malade au commencement du mois, et fut déclarée atteinte de la maladie régnante par M. Merino et par M. Gillice, chirurgien aide-major du 12ᵉ régiment.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 332.

Famille de M. *Mosès Benoliel,* négociant juif, baraque n° 34.

M. Mosès Benoliel, négociant juif, habite cette maison avec sa famille, en tout treize personnes. M. Benoliel est le seul d'entre elles qui ait eu la maladie régnante en 1804. Tout le monde a été bien portant depuis le commencement de l'épidémie. M. Benoliel a été aujourd'hui à Gibraltar, pour la première fois; il ne recevait personne chez lui venant de cette place; passait ses lettres au vinaigre.

Il fait ses provisions au marché du village, les laisse une demi-heure au grand air, et quand il reçoit du sucre ou du café de Gibraltar, c'est sans papier.

Aucune mauvaise odeur dans la maison : les eaux ménagères s'écoulent dans la fosse d'aisance. Les oiseaux et autres animaux domestiques n'ont pas été malades.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 333.

Famille de *Joaquin de Lima,* barbier, baraque n° 35.

Joaquin de Lima, barbier, occupe cette baraque avec quatorze autres personnes : aucune d'entre elles n'a eu la maladie régnante, n'a été malade cette année depuis le commencement de l'épidémie, n'a été dans la ville. M. de Lima n'a reçu personne chez lui; il passe au vinaigre les papiers qui arrivent de Gibraltar, et fait ses provisions au marché du village.

L'appartement est composé de trois chambres assez spacieuses; on n'y sent pas de mauvaise odeur; les animaux n'y ont pas été malades: les eaux ménagères ne stagnent pas.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 334.

Famille de M. *Bartolomé Montobio,* inspecteur des étrangers, baraque n° 36.

M. Bartolomé Montobio, inspecteur des étrangers, habite une partie de cette baraque avec sa famille, en tout dix personnes : une d'entre elles a eu la maladie régnante

à une époque antérieure; quatre ont été malades, la première en octobre; la seconde quinze jours après; la troisième huit autres jours ensuite; la quatrième, la grand'-mère, est encore malade et elle a soixante-quatorze ans.

La première a été alitée pendant trois jours, a éprouvé au début de la céphalalgie et du froid : toute la tête était douloureuse; elle n'eut ni nausées, ni vomissemens, ni douleur à l'épigastre, ni jaunisse. MM. Mateos, Mery et Ardévol l'ont vue, et ont dit qu'elle n'avait pas éprouvé la maladie régnante.

La seconde a été malade pendant deux jours, a éprouvé les mêmes symptômes.

La troisième n'a eu qu'une tumeur flegmoneuse au bras gauche.

A part la personne qui a été atteinte, dans les années antérieures, de l'affection épidémique régnante, aucune n'a été dans la ville. On n'a reçu qui que ce soit venant de la place; les provisions ont été faites au marché voisin.

Le 27 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 335.

Famille de M. *Antonio José Carlos*, négociant, même baraque.

La seconde partie de cette baraque est occupée par la famille de M. Antonio José Carlos, négociant, sa femme et ses trois enfans. Personne d'entre eux, si ce n'est peut-être M. Carlos, n'a eu la maladie régnante à une époque antérieure. M. Carlos a été dans la ville jusqu'au 6 octobre; depuis, ni lui ni les siens n'y ont mis les pieds; il n'a reçu personne venant de Gibraltar; les lettres qui en arrivent

sont passées au vinaigre, les provisions sont faites au marché du village.

Au commencement de septembre, quand l'air était calme, il y avait dans la maison une mauvaise odeur qui ne s'est pas renouvelée depuis. Les eaux ménagères sont jetées à la mer.

L'habitation consiste en une chambre unique de onze pieds de long sur onze de large.

Le 28 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 336.

Famille de M. *Vicenté Voallastio,* tonnelier, baraque n° 37.

M. Vicenté Voallastio, tonnelier, habite une partie de cette maison, avec sa femme et sa fille, âgée de huit ans : cette dernière est la seule qui n'ait pas eu la maladie régnante. Le frère de M. Voallastio demeurait avec lui au commencement de l'épidémie de Gibraltar, mais à la suite de l'extraction d'une dent molaire, il tomba malade et fut conduit à l'hôpital du lazaret, où il mourut au trente-cinquième jour de l'affection. M. Voallastio fut conduit, à l'époque de la maladie de son frère, dans les tentes d'observation, d'où il ne revint qu'après vingt jours, l'erreur commise au sujet de la maladie de son frère n'ayant été reconnue qu'à cette époque. M. Voallastio et sa femme vont souvent dans la ville ; leur petite fille est toujours restée dans le village.

La boutique est constamment ventilée. La mère et la fille couchent dans deux petites chambres qui communiquent avec elle : le père dort preque à l'air libre. Point

de mauvaise odeur autour de la maison, ni d'eaux stagnantes.

Marco Sitges, charpentier, occupe une chambre de cette baraque; il est seul, et a eu la maladie régnante en 1804.

Le 28 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 337.

Famille de *Pablo Bargio*, menuisier, baraque n° 38.

Pablo Bargio, menuisier, habite cette baraque avec sa femme et ses cinq enfans. Personne d'entre eux n'a été malade cette année ni n'a eu la maladie régnante à une époque antérieure.

Pablo Bargio n'a pas été à Gibraltar depuis deux mois environ; alors il y alla deux fois. Personne de la famille n'a été malade depuis le mois de septembre; personne, à l'exception indiquée près, n'est allé à Gibraltar. On a reçu indistinctement les personnes qui se sont presentées; les provisions ont été faites dans la ville ou au marché du village, sans précaution.

Il n'y a pas eu de mauvaise odeur dans la maison, point d'animaux malades. Il n'y a pas de fosse d'aissance, les excrémens sont jetés tous les soirs à la mer. Il n'y a qu'une seule chambre un peu au-dessous du sol et dans laquelle l'eau entrait dans les temps d'orage avant que le seuil de la porte n'en eut été exhaussé, il y a deux mois.

Le 28 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 338.

Familles de MM. *Joseph Sanui* et *Tomas Luis*, baraque n° 39.

José Sanui et sa famille, en tout six personnes, habitent le côté oriental de cette baraque. Ces six personnes ont eu la maladie régnante en 1804 et en 1813.

M. Tomas Luis, négociant, habite le côté opposé de cette baraque avec huit personnes qui, comme lui, ont eu la fièvre épidémique de Gibraltar en 1804 ou en 1813.

On n'a pas senti de mauvaise odeur dans cette baraque.

Le 28 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 339.

Famille de M. *Agustin Picardo*, boulanger-épicier, baraque n° 40.

M. Agustin Picardo, boulanger-épicier, occupe cette baraque qui est considérable, avec sa famille, en tout dix personnes (les ouvriers à part). Six d'entre elles ont eu la maladie régnante dans les années antérieures : deux autres ont été malades cette année, c'étaient des ouvriers. L'un tomba malade moins de vingt-quatre heures après avoir quitté la maison d'où il fut renvoyé huit jours après y être entré, parce qu'il ne savait pas son métier; l'autre (neveu de M. Picardo) un peu plus tard, et, après trois jours de malaise, il fut transporté à l'hôpital du lazaret où il mourut. Celui-ci allait assez souvent à Gibraltar voir son frère qui a eu la maladie régnante en 1813; et c'était la seule personne de la maison, parmi celles qui n'avaient pas éprouvé la maladie épidémique, qui allât dans la place.

L'autre malade, Francisco Polo, qui fut le premier atteint, eut des douleurs dans les lombes et dans les membres, une céphalalgie frontale; des nausées et des vomissemens dont il ignore la couleur, les deuxième et troisième jours, fut jaune ce dernier : à quoi Polo ajoute qu'il n'observa pas la couleur des vomissemens parce qu'il était trop malade. Il quitta le lazaret le 6 décembre, sans avoir éprouvé de rechute, d'après le certificat du Dr Mateos. Francisco Polo, avant de venir chez M. Picardo, était sans emploi et avait couché plusieurs jours de suite chez le marchand de lait qui loge près de la baraque n° 1, et dont il a été question plus haut : il y retourna en quittant M. Picardo, y dîna, ne se sentant pas alors indisposé, ce qu'il affirme à trois reprises différentes, et au lieu de passer la nuit, comme il l'avait fait la première fois, dans l'une des deux très-petites chambres du laitier, il dormit dans une baraque voisine où se trouvaient deux enfans de ce dernier. Le lendemain M. Galliano ici présent, fut appelé, comme il passait près de la baraque de Polo, par une femme qui le pria de venir voir un homme malade, ajoutant qu'il y en avait déjà eu un dans la maison (c'était deux à trois jours auparavant), et M. Galliano lui voyant la langue blanche et les yeux rouges conseilla de le conduire à l'hôpital du lazaret, où il fut mené. Francisco Polo avait été à Gibraltar, y vendre du lait, à deux ou trois reprises différentes, douze ou quinze jours avant son admission chez M. Picardo, qui l'a repris, ne trouvant pas de meilleur ouvrier; il n'y était pas retourné depuis. Il laissa ses anciens vêtemens au lazaret et en acheta d'autres, pour revenir chez son maître. Les personnes de la famille de M. Picardo qui ont eu quelques relations avec les deux malades n'ont pas cessé d'être bien portantes. Celles qui viennent de Gibraltar entrent, sans distinction, chez M. Picardo qui reçoit son café et son sucre dans des caisses et non dans du papier.

On ne sent aucune mauvaise odeur dans cette maison où se trouvent un grand nombre d'oiseaux et d'autres animaux qui n'ont pas été malades. Les excrémens sont portés tous les jours à la mer : les eaux qui ont servi aux usages domestiques stagnent quelque temps autour de cette baraque qui est grande et bien aérée.

Le 28 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 340.

Famille de M. *José Cruz*, garde-magasin, baraque sans numéro.

M. José Cruz, garde-magasin, habite avec sa famille, en totalité douze personnes, cette baraque, qui sert de magasin à M. Galliano. Le mari et la femme ont eu la maladie régnante en 1804. A part M. Cruz, personne de la famille n'a été à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie; on n'a reçu qui que ce soit dans l'intérieur de la maison. Les provisions ont été faites au marché du village, on n'a pas fait venir de sucre de la place.

Toute la famille couche dans trois chambres dont une médiocrement grande et les autres petites.

M. le commissaire général Danse occcupe la partie la plus considérable de cette baraque, avec cinq autres personnes dont trois employés qui ne couchent pas chez lui. Son domestique principal est le seul qui ait eu la maladie épidémique régnante en 1804. Lui-même vient d'être malade deux mois de suite, d'une dyssenterie dont il n'est pas encore parfaitement rétabli, et il a été traité par le Dr Barry. Personne de chez lui n'a été dans la ville depuis l'épidémie, personne n'est entré dans les bureaux, pas même les employés de son département, et il n'a reçu, la semaine der-

nière, un officier chez lui, que par par ordre du Gouverneur. Les provisions sont faites au magasin de la ville, ses lettres ne sont pas passés au vinaigre.

On sent quelquefois autour de la maison une odeur insupportable provenant du thòn qui se prépare dans le voisinage. Les eaux ménagères coulent assez facilement dans un égoût imparfaitement couvert dans une partie de son étendue.

Le 28 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

Nº 341.

Familles de MM. *Jordan*, maréchal, et *José Noli*, baraque nº 41.

Cette baraque est occupée par deux familles.

La première, celle de M. Jordan, maréchal, est composée de cinq personnes dont trois couchent au jardin, dans une petite baraque. Aucune des cinq personnes n'a eu la maladie régnante, soit cette année, soit à une époque antérieure; toutes ont joui d'une santé parfaite depuis le commencement de l'épidémie. Aucune n'a été à Gibraltar depuis la même époque, on n'a pas reçu les personnes qui en venaient. Toutes les provisions ont été faites au marché du village : il n'est point venu de lettres de la place.

La seconde famille, celle de M. José Noli, est composée de huit individus, dont deux domestiques. Personne n'a été malade cette année, n'a eu l'affection épidémique régnante à une époque antérieure ni n'a été dans la ville. On n'a reçu personne venant de Gibraltar. Les lettres ont été passées au vinaigre : toutes les provisions ont été faites au marché du village.

On ne sent pas d'odeur dans cette maison où les animaux n'ont pas cessé de jouir d'une bonne santé, et dont les eaux

ménagères, jetées dans la rue, ne stagnent que peu de temps. Les chambres sont grandes et bien aérées.

Le 28 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 342.

Familles de M. *Juan-Baptista Cobuto*, épicier, M. *Ambrosio Logomarsicio, Giovanni Popoli*, barbier, M. *Judas Azucllos,* marchand juif, *Baptistina Baycta*, couturière, M. *Juan Alvis*, menuisier, *Barbos Sanchez de la Rosa,* baraque n° 42.

Sept familles occupent cette baraque.

L'une, celle de M. Juan-Baptista Cobuto, épicier, est composée de onze personnes. M. Cobuto et sa femme ont eu la maladie régnante à une autre époque. Toute la famille a été bien portante depuis l'établissement du cordon. Personne, à part le fils, n'a été dans la ville. Il n'y a vu aucun malade, bien qu'il y ait été fréquemment; il a peut-être eu la fièvre jaune en 1813; il rentrait sans précaution. La boutique est fréquentée par un assez grand nombre de personnes.

La seconde famille est celle d'un tourneur en bois, M. Ambrosio Logomarsicio. Trois personnes la composent et aucune d'elles n'a eu la maladie épidémique antérieurement ni n'a éprouvé la plus légère indisposition depuis l'établissement du cordon. Toutes vont fréquemment dans la ville, partout où elles ont besoin de se rendre, mais aucune d'elles n'y a couché. Ambrosio a vu quelques malades, sans les approcher, reçoit indistinctement tout le monde chez lui, fait ses provisions dans la ville.

La troisième famille, celle de Giovanni Popoli, barbier, est composée de quatre personnes, dont aucune n'a eu la maladie régnante ni n'a éprouvé la plus légère indisposition cette année. Popoli et sa femme couchent dans une autre

baraque (n° 68), et les quatre personnes sont des ouvriers dont un seul couche dans la boutique, la pièce unique. Tous vont à Gibraltar, et ils ne faisaient pas la barbe aux personnes qui en venaient si elles étaient connues pour telles. Il n'y a pas de mauvaise odeur dans cette chambre.

La famille de M. Judas Azuellos, marchand juif, est la quatrième; couche dans une même pièce ayant quinze pieds de long sur dix de large et neuf de haut. M[me] Azuellos a eu la maladie régnante à une époque antérieure; M. Azuellos n'est pas sûr de l'avoir éprouvée. Personne de la famille n'a été malade depuis l'établissement du cordon, personne n'a été dans la ville jusqu'au commencement de ce mois: et depuis qu'on y retourne, on évite les maisons suspectes. Les provisions sont rarement apportées de Gibraltar. On ne sent pas de mauvaise odeur dans la maison.

La cinquième famille est celle d'une couturière, Baptistina Bayeta, veuve depuis trois ans, qui occupe, avec deux de ses enfans, une pièce de médiocre grandeur. Aucune de ces trois personnes n'a eu la maladie régnante à une époque antérieure, n'a été malade depuis le mois de septembre, n'a été à Gibraltar, n'en a reçu quoi que ce soit. Ceux qui sont venus voir la veuve Bayeta ne sont pas entrés chez elle.

La sixième famille, celle de M. Juan Alvis, menuisier, est composée de cinq personnes, parmi lesquelles sont deux petits enfans. Ni le père, ni la mère, ni les trois enfans n'ont eu la maladie régnante à une époque antérieure; aucun d'eux n'a eu la plus légère indisposition cette année. Ils n'ont pas été à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie, reçoivent les personnes bien portantes, font leurs provisions au marché du village, n'ont reçu de la place que quelques vêtemens nouveaux.

Ils couchent dans une seule pièce qui a douze pieds de long et autant de large et environ huit en hauteur. On ne

sent pas de mauvaise odeur dans la maison, autour de laquelle il n'y a pas d'eaux stagnantes.

Barbos Sanchez de la Rosa, sa femme et un enfant forment la septième famille. Le mari a eu la maladie régnante à Cadix en 1800; il y a été exposé vainement ici en 1804 et 1813. Personne des siens n'a été malade cette année. Il est le seul qui aille à Gibraltar, d'où l'on ne reçoit que les personnes qui ont éprouvé l'affection épidémique régnante. Les lettres sont passées au vinaigre; tout ce qui provient de la place est admis avec précautions, et presque toutes les provisions sont faites au marché du village. On diminue, autant que possible, les relations avec Gibraltar. La chambre où couche la famille est d'une médiocre grandeur. Les oiseaux et les animaux domestiques n'ont pas souffert.

Le 28 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 343.

Famille de M. *Andrea Ramagge,* baraque n° 43.

Andrea Ramagge, capitaine de bâtiment marchand, habite cette baraque avec sa famille, en tout sept personnes. Aucune d'elles n'a eu la maladie régnante à une époque antérieure, n'a été malade cette année, n'a été dans la ville depuis l'établissement du cordon. Les lettres sont passées au vinaigre, les provisions sont faites au marché du village; on ne reçoit pas les personnes qui viennent de la place.

Une fosse d'aisance placée dans la cour ne donne pas de mauvaise odeur; les oiseaux n'ont pas été malades. La baraque est partagée en trois pièces, dont une est très-spacieuse.

Le 29 novembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 344.

Familles de MM. *Maracé*, négociant, et *Giomo Remolino*, menuisier, baraque n° 44.

Deux familles occupent cette maison.

La première, celle de M. Maracé, négociant, est composée de cinq personnes dont aucune n'a éprouvé la maladie régnante à une époque antérieure, ou cette année; n'a été dans la place ni n'a reçu de lettres de Gibraltar : les provisions sont faites au marché voisin.

Quatre personnes couchent dans une pièce de onze pieds de long sur quatorze de large et six et demi de haut. (Un domestique qui se trouve ici depuis six semaines est une sixième personne dans la maison.)

La deuxième famille, celle de M. Giomo Remolino, menuisier, composée de onze personnes, habite cette baraque. La mère et la femme de Remolino ont eu la maladie régnante en 1804, personne n'a été malade cette année.

L'atelier où l'on travaille est au rez-de-chaussée, la pièce unique où l'on couche est au-dessus, et elle a vingt pieds (anglais) de long sur dix-huit de large et cinq et demi de haut. Les personnes qui l'habitent en descendent rarement et les ouvriers n'y montent pas. Remolino est le seul de la famille qui aille quelquefois à Gibraltar; personne n'en vient, à part les ouvriers dont le nombre varie de quatre à dix et dont plusieurs n'ont pas eu la maladie régnante à une époque antérieure. On n'a pas reçu de provisions de Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie; on les fait au marché voisin.

Il n'y a pas eu d'animaux malades dans la maison; on n'y sent pas de mauvaise odeur.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 345.

Famille de M. *Pedro Romagge,* inspecteur des étrangers, baraque n° 45.

M. Pedro Romagge, inspecteur des étrangers, habite cette maison avec sa famille, en totalité seize personnes, dont dix ont eu la maladie régnante en 1804 ou en 1813. Un jeune homme de seize ans tomba malade ici en novembre, dit-on, et mourut après cinq jours de maladie, ayant eu, au début, des maux de tête, des frissons, les yeux rouges, puis la couleur jaune et des vomissemens noirs. L'affection débuta à trois heures du matin, et à neuf le jeune homme, M. Manuel Felipé, fut transporté dans la ville.

M. Romagge, auquel les premières questions furent adressées, répondit d'abord que Felipé avait été à Gibraltar; mais quelques-unes des circonstances de son récit paraissant indiquer qu'il ignorait plusieurs choses relatives à l'histoire de ce jeune homme, sa sœur fut priée de dire ce qu'elle savait à ce égard, et elle affirma que M. Felipé n'avait pas été à Gibraltar; et ce témoignage, auquel M. Romagge se rendit, fut confirmé par celui d'une personne étrangère à la famille, alors présente, M. Lopez, qui assure que le grand-père du jeune homme, M. Manuel Felipé, le voyant malade, lui demanda s'il n'était pas venu à Gibraltar, à quoi il avait répondu négativement. On sut aussi par lui, et le fait est attesté par M. Lopez et la sœur de M. Romagge, qu'il s'était reposé quelque temps, le jour où il tomba malade, sur un matelas qui avait servi à une personne morte de la maladie régnante; et ce matelas, au rapport de M. Lopez, était celui d'un des domestiques de M. Manuel Felipé, mort dans la ville dans les premiers

jours de septembre, peu auparavant, et transporté avec le domestique survivant au Terrain-Neutre, pour être brûlé, ce qui ne fut pas fait.

M. Manuel Felipé allait souvent au camp civil, vers les tentes d'observation et voir enterrer les morts, et il était, avec M. Romagge, la seule personne de la famille qui communiquât librement avec les étrangers. Il couchait seul, dans une chambre assez spacieuse, fut soigné par sa mère qui avait eu la maladie régnante à une époque antérieure, et n'eut pas de communications avec d'autres personnes pendant les six heures qu'il passa à la maison. Les draps et son lit furent transportés avec lui dans la ville; la baraque fut mise en quarantaine pendant dix-huit jours, et aucune des personnes qui l'habitaient ne tomba malade.

Les provisions ont été faites au marché du village, la maison est grande, la chambre de M. Manuel Felipé bien aérée; il n'y a pas d'eaux stagnantes autour de la baraque.

Le 29 novembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 346.

Famille de M. *Glynn,* négociant, baraque n° 46.

M. Glynn, négociant, occupe une baraque depuis trois jours avec sa famille, composée de treize personnes. Ces treize personnes, au nombre desquelles se trouve M. Glynn, n'ont pas cessé d'être bien portantes dans la baie où elles se trouvaient auparavant. Il y a eu quatre malades dans cette baraque qui a été purifiée deux fois et qui était alors habitée par des juifs qui se trouvent main-

tenant dans une baraque neuve, n° 1. (MM. Azar Belilo et Benhamen.)

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 347.

Famille de M. *Natali Lepri*, négociant, baraque n° 47.

M. Natali Lepri, négociant, et dix autres personnes habitent cette maison. Aucune d'entre elles n'a eu la maladie régnante à une époque antérieure, n'a cessé d'être bien portante cette année, n'a été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie, ni n'a reçu qui que ce soit dans l'intérieur des appartemens. Les provisions sèches ont été faites à Malaga, les lettres passées au vinaigre; on n'a acheté au marché du village que la viande et le pain.

Il n'y a aucune mauvaise odeur, les eaux ont un écoulement facile autour de cette baraque qui est grande, bien aérée, élevée d'un pied au-dessus de la rue.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 348.

Famille de Mme *Maria Serferre*, maîtresse d'école, baraque n° 48.

Mme Maria Serferre, maîtresse d'école, occupe cette baraque avec sa famille, en tout six personnes, dont aucune n'a eu l'affection régnante à une époque antérieure, n'a été malade cette année, n'a été à Gibraltar ni n'en a reçu de visites. Les provisions ont été faites au marché du village, et les lettres passées au vinaigre.

La baraque est peu spacieuse, située entre cour et jardin, composée de trois pièces où l'on couche, et qui sont bien aérées. On n'y sent pas de mauvaise odeur, et les oiseaux y ont toujours été bien portans.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 349.

Famille de M. *Manuel Andradé,* négociant, baraque n° 49.

M. Manuel Andradé, négociant, habite cette baraque avec sa famille, en tout dix personnes, dont deux ont eu la maladie régnante en 1804 et 1813. M. Andradé, qui reçoit les soussignés dans la rue, déclare n'avoir point eu de malades dans sa maison depuis le commencement de l'épidémie de Gibraltar : il a toujours passé ses lettres au vinaigre, et les provisions ont été faites au marché voisin par un domestique qui n'entre pas dans l'intérieur de la baraque.

Celle-ci est grande, bien aérée, sans mauvaise odeur, les eaux ménagères ne stagnent pas autour; les oiseaux n'ont pas cessé d'être bien portans.

Mais l'un des soussignés sachant d'une manière sûre que M. Andradé avait eu des malades au Champ-Neutre, dans la baraque qu'il habite, de nouvelles questions lui ont été adressées, et en convenant qu'il avait eu des malades chez lui, il a affirmé qu'il n'avait pas éprouvé la maladie épidémique de Gibraltar. L'un d'eux, vu par le Dr Ardévol, fut malade pendant quarante-huit heures, et n'eut ni céphalalgie, ni vomissemens, ni rougeurs à la face. Un autre, le cuisinier, fut transporté dans des tentes d'observation; les médecins déclarèrent que sa maladie n'était pas la fièvre

épidémique; c'est pourquoi la maison de M. Andradé ne fut pas mise en quarantaine. Un troisième malade est un petit garçon qui n'eut qu'une indigestion. M. Andradé n'a pas eu, comme on l'avait dit à un des soussignés, une domestique appelée Marequita dans sa maison.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 350.

Familles de M. *Manuel Marabutta*, capitaine de vaisseau, et de Mme *Georgio Colona*, baraque n° 50.

Cette baraque est occupée par M. Manuel Marabutta, capitaine de vaisseau, et Mme Georgio Colona, deux familles qui vivent en commun, et en tout composées de douze personnes. Une d'elles, Mme Colona, a eu la fièvre épidémique en 1804. Personne n'a été malade cette année, personne n'a été à Gibraltar, si ce n'est M. Marabutta, dans les premiers temps de l'épidémie: on ne reçoit personne de la place, les lettres ont été passées au vinaigre, les provisions faites au marché voisin; on n'en a point reçu de Gibraltar.

Point de mauvaise odeur dans cette baraque composée de sept pièces.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 351.

Famille de M. *Francisco Bresciano*, négociant, baraque, n° 51.

M. Francisco Bresciano, négociant, habite cette baraque avec sa famille, en tout treize personnes. Sa femme a eu

la fièvre épidémique régnante en 1813. Trois de ses nièces furent indisposées, l'une, à l'époque de sa première menstruation, eut une syncope, et ses deux sœurs effrayées éprouvèrent des convulsions. Les lettres ont été passées au vinaigre, les provisions faites au marché du village. Personne de la maison n'a été à Gibraltar; personne venant de Gibraltar n'a été reçu à l'intérieur.

La maison est assez spacieuse, parfaitement tenue, sans odeur; les oiseaux n'ont pas été malades.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 352.

Famille de M. *Domingo Felipé*, maître de taverne, baraque n° 52.

M. Domingo Felipé, maître de taverne, habite cette baraque avec sa famille, en somme dix-neuf personnes, dont une, son beau-fils, a eu la fièvre épidémique en 1804. Son fils, José Felipé, a été malade cette année dans cette baraque. Sa maladie, que MM. Mateos et Mery désignèrent par le mot de fièvre *suspecte*, débuta le 5 de ce mois, par une céphalalgie frontale, des douleurs dans les lombes et dans les membres. Ces douleurs persistèrent deux jours et demi; la soif fut vive, il y eut des sueurs copieuses, quelques douleurs à l'épigastre sans vomissemens; la couleur jaune parut vers le sixième où le septième jour, et n'est pas encore entièrement dissipée : M. J. Felipé commença à manger au douzième jour de l'affection.

Il n'avait pas été dans la ville depuis l'établisement du cordon, fréquentait, comme son père, les tavernes du Champ-Neutre, et eut momentanément l'épaule en contact

avec un juif venu de la ville, le jour même où il tomba malade. Son père croit qu'il avait une maîtresse dans le Champ-Neutre, et que celle-ci se portait bien.

Il fut soigné par sa mère seule, et mis en quarantaine pendant vingt jours à la maison. Son linge fut lavé ailleurs, par une femme qui avait eu antérieurement la fièvre épidémique. Le matelas qui lui avait servi pendant sa maladie le fut également.

Personne, depuis M. Felipé, ne fut malade à la maison : personne n'a été dans la ville. Les lettres ont été passées au vinaigre, les provisions faites au marché du village exclusivement.

Aucune odeur dans cette maison où les oiseaux n'ont pas cessé d'être bien portans.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 353.

Famille de M. *Nicolo Conti*, maître de taverne, baraque n° 53.

Cette baraque est habitée par M. Nicolo Conti, maître de taverne, et sa famille, huit personnes en totalité. M. Conti est le seul qui ait eut la maladie régnante en 1804. Aucun des membres de la famille n'a été malade cette année. Il va tous les jours dans la ville, lui seul, reçoit indistinctement tous ceux qui viennent chez lui, et le nombre en est deux fois plus considérable que dans les temps ordinaires, les fêtes et dimanches surtout. Il ignore si quelques-unes des personnes qui ont fréquenté sa maison sont tombées malades.

Sa baraque consiste dans une fort grande pièce, a deux

portes placées vis-à-vis l'une de l'autre, avec dix fenêtres toujours ouvertes en totalité ou en partie.

Il n'y a pas eu d'animaux malades dans la maison.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 354.

Famille de M. *Antonio Astingo,* négociant, baraque n° 54.

M. Antonio Astingo, négociant, habite cette baraque qui est grande, belle et bien aérée, avec sa famille, en totalité quinze personnes. Deux d'entre elles, sa belle-sœur et son mari, ont eu la fièvre épidémique régnante; sa belle-sœur en 1813, et son beau-frère cette année, dans la ville, où personne n'a été le voir. On n'a reçu qui que ce soit à l'intérieur des appartemens, les lettres ont été passées au vinaigre, les provisions faites au marché du village exclusivement.

Il n'y a pas de mauvaise odeur autour de la maison.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 355.

Famille de M. *William Cornwell,* avocat, baraque n° 65.

M. Williams Cornwell, avocat, occupe cette baraque avec sa famille qui est composée de onze personnes parmi lesquelles se trouve un enfant d'un mois. Une domestique de la maison a eu la fièvre épidémique en 1804 et en 1813. A part quelques maux de tête et quelques rhumes, tout le monde s'est toujours bien porté depuis l'établisse-

ment du cordon. M. Cornwell allait presque tous les jours à Gibraltar pendant le mois de septembre; il n'y a pas été une seule fois depuis. Une personne qui loge chez lui y est allée quatre fois seulement. Ses lettres ont été passées par le vinaigre, les provisions faites au marché du village, à quelques exceptions rares près, relatives aux choses nécessaires à madame depuis ses couches.

La maison est grande, bien aérée, entourée de tous côtés de larges bandes de fleurs.

A vingt ou trente toises se trouvent, dans de larges trous à bords pelés, des eaux pluviales qui ne donnent pas la moindre odeur.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 356.

Famille de M. *Still,* négociant, baraque n° 55 *bis.*

Cette petite baraque est habitée par M. Still, négociant, et par sa famille, en tout trois personnes, dont aucune n'a éprouvé la fièvre épidémique antérieurement ni n'a été malade cette année. M. Still restait dans la baie avant les deux derniers mois. Depuis, il a reçu quelques personnes de Gibraltar, les provisions ont été faites au marché du village ou dans la place indistinctement.

Le sable est mouvant autour de cette baraque et de la précédente.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 357.

Familles de M. *Jackson*, négociant, et de Mme *Law*, baraque n° 56.

Huit personnes composant la famille de M. Jackson, négociant, habitent cette baraque. Trois d'entre elles ont eu la fièvre épidémique régnante en 1804 et 1813 : aucune n'a été malade cette année, toutes ont été dans la ville depuis l'établissement du cordon; les visites ont été reçues dans l'intérieur de la maison : les provisions faites au marché du village ou à Gibraltar indistinctement; enfin M. Jackson n'a pris aucune précaution parce qu'il aurait desiré que ses enfans contractassent la maladie régnante.

Sa maison est d'une propreté parfaite à l'extérieur et à l'intérieur. On n'y sent pas la moindre odeur.

Une veuve, Mme Law, avec douze personnes de sa famille, habite deux tentes assez considérables. Aucune de ces personnes n'a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, aucune n'a été malade cette année ni n'a été dans la ville, pas même les domestiques. Les personnes venant de Gibraltar ont été reçues indistinctement; les provisions rarement faites à Gibraltar, d'où ont été apportés des vêtemens et des couvertures sur lesquelles une des personnes de la maison fut couchée.

On ne sent d'autre odeur, sous ces tentes, que celle de la mer.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 358.

Famille de M. *John Duffield,* négociant, baraque n° 57.

M. John Duffield, négociant, habite cette baraque avec sa famille, en tout onze personnes, dont une a éprouvé la fièvre épidémique en 1804. Aucune n'est tombée malade dans cette maison ni n'a été dans la ville. On n'a pas reçu ceux qui en venaient, les lettres ont été passées au vinaigre, les provisions faites au marché du village. Avant les cinq dernières semaines M. Duffield était à bord d'un bâtiment marchand où il prenait les mêmes précautions, ne recevait aucune provision de Gibraltar dans du papier.

La maison est bien aérée, sans odeur.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 359.

Famille de M. *Sgonico Runer,* garde-de-santé, baraque n° 58.

M. Sgonico Runer, garde-de-santé, occupe cette baraque avec quatorze autres personnes de sa famille. il a eu la maladie régnante en 1804; une seconde personne l'a éprouvée à la Jamaïque; aucune n'a été malade cette année, aucune n'a été dans la ville; on n'a reçu personne à l'intérieur de la maison : les lettres ont été passées au vinaigre, les provisions faites au marché du village, on n'a rien reçu de Gibraltar.

Aucune odeur dans cette baraque où les oiseaux et les animaux domestiques n'ont pas cessé d'être bien portans.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 360.

Famille de Mme *Froman*, baraque n° 59.

Cette maison est occupée par Mme Froman avec sa famille, en tout sept personnes, dont trois ont eu la maladie régnante en 1813 ; aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Celles qui avaient eu la fièvre épidémique antérieurement ont été à Gibraltar d'où l'on a reçu toutes sortes d'effets sans précaution, et tous ceux qui venaient sans distinction. Le beau-frère d'une domestique de la maison, encore jaune, d'ailleurs bien portant, a dîné avec elle sans qu'on le sût, et ne l'a quittée qu'après une demi-heure. On croit encore, sans pouvoir l'affirmer, qu'un petit commissionnaire est venu dans cette baraque, étant déjà malade, et qu'il aurait été transporté le soir du même jour à l'hôpital.

L'appartement est toujours ouvert dans le beau temps et la ventilation quelquefois trop forte.

Le 29 novembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 361.

Famille de M. *J. Parody*, négociant, baraque n° 60.

M. J. Parody, négociant, habite cette baraque avec sa famille, huit personnes en totalité, dont aucune n'a eu la la fièvre épidémique, n'a été à Gibraltar, n'en a reçu qui que ce soit, de manière que les soussignés sont les premières personnes reçues dans l'intérieur de la maison depuis quatre mois. Les lettres ont été passées au vinaigre, les provisions faites au marché du village exclusivement.

Point de mauvaise odeur dans la maison, où les divers animaux n'ont pas été malades.

Le 29 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 362.

Famille de *José Farari*, constructeur de bâtimens, baraque n° 61.

José Farari, constructeur de bâtimens, habite cette baraque avec trois autres familles, en tout vingt-deux personnes, dont dix ont eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, et aucune n'a été malade cette année. M. Farari est le seul qui aille dans la ville, et il y est peut-être entré vingt fois depuis l'établissement du cordon. Quatre à cinq hommes, faisant partie des quatre familles réunies, vont quelquefois à la taverne. M. Farari ne prend pas de précautions pour lui-même, mais il en fait prendre aux autres personnes de sa maison où ceux qui viennent de Gibraltar ne sont pas reçus : pour lui, il a vu plus de dix à douze malades dans la ville, les a touchés, leur a tâté le pouls, et il est toujours revenu dans la maison sans prendre de précautions. Il ouvre ses lettres sans les passer au vinaigre, et fait ses provisions au marché voisin.

Les quatre familles occupent cinq pièces au rez-de-chaussée et deux au premier, petites, ayant moins de dix pieds en long et en large.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 363.

Famille de Mme *Clara Obahab,* propriétaire, barraque n° 62.

Mme Clara Abohab, propriétaire, dont le mari est actuellement en Barbarie, habite cette baraque avec six autres personnes qui composent sa famille. Elle, sa fille et une troisième personne ont eu la fièvre épidémique en 1804 ou en 1813. Une autre a été un peu malade cette année, à la fin d'octobre, et n'eut, au rapport de M. Ardévol qui lui donna des soins, pendant deux jours, qu'un simple rhume. Elle éprouva, au début, de la toux, de la céphalalgie, eut quelques vomissemens spontanés pendant la nuit. Les vomissemens furent sollicités de nouveau par M. Ardévol, se prolongèrent pendant trois heures; et, le troisième jour de cette légère affection, la malade était hors du lit. Il n'y eut pas d'autres malades à la maison. Les lettres et l'argent ont été passés au vinaigre, les provisions faites au marché du village.

Aucune mauvaise odeur dans la maison.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 364.

Famille de *Juan de Lima,* maçon, baraque n° 63.

Un maçon, Juan de Lima, demeure, avec sept autres personnes, dans cette baraque. Le père et la mère de sa femme ont eu la fièvre épidémique régnante en 1804. Il n'y a pas eu de malades dans la maison depuis l'établissement du cordon. Personne n'a été à Gibraltar, on n'a pas reçu ceux qui en venaient : le père va rarement à la taverne, et est le seul de la maison qui y aille quelquefois.

Les provisions ont été faites à bord d'un bâtiment, ou bien au marché voisin.

On ne sent aucune odeur dans cette baraque. Les eaux du lavage sont jetées à la mer; les animaux qui s'y trouvent ont joui constamment d'une bonne santé.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 365.

Famille de M. *José Bonfanti*, propriétaire, baraque n° 64.

M. José Bonfanti, propriétaire, habite cette baraque avec sa famille. Celle-ci est composée, en somme, de douze personnes, dont six ont été reconduites dans la ville, du 30 septembre au 3 octobre. Des douze personnes, trois ont eu la fièvre épidémique à une époque antérieure; des six rentrées dans la place, quatre ont été malades, et trois d'entre elles l'étaient avant de quitter la baraque.

Ces trois personnes sont, Mlle Catalina Bonfanti, âgée de dix-neuf ans, et deux domestiques âgés de quinze et dix-neuf ans. Mlle Bonfanti tomba malade le 30 septembre; les domestiques furent déclarés tels par le Dr Hennen le 3 octobre (Tomas Gruta, Estevan Gorne).

Pendant les trois jours qui précédèrent celui où elle tomba malade, Mlle Bonfanti eut des nausées, des douleurs dans les membres et dans les reins, de la céphalalgie. La céphalalgie ayant augmenté, Mlle Bonfanti appela le Dr Mery, et le même jour, 30 septembre, avant d'être transportée dans la ville, elle eut des frissons et des tremblemens bientôt suivis de chaleur et de sueur, et les douleurs épigastriques qu'elle a depuis long-temps (ses règles sont peu abondantes) augmentèrent : les yeux étaient rouges. On lui donna un émétique qui produisit de nom-

breux vomissemens. Ces vomissemens jaunâtres et verdâtres continuèrent pendant les trois premiers jours que Mlle Bonfanti passa dans la ville ; au troisième ou au quatrième, la jaunisse survint, et Mlle Bonfanti n'a pas encore recouvré sa couleur naturelle. Au moment où elle tomba malade, Mlle Bonfanti n'avait pas été dans la ville depuis le 6 septembre, et jusque-là tout le monde indistinctement avait été reçu dans la baraque de son père. Parmi les personnes qui venaient, plusieurs voyaient des malades, entre autres M. Bonfanti et son frère qui étaient souvent chez M. Danino où il y avait tant de malades, et le Père Juan, allié à M. Bonfanti, qui venait trois ou quatre fois par semaine au Champ-Neutre, et confessait beaucoup de malades, même au lazaret. Il vint un jour du lazaret, un peu avant le début de la maladie de Mlle Bonfanti, après y avoir vu M. Testa, dit-on : il était tout couvert du vomissement noir d'un malade voisin de celui qu'il avait confessé. M. Bonfanti, le père, remarqua même combien cela était inconvenant, et Mlle Bonfanti, qui était assise près du Père Juan, le pria de s'éloigner un peu d'elle, à cause de la mauvaise odeur qu'il portait avec lui ; c'était à quatre ou cinq heures du soir, avant le coucher du soleil ; et c'est presque tout de suite après le départ du Père Juan, que Mlle Bonfanti éprouva du malaise, se plaignant toute la soirée d'être poursuivie par l'odeur du Père Juan. Celui-ci était resté ce jour-là une heure à la maison, suivant M. Bonfanti, et deux heures, suivant Mme la comtesse Bonfanti qui était aussi près du Père Juan, et ne sentit qu'un peu de mauvaise odeur.

On faisait venir de Gibraltar des vêtemens de toute espèce, de la maison de ville où il n'y avait pas eu de malades, et Mlle Bonfanti, comme les autres personnes, en recevait à son usage. Dès-lors les communications avec la ville furent entièrement interrompues, le mari de Mme la comtesse Bonfanti n'entrait plus dans la baraque, et quand

il recevait des lettres pour sa femme, il les lisait à distance : les provisions venues de Gibraltar furent passées au vinaigre. Pendant trois mois les portes furent fermées ; on les ouvrit pour la première fois le 25 décembre.

Les deux domestiques allèrent à pied dans la ville, dans la maison de M. Bonfanti, le 3 octobre : ils ne s'étaient pas plaints jusque-là, et ils y furent envoyés par M. Hennen qui leur trouva la langue blanche. Peu après leur arrivée, ils accusèrent des maux de tête. La jaunisse survint à une époque indéterminée ; l'un d'eux eut des vomissemens noirs, et le Dr Mery, qui leur donna des soins, dit qu'ils avaient eu la fièvre épidémique régnante ; on ignore les autres symptômes, et Mme la comtesse Bonfanti, qui nous donne ces renseignemens, ajoute que, si les domestiques ne s'étaient pas plaints à l'époque où ils furent envoyés dans la ville, c'était par crainte d'être conduits à l'hôpital du lazaret. Ces domestiques avaient été quelquefois dans la ville chercher des provisions dans les trois ou quatre jours qui suivivrent l'arrivée de Mme la comtesse Bonfanti au village du Champ-Neutre. Ils n'ont pas touché le linge qui avait servi à Mlle Bonfanti quand elle fut malade.

Mme la comtesse Bonfanti qui n'a pas éprouvé la maladie régnante, sa belle-sœur et une domestique qui l'ont eue, donnèrent des soins à Mlle Bonfanti avant son départ pour la place. La nièce de Mlle Bonfanti l'embrassa le jour de sa translation dans Gibraltar, et, comme Mme Bonfanti, elle continua à jouir d'une bonne santé.

Il n'y a pas eu de mauvaise odeur dans la maison. Les oiseaux s'y sont toujours bien portés (1).

Le 30 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

---

(1) Voir le document n° 186.

N° 366.

Famille de M. *Giacomo Galliano,* baraque n° 65.

Cette baraque, qui est grande et bien aérée, est occupée par M. Giacomo Galliano, sa famille, et celle de son neveu, M. Agustin Galliano.

La famille de M. Giacomo Galliano est composée de seize personnes, dont trois, lui, sa belle-sœur, et un autre parent ont eu la fièvre épidémique en 1804. Une quatrième personne, savoir, un domestique, jeune et vigoureux, tomba malade il y a quarante-huit jours. Il éprouva, le lendemain du jour où il s'était fait une blessure au pied, des douleurs universelles, fut conduit le même jour, par le conseil de M. Ardévol, au lazaret d'observation, et le lendemain à l'hôpital civil où il resta sept jours, du dimanche au samedi suivant, après lesquels M. Fraser, chirurgien de l'hôpital civil, lui donna un certificat qui constate qu'il a eu la fièvre épidémique régnante. Il recommença à travailler trois jours après sa sortie, à Gibraltar, et n'est revenu chez M. Galliano que depuis six jours. Ce domestique n'avait pas été dans la ville depuis l'établissement du cordon, ne fréquentait pas les tavernes du Champ-Neutre, n'avait pas, assure-t-il, de maîtresse. La veille du jour où il tomba malade, se trouvant à l'une des fenêtres de la maison de M. Galliano, il donna la main à deux personnes de la ville qui avaient accompagné un convoi funèbre depuis la place jusqu'au lieu de la sépulture, sans être parentes du défunt : et plus de vingt jours avant lui, une domestique du neveu de M. Galliano, dont il va être question, était tombée malade.

La famille de M. Agustin Galliano communique librement avec celle de son oncle, et elle est composée de six

personnes dont aucune n'a eu la fièvre épidémique régnante à une époque antérieure. Une seule d'entre elles, une femme de chambre, Maria Galvez, a été malade cette année, au commencement d'octobre. La maladie débuta par des douleurs dans les membres, de la céphalalgie, des frissons accompagnés de tremblemens bientôt suivis de chaleur, des douleurs à l'épigastre. La céphalalgie et les douleurs dans les membres durèrent pendant quatre jours; le visage fut rouge dès le principe, il y eut aussi, dès le premier jour, à la suite d'un vomitif, des vomissemens qui se renouvelèrent pendant quarante-huit-heures : la sclérotique et toute la surface du corps devinrent jaunes au quatrième jour; la malade fut faible et alitée pendant deux semaines, ne commença à travailler qu'après quarante jours, et fut traitée dans la ville où elle fut conduite après le début. Elle n'eut point de toux.

Au moment où elle tomba malade, cette fille n'avait pas été dans la ville depuis l'établissement du cordon, ne voyait personne dans le camp, n'allait pas chez M. Bonfanti, père de Mme Galliano : on ne recevait personne de Gibraltar dans la maison, toutes les provisions se faisaient au marché du village : sa maladie avait débuté à quatre heures du matin, trois heures après avoir quitté la cour où elle était restée de neuf heures du soir à une heure, à la suite d'une explication assez vive avec sa maîtresse, au sujet de choses étrangères à l'épidémie. La nuit était fraîche.

M. Ardévol qui traita cette femme, lui dit qu'elle avait eu la fièvre épidémique régnante.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 367.

M. *J. Rossiano,* baraque n° 66.

M. J. Rossiano, maître de taverne, habite cette baraque avec six autres hommes dont un couche, ainsi que lui, depuis huit jours, dans une autre maison. Une seule de ces sept personnes a eu la maladie régnante à une autre époque, en 1813; aucune n'a été malade cette année, ni n'a été à Gibraltar. On reçoit indistinctement tous ceux qui se présentent; peu viennent de Gibraltar; cependant les lettres sont passées au vinaigre; les provisions ont été faites dans la place avant l'établissement du cordon, on n'en a reçu depuis lors qu'un peu de genièvre. On ignore si quelques-unes des personnes qui ont fréquenté la taverne sont devenues malades. Tout le monde rentrait à la maison avant huit heures.

Les fosses d'aisance sont fermées depuis le commencement de l'épidémie. On va à la mer pour déposer les ordures. Point d'animaux malades dans cette baraque qui consiste en une très-grande pièce à deux portes placées en face l'une de l'autre, avec dix fenêtres toujours ouvertes, en totalité ou en partie.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 368.

Baraque n° 67.

Douze personnes, dont neuf enfans de quatre mois à quinze ans, habitent cette baraque. Le maître et la maîtresse ont eu la maladie régnante en 1804. Personne

n'a été malade depuis l'établissement du cordon, personne n'a été dans la ville; on n'en a reçu qui que ce soit. Les provisions ont été faites au marché du village.

Cette baraque consiste en quatre pièces bien aérées, sans odeur et d'une largeur médiocre. Les fosses d'aisance ont été vidées peu de jours avant l'établissement du cordon. Les portes de la maison sont fermées à huit heures.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 369.

Familles de MM. *Hiram Benoliel*, négociant, *Ladero*, fabricant de plumets, *José Popoli*, barbier, *John Bow*, maître d'école, baraque n° 68.

Quatre familles occupent cette baraque.

La première, celle de M. Hiram Benoliel, négociant, est composée de onze personnes dont sept enfans de dix-huit mois à dix-huit ans. M. Benoliel seul a eu la fièvre épidémique, en 1803. Deux personnes ont été malades dans sa maison depuis l'établissement du cordon; une petite fille de neuf ans, et une autre de dix-sept. L'une et l'autre succombèrent, la première à une affection existant depuis plus de sept mois avant l'établissement du cordon; la seconde, qui fut très-affligée de la mort de la première qui était sa sœur, à une maladie désignée par M. Ardévol sous le nom de *phthisie*. Elle garda le lit pendant quinze jours et éprouva des maux de tête et quelques vomissemens, sans avoir eu de malaise antérieurement à cette époque, sans avoir eu de jaunisse. Personne de la maison n'a été dans la ville depuis le commencement de septembre, ni n'a reçu de visites de Gibraltar, pas même celles des proches parens. Les lettres et l'argent étaient

passés dans le vinaigre; le sucre qui venait de la ville était exposé pendant quelque temps à l'air avant d'être reçu.

Les fosses d'aisance ont été vidées il y a un mois; les oiseaux et autres animaux n'ont pas cessé d'être bien portans. La famille occupe deux petites pièces.

La deuxième famille, composée de deux personnes, est celle de M. Ladero, fabricant de plumets. M. Ladero et sa femme ont eu la maladie régnante en 1804.

La troisième famille est celle M. José Popoli, barbier, dont la boutique est dans la 42e baraque. Cet homme habite une chambre médiocrement large, avec sa femme et un enfant. Aucun d'eux n'a eu la fièvre épidémique antérieurement, n'a été malade cette année, n'a été à Gibraltar, ni n'a reçu les personnes qui en venaient. Les provisions achetées dans la place étaient séparées du papier qui les contenait. On fermait les portes à huit heures du soir.

La quatrième et dernière famille est celle de M. John Bow, maître d'école. Trois des quatre personnes qui la composent couchent dans une petite chambre étroite, de moins de huit pieds carrés. M. Bow couche ailleurs. Lui et sa femme ont eu la maladie régnante en 1804 ou 1813. Personne d'entre eux n'a été malade cette année, n'est allé dans la ville, ni n'a reçu aucun habitant de Gibraltar depuis l'établissement du cordon. M. Bow lui-même n'y est pas entré du 13 octobre au 25 décembre, étant employé à cette époque dans un hôpital auxiliaire, allant fréquemment près des malades et mettant lui-même dans les paniers le linge sale que les domestiques refusaient de manier. Les provisions ont été faites au marché du village. La chambre est sans odeur.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 370.

Famille de M. *William Clunes,* forgeron, baraque n° 69.

M. William Clunes, forgeron, et sa famille, en totalité sept personnes, habitent cette baraque. Quatre d'entre elles ont eu la fièvre épidémique, et Mme Clunes, qui l'éprouva en 1804, soigna impunément son mari en 1813, quand il en fut affecté. Personne de la maison n'a été malade depuis le commencement de septembre; personne, à part ceux qui avaient eu la fièvre jaune antérieurement, n'est allé dans la ville. M. Clunes qui allait tantôt rarement (deux à trois fois par mois), tantôt souvent à Gibraltar, (quelquefois deux ou trois fois le jour), n'entrait pas dans les maisons où il y avait des malades, à cause de ses enfans. Il recevait d'ailleurs tout le monde indistinctement; faisait ses provisions à Gibraltar ou bien au marché du village.

Cette baraque se compose de quatre petites pièces, bien aérées.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 371.

Famille de M. *J. R. Dalorso,* marin, baraque n° 70.

La famille de M. J. R. Dalorso, marin, composée de quinze personnes, habite cette maison. M. Dalorso et sa femme ont eu la maladie régnante en 1813 ou 1814. Les autres personnes ne l'ont point éprouvée et n'ont pas été malades cette année. M. Dalorso, seul a été dans la ville et y est allé souvent : il y a vu deux de ses amis malades, et est allé dix à douze fois à l'hôpital civil pour y voir aussi

deux amis dont un avait une fracture à la cuisse. Il ne prenait point de précautions, caressait ses enfans en revenant chez lui. On recevait de Gibraltar, dans le principe de l'épidémie, quelques provisions, sans papier; elles ont toutes été faites ensuite au marché du Champ-Neutre.

Les fosses d'aisance ont été nettoyées tous les huit jours. Il n'y a pas d'odeur dans la maison.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 372.

Famille de M. *Abraham Levi,* baraque n° 71.

Cette baraque est occupée par M. Abraham Levi et sa famille, en tout neuf personnes, dont une seule a éprouvé la maladie régnante en 1804. Une autre a été malade cette année, deux mois et demi après son arrivée ici, c'est M. Isaac Levi. S'étant couché à onze heures, après s'être amusé avec son frère jusqu'à ce moment, il éprouva vers minuit des frissons dont il se plaignait encore à son frère à cinq heures et demie du matin. Dès lors, jusqu'à neuf heures qu'il fut conduit dans la ville sur un mulet, on le couvrit beaucoup. Il eut la face et les yeux rouges, des douleurs de dos, ne se plaignit pas de céphalalgie, eut quelques vomissemens à la suite d'un verre de camomille. Il n'y eut pas de couleur jaune dans la suite, et l'on ignore les autres symptômes, personne n'ayant suivi le malade dans la ville. M. Reyna, qui le soignait, a déclaré qu'il avait été atteint de la fièvre épidémique.

M. Isaac Levi n'avait pas été dans la ville depuis son arrivée au Champ-Neutre; il allait quelquefois dans le camp civil, il y avait été la veille du jour où il tomba ma-

lade : on ignore si c'était pour y faire quelque visite : il n'allait pas dans les tavernes. Mais cette déclaration de Mme Levi est contredite par M. Galliano, ici présent, qui connaît tous les habitans des baraques, et qui a vu, le jour même où il tomba malade, M. Isaac Levi jouer aux cartes dans une taverne avec une personne du village.

Deux personnes, dont une n'avait pas éprouvé la maladie régnante à une époque antérieure, donnèrent quelques soins au malade avant son départ pour la ville; celui-ci resta même alors deux heures au milieu de la famille qui ne prit aucune précaution. Le linge et le matelas qui lui avaient servi furent lavés par une femme qui avait eu la fièvre épidémique à Cadix, et une seconde personne aida à tordre le linge. M. Isaac demeurait dans une chambre assez grande et bien aérée. Sa mère attribue sa maladie à ce qu'il avait ôté son gilet de flanelle pendant la nuit.

Les lettres et les journaux étaient passés au vinaigre, les provisions faites au marché du village.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 373.

Familles de MM. *Rafael Bando*, négociant, et *Jacob Freyre*, baraque n° 72.

Deux familles habitent cette baraque, celle de M. Rafael Bando, négociant, et celle de M. Jacob Freyre.

La première occupe deux pièces de médiocre dimension, et est composée de quatre personnes, dont une, un domestique mâle, a éprouvé la fièvre épidémique en 1804. Ce domestique a été dans la ville jusqu'au 18 septembre, après quoi les provisions ont été faites au marché du vil-

lage. On n'a reçu personne à l'intérieur de la maison ; tout le monde a continué à jouir d'une bonne santé. Les fosses d'aisances ont été nettoyées il y a un mois ; il n'y a pas d'odeur dans la maison. Les animaux domestiques n'ont pas cessé d'y être bien portans.

La seconde famille est composée de sept personnes dont deux, M. et Mme Freyre, ont eu la fièvre épidémique en 1804 ou en 1813. Un enfant mâle a été indisposé pendant deux jours, sans garder le lit, et à part cela et quelques maux de tête de peu de durée, éprouvés par une autre personne, la santé de toute la famille a été bonne depuis l'établissement du cordon. M. Freyre a été trois à quatre fois dans la ville, avant le 12 octobre ; il n'y est pas allé depuis. Personne n'a été reçu dans l'intérieur de la maison. Les papiers ont été passés par le vinaigre, les provisions faites au marché du village et non à Gibraltar.

On ne sent pas de mauvaise odeur dans l'appartement ; la santé des oiseaux n'a pas souffert.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

No 374.

Famille de *Jeronimo Colombo,* baraque no 73.

Jeronimo Colombo, charpentier de la marine, occupe cette baraque avec sa femme et ses enfans, en somme dix personnes, dont deux, la mère et un enfant mâle ont été malades cette année, depuis la sortie de la ville. Mme Colombo est tombée malade le 8 septembre, son petit garçon le lendemain. Mme Colombo alla dans la cour pendant quatre minutes, à onze heures du soir. La température était douce ; mais cette dame était en chemise et n'avait

qu'un fichu sur le cou. Mme Colombo éprouva en rentrant des douleurs universelles, des frissons et des nausées. Le matin la chaleur était élevée, et des vomissemens verdâtres suivirent l'administration d'un verre d'huile d'olives. La malade fut alitée pendant deux jours; la chaleur et la soif avaient cessé avant la fin du premier, la céphalalgie au commencement du second; Mme Colombo recommençait à travailler, se trouvait bien au commencement du troisième; elle ne fut pas jaune.

Son enfant, Francisco, petit garçon de bonne mine, se plaignit de mal de tête peu après son réveil, prit la moitié de la dose d'huile d'olives donnée à sa mère, et se trouvait bien le soir du même jour.

A part M. Colombo qui allait quelquefois à Gibraltar pour ses affaires, personne de la maison n'y est entré, et cette déclaration a été confirmée plus tard aux soussignés par Mme Colombo qui leur a dit n'avoir pas été à Gibraltar depuis trois mois à l'époque où elle fut malade. Les parens de M. Colombo vinrent la voir après sa maladie, après quoi elle ne reçut que la visite de son beau-frère et celle de sa belle-sœur : les portes étaient fermées le soir à huit heures, les provisions étaient faites au marché du village ou à bord des bâtimens, jamais dans l'intérieur de la place.

Il n'y a pas eu d'animaux malades dans la maison, et toute la famille, qui compte six enfans, couche dans deux pièces assez petites.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 375.

Familles de MM. *Samuel Sananes,* juif, et *Henry Glynn,* négocians, baraque n° 74.

Deux familles occupent cette baraque.

Celle de M. Samuel Sananes, négociant juif, est composée de douze personnes, dont six ont eu la fièvre épidémique en 1804, 1813 ou 1814. Trois autres ont été malades cette année, depuis la sortie de la ville, le frère de M. Sananes, un domestique et une jeune fille. Le frère de M. Sananes tomba malade, il y a deux mois, fut envoyé par M. Foote, comme suspect, dans la ville où il fut malade pendant deux jours, ayant eu, au début de cette affection, de la céphalalgie. Douze jours après, M. Sananes retomba malade et M. Foote, qui n'avait point considéré la première affection comme un cas de fièvre jaune, déclara que tel était le caractère de la seconde. Le domestique fut malade pendant vingt-quatre-heures seulement, dix jours après le départ de M. Sananes pour la ville. La jeune personne eut une affection vermineuse. Ceux qui avaient eu la fièvre épidémique allèrent dans la ville jusqu'au 5 octobre ; jusques-là aussi on recevait indistinctement tout le monde dans la maison. Mais après cette époque personne n'alla dans la place, on ne reçut personne, et tout ce qui vint de Gibraltar fut passé au vinaigre : à part le vin qu'on fit quelquefois venir de Gibraltar, toutes les provisions furent faites au marché du village. M. Sananes et le domestique n'avaient pas été dans la ville depuis l'établissement du cordon, à l'époque où ils tombèrent malades. Les appartemens sont larges et bien aérés.

La seconde famille, celle de M. Henri Glynn, négociant, est composée de huit personnes, dont trois ont eu la fièvre épidémique, M. et Mme Glynn et un domestique, en 1804

ou 1813. Il n'y a pas eu de malades dans cette partie de la maison depuis un mois qu'elle est habitée par M. Glynn. Avant lui elle l'était par M. Guibara dont les deux fils y tombèrent malades et furent transportés dans la ville (1). Elle a été nettoyée et blanchie avant d'être occupée par M. Glynn. Jusques-là M. Glynn était sous une tente. Il a été tous les jours à Gibraltar, pour ses affaires; madame n'y est allée que deux fois en tout; les enfans pas une seule. Le domestique qui a éprouvé antérieurement la maladie épidémique y entre aussi. Les lettres sont passées par le vinaigre quand elles sont adressées à des personnnes qui n'ont pas eu la fièvre jaune; les provisions sont faites ici. On lavait le linge à Gibraltar, dans la maison où il n'y avait pas eu de malades avant le mois dernier; on y a renoncé depuis; on n'a point reçu de vêtemens de l'intérieur de la place.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 376.

Famille de M. *Francisco Lopez Guibara*, sous-directeur de la police de Gibraltar, même baraque.

Onze personne dans la famille avant l'épidémie; M. Guibara, sa femme, huit enfans de dix-sept ans à deux ans et demi, et une servante. Mme Guibara a eu la fièvre jaune en 1804, monsieur en 1813, et, à l'époque où M. Guibara était malade, le fils aîné, alors fort jeune, eut lui-même un peu de fièvre; mais on ignore si c'était la maladie épidémique.

---

(1) Voir le document suivant.

En 1828, il y eut trois enfans malades, deux au Champ-Neutre, et un dans la ville.

M. Guibara et sa famille habitaient la baraque n° 74, depuis le commencement de juillet.

Le premier malade fut un enfant de cinq ans. Il fut attaqué de la fièvre épidémique le 30 de novembre 1828. Céphalalgie, douleurs dans le dos et dans les jambes, vomissemens spontanés, yeux enflammés et saillans, face très-rouge, fièvre pendant quatre jours; pas de jaunisse, pas d'hémorragie, pas de déjections noires. Les forces étaient rétablies après huit jours.

Le second enfant, âgé de quatre ans, tomba malade vingt-quatre heures après son frère : il éprouva des symptômes plus graves que le premier.

Une petite fille de deux ans et demi fut atteinte elle-même dans la ville, à la fin du mois; et éprouva des symptômes tout-à-fait semblables.

Aucun des membres de la famille n'était venu dans la ville depuis le 30 août, M. Guibara seul entrait tous les jours pour le service public; mais il évitait de voir des malades.

La baraque qu'on habitait au Champ-Neutre était divisée en deux : l'une des parties appartenait à des juifs, l'autre à la famille Guibara. Deux juifs y tombèrent malades vers la fin d'octobre, et furent traités dans la ville où il en mourut un, dit-on, avec des vomissemens noirs. On a assuré M. Guibara qu'ils venaient à Gibraltar avant d'avoir la fièvre, mais leurs parens le niaient.

La famille Guibara n'eut avec ces juifs aucune communication, et M. Guibara seul causa avec le père en dehors de la baraque.

Dans la baraque qui est en face, on lava, dit-on, le linge de Mme Spencer qui avait été malade elle-même; il y eut trois personnes atteintes de la fièvre épidémique;

une vieille femme, sa fille et son gendre (1); la fille mourut au lazaret, mais l'homme se rétablit, et l'on mit la maison en quarantaine; c'est à-dire que l'on planta le drapeau jaune sur le toit, et que l'habitation fut entourée de cordes jaunes tenues par des piquets, et fut gardée par une sentinelle qui empêchait les étrangers d'y entrer. L'homme revint chez lui en quittant le lazaret, et la première chose qu'il fit, ce fut d'exposer à l'air les matelas et les diverses fournitures qui avaient servi aux malades. Le matin, lorsque M. Guibara partit pour Gibraltar, il le vit en effet, étendant du linge et des matelas dans la petite cour qui est devant la porte; mais, pendant le jour, M. Glynn vit ces effets placés sur la corde et sur les piquets de quarantaine; il vit aussi les deux enfans qui tombèrent malades les premiers jouer au cerf-volant dans l'intervalle qui se trouvait entre le cordon et la baraque de M. Guibara; et, dans leurs jeux, ils touchèrent les matelas. L'habitation de ce dernier n'est séparée de celle qui était occupée par cette famille malade que par un espace de douze pieds, et le cordon était à deux ou trois pieds de la maison en quarantaine.

Le premier enfant tomba malade le lendemain du jour qu'il eut joué avec son frère auprès de ces matelas.

Ce fut, comme il a été dit plus haut, le 20 novembre que cet enfant prit la fièvre, et le 21 que son frère fut atteint à son tour; le 22, Mme Guibara vint avec les deux enfans malades, une petite fille de deux ans et demi, et un enfant à la mamelle, né depuis six semaines, chez Mme Coelho sa mère, qui habitait la ville. M. Guibara resta à la baraque avec les autres enfans et le domestique. Dès lors il ne rentra plus chez lui le soir sans quitter son habit, et sans se laver les mains et le visage avec du vinaigre.

(1) Voir le document 388.

La petite fille de deux ans et demi que Mme Guibara emmena avec elle à Gibraltar tomba malade à la fin du mois, mais le nouveau né n'éprouva pas la moindre indisposition.

Mme Coelho avait chez elle quatre demoiselles qui pensaient avoir eu toutes la fièvre jaune en 1804. Une d'elles, née en 1802, n'avait été malade ni dans l'épidémie de 1813, ni dans celle de 1814, et elle fut atteinte de la fièvre environ quinze jours après le retour de Mme Guibara. Un mois auparavant un domestique était mort dans la maison, et il avait été remplacé par une femme encore convalescente de la fièvre épidémique. Mlle Coelho qui n'eut aucune communication avec le domestique qui mourut, assista au contraire les enfans de sa sœur pendant leur maladie.

Il n'y a pas d'égoût dans la baraque qu'habitait la famille Guibara à l'époque de l'épidémie; les latrines n'ont pas de mauvaise odeur : il n'y a pas d'eaux sales ou croupissantes autour de l'habitation.

Le 27 février 1829.

Signé D. Barry, Louis, Trousseau.

N° 377.

Familles de MM. *J. B. Dodero,* pêcheur, et *Antonio Francia,* baraque n° 75.

Cette baraque est occupée par deux familles.

La première, celle de M. J. B. Dodero, pêcheur, est composée de cinq personnes, dont aucune n'a éprouvé la fièvre épidémique antérieurement, n'a été malade depuis, n'a été dans la ville, ni n'a reçu qui que ce soit dans la maison. Le produit de la pêche est vendu au marché du village où l'on fait toutes les provisions. Trois très-petites pièces où l'on ne sent pas de mauvaise odeur forment le logement de cette famille.

Mme Francia, chez laquelle les soussignés se sont transportés ensuite, leur a déclaré que quatre personnes avaient été malades cette année dans la famille des Dodero, que M. Ardévol les avait vues pendant deux jours et avait dit qu'elles n'avaient pas la fièvre épidémique; que ces gens passaient pour être de grands mangeurs.

La famille de M. Antonio Francia est composée de cinq personnes dont trois habitent cette baraque; et, parmi elles, Mme Francia est la seule qui ait été atteinte antérieurement de la fièvre jaune. Personne n'a été à Gibraltar depuis l'établissement du cordon, personnne n'en a reçu de visites; toutes les provisions ont été faites au marché du village, les lettres ont été passées au vinaigre. L'appartement donne sur une cour étroite d'où s'exhale quelquefois une très-mauvaise odeur quand on y sale du poisson, au point qu'on est obligé de l'enlever.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 378.

Famille de M. *José Dagnino*, négociant, baraque n° 76.

M. José Dagnino, négociant, et sa famille, en totalité quatorze personnes, habitent cette baraque. M. Dagnino seul a éprouvé la fièvre épidémique régnante, c'était en 1804; personne de sa maison n'a été dans la ville, n'en a reçu de visite ni quoi que ce soit. Toutes les provisions ont été faites au marché du village; les lettres et les journaux sont passés au vinaigre.

Aucune mauvaise odeur dans cette maison, où les oiseaux ont toujours été bien portans.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 379.

Famille de M. *Francia Conti,* propriétaire, baraque n° 77.

M. Francia Conti, propriétaire, occupe cette maison avec sa famille, en tout seize personnes. Une d'entre elles a eu la maladie épidémique en 1804, et c'est la seule qui ait été à Gibraltar trois ou quatre fois la semaine. Aucune n'a été malade depuis le mois de septembre. On n'a pas reçu de vêtemens de la place; toutes les provisions ont été faites au marché du village, les lettres passées au vinaigre; on n'a admis dans l'intérieur de la maison que ceux qui avaient eu la fièvre jaune antérieurement.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 380.

Famille de M. *J. Parral,* consul de Portugal, baraque n° 78.

M. J. Parral, consul de Portugal, habite cette baraque avec sa famille, en tout huit personnes, dont aucune n'a été atteinte de la maladie régnante. M. Parral ne reçoit personne chez lui, ses lettres sont passées au vinaigre; les provisions faites à Gibraltar sont exposées à l'air pendant la nuit. Il n'y a pas eu de malades depuis le commencement de l'épidémie.

Point de mauvaise odeur dans la maison, où les oiseaux et autres animaux ont été bien portans.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 381.

Familles de MM. *Carlos*, propriétaire, *Melchior Garcia* et *Luis Francheri*, baraque n° 79.

Cette baraque est habitée par trois familles.

La première, celle de M. Carlos, propriétaire, est composée de treize personnes, dont neuf enfans âgés de cinq à vingt-deux ans. Aucune de ces personnes n'a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, aucune n'a eu la plus légère indisposition cette année. A part M. Carlos, qui vient quelquefois dans la maison, personne n'y est reçu. On ne va pas dans la ville; toutes les provisions sont faites hors de Gibraltar, les lettres passées au vinaigre. On manque de beaucoup de choses, même de plusieurs vêtemens, et l'on préfère s'en passer plutôt que de les recevoir de la place. On n'a pas dormi les fenêtres ouvertes.

Point de mauvaise odeur, point d'animaux malades dans la maison.

M. Melchior Garcia et quatre autres personnes de sa famille occupent une partie de cette baraque. Ni lui ni les siens n'ont eu la fièvre épidémique antérieurement; personne d'entre eux n'a été malade cette année, n'est entré dans la place, ni n'en a reçu quoi que ce soit, à part les lettres, qui sont passées au vinaigre.

La troisième famille, celle de M. Luis Francheri, est composée de neuf personnes, dont cinq enfans de dix-huit mois à sept ans. Aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon, n'a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, n'a été à Gibraltar depuis le 14 septembre, n'en a reçu qui que ce fût, si ce n'est le frère de M. Francheri, qui est venu quelquefois depuis le 25 décembre.

Les provisions ont été faites au marché du village, les lettres et l'argent ont été passés au vinaigre.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 382.

Famille de M. *Quartin*, négociant, baraque n° 80.

Cette baraque est occupée par M. Quartin, négociant, et sa famille, en tout treize personnes, dont deux ont éprouvé la fièvre épidémique antérieurement; aucune n'a été malade cette année, ni n'a été dans la ville; on a reçu la visite de deux ou trois amis qui habitaient Gibraltar et qui avaient eu la maladie régnante à une autre époque. De temps en temps on a fait venir de Gibraltar des vêtemens et quelques papiers. Les lettres et l'argent n'ont pas été passés au vinaigre; le jambon, le thé, le café et le sucre étaient tirés de la place.

Point de mauvaise odeur dans cette maison, qui est entourée d'une galerie et d'un petit jardin. Les animaux n'y ont pas été malades.

Le 30 décembre 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 383.

Famille de M. *André Perralta*, négociant, baraque n° 81.

M. André Perralta, négociant, et sa famille, en tout vingt-une personnes, habitent cette baraque. Cinq d'entre elles ont eu la fièvre épidémique en 1813, aucune n'a été malade, n'a été à Gibraltar depuis le mois de septembre, n'a

dormi les fenêtres ouvertes, n'a fréquenté les tavernes du Champ-Neutre, ni n'a reçu ceux qui venaient de la place. Le sucre qu'on en tirait était exposé à l'air pendant six heures, et le papier dans lequel il se trouvait était jeté.

Cinq pièces d'une médiocre étendue, bien aérées, composent cette baraque, où l'on n'a pas senti de mauvaise odeur. Les fosses d'aisance n'ont pas été nettoyées depuis sept mois.

Le 2 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 384.

Familles d'*Anna Mordella*, de *Bernardo Parlta* et de *Pedro Richino*, baraque n° 82.

La veuve Anna Mordella et sa fille occupent une seule pièce de cette baraque, qui est habitée par trois familles. La mère a eu la maladie régnante en 1804; la petite fille ne l'a pas éprouvée, et a toujours été bien portante depuis le commencement de l'épidémie. Sa mère seule a été à Gibraltar; elle n'en a rien reçu, à part un peu de café enveloppé dans du papier, il y a vingt jours. Personne n'a été admis chez elle, pas même ses parens.

Bernardo Parlta occupe une des deux très-petites pièces de cette baraque avec sa famille, en totalité six personnes, dont aucune n'a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, n'a été malade depuis l'établissement du cordon, et n'a reçu ni provisions, ni amis de Gibraltar.

La troisième famille, celle de Pedro Richino, scieur de long, est composée de cinq personnes, qui ont exactement pris les mêmes précautions que la famille de Parlta, aucune d'elles n'ayant eu la fièvre épidémique antérieurement. Ces cinq personnes se sont aussi toujours bien por-

tées depuis le mois de septembre dernier. Elles occupent une pièce assez grande, dont les planches mal unies laissent passer l'eau de tous côtés. La fosse d'aisance a été nettoyée le 20 novembre.

Le 2 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 385.

Famille de la veuve *Rosan Pons,* baraque n° 83.

Cette baraque, qui est composée de deux pièces dont une assez grande, est habitée par la veuve Rosan Pons et ses trois enfans. Son mari est mort depuis le commencement de l'épidémie; elle et un de ses enfans (petite fille de vingt-cinq mois) ont été malades avant lui, depuis la même époque, savoir : Mme Pons il y a trois mois, et sa petite neuf jours après.

Mme Pons, qui pouvait vivre sans travailler avant d'être malade, est blanchisseuse depuis lors. Elle éprouva, au début, des douleurs dans le dos et dans les membres, de la céphalalgie; eut des vomissemens spontanés, une soif vive. La soif fut forte pendant trois jours; il y eut de l'agitation les deux premières nuits; les yeux devinrent jaunes à une époque qu'elle ne se rappelle pas bien, son mari ayant observé ce fait sans le lui dire aussitôt, dans la crainte de l'effrayer. La couleur de sa peau fut légèrement altérée; elle n'observa pas qu'elle ait été jaune. Elle était convalescente, se trouvait bien au cinquième jour, ne fut pas alitée, continua de donner ses soins à ses enfans, n'eut pas de douleurs à l'épigastre, ne reçut la visite d'aucun médecin, prit de l'huile de ricin, avait vomi auparavant. Mme Pons allait quelquefois à Gibraltar, n'y avait pas été

dans les vingt-un ou vingt-neuf jours qui précédèrent sa maladie : on venait rarement la voir.

L'enfant, qui fut parfaitement rétablie après une semaine, eut de la fièvre et des vomissemens continuels pendant trois jours, vomissemens d'un rouge obscur, moins foncé que le café, et elle eut beaucoup d'agitation pendant les deux premières nuits. Elle dormit assez bien la quatrième nuit, et la fièvre fut moindre à la fin du troisième jour. La couleur de sa peau ne fut pas sensiblement altérée. L'enfant couchait avec son père et sa mère : ses frères l'approchaient quelquefois sans jouer avec elle.

Le père, qui disait avoir eu la maladie régnante à l'arsenal, en 1813, tomba malade huit jours après le début de l'affection de son enfant, et mourut au lazaret le soir du jour où il y fut transporté, le cinquième de sa maladie. Au début, vers midi, en revenant de son ouvrage, il eut quelques malaises, des frissons, et se mit sur son lit. Deux heures après, il voulut en vain retourner au travail; il fut obligé de se coucher, prit un bouillon et le vomit sur-le-champ; après quoi il eut une sueur copieuse et mouilla huit chemises. Il prit, le lendemain matin, de l'huile de ricin, eut plusieurs vomissemens, des maux de tête, de l'agitation, la face et les yeux rouges. Les yeux étaient jaunes le troisième jour; le quatrième il sortit, fut ramené à la maison par deux hommes, prit du thé en rentrant, eut des vomissemens noirs, et rendit dans la soirée du sang par la bouche et par les narines, symptômes qui ne laissent aucun doute aux soussignés sur le caractère de l'affection. Au moment où il tomba malade, Pons n'avait pas été à Gibraltar depuis huit jours; il n'avait pas dormi à l'air libre ni les fenêtres ouvertes depuis l'établissement du cordon. Ses enfans continuèrent à l'approcher, burent dans son verre pendant sa maladie; sa femme dormit sur deux oreillers qui avaient servi à son mari avant sa transla-

tion à l'hôpital du lazaret, et mit autour de sa tête un fichu avec lequel elle avait essuyé sa bouche.

Trois petites pièces faisant parties de la même baraque sont occupées par Andrea los Santos, tailleur, et sa famille, en tout cinq personnes, dont aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon, n'a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, ni n'a été à Gibraltar depuis le mois de septembre. Les provisions ont été faites au marché du village, sans exception. Les personnes venant de Gibraltar n'étaient pas reçues. Toute la famille fut transportée au lazaret d'observation avec la précédente, le jour de la mort de Rosan Pons.

Un singe qui est dans la maison a toujours été bien portant.

Le 2 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 386.

Familles d'*Antonio Scotto*, marin, et de M. *Spencer*, commissaire général, baraque n° 84.

Cette baraque est occupée par deux familles.

Celle d'Antonio Scotto, marin, est composée de sept personnes, dont une, M. Scotto, a eu la fièvre épidémique en 1814. Toutes se sont bien portées depuis le mois de septembre dernier; aucune n'a été à Gibraltar; on n'a pas reçu ceux qui venaient de la ville, toutes les provisions ont été faites au marché du village. Les excrémens sont jetés tous les jours à la mer; il n'y a pas eu de mauvaise odeur dans l'appartement, qui est composé de deux pièces, dont une de très-moyenne grandeur, dans laquelle cinq personnes couchent.

M. Spencer, commissaire général, habite l'autre partie

de cette baraque. Sa famille, qui est composée de huit personnes, est distribuée dans une tente et deux baraques. De ces huit personnes, quatre couchent à Gibraltar, quatre sous la tente ou dans les baraques : M. et Mme Spencer, un messager et un domestique. Trois de ces huit personnes ont été malades cette année, M. et Mme Spencer, et une domestique : une quatrième a eu la maladie régnante antérieurement.

M. Spencer fut le premier malade; c'était dans le commencement de septembre. Il éprouva, au début (il avait parcouru le XXIVe district ce jour même), des malaises, de l'inappétence, et ne put manger. Étant allé le soir même, à trois reprises différentes, et un quart-d'heure chaque fois, chez un de ses amis gravement malade, il éprouva, en en sortant, une céphalalgie si considérable, qu'il tomba en défaillance dans les bras d'un ami, qui prévint sa chute et le porta dans la 83e baraque. Il reprit bientôt une partie de ses forces, fit quelques pas, tomba de nouveau et fut porté chez lui par son ami, ne se plaignant que de douleurs de tête. M. Spencer fut alité pendant trois jours, agité, très-inquiet pendant trois nuits; eut des douleurs à l'épigastre, des sueurs extrêmement copieuses cinq nuits consécutives, au point d'être obligé de changer huit fois de linge chaque nuit. Les selles tendirent au noir, furent d'une couleur très-foncée au début; il n'y eut de vomissemens qu'à la suite d'une dose de sel d'Angleterre; la couleur de la peau ne fut pas sensiblement altérée; les sueurs étaient précédées de frissons pendant une demi-heure, l'appétit incomplétement rétabli quinze jours après le début, et M. Spencer n'a pas encore entièrement recouvré ses forces. MM. Gillice et Brown virent M. Spencer; M. Gillice ne voulut pas s'expliquer sur le caractère de la maladie. Mme Spencer et un domestique (John) furent les seules personnes qui soignèrent M. Spencer. Ils enga-

geaient John à prendre des précautions, et ils le faisaient fumiger.

Mme Spencer tomba malade huit jours après son mari, eut d'abord de la somnolence, de la céphalalgie, des brisemens dans les membres, et des frissons qui eurent lieu la première nuit et encore pendant la journée du lendemain. Elle prit, le premier jour, une poudre de sel de Sedlitz, eut des douleurs épigastriques, deux ou trois vomissemens le jour suivant; ses règles parurent le troisième, et elle fut alitée jusqu'au sixième exclusivement.

A cette époque, la domestique de Mme Spencer fut elle-même indisposée; M Gillice lui trouva les yeux brillans. M. Foote, qui rencontra M. le commandant, lui dit que la domestique de Mme Spencer venait d'être renvoyée dans la ville avec la fièvre, et alors toute la famille de M. Spencer fut mise en observation dans un lieu qu'il indiqua.

C'est vers le milieu de septembre que Mme Spencer tomba malade, n'ayant pas été alors à Gibraltar depuis dix jours.

Les soussignés, desirant avoir quelques nouveaux détails sur la maladie de Mme Spencer, qu'ils n'avaient pas vue dans leur réunion du 2 janvier, se sont transportés chez elle le 10 mars suivant, et en ont reçu la déclaration suivante.

Elle est tombée malade le 15 octobre, n'avait pas été dans la ville depuis deux mois à cette époque. Au début, frissons, tremblemens, douleurs dans les membres. La chaleur succéda aux frissons, la face fut rouge et enflammée, les yeux presque constamment fermés. Il y eut des douleurs d'épaule; il n'y eut point de vomissemens; des nausées suivirent l'administration de l'huile de ricin, l'épigastre fut indolent; la jaunisse était très-prononcée le quatrième jour, et avait commencé, à ce que pense Mme Spencer, dès le début de l'affection. La chaleur fut forte pendant trois jours, les sueurs abondantes dix nuits consécutives.

Mme Spencer quitta le village du Champ-Neutre le quatrième jour de sa maladie pour habiter une tente, étant alors sans fièvre, revint après huit jours dans le village, dans une maison différente de celle qu'elle avait d'abord, et fut bientôt atteinte d'une autre maladie, de manière qu'elle n'a pas encore entièrement recouvré ses forces aujourd'hui.

Mme Spencer n'avait pas eu de relations directes avec des malades avant de le devenir elle-même; sa domestique couchait dans une maison voisine, où il y avait une fille malade, et bien que ces deux femmes ne couchassent pas ensemble, il n'est pas douteux, dit Mme Spencer, que, demeurant dans la même maison, elles n'aient eu des relations entre elles. Mme Spencer était passée devant la porte de cette malade avant de le devenir elle-même, quatre ou cinq jours auparavant. Elle et sa domestique furent affectées en même temps, le 15 octobre.

M. Spencer déclare, sur des notes écrites, que Mme Spencer tomba malade le 15 octobre; que M. Gillice, appelé le 16, envoya sa domestique malade à l'hôpital auxiliaire; qu'alors cette femme n'avait pas été dans la ville depuis le 6 septembre; que, le 17 octobre, le drapeau jaune fut mis sur la maison; que le 21, la femme Ruis (1) (du Mule Yard) vint suppléer la domestique malade jusqu'à la fin d'octobre; qu'après le 2 novembre, la mère de Solari vint chez Mme Spencer, où elle resta quelquefois une heure; que, depuis le 16 octobre jusque-là, personne de la famille Solari n'était venu chez Mme Spencer. Le linge avait été lavé par la femme Solari jusqu'à l'entrée de la femme Ruis dans la maison. Mme Spencer avait même manié, contre la volonté de son mari, du linge nouvellement blanchi contenu dans une corbeille, la veille du jour où

(1) Voir le document n° 67.

elle tomba malade. Après son entrée, la femme Ruis fut chargée du blanchissage.

La jeune fille dont il a été question demeurait au n° 86. Elle eut des vomissemens, fut neuf jours au lit, rendit des vers : on ignore si elle eut des frissons. M. Merino la vit, et déclara qu'elle n'avait pas eu la maladie régnante. Un domestique de M. Spencer, qui couchait dans la maison Solari, ne fut pas malade; il en fut de même d'une jeune orpheline âgée de sept ans, qui dormait avec Mme Spencer.

M. Spencer confirme la déclaration de madame sur tous les autres points; et, à raison de la différence qui existe entre les dates qu'il a indiquées dans sa première déclaration et dans la seconde, les soussignés l'ont prié, par écrit, de vouloir bien s'expliquer sur ce sujet; et M. Spencer leur a répondu que, la seconde déclaration ayant été faite sur des notes écrites, d'après des lettres adressées à M. le gouverneur, &c., &c., tandis que la première l'avait été de mémoire, c'est à la seconde qu'il fallait s'en rapporter, comme à la seule véritablement exacte.

M. Spencer a dit en outre aux soussignés, qu'il avait eu, aux Indes occidentales, une fièvre absolument semblable à celle qu'il a éprouvée cette année.

Le 2 janvier et le 10 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 387.

Familles de MM. *Elias Lingi*, peintre et juif, et *Isaac Nahon*, changeur de monnaies, baraque n° 85.

Deux familles qui vivent en commun habitent cette baraque.

La première, celle de M. Elias Lingy, peintre et juif,

occupe trois pièces d'une fort médiocre étendue, est composée de douze personnes, dont sept ont eu la maladie épidémique antérieurement, en 1804 ou en 1813. Aucune n'a été malade depuis le mois de septembre; celles qui avaient eu la fièvre antérieurement ont été seules dans la ville. On n'a reçu personne; quelques provisions faites à Gibraltar et entourées de papier étaient reçues sans précautions. Mme Lingi, a tenu, dans son appartement, une petite école à laquelle ne se sont rendus que des enfans dont les parens n'avaient pas de malades chez eux. Il règne, actuellement même, dans cette maison, une odeur désagréable venant des fosses d'aisance, qui sont vidées deux fois par an.

La deuxième famille, celle de M. Isaac Nahon, changeur de monnaies, est composée de sept personnes, dont deux, lui et sa femme, ont eu la fièvre épidémique antérieurement. Aucune n'a été malade depuis le mois de septembre dernier. M. Nahon va rarement à Gibraltar, dans la crainte de communiquer la maladie à ses enfans; sa femme y est allée hier pour la première fois. M. Nahon reçoit de la ville, dans de grandes caisses et sans papier, du sucre et du café pour les vendre. Il occupe deux très-petites pièces.

Le 2 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 388.

Famille de *Jeronimo Solari*, marin, baraque n° 86.

Jeronimo Solari, marin, et sa famille, en tout cinq personnes, dont trois hommes, habitent cette baraque. Une de ces personnes a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure; trois autres ont été malades cette année.

La première personne malade est un enfant qui avait des vers.

La seconde est la mère de cet enfant. On attribua sa maladie à un excès de viande salée fait il y a deux mois. Elle eut, au début, des douleurs dans les membres, de la chaleur sans frissons, des vomissemens pendant une heure; ne fut point alitée, n'eut ni douleurs à l'épigastre, ni céphalalgie; travaillait, bien que faiblement, le quatrième jour de l'affection, était parfaitement rétablie le quinzième. Cette femme, qui travaille à l'aiguille ou blanchit, n'allait pas dans la ville, n'en recevait personne, n'y faisait pas ses provisions; et Solari, qui y allait tous les matins dans le commencement de l'épidémie, y allait rarement après le 2 octobre.

Sept jours après le début de l'affection de la seconde malade, la femme de Solari elle-même tomba malade; elle eut des douleurs de tête au début, des épistaxis le troisième jour; n'éprouva ni nausées, ni vomissemens, ni douleurs dans les membres; mourut au lazaret le soir du jour où elle y fut transportée, le cinquième de sa maladie, n'ayant pas la couleur jaune au moment où elle quitta la maison. Comme la femme précédente, celle-ci n'allait pas dans la ville, n'en recevait rien : elle allait chez Mme Spencer (1). Elle mourut vers le 12 novembre.

Solari resta cinq jours au lazaret, où on le crut d'abord malade, et sa maison fut mise en quarantaine pendant quinze jours, après lesquels il y rentra.

Point de mauvaise odeur dans la maison. Les excrémens sont jetés à la mer.

Le 2 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

---

(1) Voir le document n° 386.

N° 389.

Familles de *Stephano Lastrito*, de *Juan Cabrita*, de *J. de Jesus*, pêcheurs, de *Thomas Prescott*, sergent de police, baraque n° 86 *bis*.

Cinq familles habitent cette baraque.

La première, celle de Stephano Lastrito, pêcheur, est composée de quatre personnes, dont aucune n'a éprouvé la fièvre épidémique antérieurement, n'a été malade depuis le mois de septembre dernier, n'a été dans la ville, si ce n'est pour y vendre le poisson au marché qui est destiné à cette vente, ni n'a reçu ceux qui venaient de la place.

La famille de Juan Cabrita, pêcheur, est la seconde, et se compose de cinq personnes, dont deux femmes. Cabrita et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1813. Il n'y a pas eu de malades chez eux depuis le mois de septembre dernier Les hommes seuls vont dans la ville y vendre leur poisson au marché et ailleurs.

La troisième famille, celle de J. de Jesus, pêcheur, est composée de dix personnes, dont quatre ont eu la fièvre jaune antérieurement, sa femme à la Caleta, en 1813 (1). Six personnes couchent dans une pièce médiocrement grande, quatre dans une espèce de sous-pente.

La quatrième famille est formée par une réunion de dix pêcheurs, dont aucun n'a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, n'a été malade cette année. Ils vont souvent dans la ville y vendre leur poisson au marché, fréquentent les cabarets, occupent une pièce de neuf pieds de long sur une largeur égale, une hauteur moindre, dans laquelle sont encore des cordages. Ils dorment souvent en mer, où ils sont plus fréquemment qu'à terre.

La cinquième famille, celle de Thomas Prescott, ser-

---

(1) Voir le document n° 296.

gent de police, est composée de huit personnes, dont sept ont eu la fièvre épidémique cette année. Les six premières qui en furent atteintes ont été malades dans la ville : une dame Élisabeth au commencement de septembre, M. Prescott lui-même peu après, &c., &c. Mme Prescott seule a été malade au Champ-Neutre. Elle était alors dans une tente voisine des boucheries, vers le front du rocher, dans la partie orientale du Champ-Neutre et n'avait pas été dans la ville depuis trois semaines.

Au début, face rouge, yeux pesans, bourdonnemens d'oreilles, somnolence, frissons, céphalalgie, douleurs dans les membres et dans les lombes, sentiment de fatigue et de pesanteur à l'épigastre. La céphalalgie se prolongea pendant quinze jours; il y eut des vomissemens spontanés le deuxième, et ils furent très-nombreux à la suite d'un émétique donné le même jour : ils ne reparurent pas le troisième. Les sueurs furent copieuses, les forces n'étaient pas encore parfaitement rétablies un mois après le début. La malade fut traitée à l'hôpital du lazaret.

Mme Prescott tomba malade trois ou quatre semaines après le dernier de ses enfans, qui, tous, étaient bien rétablis à cette époque; elle ne voyait personne dans sa tente, faisait ses provisions au marché du village. Le linge qui avait servi aux enfans malades avait été lavé; il en avait été de même des matelas qui ne sont pas encore refaits. Sa tente était éloignée de trente à trente-six pieds de celle d'un malade qui fut transporté à l'hôpital du lazaret dix ou douze jours avant qu'elle n'eût la fièvre. Elle et son mari ignorent les causes de sa maladie. M. Prescott avait été fait sergent de marché au Champ-Neutre cinq jours après être revenu de l'hôpital, n'était pas retourné dans la ville dans les cinq semaines qui avaient suivi, avait été chez un nommé Cabeza atteint de la maladie alors régnante, l'aida à se transporter à l'hôpital dix jours avant

le début de l'affection de sa femme (c'est de lui dont il était question tout-à-l'heure). Trois jours avant la même époque, Mme Prescott était sortie de chez elle pour voir descendre de voiture M. Frost, beau-frère de M. Fitzgerald, qui mourut trois jours après son arrivée au Champ-Neutre. Il demeurait près de Cabeza, et Mme Prescott en était distante de trois à quatre pas quand elle le vit. Elle avait donné des soins à son mari et à ses enfans lors de leur maladie.

Le 2 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 390.

Famille de M. *Antonio Salterach*, baraque n° 89.

Cette baraque est occupée par M. Antonio Salterach, marin, et sa famille, en tout sept personnes, dont aucune, si ce n'est peut-être M. Salterach, n'a eu la fièvre épidémique. Tout le monde a continué à se bien porter depuis le mois de septembre; on n'a pas été dans la ville depuis quatre mois, on n'en a reçu personne; les provisions ont été faites au marché du village.

Deux pièces et une cuisine composent ce logement, qui est sans odeur. Un puits se trouve dans la cour, à quatre pieds du sol. Les oiseaux n'ont pas été malades.

Le 2 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 391.

Famille de M. *Sandman*, baraque n° 90.

M. Sandman et sa famille habitent cette baraque, en tout six personnes, dont une a éprouvé la fièvre épidé-

mique à Cadix en 1804; une autre a eu un rhumatisme depuis l'établissement du cordon, mais il n'y a pas eu d'autres malades. Le domestique, qui a été atteint de la fièvre jaune à Cadix, est la seule personne qui aille dans la ville; on y fait toutes les provisions : on évite seulement de recevoir quelque chose des maisons infectées. On admet indistinctement dans la maison toutes les personnes qui viennent de Gibraltar, et un ami de M. Sandman, qui vient le voir tous les jours, est entré momentanément dans la chambre d'une personne atteinte de la maladie régnante. Les animaux domestiques n'ont pas cessé d'être bien portans dans cette baraque qui est à l'extrémité septentrionale du village.

M. Sandman, qui demeure à Gibraltar, dans le quartier d'Irish Town, n° 3, a couché deux nuits de suite dans une pièce où il régnait une odeur si désagréable qu'il a été obligé de la quitter. Dans cette pièce, sa tête n'était éloignée de l'ouverture de l'égoût que de dix pieds (1).

M. Cowell, qui fait partie de la même famille, est né à la Jamaïque, n'a pris aucune précaution dans l'épidémie : il a été voir M. Creswell à l'époque de sa maladie (2).

Le 2 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 392.

Famille de M. *James Moor,* constructeur de bâtimens, baraque n° 91.

M. James Moor, constructeur de bâtimens, et la famille de M. Price, en somme douze personnes, habitent cette baraque. Trois de ces personnes ont eu la fièvre épidé-

(1) Voir le document n° 113.
(2) *Ibid,* n° 130.

mique en 1813, deux autres ont été malades cette année, une dans la ville, une dans le Champ-Neutre, où l'affection a débuté au commencement de novembre : c'était un garçon de quinze ans, John Douben, apprenti de M. Price.

Au début, frissons, céphalalgie, douleurs universelles dans les membres, face plus pâle que rouge; vomissemens d'une couleur jaunâtre après une seconde dose d'huile de ricin, donnée dans les premières vingt quatre heures, répétée trois à quatre fois les jours suivans; il y eut aussi des douleurs à l'épigastre pour peu de temps. L'enfant fut transporté au lazaret à la fin du premier jour de sa maladie; il y resta trois semaines ou un mois; il n'a pas encore entièrement recouvré ses forces.

Il tomba malade le surlendemain du jour où le Dr Mathias fut enterré. Il n'avait pas été dans la ville depuis l'établissement du cordon, avait suivi, pendant un certain temps, le convoi de M. Mathias, où se trouvait un grand concours de monde, avait été le prendre à la barrière qui sépare le Champ-Neutre du bassin qui se trouve à droite de la chaussée, était à un pied et demi du char et sous le vent. Personne de la maison ne pouvait aller à Gibraltar dans la semaine à cause des travaux, et M. Price ne croit pas que quelqu'un y ait été le dimanche. On faisait, dans le principe de l'épidémie, quelques provisions salées dans la place; on s'en est abstenu depuis. M. le commandant déclare avoir entendu dire que la grand'mère de l'enfant, qui demeure dans le XXVe district, Mme Élisabeth Mays, l'a mené un jour au Sud; mais l'enfant, interpelé de nouveau, répond toujours positivement qu'il n'y a pas été, et cette déclaration a été confirmée de nouveau, le 12 février 1829, par Mme Moor, aux soussignés, et antérieurement, aux mêmes personnes, par Mme Mays elle-même. Vingt-quatre heures après le début des premiers symptômes, il fut conduit à l'hôpital du lazaret; mais auparavant,

et dès qu'on put soupçonner qu'il avait la maladie régnante, M. Price défendit de l'approcher, et ceux-là seuls lui donnèrent des soins qui avaient eu la fièvre jaune antérieurement. Tout ce qui lui avait servi depuis le développement des premiers accidens fut transporté avec lui au lazaret.

Les fosses d'aisance de la maison sont vidées tous les trois mois, et on y jette de la chaux vive dans l'intervalle. Les animaux domestiques n'ont pas cessé d'être bien portans.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 393.

Famille de M. *Henry*, consul des États-Unis d'Amérique, baraque n° 91.

Cette grande baraque, qui sert d'atelier à un menuisier, est occupée par M. Henry, consul des États-Unis d'Amérique, et sa famille, en totalité treize personnes, dont deux domestiques ont eu la fièvre épidémique en 1813. Personne d'entre elles n'a été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie; Mme Henry n'a même quitté sa baraque, pour faire quelques pas dans le Champ-Neutre, que depuis peu de jours. Les provisions ont été faites au marché du village, les lettres passées au vinaigre, sauf les cas où Mme Henry n'était pas présente au moment où on les apportait, M. Henry ne croyant pas à la contagion. On n'a reçu personne; il n'y a pas eu d'animaux malades dans la maison.

Une personne de la famille de M. Henry déclare spontanément avoir entendu dire à M. Domingo Felipé, que John Douben, dont il a été question ci-dessus, avait été

voir sa grand'mère dans la ville, trois jours avant de tomber malade (1).

Le 3 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 394.

Famille de Mme veuve *Mathias*, baraque n° 92.

Mme veuve Mathias et sa famille, en tout quinze personnes, habitent cette baraque, élevée de quatre à cinq pieds au-dessus du sol et construite tout récemment. Un domestique mâle a eu la fièvre épidémique antérieurement. Personne, à part feu le Dr Mathias, n'a été malade dans cette baraque depuis l'établissement du cordon. M. Mathias, qui avait une grande clientelle, allait tous les jours dans la ville, et c'était le seul de la maison qui y allât. Il passa les vingt-neuf premières heures de sa maladie dans sa baraque, fut soigné, jusqu'à son départ pour la ville, par Mme Mathias, qui dormit même avec lui une partie de la première nuit où il fut malade. Les frères de Mme Mathias restèrent dans la chambre de leur beau-frère tant qu'il fut ici, et, comme leur sœur, il n'ont pas cessé d'être bien portans. M. Mathias gagna la ville à cheval, personne ne l'y suivit, et dès ce moment on n'entretint aucune communication avec Gibraltar. Le linge et tout ce qui avait servi à M. Mathias fut lavé par une femme qui avait eu antérieurement la fièvre épidémique.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

---

(1) Voir le document précédent.

N° 395.

Famille de *Domingo Negoroto,* marchand de poisson, baraque n° 93.

Cette barraque est occupée par Domingo Negoroto, marchand de poisson, et sa famille, en tout dix-huit personnes, dont six ont eu la fièvre épidémique en 1804, 1813 ou 1814; six autres ont été malades cette année : trois enfans de Negoroto, la femme de Jeronimo Bajeta, une petite fille à la mamelle, et Jeronimo Bajeta lui-même.

Jeronima Bajeta tomba malade le lendemain du jour où elle quitta Gibraltar, le 20 septembre, un mois avant la maladie des enfans de Negoroto. Elle éprouva, au début, des frissons, des douleurs dans les membres, de la céphalalgie. Des vomissemens eurent lieu après une prise d'huile de ricin, et se répétèrent plusieurs fois dans l'espace de trois à huit heures. Jeronima fut indisposée pendant huit jours, sans être dans l'obligation de se mettre au lit, et elle devint jaune. Pendant sa maladie, tous les enfans de Negoroto venaient auprès d'elle. Elle apporta de Gibraltar, avec elle, son linge, son matelas et tout ce qui était nécessaire à son enfant.

Cette petite fille eut un peu de fièvre pendant quelques jours.

Jéronimo tomba malade le quatrième jour de l'affection de sa femme, resta pendant quarante-huit heures dans son petit bateau qui était à terre, n'y fut visité par personne, sinon par sa femme, et fut transporté ensuite à l'hôpital du lazaret, où il mourut le cinquième jour de sa maladie. Il avait quitté Gibraltar en même temps que sa femme, et ses effets le suivirent au lazaret.

Deux enfans de Domingo Negoroto, âgés de dix et onze ans, tombèrent malades dans la même nuit, éprouvèrent les mêmes symptômes, furent alités pendant quatre jours, sortirent le huitième jour. Ils éprouvèrent, au début, des frissons, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres; ils eurent, pendant la première nuit, des vomissemens spontanés d'une couleur jaune, qui se renouvelèrent trois ou quatre heures de suite, à plusieurs reprises: leur figure fut rouge; ils éprouvèrent des douleurs à l'épigastre et n'eurent pas la jaunisse.

Le troisième enfant de Domingo, une petite fille de neuf ans, tomba malade quinze jours après la maladie de ses frères, fut cinq jours au lit, était parfaitement rétablie le douzième, éprouva à-peu-près les mêmes symptômes, eut un peu moins de vomissemens, et, à une époque avancée de l'affection, sa figure devint jaune, ses lèvres se couvrirent, à l'extérieur, d'une éruption croûteuse en même temps qu'elles devinrent enflées.

Ces trois enfans n'avaient pas été à Gibraltar depuis que leurs père et mère en étaient sortis, ils approchaient, comme cela a été dit plus haut, la femme Bajeta pendant sa maladie, et l'un d'eux jouait, la veille du jour où il tomba malade, avec un enfant du voisinage, dans la maison duquel il n'y avait pas de malades. Leurs père et mère ne recevaient personne, à part un neveu qui avait eu la fièvre épidémique dans des années antérieures. Seuls ils leur donnèrent des soins. On les coucha dans une chambre séparée; les autres enfans de la maison n'en approchèrent pas durant leur maladie, et il en fut de même de la petite fille par rapport à ses frères. Leur linge et les autres objets qui leur avaient servi furent lavés par une femme ici présente, qui avait eu la fièvre épidémique en 1813. Leur maladie fut cachée, dans la crainte qu'on ne les fît

transporter à l'hôpital du lazaret, de manière qu'ils ne furent visités par aucun médecin.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 396.

Familles de M. *Antonio Grandé*, pêcheur, de Mme *Catalina Felipé*, baraque n° 94.

Cette baraque est occupée par trois familles.

La première, celle de M. Antonio Grandé, pêcheur, est composée de douze personnes, dont quatre ont eu la fièvre épidémique en 1804 ou 1813. Aucune n'a été malade depuis le mois de septembre. Antonio et son fils aîné sont les seuls qui aillent à Gibraltar. Aucune provision n'a été faite dans la place depuis le développement de l'épidémie; on a reçu indistinctement ceux qui venaient. Aucune mauvaise odeur : point d'animaux malades dans la maison.

La deuxième famille, celle de Mme Catalina Felipé, est composée de sept personnes, dont aucune n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie, n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, n'a été dans la ville ni n'a reçu de visites dans l'intérieur de la maison. Les provisions ont été faites au Champ-Neutre; on n'a rien reçu de Gibraltar.

Des pêcheurs, la plupart portugais, occupent deux petites pièces de cette baraque. Plusieurs d'entre eux étaient à Gibraltar en 1804 et en 1813; aucun n'a eu la fièvre épidémique antérieurement, aucun n'a été malade depuis l'établissement du cordon; ils ont continué à

aller dans la ville, dans tous les quartiers, pour y vendre leur poisson.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 397.

Famille de M. *Francisco Duranté,* forgeron, baraque n° 95.

M. Francisco Duranté, forgeron, habite cette baraque avec sa famille, en totalité douze personnes, dont quatre, au nombre desquelles il se trouve, ont eu la fièvre épidémique en 1804 ou 1813. Aucune n'a été malade depuis le mois de septembre, aucune n'a été à Gibraltar, à l'exception de M. Duranté, et l'on n'a reçu personne dans l'intérieur de la maison, à l'exception d'un ami. Toutes les provisions ont été achetées au Champ-Neutre. M. Duranté et son ami voyaient des malades dans la ville sans les toucher et rentraient dans la maison sans précautions.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 398.

Famille de M. le colonel *Haverfield,* commandant du 43e régiment, même baraque.

M. le colonel Haverfield, commandant du 43e régiment, campé au Champ-Neutre, et sa famille, en totalité sept personnes, habitent une partie de cette baraque et une tente voisine. Aucune de ces personnes n'a éprouvé la fièvre épidémique à une époque antérieure. Trois d'entre elles, des domestiques, ont été malades cette année; mais

cette maladie a été si légère que ces domestiques n'en ont pas moins continué leur service et que Mme Haverfield ne s'en est pas aperçue. Ainsi, le domestique qui sert à table eut des vomissemens pendant une nuit, prit beaucoup d'huile, se trouvait bien le lendemain matin; et ce n'est que quelques jours après que ses maîtres surent d'un soldat qu'il avait été malade.

C'est seulement depuis que la violence de la fièvre épidémique a diminué que quelques-uns des domestiques sont entrés dans la ville. M. le colonel l'a traversée plusieurs fois pour aller au Sud; il est même entré à l'hôpital de la marine au fort de l'épidémie, en a reçu beaucoup de papiers, sans avoir éprouvé le moindre dérangement dans sa santé.

Mme Haverfield, qui n'a pas été dans la ville depuis le mois de septembre, déclare qu'au printemps dernier on sentait une odeur si forte dans sa maison de ville, maison voisine du bastion du Roi, et sous laquelle passe un égoût, qu'elle fut obligée d'aller à Saint-Roch. L'odeur n'était pas moindre dans les trois mois qui précédèrent l'établissement du cordon, ce qui n'empêchait pas toute la famille de M. le colonel de se bien porter. Mme Haverfield dit être passée, il y a trois jours, près de sa maison, et y avoir senti une odeur semblable, un peu moindre seulement, et l'un des soussignés, M. le Dr Barry, a passé dans le même endroit sans rien sentir.

Un chat eut des vomissemens et fut malade un mois après avoir quitté la ville.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 399.

Famille de M. *Thomas Smith*, constructeur de bâtimens, baraque n° 96.

M. Thomas Smith, constructeur de bâtimens, et cinq hommes, occupent cette baraque, qui offre un grand atelier au rez-de-chaussée et deux chambres au premier. Un de ces hommes a eu la fièvre épidémique à la Havane; aucun n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Trois de ceux qui n'ont pas été atteints de la fièvre indiquée ont été dans la ville tous les huit ou quinze jours; une autre personne qui demeurait dans cette baraque, jusque dans la dernière semaine, allait tous les jours dans la ville, et a continué à se porter parfaitement bien. On a reçu tout ce qui venait de Gibraltar sans précaution, et tout le monde a été admis indistinctement.

Point d'animaux malades dans la maison, point d'égoût à son pourtour.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 400.

Famille de M. *Jacob de Parienté,* négociant, baraque n° 97.

M. Jacob de Parienté, négociant, habite cette baraque avec sa famille, en tout seize personnes, dont aucune n'a éprouvé la fièvre épidémique antérieurement ni n'a été malade cette année. On a reçu les personnes de Gibraltar qui avaient été atteintes, à une autre époque, de la fièvre

jaune. Les provisions tirées de la place étaient exposées à l'air pendant quelque temps.

Point de mauvaise odeur dans la maison, qui se compose de trois petites pièces et d'une cuisine.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 401.

Famille de *Bartolomé Conté,* gardien d'un puits du gouvernement, baraque sans numéro.

Cette baraque sans numéro est occupée par Bartolomé Conté, gardien d'un puits du gouvernement, et sa famille, en tout treize personnes, dont deux ont eu la fièvre épidémique en 1813 ou 1814. Une autre, âgée de seize ans, sortie le 19 août de Gibraltar où elle n'était plus rentrée, est tombée malade le 8 septembre, et est morte après trois jours de maladie. Cette jeune fille, ayant ses règles depuis quelques heures, sort un soir avec ses parens, voit deux hommes se battre, rentre chez elle très-effrayée; ses règles se suppriment pour ne plus reparaître, et, pendant la nuit, elle éprouve des frissons et des douleurs de ventre. Elle ne se plaignait ni de céphalalgie, ni de douleurs dans les membres, souffrait à l'hypogastre, urinait peu et souvent, ne fut pas alitée pendant deux jours, n'avait ni nausées, ni vomissemens, n'allait pas à la selle, et une dose d'huile de ricin et trois poudres prescrites par M. Foote ne produisirent aucune évacuation. Le troisième jour, la malade continuait à se plaindre uniquement de douleurs à l'hypogastre; cette partie était très-sensible à la pression, et dans les quatre dernières heures de son existence, la malade eut des convulsions.

MM. Hennen et Foote, qui virent la malade, ne la crurent pas d'abord atteinte de la fièvre épidémique; mais bientôt, suivant le témoignage de M. le commandant et de M. Galliano, ici présens, ils changèrent d'avis, et la maison de Conté fut mise en quarantaine; c'est-à-dire qu'elle fut évacuée, blanchie, et les parens de la défunte furent placés dans une tente d'où ils pouvaient communiquer avec tout le monde.

Deux jours avant l'établissement du cordon, Bartolomé Conté avait défendu aux siens de laisser entrer qui que ce fût dans sa maison. Sa femme et ses filles soignèrent la défunte, qui eut avec les autres personnes de la maison les mêmes relations qu'auparavant; et le jour de sa mort, son père, qui avait eu la fièvre épidémique antérieurement, brûla les draps et les matelas dont elle s'était servie. Personne ne vint la voir pendant sa maladie; car, dit le père, il suffisait alors d'avoir un simple mal de dent pour faire fuir tout le monde. Depuis, la famille de Conté n'a pas cessé d'être bien portante.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 402.

Familles de Mme *Mary Andola,* veuve d'un boucher, et de M. *Joseph Eubank,* baraque n° 98.

Deux familles habitent cette baraque.

La première, celle de Mme Mary Andola, veuve d'un boucher, est composée de onze personnes, dont six ont eu la maladie épidémique en 1804 ou en 1810. Aucune n'a été malade ni n'a même éprouvé le plus léger mal de tête cette année, ou depuis l'établissement du cordon; aucune

n'a été à Gibraltar depuis la même époque, ou n'en a reçu de visites. Toutes les provisions ont été faites au marché du Champ-Neutre; il n'y a pas eu d'animaux malades. L'appartement se compose de trois pièces, dont une sert de cuisine.

La deuxième famille, celle de M. Joseph Eubank, négociant, est composée de dix personnes, dont une a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure. A bord d'un bâtiment de la baie jusqu'au 17 novembre, cette famille n'a pas cessé de jouir d'une excellente santé à cette époque et depuis; elle n'a reçu aucune visite, et tout ce qui lui est arrivé de Gibraltar était passé au vinaigre.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 403.

Famille de M. *Nicolas Bernard*, charpentier, baraque n° 103.

M. Nicolas Bernard, charpentier, habite cette baraque avec sa famille, en totalité douze personnes, dont aucune n'a éprouvé la fièvre épidémique à une époque antérieure. Sa fille est tombée malade dans une autre baraque, et y est morte, après trois jours de maladie, le 6 octobre dernier. Agée de trente-sept ans, mariée depuis quinze, elle était sujette, depuis cette époque, à des convulsions qui se renouvelaient pour les moindres causes. Elle éprouva, au début, des douleurs au cou et aux épaules, sans céphalalgie, et, pendant la nuit, des tremblemens convulsifs qui continuèrent jusqu'au matin; elle fut mieux le second jour: le troisième, après une commotion morale très-forte, elle éprouva des mouvemens convulsifs plus violens que les premiers, et mourut à la fin de ce troisième jour, sans

avoir eu de céphalalgie, de douleurs à l'épigastre, de nausées, ni de vomissemens. Son cadavre, qui fut examiné par M. Gillice et par M. le commandant, était d'un jaune intense, et M. Bernard, après avoir nié ce fait, en reconnaît l'exactitude. Il fut envoyé avec sa famille dans des tentes d'observation, et la maison où est morte sa fille n'a pas encore été rouverte.

Personne de la famille de M. Bernard n'avait été dans la ville depuis le 8 septembre quand sa fille tomba malade; mais, huit jours auparavant, la défunte avait reçu la visite d'une personne de ses amies, habitante du Terrain-Neutre, chez laquelle il y avait des malades, avait causé avec elle et lui avait pris la main. Elle fut soignée par son père et par sa mère; les différentes personnes de la maison vinrent la voir pendant qu'elle était malade; une de ses sœurs lui apportait un de ses enfans qu'elle allaitait, pour lui donner le sein, une autre embrassa son cadavre. Depuis sa mort, la famille n'a pas cessé d'être bien portante; on n'a reçu personne. Les provisions avaient été faites à Gibraltar le 8 septembre.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 404.

Famille de M. *Carlos de Maria*, négociant, baraque n° 101.

Cette baraque, qui a de grandes dimensions, est occupée par M. Carlos de Maria, négociant, et sa famille, en totalité vingt-quatre personnes, dont deux femmes ont eu la fièvre épidémique à une époque antérieure. Aucune n'a été malade depuis quatre mois. On a reçu fréquemment la visite de deux personnes de Gibraltar, qui ont eu la

fièvre jaune antérieurement; aucune autre n'a été admise dans la maison. On a reçu quelques provisions de la place sans précaution; les papiers qui en venaient n'ont pas été passés par le vinaigre.

Les latrines ne donnent pas de mauvaise odeur, n'ont pas été vidées depuis trois mois. Les animaux domestiques n'ont pas cessé d'être bien portans.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 405.

Familles de Mme *Recomo* et de M. *Alexandre Shea,* baraque n° 99.

Cette baraque est occupée par deux familles.

La première, celle de Mme Recomo, est composée de onze personnes, dont deux ont eu la fièvre épidémique antérieurement, et aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Mme Recomo n'a reçu personne dans l'intérieur de son appartement, pas même son mari, qui a eu la fièvre jaune à une autre époque. Les lettres ont été passées par le vinaigre; les provisions reçues de Gibraltar étaient exposées à l'air pendant un certain temps, et les papiers qui les enveloppaient étaient jetés. Les oiseaux et les poules ont toujours été bien portans.

M. Alexandre Shea occupe l'autre partie de la baraque avec sa famille, en tout onze personnes, dont deux ont eu la fièvre épidémique en 1813. Aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon, soit dans la baie, où M. Shea est resté jusqu'au 19 novembre, soit depuis. A bord, comme ici, les lettres étaient passées par le vinaigre, les papiers qui enveloppaient les provisions, que l'on faisait rarement à Gibraltar, étaient jetés. On n'a reçu de visites que depuis six jours.

M. et Mme Shea déclarent qu'il règne dans leur maison de ville une odeur désagréable qui est due à un égoût dont l'ouverture est dans un coin de la cour; que cette odeur a peut-être été moindre cette année que les années antérieures; qu'elle est peu forte quand la bouche de l'égoût est fermée.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 406.

Famille de M. *Duncan Hannau*, négociant, baraque n° 100.

Cette barraque est habitée par M. Duncan Hannau, négociant, et quatre autres personnes, dont aucune n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Deux d'entre elles ont été malades, il y a trois semaines, pendant un jour et demi et deux jours; une seule a été alitée pendant vingt-quatre heures : le troisième jour leur santé était parfaite. L'une d'elles fut malade trois jours après la première, et elles éprouvèrent l'une et l'autre des maux de tête et quelques frissons pendant la première nuit, n'eurent ni nausées, ni vomissemens, ni douleurs à l'épigastre; se trouvèrent bien à la suite d'une dose d'huile de ricin. Un jour avant de tomber malades, les personnes dont il s'agit avaient ramé vigoureusement, et pensaient s'être refroidies. Elles n'avaient communiqué avec personne.

Le 3 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 407.

Famille de M. *Sherwell,* négociant, baraque n° 102.

La famille de M. Sherwell, négociant, est composée de sept personnes et habite cette baraque. Aucune d'elles n'a eu la maladie régnante à une époque antérieure, aucune n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie ni n'a été dans la ville, si ce n'est hier seulement; on n'a reçu aucune visite, si ce n'est celles du médecin de la maison. On n'a pas dormi les fenêtres ouvertes; les provisions ont été faites au village, les lettres passées par le vinaigre.

Le 4 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

DEUXIÈME SECTION.

JARDINS ET MAISONS DIVERSES.

N° 408.

Familles de M. *Bichetuit,* marchand de tabac, de la veuve *Maria del Rio,* de M. *José Justo,* de *Pedro Berner,* marchand juif, de *Rafael de Mora,* cordonnier, de *Trinidad Muchis,* de *Manuel Mora,* de *Salvador de Nablea,* de la veuve *Tiablaa,* de Mme veuve *Johnston,* baraque n° 92.

Plusieurs familles occupent cette baraque, qui se trouve placée autour du jardin et divisée en plusieurs parties.

La première, celle de Bichetuit, marchand de tabac, est composée de trois personnes, dont deux, le mari et sa

femme, ont eu la fièvre épidémique à une époque antérieure. Ils ont été souvent à Gibraltar. Il n'y a pas de mauvaise odeur dans la maison; toutes les provisions sont faites au marché du village.

La deuxième famille, celle de la veuve Maria del Rio, est composée de sept personnes, dont cinq ont eu la fièvre épidémique antérieurement : Mme del Rio, à Malaga, en 1813; les autres à Gibraltar. Trois personnes ont été malades cette année : le mari de Mme del Rio, qui avait eu la fièvre jaune, en 1813, d'une manière grave, et deux enfans.

La première personne malade est une enfant de douze ans, Maria Dias, petite fille de la veuve del Rio; la seconde, son mari; la troisième, un autre de ses petits enfans, un garçon de huit ans.

Les enfans n'ont pas été dans la ville depuis l'établissement du cordon; leur grand-père jusqu'au moment où il tomba malade allait y vendre son lait, comme de coutume.

Maria Dias tomba malade dans la ville, plus d'un mois et demi avant Maria del Rio; le cordon n'était pas encore établi; elle était même convalescente douze jours avant cette époque. Elle fut alitée trois jours, eut des frissons suivis de chaleur, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres, des vomissemens spontanés; puis elle devint jaune.

Le grand-père, Maria del Rio, qui allait tous les jours dans la ville pour y vendre son lait, tomba malade à la Toussaint, fut malade six jours et mourut à l'hôpital du lazaret, où il fut transporté le deuxième jour de l'affection. Cette maladie commença par des frissons, de la toux et par l'augmentation d'une douleur que le malade avait, depuis seize ans, dans le côté gauche. Il y eut quelques vomissemens après la translation du malade à l'hôpital, mais on en ignore la couleur; il n'y eut pas de jaunisse. La veuve del

Rio vit son mari le dernier jour de sa vie, et elle ne sait pas quel nom fut donné à sa maladie. Le lit et les effets du mari furent brûlés au lazaret.

Le troisième malade, le petit garçon, fut malade quarante jours après la translation de Maria del Rio au lazaret, le 10 décembre. Il éprouva, au début, des frissons, des douleurs universelles dans les membres, eut de l'agitation pendant trois jours, des vomissemens spontanés. La peau devint jaune le troisième jour de l'affection, et n'a pas encore repris sa couleur naturelle. L'appétit et les forces étaient parfaitement rétablis après huit jours. L'enfant resta malade à la maison, où il reçut des soins de M. Gaspard, qui dit à sa grand'-mère que sa fièvre était légère. Cette femme cependant éloigna ses autres petits-enfans de leur frère, leur défendit de l'approcher. Elle brûla un oreiller et une peau de mouton qui avaient servi à sa petite-fille durant sa maladie; elle jeta l'oreiller et la couverture qui avaient été à l'usage du petit garçon.

La veuve del Rio a continué à vendre du lait, comme par le passé, à ceux qui viennent chez elle; mais ni elle, ni ses petits enfans n'ont été dans la ville depuis l'établissement du cordon; et la mère de ces derniers, qui habitait une tente au Terrain-Neutre, ne vint pas voir son fils à l'époque de sa maladie, dans la crainte de la porter à ses autres enfans.

Après ces premières déclarations, la veuve del Rio dit que sa petite-fille, Maria Dias, fut ramenée par elle, de la ville au Champ-Neutre, ayant encore la fièvre, au deuxième jour de sa maladie, celui où les vomissemens commencèrent; qu'elle la fit promener tous les jours, dans la crainte qu'on ne la trouvât malade à la maison et qu'on ne l'envoyât à l'hôpital du lazaret; que Maria Dias était encore malade quand son grand-père fut transporté à l'hôpital, plus de deux mois après sa rentrée de la ville.

M. Gaspard, ici présent, crut d'abord que le dernier malade, le petit garçon, n'avait qu'une affection vermineuse; mais il pense aujourd'hui qu'il a eu la fièvre épidémique.

La troisième famille, celle de M. José Justo, est composée de cinq personnes, dont aucune n'a éprouvé la fièvre épidémique de Gibraltar, pas même M. Justo, qui y a été exposé à Malaga sans la contracter. Un enfant de ce dernier étant tombé malade au mois de novembre dernier fut envoyé à l'hôpital civil, d'où il sortit bientôt sans avoir éprouvé, de l'avis unanime des soussignés, les symptômes de la maladie régnante alors; et comme il ne ne put revenir chez ses parens qui avaient été mis dans des tentes d'observation, il resta dans la ville, chez un ami, où il tomba malade quatre jours après sa sortie de l'hôpital, au quatrième d'une affection dans laquelle il eut des évacuations alvines noires.

Pedro Berner, marchand juif, a eu antérieurement la fièvre épidémique de Gibraltar, et occupe seul une chambre de cette baraque.

Une cinquième famille, celle de Rafael de Mora, cordonnier, qui se compose de six personnes, habite une petite pièce de cette maison. Deux de ces personnes ont eu la maladie régnante à Malaga; aucune n'a été malade cette année. Le chef de la maison est le seul qui ait été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie. On n'a reçu personne de Gibraltar depuis la même époque, et toutes les provisions ont été faites au marché du village. Rafael de Mora et sa famille furent envoyés en observation, où ils restèrent pendant quatorze jours, après qu'une de leurs voisines à laquelle ils donnèrent quelques soins fut tombée malade (la veuve Tiablaa). Rafael de Mora voyait des malades dans les rues et non dans les maisons quand il allait dans la ville.

Trinidad Muchis, Manuel Mora et leur famille, en totalité huit personnes, dont deux ont eu la fièvre épidémique en 1813, occupent, dans la même baraque, une seule petite pièce. Ils n'ont pas cessé d'être bien portans depuis le mois de septembre, n'ont pas été dans la ville, n'ont pas reçu ceux qui en venaient, ont fait toutes leurs provisions au marché du village. Ils n'ont pas de fosses d'aisance.

La septième famille qui occupe cette barraque, celle de Salvador de Nablea, est composée de deux personnes, dont aucune n'a éprouvé l'affection épidémique, n'a été malade depuis l'établissement du cordon, ni n'a été dans la ville. Les provisions ont été faites au marché du village. Les deux personnes qui composent cette famille ont plus de soixante ans.

La veuve Taiblaa, qui allait assez souvent dans la ville et recevait toute espèce de monde chez elle, habitait une partie de cette barraque. Elle fut transportée au lazaret le 15 octobre, et y mourut au quatrième jour de sa maladie. Elle mangea chez son voisin, Raphaël de Mora, jusqu'au moment où elle tomba malade; et la femme de ce dernier, qui avait eu la fièvre épidémique à Malaga, lui donna des soins : personne autre ne la vit avant sa translation au lazaret.

Mme Johnston, veuve d'un sous-officier, forme, avec ses trois enfans, âgés de deux à dix ans, la dernière famille habitant cette baraque. Mme Johnston n'a pas eu la fièvre épidémique de Gibraltar. Son mari tomba malade le 14 octobre, resta deux jours dans la maison, et mourut le troisième jour de son entrée à l'hôpital du lazaret, le cinquième de sa maladie. Johnston allait tous les jours dans la ville; pendant les deux jours qu'il resta malade à la maison, sa femme et ses enfans l'approchèrent comme de coutume; le lit et les draps qui lui avaient servi furent

transportés au lazaret, et employés de nouveau au même usage par sa veuve et ses enfans pendant quatre jours, après lesquels ils furent lavés. Mme Johnston allait trois à quatre fois dans la ville par semaine depuis le commencement de l'épidémie ; ses enfans n'y allaient pas : elle-même et ses enfans n'ont pas cessé d'être bien portans. Elle dormit avec son mari les deux premiers jours de l'affection ; ses enfans couchaient seuls.

Le 4 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 409.

Famille de M. *Bernardo Fava,* baraque n° 1.

Plusieurs familles habitent ce jardin et s'en partagent la culture.

La première, celle de M. Bernardo Fava, est composée de trente-six personnes, la plupart ouvriers, dont trois ont éprouvé la fièvre épidémique à Gibraltar ou à Cadix. Un de ceux qui se trouvent dans ce cas va dans la ville y porter des légumes et en revient aussitôt. Toute la famille s'est d'ailleurs bien portée depuis le commencement de l'épidémie. A cette époque, quelques provisions (sucre, café, thé) furent faites à Gibraltar ; depuis, on les a toutes faites au village du Champ-Neutre, et, à part une pièce de vin, on n'a reçu quoi que ce soit de la place ; il n'en est venu personne. La baraque principale est grande, bien distribuée ; il y en a plusieurs autres dans diverses parties du jardin. Il n'y a eu d'animaux malades dans aucune d'elles : nulle part on ne sent de mauvaise odeur.

Le 4 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 410.

M. *Parody,* consul de Toscane, baraque n° 2.

M. Parody, consul de Toscane, cultive une grande partie de ce jardin, qu'il habite avec cinquante-neuf autres personnes, logées dans dix baraques différentes. De ses ouvriers, la plupart sont italiens et arrivés à Gibraltar depuis la dernière épidémie, sept ont eu la fièvre jaune antérieurement, deux ont été malades cette année. Une troisième personne, un soldat du 43e régiment, domestique du colonel de ce régiment, est encore tombée malade dans une espèce de hangar où se trouvaient quatorze chevaux environ, et qui fait partie des bâtimens de M. Parody.

La première personne malade fut le soldat,

La seconde, Tomaso,

La troisième, Giovanni.

Les deux Italiens demeuraient ensemble; le soldat logeait dans l'espèce de hangar dont il a été question : il était le seul qui allât dans la ville.

Le soldat, dont il sera parlé plus au long dans la réunion du 6 janvier, fut transféré, le troisième jour de sa maladie, au lazaret d'observation, et de là à l'hôpital militaire, où il mourut de la maladie régnante. M. Parody croyant qu'il n'avait qu'un rhume le vit chaque jour une fois, avant sa translation (1).

Tomaso tomba malade trois jours après cette translation, et mourut le vingt-cinquième jour de sa maladie, à l'hôpital du lazaret. Il se plaignit, pendant dix-sept jours, de douleurs épigastriques; mangea beaucoup le vingt-et-unième; eut des frissons, des douleurs dans les membres,

(1) Voir le document n° 414.

de la céphalalgie pendant la nuit, des sueurs copieuses. Il fut changé de linge par son camarade, qui tomba malade trois jours après sa translation au lazaret; et c'est alors seulement que M. Parody sut que Tomaso avait porté une fois du thé au soldat du 43e régiment, lors de sa maladie.

Giovanni éprouva de la céphalalgie, eut la figure rouge au début; seuls symptômes observés par M. Parody, dont il quitta la maison le lendemain à neuf heures, pour aller à pied dans la ville, où il fut soigné par M. Ardévol, et mourut au neuvième jour de l'affection. Giovanni ne vomit pas avant de quitter le jardin; on ignore s'il vomit plus tard, s'il eut des douleurs à l'épigastre; mais on rapporta à M. Parody que cet homme avait perdu du sang par les narines, les oreilles, les yeux, ce qui a été confirmé par M. Ardévol, à l'un des soussignés. Giovanni ne fut soigné par personne, chez M. Parody, ayant quitté sa maison peu après être tombé malade.

Les effets, habits, draps, matelas, &c., &c., appartenans aux domestiques de M. Parody, furent brûlés une demi-heure après leur sortie; leur chambre fut blanchie à la chaux deux fois, fumigée et inhabitée pendant six semaines.

Le 4 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 411.

Familles d'*Estcva Orsesa*, jardinier, d'*Antonio Pescheca*, d'*Andrea Gritto*, de M. *J. B. Viale*, marchand, de M. *Francisco Quartin*, marin, baraque n° 3.

Sous ce numéro se trouvent plusieurs baraques contiguës, ou séparées par un espace étroit de quatre à cinq

pieds environ, habitées par les familles dont il va être question d'une manière succincte.

La première, celle d'Esteva Orsesa, jardinier, est composée de dix personnes, dont cinq ouvriers, le maître, la maîtresse et trois enfans. Ces derniers seuls n'ont pas eu la maladie épidémique de Gibraltar; les ouvriers l'ont éprouvée à une époque antérieure, et deux personnes ont été malades cette année; mais cette déclaration de la femme Orsesa, qui croit qu'on vient pour brûler ses meubles, est contredite par deux de ses voisins et un des jardiniers de la maison, qui assurent qu'aucune des dix personnes indiquées n'a été malade cette année. Le jardinier ajoute que deux d'entre elles seulement ont eu la fièvre épidémique antérieurement. Un ouvrier qui est de ce nombre va seul dans la ville vendre les légumes et il n'en rapporte rien.

Six personnes couchent dans une même chambre pavée, de huit pieds de long sur douze de large.

La seconde famille, celle d'Antonio Pescheca, est composée de deux personnes, le mari et la femme. Le mari a eu la fièvre épidémique; sa femme, qui est depuis dix-neuf ans à Gibraltar, ne l'a pas contractée, bien qu'elle soit toujours restée dans la ville pendant les épidémies qui y ont régné.

La famille d'Andrea Gritto, la troisième, est composée de cinq personnes, dont une seule, un enfant de dix-huit ans, a eu la fièvre épidémique à une époque antérieure; Gritto seul allait dans la ville. Ces cinq personnes couchent dans une pièce unique, de très-médiocre dimension.

La quatrième famille, celle de M. J. B. Viale, marchand, est composée de neuf personnes, dont deux, M. Viale et sa femme, ont eu la maladie régnante à une époque antérieure. Aucune n'a été malade, soit dans la ville, soit ici, où M. Viale demeure depuis trois mois et demi, dans deux petites pièces peu aérées, sans mauvaise

odeur. M. Viale est la seule personne qui ait été dans la ville; il en a reçu des biscuits en caisse, et n'a pas passé ses lettres par le vinaigre. Personne de la place ne venait le voir durant l'épidémie.

La dernière famille est celle de M. Francisco Quartin, marin; elle est composée de quatre personnes, dont deux enfans. Aucun n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Francisco Quartin, le seul qui ait eu la fièvre jaune antérieurement, a été dans la place pendant l'épidémie.

Une seule petite pièce sans odeur.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS.

N° 412.

Familles de *J. B. Solari*, de *Juan Buero*, jardinier, d'*Esteva Capello*, batelier, d'*Antonio Saravalle*, pêcheur, de *Steva Luego*, charretier, baraque n° 4.

Cinq familles occupent diverses baraques qui ont le même numéro.

La première, celle de J. B. Solari, est composée de deux personnes, lui et sa femme. Solari est ici depuis douze ans; il a été en Amérique, et on ne lui a jamais entendu dire qu'il eût eu la fièvre jaune. Sa femme, qui donne ces renseignemens aux soussignés, a été malade il y a un mois, n'ayant pas été à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie. Elle éprouva au début de sa maladie des frissons et des tremblemens mêlés de chaleur, de la céphalalgie et des douleurs dans les membres. La céphalalgie se prolongea dans la convalescence et dura quinze jours; il y eut quelques vomissemens le deuxième, à la suite d'une prise d'huile d'olive. La peau devint jaune à une époque que Mme Solari ne se rappelle pas d'abord,

qu'elle fixe ensuite au deuxième jour, et cette jaunisse ne fut dissipée qu'au onzième. La fièvre cessa quatre ou cinq jours après la première dose d'huile d'olive; les forces ne furent complétement rétablies qu'après deux semaines. Il n'y eut d'écoulement de sang par aucune voie, et Mme Solari ne garda le lit que par intervalles, dans la crainte que, si sa maladie venait à être découverte, on ne l'envoyât au lazaret.

Mme Solari alla voir sa belle-mère qui demeurait dans une baraque du village, l'avant-veille du jour où elle tomba malade, la veille de celui où cette belle-mère fut transportée à l'hôpital du lazaret où elle mourut (1), et elle y resta un jour entier, depuis le matin jusqu'au soir : sa mère, dont il sera question tout-à-l'heure, et qui est ici depuis quatre ans, lui donna des soins; aucune autre personne ne vint la voir durant sa maladie. Son mari cessa de coucher avec elle du moment qu'elle fut malade; mais il resta auprès d'elle et n'a pas cessé d'être bien portant depuis. Il n'avait pas été dans la place depuis le commencement de l'épidémie.

Suivant Mme Solari, sa belle-mère allait quelquefois chez Mme Spencer, et M. Galliano, ici présent, assure qu'elle y était presque constamment (2).

Une pièce unique, assez grande.

Toute cette déclaration a été faite aux soussignés par la femme Solari; mais Solari lui-même leur a dit, dans la séance du 6 janvier, qu'il avait eu la fièvre jaune à la Havanne; que sa femme fut malade pendant huit jours, qu'il ne coucha pas avec elle pendant les trois premiers; qu'elle tomba malade trois jours après que sa mère fut transportée à l'hôpital du lazaret.

La deuxième famille, celle de Juan Buero, jardinier,

(1) Voir le document n° 388.
(2) *Ibid*, n° 386.

est composée de treize personnes, dont neuf ouvriers. Buero a eu la maladie épidémique en 1804, deux autres personnes l'ont éprouvée en 1810 ou en 1813; c'est incertain pour une quatrième : aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Buero n'a pas été dans la ville depuis neuf mois, et à part deux personnes qui ont eu la fièvre épidémique antérieurement, et qui ont été à Gibraltar vendre les légumes, personne n'y est allé depuis le commencement de l'épidémie. Personne n'a été voir la femme Solari; toutes les provisions ont été faites au marché du village; les papiers ont été passés au vinaigre. Ceux qui allaient dans la ville n'y voyaient pas de malades; on le leur recommandait de n'en pas voir. Ils se lavaient la figure avec un peu d'eau et de vinaigre, et prenaient une petite quantité d'huile avant d'aller dans la place.

Aucune mauvaise odeur dans cette maison, qui est bien aérée et dans laquelle les animaux n'ont pas cessé d'être bien portans.

La famille d'Esteva Capello, batelier, la troisième, est composée de six personnes : Capello a eu la fièvre épidémique à la Havanne; sa femme l'a peut-être éprouvée en 1813; mais comme elle était extrêmement jeune alors, elle ne peut l'affirmer. M. Capello a souvent été dans la ville; un vieillard qui demeure chez lui y allait rarement; personne autre n'y allait. On n'a pas reçu ceux qui venaient de Gibraltar; personne n'a été chez la femme Solari, à part sa mère, Benedetta Capello, âgée de cinquante-trois ans, qui fait partie de la maison, et qui allait une ou deux fois par jour voir sa fille, près de laquelle elle restait un quart-d'heure, une demi-heure, une heure, suivant le besoin. Cette femme n'est pas allée chez la mère de Solari; elle dit que sa fille ne fut pas jaune, qu'elle eut quelques vomissemens.

La quatrième famille, celle d'Antonio Saravalle, pêcheur, est composée de cinq personnes, dont une seule,

Saravalle lui même, a eu la maladie régnante en 1804 : aucune n'a été malade cette année, n'a été à Gibraltar, ni n'en a reçu quoi que ce soit. Le poisson était vendu ailleurs.

Le logement consiste en une petite pièce avec une soupente, sans odeur. Les oiseaux n'ont pas cessé d'être bien portans.

La cinquième famille, celle de Steva Luego, charretier, est composée de quatre personnes, dont aucune n'a eu la fièvre épidémique antérieurement ; mais toutes ont été malades cette année : Luego et son fils à Gibraltar, il y a quatre mois environ ; sa femme et un autre de leurs enfans, une petite fille, âgée de quatre ans, ici, sans avoir été dans la place depuis le commencement de l'épidémie.

La femme Luego tomba malade quinze jours environ après son mari, qu'elle n'alla pas voir dans la ville, le fut pendant quatre à cinq, était parfaitement rétablie le vingt-unième. Au début, céphalalgie, douleurs dans le dos et dans les membres, frissons ; puis, au deuxième jour, vomissemens de matières verdâtres à la suite d'une dose d'huile de ricin, qui fut répétée une autre fois, renouvelée deux ou trois jours de suite. Elle garda très-incomplétement le lit pendant moins d'un jour entier, et ses voisines lui dirent qu'elle était un peu jaune-verdâtre. Elle ignore la cause de sa maladie, n'ayant pas été voir la femme Solari qu'elle ne connait pas, n'ayant rien reçu de cette femme, ne voyant personne. Les effets à l'usage de son mari pendant sa maladie n'avaient pas été lavés par elle, n'étant pas encore revenus à la maison, où son fils n'est rentré que le 25 décembre. Son mari n'y est pas encore, et elle ne l'a revu quelquefois qu'à distance, dans le jardin, cinquante jours après le début de sa maladie. Cette maladie l'avait beaucoup inquiétée.

La petite fille tomba malade deux ou trois jours après

sa mère, le fut pendant trois ou quatre, était parfaitement rétablie le cinquième ou le sixième, à part la faiblesse qui était considérable encore. Elle eut des frissons, des vomissemens spontanés, verdâtres, qui se renouvelèrent deux jours de suite à plusieurs reprises; elle fut jaune le deuxième jour, ne resta pas au lit, était ordinairement dans les bras de sa mère.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 413.

Familles de MM. *Picardo, Fraser,* propriétaire, et *Abrinès,* employé chez M. Danino, baraque n° 5.

De trois familles qui logent dans cette maison, l'une, celle de M. Picardo, est composée de vingt-une personnes, dont cinq, parmi lesquelles se trouve M. Picardo, ont eu la fièvre épidémique à une époque antérieure. M. Picardo seul a été dans la ville; tout le monde a été reçu indistinctement dans la maison. On n'y apportait rien de Gibraltar.

La famille de M. Fraser, propriétaire, est composée de trois personnes, dont aucune n'a eu la fièvre épidémique antérieurement ni n'a éprouvé la plus légère affection depuis l'établissement du cordon. Les provisions ont été faites au marché du Champ-Neutre; on n'a pas reçu de visites dans la maison, où il n'y a pas de mauvaise odeur, où les oiseaux n'ont pas cessé d'être bien portans.

La troisième famille, celle de M. Abrinès, employé chez M. Danino, comprend quatre personnes, dont deux, M. Abrinès et un domestique, ont eu la fièvre épidémique en 1804. Aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon. M. Abrinès va tous les jours dans la ville et couche ici : ses parens, et un petit nombre de personnes y

sont reçus. Le sucre, le café, le vin, viennent de Gibraltar et sont mis en place sans précautions. Les lettres sont passées au vinaigre.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis.

N° 414.

Thomas Bickers, soldat du 43e régiment, chez M. le consul de Toscane.

Les soussignés se sont de nouveau réunis chez M. le consul de Toscane, pour y compléter les informations prises au sujet du soldat dont il leur avait parlé (Thomas Bickers). Ce soldat couchait dans une espèce de hangar qui formait l'écurie de M. le colonel du 43e régiment, et qui se trouve à l'entrée du jardin de M. Parody. Quatre hommes, dans le commencement de l'épidémie, trois ensuite, habitaient aussi cette espèce de hangar; ils n'ont cessé de jouir d'une santé parfaite, et c'est dix jours environ après leur arrivée que Thomas Bickers tomba malade. On le transporta le troisième jour de sa maladie dans une tente d'observation, d'où il fut évacué le quatrième dans l'hôpital où il mourut. Il éprouva au début des douleurs dans les membres, de la céphalalgie, des frissons; des vomissemens succédèrent à l'administration d'une certaine quantité de sel d'Angleterre et de quelques pilules; bientôt les selles devinrent très-fréquentes et très-incommodes, le ventre fut très-douloureux; les yeux étaient jaunes et injectés à la fin du deuxième jour de la maladie, ou au commencement du troisième. Les camarades de Thomas Bickers, qui font aux soussignés la déclaration actuelle, lui donnèrent des soins. Thomas avait été dans la ville dans les dix jours qui précédèrent le début de sa maladie, et y était même allé la veille, à cheval, une fois pour accompagner son maître

et une autre fois seul : ses camarades eux-mêmes y allaient fréquemment et nécessairement pour les fourrages ; l'un d'eux était presque constamment auprès de Thomas Bickers, et ils n'ont pas vu les gens de M. Parody lui donner des soins. Un des domestiques de M. Parody, appelé, dit que Tomaso était chargé du soin des vaches qui se trouvaient dans une espèce de hangar parallèle à celui où étaient les chevaux, et qu'il donna du thé au malade qui lui avait demandé à boire. M. Parody, ici présent, déclare que Tomaso fut malade après Thomas Bickers ; et l'un des camarades de ce dernier assure le contraire, ajoutant qu'il lui avait conseillé de ne pas approcher Tomaso qui était malade. A quoi M. Parody répond que son domestique était pâle et maigre ; et le soldat dit, à son tour, qu'à l'époque dont il s'agit Tomaso avait beaucoup de diarrhée. Le cuisinier de M. le colonel Haverfield apporta du bouillon à trois ou quatre reprises différentes à Thomas Bickers ; aucune autre personne que celles dont il vient d'être question ne prit soin de lui.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 415.

Famille de *José Bageta*, laiterie de M. le gouverneur.

José Bageta, bouvier, et sa famille, en tout six personnes, habitent cette baraque : aucune d'elles n'a eu la fièvre épidémique antérieurement ; aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Depuis lors aussi Bageta a été quelquefois dans la ville, ordinairement une fois par mois : il n'a reçu personne venant de la place avant le 25 décembre ; toutes les provisions étaient faites au marché du Champ-Neutre, pendant l'épidémie.

Point de mauvaise odeur, point d'animaux malades dans cette baraque, qui est composée de deux pièces.

Le 6 janvier 1829-

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 416.

Famille de Mme *Osborne*, veuve d'un soldat de l'artillerie, baraque sans numéro.

Mme Osborne, veuve d'un soldat de l'artillerie, et ses deux enfans, habitent cette maison. Son mari, mort depuis l'épidémie, allait fréquemment dans la ville et tomba malade en venant de monter la garde à la porte de Terre. Déjà un peu indisposé le jour précédent, il éprouva au début des frissons, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres : fut transporté le troisième jour de l'affection à l'hôpital de l'artillerie, où il mourut le quatrième, après être devenu jaune et avoir eu le vomissement noir. Madame Osborne soigna son mari dans les deux jours qui précédèrent sa translation à l'hôpital, eut une légère indisposition après son départ, de la céphalalgie et quelques autres syptômes si peu graves qu'elle ne se les rappelle pas. Ses enfans n'ont pas cessé d'être bien portans; n'approchaient pas leur père; leur mère les en éloignait, et Mme Osborne ne reçut pas de visite pendant la maladie de son mari, qu'elle desirait cacher. Les vêtemens, les draps et le lit qui avaient servi à ce dernier furent mis à l'air pendant une semaine; la maison blanchie à la chaux et lavée par la veuve elle-même.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 417.

Mme *Martha Miller,* blanchisseuse, baraque sans numéro.

Cette baraque est occupée par Mme Martha Miller, blanchisseuse : elle a éprouvée la fièvre épidémique cette année et en a été traitée à l'hôpital civil ; elle est ici depuis sa convalescence.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 418.

Famille de *Jacomo Muro,* blanchisseur, baraque sans numéro.

Jacomo Muro, blanchisseur, loge dans cette baraque avec sa famille, en totalité dix-sept personnes, dont huit hommes et quatre enfans. Une seule de ces personnes a eu la maladie régnante à une époque antérieure ; une autre a été malade depuis le commencement de l'épidémie dans le cours de novembre : celle-ci (Juan de Breta) éprouva au début des frissons, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres et à l'épigastre. Ses évacuations alvines furent mêlées de sang ; de Breta eut des vomissemens d'un vert obscur, des sueurs copieuses, un peu de dysurie ; fut malade pendant huit jours, transporté à l'hôpital au troisième ; long-temps faible, de manière que ses forces ne sont pas encore parfaitement rétablies.

Juan de Breta avait été quelquefois dans la ville depuis l'établissement du cordon, il y avait travaillé une journée entière, deux ou trois semaines avant de tomber malade, et n'y avait pas été depuis. Avant comme après sa maladie, on l'occupait à laver du linge qui avait servi à des soldats

malades, dont l'affection avait eu une terminaison heureuse; et le maître de la maison, ici présent, dit qu'on ne lave chez lui que du linge lavé d'abord à l'eau de mer, ce qui est conforme à ce que dit Juan de Breta, qui assure n'avoir jamais lavé dans cette maison que du linge de seconde eau. Ceux qui lavent ce linge à la mer ne viennent pas dans cette baraque : il y est conduit par un Portugais qui a eu la maladie épidémique à une époque antérieure. Juan allait souvent à la taverne avant de tomber malade; il n'y a été que rarement depuis. Les provisions ont été faites à Gibraltar; d'où on n'a pas reçu de visites; trois hommes y avaient été avec de Breta le dernier jour qu'il y alla; mais depuis sa maladie personne n'y est entré.

De Breta couchait sur des couvertures d'hôpital, qui furent lavées après sa sortie de la maison, où il travailla encore pendant les deux premiers jours de l'affection, sans se plaindre, de manière qu'on ne s'aperçut qu'il était malade que parce qu'il mangeait et travaillait moins que de coutume.

On plaça le drapeau jaune sur la baraque, quand de Breta en sortit.

Cette baraque et la précédente sont placées contre le cimetière, au Midi.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 419.

Famille de *José Lagustera*, pêcheur.

Cette famille est composée de José Lagustera, pêcheur, et de sa famille, en tout six personnes, dont quatre enfans. Le père a eu la fièvre épidémique en 1804, la

mère et une de ses filles ont été malades à la Nouvelle-Orléans et paraissent y avoir eu la fièvre jaune. Personne n'a été malade depuis l'établissement du cordon. José Lagustera va dans la ville tous les jours; sa femme ignore s'il y a vu des malades; elle n'y a été qu'une fois depuis les premiers jours de septembre, sa fille deux ou trois. Personne n'a été admis à l'intérieur de la maison, et si l'on a fait venir du sucre de Gibraltar, dans le commencement de l'épidémie, on a fait depuis toutes les provisions au marché du Champ-Neutre.

Cette baraque consiste en une petite pièce.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 420.

Famille d'*Antonio Santo,* cuisinier d'un négociant, baraque sans numéro.

Antonio Santo, cuisinier d'un négociant de Gibraltar, habite cette baraque avec ses six enfans agés de dix mois à douze ans. Il a eu la fièvre épidémique en 1813, sa femme a été malade, il y a un mois et demi, et est morte après dix jours de souffrance. Elle éprouva, au début, des frissons, puis des nausées, et vomit promptement tout ce qu'elle prenait. Les nausées étaient continuelles; la matière des vomissemens jaunâtre et verdâtre; il y eut du hocquet dans les trois derniers jours de la vie; la malade ne fut pas jaune, la chaleur était vive le soir, il n'y eut pas de douleurs de tête, ou plutôt la malade ne s'en plaignit pas; elle n'accusait que des douleurs de sein : elle cessa de nourrir l'enfant qu'elle allaitait, du moment qu'elle tomba malade, resta de six à sept jours au lit, et M. Merino, qui lui

donna des soins, dit qu'elle avait la fièvre régnante. L'autorité ne fut instruite de la maladie de la femme Santo qu'après sa mort. On fit mettre dès ce moment un drapeau jaune sur la maison, et la famille fut transportée dans des tentes d'observation, où elle resta pendant quatorze jours.

La femme Santo n'avait pas été dans la ville depuis l'établissement du cordon. Son mari y avait été tous les jours.

Un de ses enfans eut de la céphalalgie; mangea peu pendant vingt-quatre heures, trois jours après la mort de sa mère, sans cesser de sortir de la baraque.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU

TROISIÈME SECTION.

BARAQUES DE L'EST.

§ I.

BARAQUES SITUÉES AU VOISINAGE DE LA TOUR DU DIABLE.

N° 421.

Famille de M. *Charles Corton,* négociant, baraque n° 17.

M. Charles Corton, négociant, habite cette baraque avec sa famille, en totalité huit personnes, dont six enfans de seize mois à seize ans et demi. Corton a eu la fièvre épidémique en 1814, et a encore été malade il y a trois mois dans cette baraque. A cette époque, il allait tous les jours dans la ville, où il dirigeait, dans le XXIVe district, des hommes employés aux fumigations. Vers le 1er octobre,

il éprouva, en regardant dans une fosse d'aisance, pour savoir si l'on y avait jeté de la chaux vive, une sensation pareille à celle qu'on éprouve dans l'ivresse : il eut, dès le début, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres, puis à l'épigastre, et, dans la soirée du même jour, des vomissemens spontanés, des selles copieuses sans frissons préalables. Ces deux symptômes se répétèrent pendant la nuit. Il y eut encore quelques vomissemens le lendemain, trois heures après la prise d'une dose d'huile de ricin (deux onces), et ils reparurent spontanément de loin en loin le reste du jour et le suivant. Les selles, qui furent liquides les deuxième et troisième jours de la maladie, étaient alternativement jaunes, blanches et noires : les sueurs furent copieuses à la même époque pendant la nuit; les yeux jaunes les premier et deuxième jours; la peau ne le fut à aucune époque; la chaleur fut forte pendant trente-six heures. Corton cessa d'être alité le quatrième jour, travailla le cinquième, mais ne recouvra pas entièrement ses forces pendant les six jours qui suivirent, et après lesquels il tomba de nouveau malade.

Alors il avait recommencé les fumigations. Il éprouva au début, au moment où il entrait dans une chambre dont les portes et fenêtres étaient fermées, et d'où l'on venait d'enlever le cadavre d'un homme mort après le vomissement noir, un sentiment d'ivresse plus marqué que la première fois; il prit aussitôt un verre d'eau-de-vie, et eut, en revenant à cheval chez lui, des frissons et des tremblemens qui furent remplacés, après une demi-heure de séjour au lit, par une chaleur intense qui persista pendant vingt-quatre heures. Cette fois, il n'eut pas de vomissemens; des selles copieuses succédèrent à un purgatif, de la même couleur que celles qui avaient eu lieu dans la première affection. Il y eut des sueurs abondantes la nuit du premier au deuxième jour, et Corton aurait pu se lever à

la fin de ce dernier. Cependant il fut transporté le troisième, avec sa famille, à l'hôpital du lazaret ou dans des tentes d'observation, et il y resta deux jours, après lesquels on décida qu'il n'avait pas la fièvre jaune.

Ses enfans ne l'approchaient dans aucune de ces deux maladies, et sa femme, qui n'avait pas eu la fièvre jaune, s'abstint de lui donner des soins. Tous continuèrent à jouir d'une bonne santé. M. Sewell dit que Corton avait eu la fièvre jaune dans sa première maladie seulement, et M. Foote, qui lui donna des soins en 1814, lui déclara à la même époque qu'il avait eu la fièvre jaune.

Ultérieurement à cette réunion, l'un des soussignés a desiré qu'une nouvelle question fût adressée à Mme Corton, relativement aux soins qu'elle aurait pu donner à son mari, et Mme Corton a répondu qu'elle avait donné des soins à son mari dans ses deux maladies.

Les 6 janvier et 5 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 422.

Familles d'*Hagerty*, sergent en retraite, et de *James Noel*, commis, baraque n° 16.

Hagerty, sergent en retraite, sa femme et deux enfans, occupent une partie de cette baraque; personne d'entre eux n'a eu la maladie régnante. Hagerty, qui a eu des fièvres intermittentes à Flessingue, fut malade, il y a un mois environ, éprouva au début de la faiblesse, de la sensibilité au froid, une sueur copieuse pendant la nuit, de l'anorexie. Pendant les quinze jours qui suivirent, les sueurs furent abondantes pendant la nuit, les frissons se renouvelèrent irrégulièrement, et cessèrent enfin à cette époque, à la suite de l'administration du sulfate de quinine

qui fut ordonné par M. le Dr Barry. Hagerty, qui est chargé de faire les provisions de M. le gouverneur, allait tous les jours dans la ville pendant la durée de l'épidémie, n'y voyait pas de malades et ne prenait pas de précautions en en revenant à ce que sache sa femme. Elle et ses enfans n'y ont pas été une seule fois. Personne n'entrait dans la baraque, et l'adjudant de la garnison avait ordonné à Hagerty de ne pas dépasser le marché de la Porte-de-Mer.

Un commis, James Noel, habite l'autre partie de la baraque avec sa femme et deux enfans. Sa femme croit qu'il a eu la fièvre jaune en 1804; elle-même a été malade pendant trois jours, en 1813, durant l'épidémie, et n'est pas sûre d'avoir éprouvé la maladie régnante alors. Un de ses enfans eut la coqueluche au commencement de l'épidémie de l'année dernière; l'autre a constamment joui d'une bonne santé. Mme Noel eut à la même époque de la céphalalgie et des vomissemens, et, vingt-quatre heures après, elle se portait parfaitement bien. Elle n'a pas été une seule fois dans la ville pendant la durée de la fièvre jaune; son mari y allait tous les jours; elle ne recevait personne, et ses enfans n'allaient que chez M. Corton, qui habite une baraque voisine (1) : elle y alla elle-même sans ses enfans. Son mari donna des soins à M. Corton. Elle ignore s'il a vu des malades dans la ville.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 423.

Famille de *José de la Cruz,* porteur d'eau, baraque n° 20.

José de la Cruz, porteur d'eau, sa femme et un enfant, habitent cette baraque. Cruz seul a eu la fièvre

(1) Voyez le document précédent.

jaune en 1813. Toute la famille a joui d'une bonne santé depuis le commencement de l'épidémie. La mère et son fils (âgé de six ans) n'ont pas été dans la ville; le père y allait souvent, mais n'y voyait pas de malades. La mère faisait peu de visites.

Une petite pièce compose cette baraque, où Cruz loge depuis quinze ans, et a toujours été bien portant.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 424.

Famille de M. *José Scotto,* négociant, baraque n° 15.

M. José Scotto, négociant, occupe cette baraque avec sa famille, en tout six personnes, dont deux enfans de quatorze à neuf ans. Aucune n'a éprouvé la fièvre jaune à une époque antérieure, aucune n'a été malade cette année, depuis le commencement de l'épidémie. On n'a reçu de visites de Gibraltar que dans les deux dernières semaines; les provisions ont quelquefois été faites dans la ville, mais le papier qui enveloppait le sucre et le café a été invariablement jeté : les lettres et l'argent étaient passés par le vinaigre. Personne de la maison n'a été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie.

On n'a pas senti de mauvaise odeur dans la maison.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 425.

Famille de *Benito Liveri,* marin, baraque n° 14.

Cette baraque, qui est composée d'une pièce de neuf pieds carrés environ, est occupée par Benito Liveri, marin, et sa famille, en totalité neuf personnes, dont six enfans et un neveu, âgé de vingt-quatre ans. Liveri a eu la fièvre jaune en 1813, sa femme, en 1814; les autres ne l'ont pas éprouvée et n'ont pas cessé de se bien porter depuis le commencement de l'épidémie. Personne n'a été dans la ville depuis cette époque, à part Liveri, encore y allait-il le plus rarement possible, en sorte qu'il était quelquefois un mois, cinq semaines sans y entrer. Il en a rarement rapporté quelques livres de vermicelle, et rien de plus.

Il n'y a point de mauvaise odeur dans cette chambre. Les animaux domestiques n'ont pas été malades.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 426.

Famille de *Custodio Gonzalez*, chaufournier, baraque n° 17.

Un chaufournier, Custodio Gonzalez, habite cette baraque avec sa famille, en tout cinq personnes, dont un enfant de dix jours. Gonzalez et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1813. Ses trois enfans, dont le plus âgé a neuf ans, n'ont pas cessé de jouir d'une excellente santé depuis le commencement de l'épidémie. Gonzalez a souvent été dans la ville, sans y voir de malades. Il en a rapporté

des provisions, du sucre, dont il jetait le papier; jamais il n'en a tiré de vêtemens. Ses enfans et sa femme n'ont pas quitté le Champ-Neutre.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 427.

Famille de *Joannès Rodriguez*, boucher, baraque sans numéro.

Joannès Rodriguez, boucher, habite depuis trois mois cette baraque avec sa famille, en totalité sept personnes, dont deux enfans, l'un desquels n'a que dix-huit jours. La mère de Rodriguez et une autre personne de la famille ont eu la fièvre jaune en 1804. Rodriguez et un enfant âgé de dix ans, fils de Maria Quartin sa belle-sœur, ont été malades dans la baraque qu'ils habitaient avant les trois mois indiqués. Les autres personnes ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Rodriguez allait tous les jours dans la ville à cette époque, l'enfant n'y allait pas, et il tomba malade quatre jours avant son oncle.

L'enfant éprouva au début des frissons mêlés de chaleur, de la céphalalgie, des nausées et des vomissemens qui furent provoqués par de l'eau tiède. Les vomissemens se renouvelèrent deux ou trois fois; il y eut des douleurs à l'épigastre et dans d'autres parties du ventre, des sueurs copieuses les deux premiers jours Les matières fécales et l'urine furent jaunes; les yeux et toute la surface du corps offrirent la même couleur; la jaunisse dura vingt jours, la chaleur sept, et l'enfant fut alité pendant les premières quarante-huit heures. M. Méry le vit sans s'expliquer sur la nature de sa maladie, et M. Gaspar, qui l'observa dans le déclin de l'affection,

dit qu'il avait la fièvre épidémique. La mère était très-liée avec une dame Josefa Santacana (1), qui demeurait près d'elle, à cinquante pieds de distance en ligne droite, environ, et qui mourut trois jours avant que son enfant ne tombât malade. Elle avait été la voir plusieurs fois, toujours sans ce dernier, alors même que le médecin avait défendu aux autres personnes de venir, et elle assista à ses derniers momens. Mme Quartin trouva les yeux de Mme Santacana jaunes; mais la peau ne lui parut pas avoir la même couleur. En revenant de la voir elle ôtait ses vêtemens, sa chemise même, et elle se lava après la mort de son amie. D'ailleurs toutes les personnes de la maison avaient, avec l'enfant malade, les mêmes relations qu'auparavant.

M. Rodriguez tomba malade, comme il a été dit ci-dessus, quatre jours après son neveu, éprouva dès le début, dans la matinée, des douleurs universelles, de la céphalalgie, des frissons qui furent bientôt remplacés par une chaleur qui dura trois jours. Il y eut des sueurs copieuses, les yeux furent d'un jaune de safran le cinquième jour de sa maladie; il n'y eut pas de vomissemens. La convalescence fut assez longue, Rodriguez fut quinze jours sans pouvoir travailler. Cet homme couchait dans la même chambre que son neveu, à dix pieds de distance environ.

Rodriguez ne recevait personne de Gibralrar. Sa belle-sœur alla trois fois dans la place avant la maladie de son enfant.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

---

(1) Voir le document n° 438.

N° 428.

Famille de Mme *Anna Alo,* baraque n° 11.

Cette baraque est occupée depuis quinze jours seulement par Mme Anna Alo, deux enfans et un domestique. Mme Alo a eu la fièvre jaune à Gibraltar à une époque antérieure; personne de sa maison n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Elle était dans la baie avant de venir ici.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 429.

Famille d'*Antonio Pastori,* baraque n° 12.

Antonio Pastori, sa femme et un enfant habitent cette baraque. Ce dernier a eu la fièvre épidémique de Gibraltar cette année, au Sud; ses père et mère l'ont eue à une époque antérieure.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 430.

Bartolomé de Mora, baraque sans numéro.

Cette petite baraque, sale, un peu au-dessous du sol, et dont les planches sont mal jointes, est habitée par Bartolomé de Mora et deux autres hommes qui s'occupent avec lui de la préparation des intestins des animaux; aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune dans les années antérieures;

un seul a été malade cette année, en octobre, huit ou dix jours après avoir été à Gibraltar, où il resta vingt-quatre heures seulement, ayant eu, au début, des frissons, puis une chaleur vive, des évacuations alvines abondantes, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres et autour de la poitrine, sans nausées, sans vomissemens, sans douleurs à l'épigastre, sans altération de la couleur de la peau, de manière que, les premières vingt-quatre heures passées, il travaillait comme à l'ordinaire.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 431.

Carlo Maria, saleur de poisson, baraque sans numéro.

Carlo Maria, saleur de poisson, et quatre autres personnes habitent cette baraque depuis un mois et n'ont pas été malades.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 432.

Bernardo Valeto, saleur de poisson, baraque sans numéro.

Un autre saleur de poisson, Bernardo Valeto, occupe cette baraque depuis l'épidémie, avec vingt-deux personnes; dont trois, deux hommes et une femme, ont eu la fièvre jaune en 1813 et 1814. Aucun n'a été malade cette année. Valeto n'est pas allé dans la ville avant le commencement du mois dernier; il a reçu quelques comestibles et du sucre de Gibraltar; il jetait les papiers qui les enveloppaient, passait ses lettres par le vinaigre dans le

commencement de l'épidémie. Il a reçu des visites de la place depuis huit ou dix jours seulement. Les vingt-trois personnes couchent, depuis la formation du cordon, dans l'atelier qui a trente-trois pieds anglais de long sur vingt-six de large et onze pieds de haut environ.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 433.

Famille d'*Andrea Consellero,* marchand de vin, baraque sans numéro.

Deux familles, ayant pour chef Andrea Consellero, marchand de vin dans la ville, et composées de dix personnes, habitent cette baraque. Trois de ces personnes ont eu la fièvre jaune antérieurement; une jeune fille est tombée malade, il y a trois mois, dans une tente où se trouvaient deux de ses frères et un domestique qui avait eu la fièvre épidémique dix jours après avoir été à Gibraltar, et elle garda le lit pendant douze. Au début, céphalalgie, vomissemens spontanés pendant la nuit, douleurs universelles. Les vomissemens se renouvelèrent dans la suite après l'administration de quelques purgatifs, la chaleur fut forte pendant cinq à six jours; il n'y eut point de jaunisse, les sueurs furent abondantes. Les matières fécales furent toujours jaunes. M. Merino, qui vit la malade, déclara qu'elle avait la fièvre sans en désigner la nature, et le père de la jeune fille sut que sa maladie était la suite d'une indigestion causée par des sardines, dont elle avait mangé une grande quantité le jour même où elle tomba malade.

Les autres enfans qui étaient dans la tente continuèrent à se bien porter, et M. Merino avait engagé à ne prendre aucune précaution à leur égard.

On a reçu depuis trois mois des provisions de Gibraltar,

en ayant soin de verser les effets dans un grand vase : une des deux familles recevait des visites de Gibraltar.

La baraque est grande et sans odeur.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 434.

Établissement de M. *Trennery*, destiné à l'engraissement des bœufs.

Cet établissement est composé d'un corps-de-logis destiné au logement du maître, et de plusieurs très-grandes écuries, séparées par de larges cours, et il peut contenir trois cents bœufs.

On y compte maintenant quinze personnes, M. et Mme Trennery, cinq enfans, deux domestiques et six ouvriers. Il y en avait vingt-cinq dans le fort de l'épidémie, mais le nombre des bœufs étant devenu moins considérable depuis lors, plusieurs ouvriers ont quitté l'établissement. Aucune des personnes indiquées, à part M. Trennery, n'a eu la fièvre épidémique de Gibraltar à une époque antérieure, aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon. M. Trennery et son fils ont été une fois à Gibraltar depuis, pas davantage. Il était expressément défendu d'y aller, et un ouvrier, ayant violé cette défense, a été renvoyé sur-le-champ. M. Trennery ne donnait la main à personne, n'acceptait de tabac de qui que ce fût, n'a pas reçu de provisions de la place, si ce n'est un baril de vinaigre, il y a dix jours; les papiers étaient passés par le vinaigre, la maison parfumée tous les jours avec du vinaigre jeté sur un fer chaud.

Un mois après l'établissement du cordon, trente-six bœufs, qui occupaient une des écuries de la maison, perdirent l'appétit. Défense fut faite alors aux habitans du Terrain-Neutre de déposer dorénavant les excrémens autour de

ces écuries, et après l'enlèvement des ordures qui y étaient, les bœufs recommencèrent à manger. Aucun de ces animaux ne mourut.

Les écuries, qui forment des parallélogrammes très-allongés, sont pour la plupart entourées de fumier.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 435.

Famille de M. *Barbasano,* capitaine de bâtimens, baraque sans numéro.

Deux familles, dont une a pour chef M. Barbasano, capitaine de bâtimens, et qui sont composées de quatorze personnes, habitent cette baraque. Le capitaine a éprouvé la fièvre jaune à Porto-Ricco où il a vomi noir; il était à Gibraltar en 1804 et en 1813, et il n'y a pas été malade. Personne n'a cessé d'être bien portant ici depuis l'établissement du cordon. M. Barbasano a été souvent dans la ville, et en revenait sans précautions; il est le seul qui y ait été. A part le pain, la viande et le vin, on ne faisait aucune provision à Gibraltar. On ne recevait personne.

Il y a devant la maison, à droite et à gauche, à deux ou trois pieds de distance, des eaux croupissantes qui, dit-on, ne donnent pas d'odeur.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 436.

Famille de *Los Santos,* boucher, baraque sans numéro.

Los Santos, boucher, sa femme et deux enfans habitent cette baraque. Los Santos et sa femme ont eu la maladie régnante à une époque antérieure. Eux et leurs enfans

ont été bien portans depuis le commencement de l'épidémie. Los Santos a été vendre sa viande dans la ville tous les jours, ne recevait rien de Gibraltar. Pas de mauvaise odeur dans sa maison.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 437.

Famille de *Juan-Baptista Rovera*, boucher, baraque sans numéro.

Juan-Baptista Rovera, boucher, fournisseur des bâtimens de guerre, et six personnes, parmi lesquelles quatre femmes, habitent cette baraque. Tous ont eu la fièvre épidémique à une époque antérieure, à part une femme de quarante-cinq ans.

Il y a, des deux côtés d'une cour étroite, une écurie destinée aux bœufs.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 438.

Famille de *Lazaro Bageto Crooks*, boucher, baraque sans numéro (1).

Lazaro Bageto Crooks, propriétaire, boucher, habite cette baraque avec sa famille, en tout sept personnes, dont trois ont eu la fièvre épidémique à une époque antérieure. M. Crooks, qui l'a éprouvée, allait tous les jours dans la ville pendant le règne de l'épidémie. Au commencement de septembre il y avait quinze personnes dans la maison, parmi lesquelles dix avaient eu la fièvre jaune à une époque antérieure; et de ces quinze personnes une est morte,

(1) Ce Lazaro Bageto Crooks est le même dont il est question dans le document 59.

Mme Santacana, et sept sont rentrées à Gibraltar depuis le six du mois dernier.

Des huit personnes qui ne faisaient pas partie de la famille, mais qui habitaient la même maison que M. Crooks, deux ont été malades depuis l'établissement du cordon; Mme Santacana qui est morte, et un de ses enfans âgé de huit ans. Ils quittèrent la ville en même temps, vers le commencement de septembre, et tombèrent malades, l'enfant six jours aprés avoir quitté la ville, un jeudi; sa mère, le dimanche suivant. Ils n'étaient pas retournés à Gibraltar depuis leur sortie.

Après un repas copieux, l'enfant eut beaucoup de céphalalgie, puis des vomissemens qui se répétèrent trois jours de suite. Il garda le lit pendant le même temps, n'eut ni vomissemens, ni jaunisse; on ignore les autres symptômes. M. le Dr Méry déclara que le malade, auquel il donna des soins, avait eu la fièvre jaune. Il demeurait dans la ville près de l'église catholique, dans une maison de M. Benoliel, où il n'y avait pas de malades lors de son départ, et il coucha avec sa mère durant le cours de son affection.

Mme Sautacana mourut le septième jour de sa maladie, ayant gardé le lit dès le début, étant seule alors dans un espèce de magasin au premier avec son fils. Quelques personnes la virent dans les six premiers jours de son affection; le Dr Méry ne le permit, le septième, qu'à son amie, Mme Quartin. On ignore si elle a été jaune, si elle a eu des vomissemens noirs. Elle n'avait pas éprouvé la moindre indisposition avant de tomber malade (1).

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

---

(1) Voir le document n° 427.

N° 439.

Famille de *Baccia Bageto,* boucher, baraque sans numéro.

Cette baraque est occupée par M. Baccia Bageto, boucher et par deux familles, en tout seize personnes, dont une a eu la maladie régnante en 1813. Aucune n'a été malade cette année. M. Bageto n'a été dans la ville que depuis la cessation de l'épidémie : une domestique, atteinte de fièvre jaune antérieurement, y a été tous les jours, rentrait dans la maison sans précaution et embrassait les enfans qui n'ont pas cessé de jouir d'une bonne santé.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 440.

Mme *Fitz-Gerald,* négociant, baraque sans numéro.

Mme Fitz-Gerald, négociant, habite cette baraque avec sa famille, en tout six personnes. Elle a eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Son mari tomba malade dans la ville, mourut ici, le lendemain de son arrivée, le 30 septembre, et les médecins qui le virent, MM. Foote et Gillkrest, éprouvèrent quelque doute sur le caractère de son affection qui dura vingt-quatre jours, dont quinze furent passés au lit. Il eut de la céphalalgie, des douleurs universelles, dès le début, et du délire du second jour de la maladie au vingt-unième. Les facultés de l'intelligence n'étaient pas encore parfaitement rétablies dans les trois jours qui précédèrent sa mort. Cet homme était un grand buveur. Ses enfans n'ont cessé d'être bien portans. Personne n'a été

dans la ville; le frère de Mme Fitz-Gerald en venait tous les jours, et caressait les enfans comme à l'ordinaire.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

§ II.

BARAQUES SITUÉES AU PIED DE LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU ROCHER.

N° 441.

Famille de la veuve *Catalina Perez*, 1re baraque.

La veuve Catalina Perez habite une de ces baraques avec ses enfans et petits-enfans, en totalité cinq personnes. Elle a eu la fièvre jaune en 1804, sa fille et son gendre l'ont éprouvée en 1813. La famille a constamment joui d'une bonne santé depuis le commencement de l'épidémie. Le mari de la jeune femme a une boutique au Champ-Neutre et va quelquefois dans la ville. Aucune autre personne n'y est allée. Les provisions ont été faites au Terrain-Neutre.

Toute la famille couche dans cette baraque qui consiste en une petite pièce de sept à huit pieds carrés environ, en partie sous le rocher.

Le 6 janvier 1839.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 442.

Famille de *Juan Olivar*, mégissier, 2e baraque.

La seconde de ces baraques a neuf pieds carrés environ, et, comme la précédente, elle est un peu enfoncée dans le roc, de deux ou trois pieds environ. Juan Olivar, mégissier, et sa famille, en tout sept personnes, l'habitent depuis le

commencement de l'épidémie. Aucun d'entr'eux n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, aucun n'a été malade depuis l'établissement du cordon, n'a été dans la ville, ni n'a reçu de visites. Olivar vend ses peaux préparées, au Champ-Neutre, et tient celles qui sont fraîches à la mer pendant un certain temps, pour les priver de toute mauvaise odeur.

La porte de la baraque est toujours ouverte dans le jour, et la fenêtre, qui a environ quinze pouces carrés, l'est souvent.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chrrvin, Louis, Trousseau.

N° 443.

Beatrice Gonzalez, veuve, 3e baraque.

Une troisième baraque est occupée par la veuve Béatrice Gonzalez, qui a eu la fièvre jaune en 1813. Cette baraque est suffisamment grande pour une seule personne, et est en partie couverte par le rocher.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 444.

Famille de *Juan Sanchez,* garçon boucher, 4e baraque.

Juan Sanchez, garçon boucher, habite la quatrième de ces baraques avec sa famille, en tout sept personnes, dont cinq enfans de quatorze ans à deux ans et demi, qui n'ont pas eu la fièvre jaune dans les années antérieures. Sanchez et sa femme l'ont éprouvée, dans les environs de Malaga, en 1804. Tous ont joui d'une excellente santé de-

puis le commencement de l'épidémie. Sanchez, seul, depuis six mois, a été dans la ville pour y vendre de la viande, et il y est tous les jours. Il n'y a pas vu de malades, et, avant d'entrer dans sa maison, il quittait ses habits qu'il remettait, lavés, le lendemain. Personne autre n'a été dans la place.

Trois petites pièces bien propres composent cette baraque.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 445.

Famille de *José Gomez*, garçon boucher, 5e baraque.

La cinquième baraque est habitée par José Gomez, garçon boucher, et sa famille, en tout cinq personnes, dont trois enfans d'un an à six ans. Gomez et sa femme ont eu la fièvre jaune antérieurement, à Malaga ou ici; leurs enfans ont joui constamment d'une bonne santé depuis l'établissement du cordon. Gomez a été dans la ville tous les jours, y a vu un de ses amis malades, ayant le vomissement noir, et il a brûlé les vêtemens qu'il avait ce jour-là. Les autres jours il quittait ses habits, sa chemise même, en rentrant, et les remettait le lendemain matin.

Baraque basse, sèche, de six pieds carrés environ, enfoncée de quatre pieds dans le rocher.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 446.

Famille de *José Martin*, journalier, 6ᵉ baraque.

Un nègre, José Martin, journalier, attaché au service des casernes, sa femme et un enfant, occupent la baraque voisine. Martin et sa femme ont eu la fièvre jaune à Cadix ou à Gibraltar : leur enfant n'a pas cessé d'être bien portant depuis le commencement de l'épidémie. Martin a été dans la ville tous les jours sans y voir de malades. Il n'a pas reçu de provisions de Gibraltar ; on n'en est pas venu le voir dans sa baraque qui est composée de deux petites pièces non enclavées dans le rocher.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 447.

Famille de *José Demira*, domestique, 7ᵉ baraque.

La septième et dernière des baraques dont il s'agit est occupée par un domestique, José Demira, sa femme et un enfant; elle est d'une médiocre étendue. Demira et sa femme ont eu la fièvre jaune en 1804; leur fils, âgé de dix-neuf ans, ne l'a point éprouvée, et a constamment joui d'une bonne santé depuis le principe de l'épidémie. Demira qui est resté en Espagne jusqu'au 16 octobre, n'a pas été dans la ville depuis, sa femme et son fils non plus. Aucune provision n'a été faite à Gibraltar.

Le 6 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

§ III.

BARAQUES DESTINÉES A LA PRÉPARATION DU THON, SITUÉES SUR LE RIVAGE ORIENTAL DU CHAMP-NEUTRE.

N° 448.

Familles de *José Bageta*, marchand de comestibles, et de *Domingo Fajani,* baraque n° 5.

José Bageta, marchand de comestibles, habite cette baraque avec sa famille, en tout quatre personnes, dont deux enfans. Deux femmes ont eu la fièvre jaune antérieurement; personne n'a été malade cette année, ni n'a été dans la ville. On ne reçoit pas, depuis trente jours, des provisions avec le papier qui les enveloppe, ce qu'on ne faisait pas auparavant.

Pièce unique, grande, ayant une odeur de poisson très-prononcée.

Une autre famille, celle de Domingo Fajani, partage cette baraque avec la précédente. Composée de cinq personnes, elle a pris les mêmes précautions que la famille de Bageta, si ce n'est qu'elle n'a reçu aucune provision de Gibraltar.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 449.

Baraque n° 6.

Trois familles, composées de dix-sept personnes communiquant ensemble, habitent cette baraque. Trois d'entre elles ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure; une

autre, M[me] Isabella Trorijana, a été malade il y a deux mois et demi, après avoir été faire visite, dans le jardin de M. Parody, à une de ses amies, dont elle ne se rappelle pas le nom. Le jour même où elle la vit, en octobre, (elle n'avait pas été dans la ville depuis le commencement de l'épidémie), elle éprouva, au début, des douleurs dans la cuisse et dans l'aîne du côté droit, puis dans le ventre, des frissons suivis d'une chaleur intense et de vomissemens pendant la période du froid, enfin de la diarrhée qui persista, avec les douleurs de ventre, pendant un mois : elle eut aussi des sueurs continuelles. La malade ne fut pas mise en observation. A part une personne qui a eu la fièvre épidémique de Gibraltar à une autre époque, aucun des habitans de cette baraque n'a été dans l'intérieur de la place depuis l'établissement du cordon. Les provisions étaient faites dans la ville, sans qu'on les dépouillât du papier qui les enveloppait. Les trois familles couchent dans une large soupente qui occupe la moitié de cette vaste baraque.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 450.

Famille de *Giuseppé de Natali,* courtier de commerce, baraque n° 7.

Giuseppe de Natali, courtier de commerce, habite cette baraque avec sa famille, en totalité neuf personnes, dont aucune n'a eu la fièvre jaune, n'a été malade depuis l'établissement du cordon, ni n'a été dans la place, si ce n'est depuis six jours. On a reçu indistinctement les personnes qui sont venues faire visite, et on a pris quelques provisions à Gibraltar, sans en jeter le papier. On ignore si les personnes qui venaient de la ville y voyaient des malades, si elles

avaient eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Elles n'entraient pas dans la baraque.

Une mauvaise odeur règne dans cette grande baraque.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 451.

Famille de *Manuel Bartolo,* courtier de commerce, baraque n° 8.

Cette baraque n'est pas moins considérable et est occupée par deux familles, en totalité quatorze personnes. M. Manuel Bartolo, courtier de commerce, et trois autres personnes, dont deux de la seconde famille, ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon. M. Bartolo a été dans la ville tous les jours, il se promenait deux heures en en revenant pour se bien ventiler et il ôtait son surtout en arrivant. Le chef de l'autre famille a aussi été dans la place. On n'en recevait pas de visites pendant la force de l'épidémie : toutes les provisions ont été faites à Gibraltar.

Le fond de cette baraque est sablé.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

§ IV.

BARAQUES NEUVES, DITES *DELTA,* À CAUSE DE LA FORME DE LA PRESQUE TOTALITÉ D'ENTRE ELLES.

N° 452.

Famille de M. le général espagnol *Garcia de los Barios,* baraque n° 2.

Cette baraque est occupée par M. le général Garcia de los Barios et sa famille, en totalité six personnes, dont deux seulement, lui et sa fille, n'ont pas eu la fièvre

jaune. Les autres l'ont éprouvée dans des années antérieures. A bord d'un bâtiment de la baie du 5 septembre au 25 décembre, le général et sa famille s'y sont toujours bien portés. Les personnes de l'équipage ne communiquaient pas avec la ville.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 453.

Famille de M. *Tomas-Estevan Garcia,* baraque n° 3.

Cette baraque, qui est considérable et divisée comme la précédente en plusieurs pièces, est habitée depuis un mois par M. Tomas-Estevan Garcia et sa famille, en totalité douze personnes, dont deux ont eu la fièvre jaune à Alicante; les autres ne l'ont pas éprouvée, et n'ont pas cessé, comme les premières, d'être bien portantes depuis l'établissement du cordon. M. Garcia n'est pas resté dans la baie, et quand il y allait voir les siens, il ne montait pas à bord de leur bâtiment où l'on ne recevait personne, d'où personne n'allait dans la ville, et où l'on faisait toutes les provisions au Champ-Neutre. Depuis qu'il est ici, M. Garcia n'y a reçu que quelques personnes, pour peu de temps, et sa famille a constamment joui d'une bonne santé.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 454.

Familles de M. *Azar de Léon Salfati,* courtier de commerce, et de M. *Salvador Anselon,* négociant, baraque n° 4.

Un courtier de commerce, M. Azar de Léon Salfati, occupe cette baraque depuis deux mois, avec sa famille, en

totalité six personnes, dont aucune n'a éprouvé la fièvre jaune. Un enfant de neuf ans a été malade pendant dix-huit jours, il y a un mois, a eu de la céphalalgie pendant dix jours, n'a éprouvé ni douleurs dans les membres, ni vomissemens, ni douleurs à l'épigastre; et a été déclaré atteint d'une maladie étrangère à l'épidémie alors régnante, par M. Ardévol; et M. Hartley, ici présent, déclare qu'il avait la peau fraiche au début de la maladie. Les autres personnes de sa famille n'ont pas cessé d'être bien portantes. Les provisions ont été faites au marché du Champ-Neutre, on n'a reçu personne; les lettres ont été passées au vinaigre dans le fort de l'épidémie.

La baraque consiste, comme les suivantes, enu ne seule pièce bien aérée. Elle est très-propre.

M. Salvador Anselon, négociant, et une autre personne qui ont demeuré dans une autre baraque, depuis le commencement de l'épidémie jusqu'au moment où celle-ci a pu être habitée, s'y trouvent maintenant, avec la précédente famille. Ils n'ont pas eu la fièvre jaune, ont toujours été bien portans depuis l'établissement du cordon, faisaient leurs provisions au Champ-Neutre, et n'y faisaient que quelques visites.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 455.

Famille de M. *Samuel Bensouzen,* marchand juif, baraque n° 5.

M. Samuel Bensouzen, marchand juif, occupe cette baraque depuis trois mois avec sa famille, en totalité dix personnes, dont cinq enfans. Deux d'entre elles, M. Bensouzen et une autre, ont eu la fièvre jaune en 1804; aucune autre ne l'a éprouvée; toutes ont été bien portantes depuis

le commencement de l'épidémie. M. Bensouzen seul a été dans la ville, n'y voyait pas de malades, et rentrait dans la baraque sans précautions. Les provisions ont toujours été faites au Champ-Neutre. Les dix personnes couchent dans une pièce de quatorze pieds carrés, dimension ordinaire des baraques dont il s'agit.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 456.

Famille de M. *Isaac Benmare*, baraque n° 7.

Un négociant juif, M. Isaac Benmare, occupe cette baraque avec sa famille; quatre personnes en totalité. Aucune d'elles n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure; toutes ont joui d'une bonne santé depuis le commencement de l'épidémie. Aucune d'elles n'a été dans la ville depuis l'établissement du cordon, si ce n'est, il y a deux mois et demi, pour aller au Sud où toute la famille a passé huit jours dans une maison entourée de malades, mais dans laquelle il n'y en avait pas. Personne d'entre eux n'a eu de communications avec les malades. Les provisions étaient faites au marché du village, et quand on recevait du sucre de Gibraltar, c'était sans papier.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 457.

Famille de M. *Isaac Cohen,* sous-commissaire-priseur, baraque n° 8.

Cette baraque est occupée par M. Isaac Cohen, sous-commissaire-priseur, et sa famille, en totalité neuf personnes. Lui seul a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, en 1804. Il allait tous les jours dans la ville pendant la durée de l'épidémie, purifiait ses vêtemens tous les mois, n'a pas cessé de jouir d'une bonne santé comme sa famille. On n'a pas fait de provisions dans la place; les lettres n'ont pas été passées par le vinaigre.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 458.

Famille de la veuve *Levi,* baraque n° 9.

La veuve Levi occupe cette baraque avec sa famille, en totalité onze personnes, dont cinq, parmi lesquelles se trouve Mme Levi, ont eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Deux de ses enfans ont été malades; leur père est mort depuis le commencement de l'épidémie. Les enfans qui sont tombés malades avant leur père étaient convalescens quand ils vinrent au Champ-Neutre. Mme Levi habitait dans le XXIIe district une maison située près d'une des casernes du 12e régiment, en face d'un des magasins du commissariat. M. Levi fut transporté à l'hôpital civil, où il mourut, le 8 septembre, alors malade depuis cinq jours, et succomba quarante-huit heures après son arrivée, sans avoir eu la jaunisse ni le vomissement noir. Les deux en-

fans tombèrent malades en même temps, eurent des douleurs de tête, des nausées, des vomissemens à la suite d'une dose d'huile d'olive et d'une certaine quantité d'eau tiède. Ils devinrent un peu jaunes le troisième jour et gardèrent le lit jusqu'au quatrième exclusivement. Trois autres enfans dormirent avec leurs frères malades la première nuit de leur maladie, en furent séparés ensuite par le conseil du médecin, et n'ont pas cessé de jouir d'une santé parfaite. Ils n'entrèrent pas dans la chambre de leur père pendant sa maladie.

A l'époque où ses enfans cessèrent de se bien porter, Mme Levi n'avait pas vu de malades, et son mari, commis dans la maison de M. Benoliel, n'en avait point visité, à ce qu'elle sache du moins. Elle ignore s'il y avait alors des malades chez M. Benoliel. Elle déclare en outre que la maison qu'elle occupait dans la ville n'est pas dans le voisinage d'un égoût et qu'elle est sans mauvaise odeur; que M. le colonel du 12e régiment envoyait tous les huit jours visiter les maisons qui se trouvent dans le voisinage des casernes, pour s'assurer de leur propreté.

Les provisions ont été envoyées par M. Benoliel. On ignore où elles étaient achetées.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 459.

Famille de M. *Mosès Beniso*, marchand, baraque n° 10.

Baraque occupée par M. Mosès Beniso, marchand, et sa famille, en tout huit personnes, dont une seule, Mme Beniso, a eu la fièvre jaune en 1804. Aucune n'a été malade depuis le commencement de l'épidémie, n'est entrée

dans la ville, ni n'en a reçu de visites, et toutes les provisions ont été faites ici.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 460.

Familles de M. *Finze*, tailleur, et de M. *Mosès Laredo*, baraque n° 11.

Cette baraque, de quatorze pieds carrés comme les autres, est divisée en deux parties par une cloison qui ne gagne pas l'angle du toit. Elle est occupée par deux familles.

La première, celle de M. Finze, tailleur, est composée de quatre personnes dont deux enfans. Aucune n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon, n'a été dans la ville, ni n'en a reçu de visites. Les provisions étaient faites au Champ-Neutre.

La seconde famille, celle de M. Mosès Laredo, marchand, est composée de six personnes, dont trois enfans. Mme Laredo, la seule qui ait eut la fièvre jaune en 1804, a été six fois dans la place depuis l'établissement du cordon, et depuis quinze jours seulement. Elle et les autres personnes ont toujours été bien portantes depuis la même époque; toutes les provisions ont été faites au Champ-Neutre; on n'a pas reçu de visites de Gibraltar.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 461.

Familles de M. *Josué Fenzi*, marchand, et de Mme *Esther Benhaion*, baraque n° 12.

Cette baraqne est divisée, comme la précédente, en deux parties, et occupée par deux familles.

La première, celle de M. Josué Fenzi, marchand, est composée de trois personnes dont aucune n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, n'a été malade depuis l'établissement du cordon, ni n'a été dans la ville depuis lors, à part les quatre derniers jours. On a reçu rarement quelques provisions de Gibraltar, et alors on a jeté le papier qui les enveloppait. M. Fenzi n'est dans cette baraque que depuis deux mois; il occupait une tente auparavant.

La seconde famille, celle de Mme Esther Benhaion, est composée de six personnes dont aucune n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure, n'a été malade depuis l'établissement du cordon, si ce n'est la mère de Mme Benhaion qui a eu une maladie du sein depuis trois semaines, et est à l'hôpital d'observation depuis huit jours. Personne de la famille n'a vu de malades, ni n'a été à Gibraltar où l'on n'a fait aucune provision.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin Louis, Trousseau.

N° 462.

Famille de M. *Judas Baraia*, négociant, baraque n° 13.

M. Judas Baraia, négociant, et sa famille, en tout neuf personnes, habitent cette baraque. Deux d'entre elles, parmi lesquelles se trouve M. Baraia, ont eu la fièvre

jaune. Toutes se sont bien portées depuis l'établissement du cordon. Aucune n'a été à Gibraltar, à part M. Baraia qui y est quelquefois appelé pour ses affaires, et n'y voit pas de malades. Il change de vêtemens à son retour. Les provisions ont été faites au marché du village; on n'a pas reçu de visites de la place.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 463.

Famille de M. *Azar Belilo,* baraque n° 14.

Cette baraque est occupée par M. Azar Belilo, marchand, et sa famille, en totalité huit personnes, dont aucune n'a eu la fièvre jaune à une époque antérieure; il y a quatre enfans, dont le plus âgé a treize ans, le plus jeune treize mois. Aucun des membres de la famille n'a été malade depuis l'établissement du cordon. M. Belilo, qui allait dans la ville dans le commencement de l'épidémie, n'y a plus été depuis trois mois; il n'y a pas vu de malades. Les amis étaient reçus au-dehors; on ne faisait rien venir de la place pendant l'épidémie.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 464.

Famille de M. *Abraham Azagury,* marchand, baraque n° 15.

Cette baraque est habitée par M. Abraham Azagury, marchand, et sa famille, en tout huit personnes, dont une, M. Azagury, et deux autres ont eu la fièvre jaune en 1804;

trois de celles qui n'avaient pas eu la fièvre épidémique antérieurement ont été malades en 1828. Les deux premières, deux enfans, trois jours après la sortie de Gibraltar; le troisième, deux mois et demi après.

Les deux premiers malades eurent des vomissemens spontanés, furent jaunes le troisième jour, parfaitement rétablis le quatrième seulement. Ces enfans demeuraient dans la ville, dans une maison où il y avait un malade avec lequel ni eux ni leurs parens n'avaient eu de communications : ils furent transportés au lazaret le premier jour de leur maladie, et deux autres enfans qui couchèrent avec eux ne cessèrent d'être bien portans.

Une jeune personne, âgée de dix-huit ans, la troisième personne malade, fut transportée à l'hôpital du lazaret, le quatrième jour de sa maladie. Elle éprouva, au début, des douleurs de tête qui persistèrent pendant vingt-quatre heures, des frissons, puis des douleurs très-vives dans tout l'abdomen; elle eut aussi des selles nombreuses à la suite d'un purgatif. La chaleur de la peau ne fut pas élevée avant sa translation à l'hôpital; elle n'était pas jaune le cinquième jour de cette translation, et elle ne croit pas l'avoir été. M. Hartley vint voir cette malade avec un médecin qui considéra le cas comme douteux et dans le doute la fit transporter à l'hôpital, où l'on ne lui donna pas de certificat attestant qu'elle eût eu la fièvre. Elle s'y rendit à pied. M. Azagury allait tous les jours dans la ville, n'y voyait pas de malades, n'entrait pas dans les maisons, changait quelquefois de vêtemens en revenant de Gibraltar, ne prenait pas ordinairement de précautions. On recevait quelquefois du sucre ou du beurre sans précautions. La baraque fut mise en quarantaine pendant vingt-quatre heures seulement.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 465.

Famille de M. *Mosès Amicara,* baraque n°

M. Mosès Amicara, marchand, et sa famille, en tout six personnes, habitent cette baraque. Deux d'entre elles ont eu la fièvre jaune en 1804 ; aucune n'a été malade depuis l'établissement du cordon. Personne depuis le même temps n'a été dans la ville ; on n'a fait aucune provision ; ceux qui venaient de la place n'étaient pas reçus; les lettres étaient pasées au vinaigre : on n'a pas vu de malades.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 466.

Familles de la veuve *Mathias*, couturière, et de *David Bensouzen,* marchand, baraque n° 16.

La veuve Mathias, couturière, et deux autres personnes habitent une moitié de cette baraque. Elles ont eu toutes trois la fièvre jaune en 1813 ou 1814.

La seconde moitié de la baraque est occupée par David Bensouzen, marchand, sa femme et quatre enfans de deux ans et demi à huit ans et demi. M. Bensouzen a eu la fièvre jaune en 1813 ; ses quatre enfans paraissent avoir été malades depuis le commencement de l'épidémie.

Le plus jeune fut le premier malade : il eut, au début, des frissons mêlés de chaleur, des vomissemens spontanés; fut malade dix à onze jours et incomplétement alité, sa mère le tenant ordinairement dans ses bras pour déguiser autant que possible son état. La figure et les yeux devin-

rent jaunes dès le premier jour; les matières vomies et les déjections furent de même couleur. L'enfant était inquiet, avait plus de chaleur le soir que le reste du jour.

Les autres enfans furent malades en même temps que leur frère, éprouvèrent les mêmes symptômes, eurent des vomissemens pendant trois ou quatre jours, quelquefois du délire pendant la nuit, et furent traités par les purgatifs; et après leur avoir fait cette déclaration, Mme Bensouzen dit aux soussignés qu'elle croit que ses enfans étaient un peu indisposés quand elle commença à les traiter.

M. Bensouzen n'est pas entré à Gibraltar depuis 1825, n'en recevait pas de provisions depuis le commencement de l'épidémie; et dès ce moment personne n'est entré dans la place.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 467.

Familles de M. *Mosès Anselm*, marchand d'habits, et de *Navarro*, tailleur, baraque n° 17.

Cette baraque est partagée en deux parties et occupée par deux familles.

La première, celle de M. Mosès Anselm, marchand d'habits, est composée de trois personnes, M. Anselm, sa femme et un enfant âgé de quatre ans. La femme Anselm et son mari ont eu la fièvre jaune en 1804.

L'enfant a été malade avant de quitter la ville, huit jours avant l'établissement du cordon. Il eut des frissons, des nausées, des vomissemens, une chaleur considérable pendant la nuit et qui se prolongea quatre jours de suite.

La seconde famille, celle de Navarro, tailleur, est com-

posée de cinq personnes, dont une, Navarro lui-même, a eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Toutes ont été bien portantes depuis l'établissement du cordon; aucune n'a été dans la ville; on n'en recevait pas de provisions.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 468.

Famille de *Serruyo*, marchand d'habits, baraque n° 18.

Un marchand d'habits, Serruyo et sa famille, en totalité six personnes, occupent cette baraque. Serruyo a eu la fièvre jaune en 1813. Personne n'a été à Gibraltar depuis le commencement de l'épidémie, les provisions ont été faites au marché du village depuis la même époque. Un cordon placé au-devant de la baraque s'opposait aux visites.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 469.

Famille de *Manuel Moralez*, fabricant de cigares, baraque n° 17.

Manuel Moralez, fabricant de cigares et sa famille, en tout six personnes, habitent cette baraque. Deux d'entre elles ont eu la fièvre jaune en 1813; une petite fille, âgée de neuf ans, a été malade avant de quitter la ville, et était convalescente en arrivant au Champ-Neutre. Elle éprouva, au début, de vives douleurs de ventre, des frissons, des vomissemens spontanés; les vomissemens se renouvelèrent à la suite d'un émétique, et les matières fécales furent noires ou d'une couleur café bien foncé, le troisième

jour de l'affection. Il n'y eut point de jaunisse. Les autres enfans de la maison cessèrent de coucher avec la petite malade du moment que les symptômes de son affection eurent une certaine gravité. Moralez seul a été à Gibraltar depuis l'établissement du cordon ; il y allait presque tous les jours et en revenait sans précautions. Les provisions de la maison étaient faites alternativement à Gibraltar et dans le Champ-Neutre. Le Dr don Rafael Alcantara a dit que l'enfant avait eu la fièvre jaune.

Le 8 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

§ V.

TENTES DES SOLDATS MARIÉS DU 43e RÉGIMENT.

N° 470.

Tente n° 1.

Le mari et la femme n'ont pas cessé de se bien porter. Leur enfant est mort après deux mois de maladie depuis l'établissement du cordon.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 471.

Tente n° 2.

Personne n'a été malade, ni la femme, ni ses enfans, ni son mari qui a été dans la ville monter la garde.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau

N° 472.

Tente n° 3.

Nulle différence entre ce qui a eu lieu dans la tente n° 2 et ce qui a eu lieu ici.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 473.

Tente n° 4.

Cette tente qui était habitée par un sergent et sa femme a été abattue à la suite de la maladie de cette dernière, qui est morte à l'hôpital civil, au mois de novembre dernier. Envoyée une première fois à l'hôpital, elle y resta trois jours, et fut renvoyée un vendredi; y retourna le mardi suivant, et succomba quatre jours après, le samedi. Lors de la première translation à l'hôpital, elle eut des frissons, perdit incomplétement l'appétit, ne fut pas alitée, et comme on la jugeait peu malade, on la renvoya. Il n'y eut rien de remarquable dans la journée du samedi; mais le dimanche au soir, le lundi et le mardi matin, elle éprouva des frisssons, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres, et le lundi matin les yeux étaient jaunes. La femme d'un soldat qui habite une tente voisine et qui fait la déclaration précédente aux soussignés donna des soins à la malade, lava son linge et ses vêtemens, n'ayant pas été atteinte de la fièvre jaune antérieurement; elle n'a pas cessé de se bien porter depuis : il en a été de même de ses enfans qui allèrent chez la malade, mais ne firent

qu'entrer et sortir, et du soldat qui coucha deux nuits avec sa femme.

Celle-ci était enceinte, et avait été dans la ville environ une semaine avant de tomber malade.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 474.

Tente n° 5.

Cette tente est habitée par un soldat et sa femme : ils sont sans enfans. Ils n'ont pas cessé de se bien porter depuis le commencement de l'épidémie. Le soldat a monté la garde dans la ville.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 475.

Tente n° 6.

La femme du soldat qui habite cette tente a été malade depuis l'établissement du cordon et transportée, le quatrième jour de l'affection, à l'hôpital civil où elle est restée trois jours. Elle eut, au début, des frissons, de la céphalalgie, une faiblesse considérable, de la diarrhée qui persista pendant cinq jours, sans douleurs dans le dos, aux membres ou à l'épigastre. Cette femme n'avait pas été dans la ville, n'avait pas été voir sa voisine malade du n° 4 : son mari avait été de garde dans la place avant le début de sa maladie.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 476.

Tente n° 7.

Tente habitée par un soldat, sa femme et quatre enfans. Leur santé a toujours été excellente depuis le commencement de l'épidémie. Le soldat a porté avec ses camarades une femme atteinte de fièvre jaune à l'hôpital civil, et a monté la garde dans la ville.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 477.

Tente n° 8.

Point de malades, deux enfans; leur père a monté la garde dans la ville.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 478.

Tente n° 9.

Le soldat qui habite cette tente a été plusieurs fois dans la ville, sans y monter la garde, sans y voir de malades. Lui, sa femme et ses enfans ont constamment joui d'une bonne santé.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 479.

Tente n° 10.

La femme du soldat qui est sous cette tente a été malade un instant et s'est échappée du chariot qui la conduisait à l'hôpital. Elle n'avait pas été dans la tente n.° 4; son mari n'avait pas vu de malades et avait fait son service dans la ville.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 480.

Tente n° 11.

Le soldat qui couche ici a été employé, pendant vingt-quatre heures, à l'hôpital de la marine où il a soigné ses camarades, a aidé à transporter des morts. A son retour dans la tente il n'a pas changé de vêtemens; sa femme et lui n'ont pas cessé de se bien porter; ni l'un ni l'autre n'ont été aux Indes, n'ont eu la fièvre jaune. Tous deux ont été atteints du typhus en Irlande.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 481.

Tente n° 12.

Cette tente est habitée par un soldat, sa femme et une fille de quatorze ans, qui n'ont pas cessé de jouir d'une

bonne santé depuis l'établissement du cordon. Aucun n'a eu antérieurement la maladie régnante; le soldat a fait son service dans la ville, n'a pas été employé à l'hôpital de la marine, a eu le typhus en Irlande: sa femme n'en a pas été atteinte.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 482.

Tente n° 13.

Trois personnes, le mari, la femme et un enfant occupent cette tente, et n'ont pas été malades depuis le commencement de l'épidémie. Le mari n'a pas été dans la ville; sa femme y est entrée, il y a trois mois, pour le baptême de son enfant.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 483.

Tente n° 14.

Quatre enfans, leurs père et mère, n'ont pas cessé d'être bien portans sous cette tente. Le père a monté toutes ses gardes, a été porter un cercueil vide à l'hôpital de la marine où il est resté peu de temps, et n'a été que dans l'une des pharmacies.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 484.

Tente n° 15.

Le soldat qui est sous cette tente, Mac-Gowan, a eu la fièvre épidémique il y a deux mois, et est resté malade une demi-heure dans la tente; il avait monté la garde à la tour du Diable et dans la ville. Sa femme et ses cinq enfans n'ont pas cessé de se bien porter. Ils n'ont pas été dans la place depuis l'établissement du cordon; sa femme attribuait sa maladie à l'ivresse, Mac-Gowan s'étant enivré la veille; ils n'ont pas vu de malades.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 485.

Tente n° 16.

Un soldat, sa femme et un enfant occupent cette tente. Le soldat a monté la garde jusqu'au 30 novembre, et a été employé, à une époque qu'on ne peut fixer avec précision, à l'hôpital de la marine, pendant vingt-quatre heures, y a donné des soins de toute espèce aux malades, dont quatre sont morts sous ses yeux, et ont été transportés par lui et d'autres personnes dans une autre salle. Il a changé de vêtemens en rentrant sous sa tente. Sa femme a toujours été bien portante; l'enfant, qui avait alors onze mois, est tombé malade environ huit jours après la sortie de la ville, il eut de la chaleur pendant huit jours, des vomissemens pendant plusieurs semaines : et ces vomissemens comme les selles ne furent pas noirs.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 486.

Tente n° 17.

Le soldat qui habite cette tente a toujours fait son service dans la ville. Sa femme et lui n'ont pas cessé d'être bien portans depuis le commencement de l'épidémie.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 487.

Tente n° 18.

Ce ménage, sans enfans, s'est toujours bien porté. Le soldat a monté la garde dans la ville, n'a pas été employé à l'hôpital de la marine.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 488.

Tente n° 19.

Il n'y a pas eu de malades sous cette tente ; le soldat et sa femme n'en ont pas vu : le soldat a fait son service dans la ville.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 489.

Tente n° 20.

Le soldat qui habite cette tente a été au service de l'hôpital de la marine pendant vingt-quatre heures; il y a donné des soins à ses camarades pendant le même temps : il a changé de vêtemens, s'est même lavé à la mer avant de rentrer sous sa tente, n'a pas fait de service dans la ville.

M. le commandant, ici présent, fait observer aux soussignés que, du moment où les troupes furent campées, un ordre fut rendu qui confiait exclusivement le service de la place aux hommes non mariés, en sorte que les hommes mariés ne devaient y concourir que dans des cas urgens ; et il résulte d'une nouvelle information prise par le sergent qui accompagne les soussignés, auprès des soldats dont il a été question jusqu'ici, que sept d'entre eux ont monté une ou deux fois la garde dans la ville depuis le commencement de l'épidémie, et six une fois seulement.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 490.

Tente n° 21.

Cette tente est habitée par un sergent, sa femme et deux enfans. La femme a eu, suivant un certificat qui lui a été donné par M. ***, la fièvre épidémique de Gibraltar. Elle tomba malade le 19 octobre, éprouva, au début, de la céphalalgie, des douleurs à l'épigastre, des vomissemens et eut des tremblemens toute la journée. On administra un

vomitif le premier jour, et, le deuxième, la malade fut transportée à l'hôpital de la marine, d'où elle fut évacuée, après vingt-quatre heures de séjour, sur l'hôpital auxiliaire. Elle éprouva de nombreux vomissemens dans ces deux hôpitaux, les yeux devinrent jaunes le huitième jour de l'affection, et la jaunisse fut universelle.

La malade avait quitté la ville le 4 octobre et n'y était pas revenue depuis; sa mère et sa sœur étaient mortes à l'hôpital civil un mois avant le début de son affection. Elle allait voir très-souvent les enterremens; elle y alla encore dans la matinée du jour qu'elle tomba malade, et elle était sur le bord d'une fosse à considérer des cadavres non ensevelis, quand elle fut prise d'horripilations. Son mari avait monté trois fois des gardes dans la ville avant qu'elle ne fût malade; il n'avait pas été au service de l'hôpital de la marine; li coucha avec elle la première nuit de sa maladie, et il a constamment joui d'une bonne santé. Leurs enfans n'ont pas cessé d'être bien portans.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 491.

Tente n° 22.

Un soldat, sa femme et quatre enfans habitent cette tente. Le soldat n'a jamais monté de garde dans la ville; il a soigné des malades et remué des cadavres à l'hôpital de la marine pendant vingt-quatre heures; il changea de vêtemens avant de rentrer dans la tente. Sa famille n'a pas cessé de jouir d'une bonne santé.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 492.

Tente n° 23.

Cette tente est occupée par un soldat, sa femme et deux enfans, dont un est mort à l'âge de vingt mois, le 3 ou le 4 décembre, à l'époque de la dentition, après trois mois de maladie, sans avoir été jaune; l'autre a toujours été bien portant; son père et sa mère aussi. Son père n'a monté qu'une fois la garde dans la ville et n'a point fait de service à l'hôpital.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 493.

Tente n° 24.

Un sous-officier et sa femme habitent cette tente : la femme a été malade pendant une nuit seulement; le mari n'a pas cessé d'être bien portant, a monté cinq à six fois la garde dans la ville, n'a pas été de service dans les hôpitaux et a évité les communications avec les malades. Il montait la garde à Flag Staff.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 495.

Tente n° 25.

Un caporal des pionniers, qui a souvent été dans la ville et dans tous les quartiers pour y chercher des ra-

tions, habite cette baraque : lui, sa femme et ses enfans n'ont pas cessé de jouir d'une bonne santé.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 495.

Tente n° 26.

Un soldat et sa femme qui occupent cette tente n'y ont pas été malades. Le soldat n'a pas monté la garde dans la ville, a soigné pendant vingt-quatre heures des soldats à l'hôpital de la marine, et n'a pas changé de vêtemens en en revenant.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 496.

Tente n° 27.

Quatre personnes, le père, la mère et deux enfans habitent cette tente. Ces derniers y ont toujours été bien portans: le père et la mère y sont tombés malades et ont été transportés en même temps à l'hôpital de la marine. La femme tomba malade une demi-heure avant son mari, et huit jours après son arrivée au camp, qui précéda celle du régiment. Elle éprouva au début, pendant la nuit, un gonflement interne de la face au point que ses paupières étaient fermées, de la céphalalgie, des nausées, des vomissemens spontanés, des douleurs et un sentiment de gonflement à l'épigastre, des frissons et du tremblement.

On la conduisit le lendemain matin à l'hôpital, où les vomissemens se reproduisirent après un émétique; ils étaient verts; elle ignore qu'elle était la couleur des matières fécales : son mari lui dit qu'elle était jaune. Elle resta une semaine à l'hôpital de la marine, n'avait complétement recouvré ses forces que quinze jours après sa sortie, et M. Gillkrest déclara qu'elle avait éprouvé la fièvre jaune. Cette femme était blanchisseuse de la compagnie à laquelle appartenait son mari, et avait continué à laver le linge jusqu'au moment qu'elle tomba malade.

A part les vomissemens, son mari éprouva les mêmes symptômes.

Trois mois après avoir quitté l'hôpital, étant alors parfaitement rétablie, elle éprouva de nouveau des frissons, de la céphalalgie, des vomissemens répétés pendant un petit espace de temps. Elle resta deux jours dans la tente, couchant comme à l'ordinaire avec son mari, et fut menée ensuite à l'hôpital civil où elle resta huit jours. Ses yeux et sa peau furent jaunes, et M. Fraser, chirurgien de cet hôpital, certifia, par écrit, qu'elle avait eu la fièvre jaune une seconde fois.

Ses enfans l'accompagnèrent à l'hôpital de la marine, où ils couchèrent près d'elle, dans des lits séparés, dans une salle où se trouvaient huit fiévreux, parmi lesquels était son mari.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 497.

Tente n° 28.

Un soldat, sa femme et deux enfans qui habitent cette tente n'ont pas cessé d'être bien portans. La femme a été

deux fois dans la ville; le mari a été employé pendant vingt-quatre heures à l'hôpital de la marine, à faire des frictions mercurielles à onze malades, et à chacun d'eux trois fois dans la journée. Il ne changea pas de vêtemens en revenant de l'hôpital; il n'a pas monté la garde dans la ville.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 498.

Tente n° 29.

La femme et le soldat qui occupent cette baraque n'ont pas cessé d'être bien portans. La femme, qui est blanchisseuse, n'a pas blanchi le linge des officiers malades, n'a pas été dans la ville : son mari n'y a pas monté la garde, et a été soigner, pendant vingt-quatre heures, des malades à l'hôpital de la marine; il a changé de vêtemens à son retour.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 499.

Tente n° 30.

Deux enfans et leurs père et mère, qui habitent cette tente n'ont pas été malades depuis le commencement de l'épidémie. Le père a monté deux fois la garde dans la ville, a été employé pendant quatre heures dans l'hôpital militaire à en changer les lits, à les porter d'une salle dans une autre; il n'a pas changé de vêtemens à son retour dans la tente.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 500.

Tente n° 31.

Aucun de ceux qui occupent cette tente, le père, la mère et trois enfans, n'ont été malades depuis l'établissement du cordon. Le père a monté une fois la garde dans la ville, n'a pas été employé à l'hôpital de la marine.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 501.

Tente n° 32.

Ce ménage est sans enfans ; le soldat a été à la Jamaïque sans y contracter la fièvre jaune : il n'a pas monté de garde dans la ville ; sa femme et lui n'ont pas cessé d'être bien portans.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 502.

Tente n° 33.

Le soldat qui habitait cette tente est mort.

N° 503.

Tente n° 34.

Un sergent quartier-maitre, sa femme et un enfant ont toujours été bien portans dans cette tente. Le sergent

a été presque tous les jours dans la ville, pendant une heure et demie, depuis l'établissement du cordon.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIÑ, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 504.

Tente n° 35.

Un maître tailleur, sa femme et un enfant habitent cette tente; ils n'ont pas cessé d'y jouir d'une bonne santé. Le maître tailleur n'a pas monté la garde, a été souvent dans la ville prendre mesure à des officiers convalescens.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 505.

Tente n° 36.

Un sergent-major, sa femme et trois enfans habitent cette tente : tous, à l'exception du sergent, s'y sont toujours bien portés. Celui-ci tomba malade quinze jours après la sortie des gens mariés de la ville, où il ne montait pas la garde; mais il allait presque tous les jours à Gibraltar, pendant une heure environ, sans avoir eu, qu'il sache du moins, de communications avec des malades. Il fut malade une nuit dans la tente; il y fut soigné par sa femme, qui resta constamment debout ou assise. Transporté à l'hôpital, il y resta cinq jours, en sortit un lundi, eut une rechute le lundi suivant, ne passa cette

fois que deux heures dans sa tente, et fut reconduit à l'hôpital, où il resta dix jours. Il ne fut pas jaune et n'eut de vomissemens qu'à la suite d'un émétique.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 506.

Tente n° 37.

La veuve Kelly habite cette tente avec ses trois plus jeunes enfans; un autre plus âgé reste ordinairement dans la ville : elle est tombée malade dans la nuit qui suivit sa sortie de la ville, le 3 octobre, étant restée jusque là dans la place pour rendre quelques services à son fils aîné : elle eut la jaunisse et la fièvre épidémique, d'après un certificat de M. Fraser. Son fils aîné devint malade, dans la ville, le 1er novembre, vint le même jour voir sa mère dans sa tente où il passa la nuit, et eut la fièvre jaune. Le fils cadet, qui n'avait pas été dans la ville depuis que sa mère en était sortie, tomba malade le 3 novembre, et le père le dimanche qui suivit le retour de ses enfans de l'hôpital, c'est-à-dire trois jours après leur sortie. Les deux autres enfans jouirent constamment d'une bonne santé.

Le fils cadet, Samuel, eut dès le début, pendant la nuit, des frissons, de la céphalalgie, des douleurs dans les membres, et le lendemain, à la suite de médicamens, quelques vomissemens. Il y eut des douleurs à l'épigastre, un peu de délire et des sueurs copieuses les jours suivans. Le malade fut jaune, long-temps faible, et n'a pas encore recouvré ses forces. Samuel, comme il a été dit, était constamment resté dans la tente depuis sa sortie de la

ville, était dans cette même tente quand son frère y vint, et allait presque constamment au cimetière. Sa petite sœur dormait avec lui la veille du jour où il fut transféré à l'hôpital, et elle n'a pas cessé d'être bien portante depuis.

Son frère aîné, John, qui coucha dans un lit à part la nuit qu'il resta dans la tente, eut des frissons, des vomissemens, devint jaune au deuxième jour de l'affection, eut de la céphalalgie et un peu de délire.

Kelly ne restait pas dans la tente; il venait seulement savoir des nouvelles de sa famille : il éprouva à son tour les premiers symptômes de la maladie à laquelle il a succombé dans la ville.

Le 7 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

§ VI.

TENTES DIVERSES.

N° 507.

M. *Byam*, officier du 43e régiment.

M. Byam a été malade dans le cours de la dernière épidémie, et sa maladie a débuté du 25 septembre au 1er octobre, près de six jours après l'arrivée de M. Creswell au Champ-Neutre (1).

Il éprouva le soir, en revenant de chez ce dernier, de la somnolence, dormit jusqu'à cinq heures du matin, se réveilla avec une céphalalgie intense; la chaleur fut violente, la langue jaune et chargée; il y eut des vomissemens pendant deux jours et demi, des déjections noires

(1) Voyez le document n° 130.

au début, sanglantes au troisième jour et beaucoup d'agitation; le pouls battait plus de cent fois par minute; le ventre fut le siége d'une douleur brûlante; les yeux devinrent jaunes à une certaine époque de l'affection; il n'y eut point de douleurs dans les membres. Le malade garda le lit pendant six jours, après lesquels il se leva pour aller voir M. Creswell. Il fut un mois avant de pouvoir reprendre son service.

M. Byam n'avait pas été dans la ville depuis six jours moins quelques heures quand il tomba malade. Il avait monté sa dernière garde près la porte de Terre, à Land-Port guard; était allé, le jour où il en fut relevé, dans la ville pendant une demi-heure pour y faire quelques emplettes; c'est en y allant qu'il rencontra M. Creswell. Celui-ci tomba malade au Champ-Neutre près de deux jours avant lui, et pendant les deux jours que M. Creswell passa dans une tente de campagne, M. Byam lui donna des soins, resta toute une nuit près de lui, et la plus grande partie du jour qui la précéda et de celui qui la suivit.

M. Byam allait rarement dans la ville avant de tomber malade, et quand il y entrait, c'était au milieu du jour; mais il se promenait souvent dans la baie, à une distance plus ou moins éloignée de la muraille, à deux cents pas environ, quelquefois plus. Cinq jours avant sa dernière garde il en avait monté une autre près la porte de Mer.

M. Byam a connu un officier du 42e régiment, M. Stewart, qui, n'ayant pas été dans la ville depuis trois mois et demi, mourut deux jours après s'être assis sur le lit d'un officier du 43e, malade à cette époque, dont la tente était près de la ligne espagnole. M. Stewart s'assit un quart-d'heure sur ce lit, dîna ensuite avec appétit, joua aux cartes dans la soirée, fut conduit le lendemain matin au pavillon des officiers, étant alors très-malade. Tout le monde s'étonnait qu'il le fût, parce qu'il n'était pas venu dans la ville; il s'en étonnait lui-même, par les mêmes motifs, et en fit la ré-

flexion à ceux qui l'entouraient. Tous les officiers de la garnison connaissent ces faits (1).

Le 17 mars 1828.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 508.

Famille de *Miguel Florentino*, patron de vaisseau.

Il y a huit personnes dans la famille : M. Florentino, sa femme, sa belle-mère et cinq enfans. Les enfans seuls n'ont point eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures. Trois ont été malades pendant l'automne dernier, sous les tentes du Champ-Neutre. Toute la famille fut transférée au camp avec le XXIVe district, le 5 septembre 1828.

Trois ou quatre jours après la translation, l'aînée, Maria, âgée de treize ans, tomba malade : la deuxième, Magdelena, prit la fièvre quatre ou cinq jours après sa sœur; enfin la troisième, Constance, âgée de six ans, fut atteinte trois ou quatre jours après sa seconde sœur. La femme Florentino cacha soigneusement la maladie de ses enfans, de peur qu'ils ne fussent envoyés au lazaret, et elle empêcha que des personnes étrangères à la famille ne communicassent avec les malades.

Avant et depuis la translation du XXIVe district au Champ-Neutre, le mari, la femme et les enfans n'avaient eu aucune relation avec des individus atteints de la fièvre jaune.

Les deux autres enfans ont toujours continué de coucher avec les trois malades, et eux-mêmes n'ont éprouvé aucune indisposition.

(1) Voyez ci-après le document relatif au 42e régiment.

On n'a senti aucune mauvaise odeur dans la cour ni dans la maison que la famille habitait au XXIVe district, n° 31 : les latrines communes étaient quelquefois salies par les enfans; aussi toutes les familles étaient obligées de les nettoyer chacune à son tour.

Deux chambres au premier, assez propres, peu ventilées, séparées par une petite cour adossée au rocher. Dans cette cour, il y a pour les eaux ménagères un égoût que Mme Florentino lave tous les jours.

Le 15 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 509.

Famille de *Lanfranco*, marchand.

Lanfranco vit seul avec sa femme, qui a eu la fièvre jaune en 1813; lui-même a eu la maladie au lazaret le 24 octobre 1828.

Cet homme avait été transféré sous une tente du Champ-Neutre, le 5 septembre. Dans le courant d'octobre, sa sœur tomba malade dans la ville, chez Mme Smith où elle était; il vint alors la voir sept ou huit jours de suite; chaque fois il restait auprès d'elle une heure ou une heure et demie. Lorsqu'il entrait dans Gibraltar, il allait directement chez sa sœur et revenait de même. Sa femme assure positivement qu'il tomba malade le lendemain du jour où il visita sa sœur pour la dernière fois; mais lui, dit que ce fut seulement huit jours après. Les trois premiers jours de sa maladie il eut des vomissemens jaunes; il vomit noir le quatrième jour et rendit du sang par la bouche; on le transporta alors au lazaret, où il se rétablit.

Pendant les quatre jours qu'il resta malade dans la tente,

sa femme dormit dans le même lit que lui et ne conctracta pas la fièvre.

Personne autre n'habitait la tente; personne non plus ne vint visiter Lanfranco pendant les quatre jours qui précédèrent sa translation au lazaret.

Le 15 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 510.

Famille de Mme *Josefa Roman*.

Six personnes dans la famille : Mme Josefa Roman, un fils âgé de vingt-quatre ans passés, un second fils de dix-neuf ans et sa femme; une fille nommée Dolores Sierra, âgée de dix-huit ans, un ouvrier nommé Antonio, âgé de trente-cinq ans. Mme Josefa et Antonio ont eu la fièvre jaune en 1804 : le fils aîné était alors dans le sein de sa mère. Personne n'avait été malade avant que le XXIVe district ne fût évacué sur le Champ-Neutre. La famille fut placée sous deux tentes. Josefa Roman, son fils aîné, Dolores Sierra, et Antonio dans l'une ; et dans l'autre, le fils cadet et sa femme.

Lorsque l'évacuation du district se fit, Dolores Sierra avait ses règles : elle eut peur et le flux menstruel se supprima. Onze jours après, elle tomba malade; elle eut la fièvre pendant onze jours, éprouva des vomissemens, des convulsions, du délire, la langue devint excessivement noire; sueurs fétides, teignant en jaune les chemises, peau d'un jaune pâle ; pas de vomissement noir; deux ou trois selles par jour, de couleur naturelle; elle avait des douleurs générales, mais la pression de ventre surtout était douloureuse. Les cheveux tombèrent pendant la convales-

cence qui dura vingt jours. Le jour, elle se mettait sur une chaise, et elle se levait lorsque le sergent de police venait faire la visite des tentes, de peur d'être envoyée au lazaret.

Avant le départ de la famille pour le Champ-Neutre, il n'y avait pas un seul malade dans la vaste maison dont ils occupent un appartement. Mme Josefa elle-même ne vint plus dans la ville jusqu'au moment où sa fille tomba malade. Mais Antonio, qui couchait dans la même tente qu'elle, allait tous les jours travailler chez un cordonnier où tout le monde était malade, et où trois personnes moururent. Celui de ses frères qui était dans le sein de sa mère lorsque celle-ci eut la fièvre jaune en 1804, ne fut pas un instant indisposé : son autre frère et sa femme, qui logeaient dans la tente voisine, communiquaient librement avec la malade, et ils ne contractèrent pas la fièvre. Ce jeune homme n'avait point eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures, et l'on ignore si sa femme était dans le même cas. Aucun étranger ne vint visiter Dolores Sierra pendant sa maladie.

Chambre petite, grande croisée ouverte à l'Ouest, sans maison au-devant. La maison que la famille habitait au XXIVe district était au n° 33.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 511.

Famille de *Juan Moras.*

Cette famille se compose de quatre personnes : Juan Moras, sa femme, et deux enfans de treize à six ans. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune dans une année antérieure. Juan

Moras et sa femme ont été malades au Champ-Neutre un mois et demi après la translation générale du XXIVe district. C'est la femme qui le fut premièrement. Frissons, mal de tête, douleurs dans le dos, dans les membres, face rouge, vomissemens spontanés pendant douze heures; la fièvre trois jours : le huitième jour la peau devint jaune, et le quinzième les forces étaient entièrement rétablies. Elle était déjà bien portante depuis quinze jours, quand son mari tomba malade à son tour, et éprouva les mêmes symptômes. Ils n'ont gardé le lit ni l'un ni l'autre, de peur que le sergent de police ne les fît transporter au lazaret. Au camp, la femme Moras n'eut de communications avec aucun malade, et lorsqu'elle-même et son mari le devinrent, ils ne laissèrent entrer personne dans leur tente. Le mari allait vendre dans Gibraltar des poules et des dindons; il passait dans toutes les rues de la ville; mais n'entrait pas dans les maisons et il ne vit pas de malades.

Les deux enfans restèrent dans la même tente que leurs père et mère pendant et après leur maladie; ils n'éprouvèrent pas la moindre indisposition. On les faisait coucher sur des fournitures de lit particulières; et l'on eut soin de laver le lit sur lequel les malades avaient couché, dès qu'ils furent bien rétablis.

La famille de Juan Moras occupe depuis quatre ans, dans la cour basse que nous avons décrite, Road to Flat Bastion, n° 33, document n° 21, une chambre de quinze pieds de long sur six de large, sans fenêtres, et n'ayant qu'une porte sur la cour. La santé de cette famille a toujours été bonne.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 512.

Famille de Mme veuve *Catalina Bacaresa.*

Sept personnes dans la famille, Mme Bacaresa et six enfans de treize à six ans. Elle a eu la fièvre en 1813 ; son père et sa mère sont morts dans l'épidémie de 1814; elle-même est restée bien portante pendant celles de 1814 et de 1828. En 1828 la plupart de ses enfans ont été malades.

La famille, avant l'épidémie, habitait le XXIIe district, n° 1 ; et, à l'occasion de la mort d'un de ses voisins, Mme Bacaresa fut transférée sous une des tentes du Champ-Neutre avec tous ses enfans, le 20 septembre 1828. Jusques-là aucun d'eux n'avait été malade. Le lendemain de l'arrivée au Champ-Neutre, Fanny, âgée de six ans, éprouva les premiers accidens. Vomissemens spontanés de matières jaunes, déjections muqueuses verdâtres, fièvre violente pendant trois jours, yeux très-rouges, jaunisse. Le corps exhalait une mauvaise odeur; rétablissement complet après dix ou douze jours. Juan, âgé de sept ans, tomba malade vingt-quatre heures après le commencement de la fièvre de sa sœur; il eut des symptômes tout-à-fait analogues; mais les forces revinrent un peu moins vite. Neuf jours après Juan, Manuelito, âgé de douze ans, fut attaqué à son tour. Les trois premiers jours, il fut très-rouge, et la jaunisse survint ensuite ; son affection présenta d'ailleurs les mêmes caractères que celle de ses frères. Catalina, âgée de neuf ans, tomba malade six ou sept jours après Manuelito. Elle eut des nausées, des déjections noires ; le premier jour elle était très-rouge, la jaunisse survint le troisième, et le lendemain elle se portait bien. Elle eut d'ailleurs des

symptômes analogues à ceux que les trois autres avaient éprouvés.

La tente sous laquelle habitait Mme Bacaresa, était placée près de la ligne espagnole : après la maladie de ses quatre enfans; cette dame alla loger sous une autre tente près du rivage oriental du Champ-Neutre. Dans les derniers jours de novembre, Tony, son fils aîné, se trouva exposé à l'ardeur du soleil, il avait néanmoins son chapeau sur la tête. Il eut des frissons suivis d'un peu de chaleur, de la céphalalgie, des douleurs dans les jambes, des nausées, de l'anorexie; la face était rouge et les yeux enflammés: on ne sait s'il eut de la sueur. Ces symptômes se dissipèrent en vingt-quatre heures, et, le lendemain, l'enfant avait recouvré ses forces et son appétit. Vers le premier jour de janvier 1829, une dernière fille, Magdalena, eut un furoncle à la jambe, et en même temps des douleurs dans le ventre et de la fièvre pendant trois jours.

Dans la cour que madame habitait avant d'être transférée au Champ-Neutre, il y avait, à l'époque où elle partit, trois familles malades. Un Minorquin entre autres et sa femme étaient malades dans une chambre en face de la sienne; et ils étaient assistés par leur mère déjà fort vieille. Mme Bacaresa aidait cette vieille femme à soigner ses enfans, et elle reçut même sur ses mains du vomissement noir, en soutenant la tête du Minorquin, qui mourut. Le jour de la mort de son fils, la vieille femme vint chez Mme Bacaresa, mais celle-ci n'y voulut pas laisser venir la veuve qui était encore malade.

Les enfans de toutes les familles qui habitaient la cour jouaient ensemble; mais ceux de Mme Bacaresa n'entrèrent pas dans les chambres des malades; ils n'entrèrent pas dans les chambres où étaient les malades. Les enfans voisins n'étaient pas malades avant la translation des habitans de la cour sous les tentes du Champ-Neutre; mais elle

sait qu'il y en eut de malades au camp, et qu'il en mourut un. Tony, l'aîné des enfans de Mme Bacaresa, allait tous les jours à l'école, il y alla jusqu'au jour de l'évacuation : il revenait chaque soir : Il entra trois fois dans la chambre du Minorquin, mais sa mère l'en fit sortir sur-le-champ.

Dans la cour qu'habitait Mme Bacaresa, il y avait toujours de la mauvaise odeur. Une amie de madame, ici présente, qui y a demeuré trois ans, déclare qu'en 1828 l'odeur a été moins mauvaise que les années précédentes, parce qu'on avait jeté de la chaux dans l'égoût.

Les familles qui habitaient la cour étaient nombreuses; il y avait surtout beaucoup d'enfans : tous jouissaient habituellement d'une très-bonne santé.

La chambre qu'occupe aujourd'hui Mme Bacaresa, dans le XXIVe district, n° 3, formait, au commencement de l'épidémie, une partie de l'habitation des *Serfati* (1).

Elle est planchéyée, a dix pieds de large sur douze de long et huit pieds de haut; il n'y a pas d'humidité. Porte sur la cour qui est à l'Est; fenêtre en face qui est ouverte à l'Ouest, et est au premier par rapport à la cour d'en bas.

Le 27 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 513.

Renseignemens recueillis auprès de M. *Pedro Perez*, scieur de long.

Six personnes dans la famille, Perez, sa femme, et quatre enfans de six mois à neuf ans. Perez a eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures; en 1828 il

---

(1) Voyez le document n° 9.

est resté bien portant ainsi que tous les autres. Il a été placé sous une tente du Champ-Neutre, le 5 septembre ; sa femme et ses enfans n'entrèrent point dans la ville durant l'épidémie ; lui-même y venait toutes les fois qu'il y trouvait de l'ouvrage. Il n'allait dans aucune maison où il y eût des malades. En revenant, il ne prenait aucune précaution. Sa famille ne communiqua au Champ-Neutre avec aucun malade.

La chambre qu'ils habitent au XXIVe district a dix pieds de large sur douze de long; la porte est recouverte par la galerie de l'étage supérieur; fenêtre de deux pieds carrés donnant sur un toit; cour carrée entourée de quatre bâtimens dont trois sont élevés. Dans cette cour, habituellement humide pendant l'hiver, il y a deux privés à quinze pieds de la porte de la chambre, et un égoût à dix pieds de cette porte : les privés exhalent de l'odeur pendant l'été : quand la fosse d'aisance est pleine, elle déborde dans la cour, et les matières vont se rendre dans l'égoût ; cela arrive tous les ans, mais n'a pas eu lieu cette année.

A côté, dans une petite chambre, habite une vieille dame qui a eu la fièvre jaune à Cadix en 1800 ; pendant deux autres épidémies qui ont ravagé cette ville elle s'est constamment bien portée. L'année dernière, elle a été transférée au Champ-Neutre, n'a point eu de communications avec des malades, et a conservé sa bonne santé.

Le 17 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

§ VI.

RENSEIGNEMENS GÉNÉRAUX.

N° 514.

Renseignemens recueillis auprès de M. *Turner*, président de la commission chargée de distribuer les secours aux pauvres campés au Champ-Neutre.

Il y avait au Champ-Neutre cent quatre-vingt-six baraques destinées aux habitans de Gibraltar venus au Champ-Neutre par ordre de l'autorité, à trois ou quatre exceptions près. Quelques-uns de ceux qui les ont habitées les ont abandonnées à une certaine époque pour aller à Catalan-Bay ou au village du Champ-Neutre. Elles servaient de logement à mille soixante-trois personnes, dont cinq cent quarante-quatre hommes et cinq cent dix-neuf femmes.

Outre ces baraques, sept cent soixante-quinze tentes de campagne étaient habitées par deux mille huit cent soixante-dix-huit personnes, venues comme les premières par ordre de l'autorité au Champ-Neutre; en tout, mille huit cent quatre-vingt-dix-huit femmes et deux mille quarante-trois hommes.

Les tentes et les baraques furent au complet dans l'espace d'un mois.

Du nombre de personnes indiquées, mille six cent vingt-six avaient eu la fièvre épidémique antérieurement, et plusieurs d'entre elles ont obtenu pour cela même, dès le principe, la permission de rentrer dans la ville.

La porte des tentes était tournée au Nord ou à l'Est. Elles étaient placées à trois ou quatre pieds de distance les unes des autres, et formaient des rues larges de dix à douze pas. Chaque rue avait une lettre; chaque tente

un numéro. Chacune était destinée à cinq personnes, cependant plusieurs en contenaient de trois à huit, suivant le nombre d'individus dont chaque famille était composée. Une partie des tentes fut doublée comme celles des officiers vers la fin de l'épidémie.

Trois cents hommes environ, qui avaient obtenu d'un médecin ou d'une personne respectable un certificat constatant qu'ils avaient eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure, avaient la permission d'aller travailler dans la place et en revenaient le soir. Ces hommes rentraient dans leurs tentes sans précaution : M. Turner en est sûr pour un très-grand nombre. Il ajoute, sur des observations qui lui sont faites, qu'il en était ainsi pour l'universalité, et, en définitive, il affirme qu'aucun d'eux ne prenait de précaution, parce qu'il est souvent resté dans les tentes dix à quinze minutes après le coup de canon, et qu'il a vu les ouvriers dont il s'agit rentrer en foule sans aucune précaution préalable.

Quelques personnes qui avaient obtenu un certificat constatant qu'elles avaient éprouvé la fièvre jaune dans une épidémie antérieure, pouvaient venir de la place dans les tentes, et, pendant le premier mois, chacun eut la permission d'aller une fois par semaine dans la ville pour y prendre les objets qu'il n'avait pu emporter. Quelques-unes des personnes qui habitaient le Champ-Neutre et qui sont restées la nuit dans la ville sont tombées malades ; ce qui n'a pas eu lieu pour celles qui n'ont été que pendant le jour dans la place. Il n'y a pas eu plus de neuf individus malades, et tous avaient été dans la ville ; quelques personnes ont pu cacher leur maladie pendant deux ou trois jours, mais aucune, ajoute M. Turner, n'est restée pendant toute la maladie dans sa tente sans aller au lazaret. M. Turner pense aussi que le premier mois, à partir de l'établissement du cordon, une fois passé, personne n'est

tombé malade dans les tentes ou dans les baraques ci-dessus indiquées du Champ-Neutre.

Des inspecteurs de police et de santé passaient fréquemment dans les rues du camp.

Les personnes qui se sentaient malades en revenant de la ville allaient aussitôt à l'hôpital du lazaret; leurs enfans étaient mis en quarantaine dans des tentes d'observation. M. Turner ne connaît pas d'exemple de la fièvre épidémique chez ces derniers ou chez quelques personnes qui n'eussent pas été dans la ville.

L'hôpital destiné aux personnes qui habitaient les tentes ou les baraques dont il a été question était à l'extrémité du camp et composé de plusieurs tentes. On y voyait surtout des maladies chroniques, et tous les matins M. Turner recevait l'état du lazaret, des tentes d'observation et de l'hôpital destiné aux habitans des tentes et des baraques.

Le 4 avril 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

CINQUIÈME PARTIE.

DOCUMENS RELATIFS AUX RÉGIMENS EN GARNISON À GIBRALTAR.

N° 515.

23e régiment.

Les soussignés se sont réunis le 24 mars chez M. Bouchier, adjudant du régiment, qui a bien voulu leur faire les déclarations suivantes :

Le 23e régiment fut campé, le 14 septembre, à l'Europa flat.

Le premier homme de ce régiment qui fut atteint de la maladie épidémique était un forgeron qui couchait dans la place et travaillait dans un des ateliers de l'artillerie. Il vint trouver M. l'adjudant le 11 septembre, et fut envoyé à l'hôpital. On l'en renvoya le lendemain, et il alla coucher à la caserne avec un sergent qui s'est toujours bien porté pendant le reste de l'épidémie. Alors ce forgeron n'avait qu'une douleur de dos, n'éprouvait ni céphalalgie, ni douleur à l'épigastre, ni chaleur à la peau. Il retourna le jour suivant à l'hôpital de la marine, où il mourut trois jours après son arrivée, le 16 septembre. Le régiment ne perdit personne autre jusqu'au 6 octobre; et le deuxième soldat qui mourut allait dans la ville et dormait dans la caserne.

Au commencement de l'épidémie il y avait dix-huit officiers dans le régiment :

Le colonel	1.
Le commandant	1.
Quatre capitaines	4.
L'adjudant-major	1.
Le payeur	1.
Neuf officiers subalternes	9.
Le quartier-maître	1.
	18.

Huit d'entre eux furent malades : un capitaine, M. Sloane, six officiers subalternes, le quartier-maître.

Les officiers subalternes malades sont, MM. Phillott, Ross, Crutchley, Powell, Lawrence et Stanley : le quartier-maître est M. Moore.

M. le capitaine Sloane, présent à cette réunion, entrait en convalescence d'une dyssenterie quand son régiment fut campé à l'Europa flat, et M. Smith, chirurgien-major du corps, ne lui permit pas de le suivre. M. Sloane occupa alors l'appartement de M. l'adjudant, et fut atteint de la fièvre épidémique le 14 novembre, à une époque où il n'était pas encore entièrement guéri de son flux dyssenterique.

Au début, après un dîner prisavec autant d'appétit qu'à l'ordinaire, tendance au sommeil à huit heures du soir, et une demi-heure plus tard, au moment où il se couchait, M. le capitaine sentit du frisson. Il fut très-malade cette première nuit, eut beaucoup de chaleur, une céphalalgie intense, du délire même. M. Glynn qui était près de lui lui donna de l'huile ; ensuite, M. Smith prescrivit du calomel à la dose de trois grains toutes les deux heures, ce qui amena une légère salivation. La fièvre dura deux jours et fut suivie d'une jaunisse très-prononcée. Le malade était

parfaitement rétabli de sa double affection après un mois.

Depuis le début de la fièvre épidémique jusqu'au moment où il fut affecté, M. le capitaine était allé fréquemment dans la ville, et tous les jours à l'hôpital de la marine où il se mettait quelquefois sur le lit des malades.

Parmi les officiers subalternes, M. Powell fut le premier atteint; il tomba malade le 1er novembre. Il était le plus jeune des officiers de son rang, et faisait le même service que ses camarades.

Les officiers subalternes allèrent jusqu'au moment du campement du régiment visiter les hôpitaux, comme officiers du jour: ils en furent dispensés à cette époque, par un ordre du jour du régiment. Un autre ordre du jour, publié après que le régiment eut quitté sa caserne, défendit aux officiers d'aller dans la ville, hors le temps du service; mais cependant les officiers y allaient encore quelquefois.

Les officiers subalternes visitaient leurs amis malades, avant de l'être eux-mêmes, mais n'allaient pas dans les hôpitaux. Leurs gardes étaient plus fréquentes qu'à l'ordinaire, et avaient lieu tous les trois ou quatre jours, à Flag staff et à Ragged staff, et, vers le commencement de l'épidémie, au Sud. Les capitaines ne montaient la garde qu'à Water port et toutes les trois semaines seulement.

Un ordre du jour publié par ordre de M. le général Don, le 20 novembre, défendit à tous les officiers de la garnison d'aller voir des malades ou des convalescens.

Outre M. le capitaine Sloane, un autre officier du même grade fut encore malade, mais pour peu de temps, de manière qu'il était rétabli après trois ou quatre jours. Il ne fut pas alité.

M. l'adjudant n'allait pas souvent dans la ville pendant la durée de l'épidémie; mais il entrait tous les jours dans les hôpitaux. Il a éprouvé, il y a six ans, une fièvre continue en Irlande, qui a duré quinze jours ou trois

semaines, pendant laquelle il fut très-mal quinze nuits, sans éprouver de délire.

Le quartier-Maître, M. Moore, tomba malade le 18 octobre, le cinquième de sa famille qui était composée, au commencement de l'épidémie, de dix personnes, lui, madame, six enfans et deux domestiques. Tous furent malades.

1er malade. La fille aînée de M. Moore, le 30 septembre ou le 1er octobre. L'affection débuta pendant la nuit. Le matin la malade éprouvait de la céphalalgie, de la douleur dans les jambes, des nausées sans vomissement. La céphalalgie devint très-intense, il y eut de la chaleur pendant trois jours, et le rétablissement était complet le troisième.

2e malade. Le même jour que la fille aînée, le matin.

3e malade. Le même jour que les deux premiers.

4e malade. M. Moore lui-même pendant trois jours, le 11 octobre. Il fut long-temps alité à cause du mercure.

5e malade. Mme Moore elle-même, le 17 octobre.

A-peu-près en même temps que M. Moore, furent malades ses deux domestiques; mais on ignore si le domestique non soldat eut la fièvre épidémique régnante.

Quatre enfans avaient été envoyés au camp de bonne heure, le jour où leur sœur aînée était tombée malade. L'un d'eux, l'ayant été à midi le même jour, fut ramené dans la ville, c'est le quatrième malade. Les trois autres y restèrent placés dans une tente d'officier, une tente double; mais l'un d'eux ayant été enrhumé, on les ramena tous trois dans la ville, c'était après que la maison avait été purifiée comme il sera dit tout-à-l'heure. L'enfant qui était enrhumé, c'était une petite fille, tomba malade le lendemain. Ses frères restèrent tous sept jours à la maison, après quoi ils retournèrent au camp, où ils tombèrent malades deux jours après y être arrivés, ou le troisième. Ils furent reconduits aussitôt à la maison.

Celle-ci avait été désinfectée avant le départ de la petite fille du camp, par les hommes chargés officiellement de cette fonction. On fit d'abord des fumigations, portes et fenêtres fermées; après quoi elles furent ouvertes et les planchers lavés avec de l'eau de savon.

M. Moore attribue la maladie de sa fille aînée à la fumée qui se dégagea des effets en combustion d'un soldat du 94e régiment, mort de la maladie épidémique. La combustion eut lieu après le soleil couché, et encore que les portes et fenêtres fussent fermées, toute la famille en fut incommodée. C'est la nuit suivante que la jeune personne tomba malade, et elle eut même du frisson avant de se coucher, à neuf heures ou à neuf heures et demie. Elle n'avait pas vu de malades avant de tomber malade elle-même, et du moment que le cordon fut établi, M. Moore avait rompu toute communication avec la ville, n'en recevait personne, ni d'aucune autre part. Les devoirs de la place de M. Moore l'obligeaient à aller dans la ville tous les jours, quelquefois même deux fois dans la journée. Il rencontrait très-souvent en y allant ou en en revenant des charriots qui transportaient des malades et des morts. Ses enfans, avant de tomber malades, se promenaient une fois le jour avec lui, vers les batteries de mer; mais il ne se rappelle pas avoir rencontré alors quelques-uns des charriots dont il vient d'être question. M. Moore ignore aussi comment ses enfans ont pu contracter au camp la maladie alors régnante. Il n'y avait pas de malades dans l'espèce de galerie où il loge, avant qu'il n'y en eût dans sa famille, mais il y en avait dans quelques-unes des maisons qui se trouvent à une certaine distance. Le linge de toute la famille était lavé dans la maison de M. Moore, par une femme qui avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure. On n'apportait rien de la ville à la maison, Mme Moore étant dans l'habitude de faire des provisions pour trois ou pour six mois.

M. Moore et sa famille habitent une partie de ces espèces de galeries qui se trouvent au-devant et au-dessous de la caserne du 94e régiment. Il n'y a ni latrines, ni égoûts autour de sa maison; on n'y sent pas de mauvaise odeur, les murs en sont bien secs; les appartemens ne sont pas assez ventilés, encore qu'il y ait des fenêtres devant et derrière, parce que la maison est un peu dominée dans ce dernier sens par la terre.

M. Moore était ici en 1803; il y est maintenant depuis quatre années, et l'été dernier lui a paru le plus agréable et le plus frais de tous ceux qu'il a passés à Gibraltar. Et à part deux enfans qui ont succombé, l'un au croup, l'autre aux convulsions excitées par la dentition, toute la famille a joui invariablement d'une excellente santé depuis quatre ans.

Une domestique, venue chez M. Moore au commencement du mois de novembre, resta dans sa maison pendant la maladie de ses enfans, entra chez eux et ne fut pas malade. Elle avait eu le typhus en Irlande.

Enfin M. Moore déclare aux soussignés qu'une famille immédiatement voisine de la sienne, habitant la même galerie, s'est constamment bien portée durant la dernière épidémie; que la partie de cette galerie qu'elle habitait était exposée, comme sa maison, à la fumée des effets du soldat du 94e, mis en combustion, mais qu'au moment où cette combustion eut lieu, tous les membres de cette famille étaient absens.

Sur la prière qui leur est adressée de dire s'ils connaissent quelqu'un qui ait été malade sans sortir du camp, M. le capitaine Sloane et M. l'adjudant nommèrent le musicien Oldham : et pour avoir quelques détails à ce sujet, M. Bouchier fait venir le nommé Peirpoint, sergent du 23e régiment, qui déclare ce qui suit. Oldham couchait dans une chambre voisine de la sienne, n'avait pas quitté le camp,

n'avait point eu de communication avec des malades ou des convalescens. Ces derniers occupaient une baraque éloignée de plus de cinq cents pas de la tente d'Oldham, à la porte de laquelle se trouvait une sentinelle qui empêchait d'entrer ou de sortir : de manière que Peirpoint ignore comment il a contracté la maladie. Oldham pêchait quelquefois sur les bords de la mer. Il éprouva, au début, des douleurs de ventre, et dit au déclarant qu'il avait eu la diarrhée, ce que celui-ci ne put vérifier. On le conduisit auprès du chirurgien du régiment qui le fit placer à l'hôpital de la marine où il mourut après un séjour de cinq ou six jours. Un infirmier à qui Peirpoint en demanda des nouvelles lui dit qu'il allait bien, qu'il se portait bien le deuxième jour de son entrée, qu'il se promenait dans l'hôpital avec un soldat du 12e régiment qui avait la fièvre.

M. l'adjudant ajoute à ce qui précède que les musiciens, au nombre de seize, furent tous bien portans pendant la durée de l'épidémie, à part celui dont il vient d'être question; qu'ils ne quittèrent pas le camp, que tous les chemins qui conduisaient à l'Europa flat ou au moulin à vent étaient gardés : qu'aucun musicien n'aurait pu sortir sans une permission spéciale; permission que M. Bouchier n'a pas donnée.

Il n'y eut ni femmes, ni enfans malades au camp (1); la défense de sortir était aussi expresse pour les unes et pour les autres que pour les musiciens. Les infirmiers, leurs femmes et leurs enfans ne pouvaient entrer dans le camp. Il en était de même de toutes les personnes employées dans la ville ou dans les hôpitaux, à part les médecins.

Le 24 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

---

(1) Voir le document suivant.

N° 516.

Famille d'*Armstrong*, soldat du 23e régiment.

Un soldat 23e régiment, Armstrong, sa femme et deux enfans, habitaient la maison Bossano (1) avant la translation du régiment auquel ils appartiennent à l'Europa flat, ou jusqu'au 17 septembre, à ce qu'il paraît. Aucun d'eux n'avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure à la dernière épidémie ; tous, à l'exception du fils âgé de sept ans, ont été malades dans le cours de celle-ci. La femme fut la première.

Elle tomba malade huit ou neuf jours avant la translation du régiment. Elle éprouva, au début, des frissons, eut des douleurs dans les membres, à l'épigastre et au dos, des vomissemens, de la chaleur pendant trois jours, ne recouvra ses forces qu'après son arrivée au camp.

Elle tomba malade à l'époque de la mort de la fille de M. Bossano. Toutefois elle ne l'avait pas vue ; elle dit même n'avoir pas vu de malades avant de le devenir elle-même, et son mari confirme cette déclaration : à quoi il ajoute qu'il y avait des malades dans son régiment avant sa translation au camp ; que sa femme n'avait pas été dans la ville depuis trois mois, lors du début de sa maladie. Il lui donna une demi-bouteille de vin chaud avec de la canelle pour provoquer des sueurs, et elle sua en effet beaucoup. Ni elle, ni les siens ne furent vus par des médecins.

Armstrong fut malade trois jours après son arrivée au camp, eut des frissons suivis de chaleur, des nausées sans vomissemens, de vives douleurs dans le dos et dans les

---

(1) Voir le document n° 185.

reins, de la chaleur, la face fut rouge, les yeux furent turgescens. La chaleur dura quatre nuits, les sueurs furent copieuses; il resta une semaine avant de recouvrer ses forces, et continua toujours son service dans la crainte d'être envoyé à l'hôpital.

Sa petite-fille, actuellement âgée d'un an environ, fut un peu malade à l'époque où il l'était lui-même, le quatrième jour de leur arrivée au camp : elle le devint davantage un mois ou six semaines après la translation au camp. Dans sa première attaque, elle refusait la mamelle et toute espèce d'aliment, vomissant la petite quantité de lait qu'elle prenait, eut de la chaleur pendant trois jours et des sueurs assez copieuses. Elle ne recouvra pas ses forces dans l'intervalle qui sépara la première de la seconde attaque. Les symptômes de celle-ci furent plus forts que ceux de la première, et d'ailleurs semblables.

L'enfant de sept ans resta toujours dans la tente, dormit dans le lit de la famille et fut toujours bien portant.

A cette déclaration, Armstrong ajoute les détails suivans.

Un enfant âgé de dix-huit mois, qui venait seul dans la tente voisine de celle de ses parens, tomba malade quinze jours après leur arrivée au camp, et mourut. Trois ou quatre autres succombèrent encore au camp, à quelque distance les uns des autres; de manière que les derniers d'entre eux moururent à l'époque où la maladie commençait à perdre de sa vigueur, avant le 9 novembre. L'enfant de dix-huit mois qui venait dans la tente d'Armstrong appartenait au nommé Vaughn.

Il y eut très-peu d'hommes au camp qui n'eussent une légère attaque, mais ils la cachaient : et Armstrong en a vu fuyant de leur tente, au nombre de deux ou trois, pour vomir en cachette. Ces hommes faisaient leur service tant que leurs forces le leur pemettaient : quelques-uns se ré-

tablissaient sans aller à l'hôpital ; d'autres y allaient, épuisés de fatigues et de souffrances, et y mouraient deux ou trois jours après y être arrivés.

Les soldats du 23e régiment ne faisaient de service qu'au Sud, jusqu'à la batterie de Jumper ; les officiers allaient aussi dans la ville, et quelques-uns d'entre eux tombèrent malades dans leur garde. Un caporal mourut le lendemain de sa dernière garde. Armstrong l'avait été voir l'avant-veille de sa mort, un jour avant sa dernière garde, pour lui donner des souliers à raccommoder ; il l'avait trouvé triste et mélancolique, il lui paraissait malade.

Un sergent qui commandait quinze hommes chargés de transporter de l'hôpital de la marine à la mer des lits, des draps et des couvertures sales, tomba malade et mourut, persuadé qu'il devait sa maladie aux effets dont il avait surveillé la translation : c'était avant que Bossano se fût chargé du lavage des lits infectés. On ignore ce que sont devenus les autres hommes.

Mme Armstrong ne connaît pas de femmes de soldat qui aient été malades au camp. La femme Vaughn ne le fut pas.

La femme et les enfans du camp de l'Europa flat ne pouvaient dépasser l'Europa pass. Le commandant du régiment avait fait mettre à l'ordre du jour que les femmes et les enfans trouvés hors du camp seraient punis avec sévérité, et les femmes chassées du régiment. Les hommes ne pouvaient pas non plus quitter le camp hors du service. Il n'y eut d'exception que pour ceux qui allaient chercher des vivres au Champ-Neutre, jusqu'à l'époque où les viandes arrivèrent par eau, et alors on alla les chercher sur le rivage.

Le premier malade du régiment fut un enfant de treize ans (Garret Hacket), il fut malade pendant six jours, pen-

dant trois à l'hôpital, et il avait succombé avant le début de la maladie de Mme Armstrong, à cinq ou six cents pas de laquelle il demeurait. Cette femme le vit encore bien portant huit jours avant sa mort ; Armstrong lui-même le vit le dimanche qui précéda son entrée à l'hôpital, entrée qui eut lieu le mardi suivant, et alors il parut encore bien portant.

Le 17 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 517.

Royal Montagnards, 42e régiment.

Le 28 mars 1829, les soussignés se transportèrent au quartier des officiers du régiment écossais (42e), et y reçurent les déclarations de MM. Malcolm, major; Fife, adjudant-major; Leslie, lieutenant; Cameron, lieutenant; Freer, lieutenant du 43e; Wheatley, sergent-major; Sutherland, sergent payeur. La plupart de ces déclarations furent faites ou modifiées d'après des notes ou d'après les registres du régiment.

Le régiment quitta ses casernes pour aller au Champ-Neutre le 22 septembre 1828 ; les hommes mariés y étaient allés le 12 avec leurs femmes et leurs enfans.

Le 42e régiment avait quinze officiers au commencement de l'épidémie : un major, cinq capitaines, huit subalternes et un payeur. Deux capitaines et deux subalternes ont été malades; un des subalternes, M. le lieutenant Stewart, est mort.

M. le major Middleton demeurait au camp, et ne venait jamais dans la ville que pour son service, et il était obligé de venir tous les six jours passer une nuit dans les casernes

du régiment. D'ailleurs il ne visitait pas les hôpitaux, ayant reçu un ordre contraire.

Le service des capitaines était différent : jusqu'au 22 septembre ils faisaient, à tour de rôle, l'inspection des hôpitaux de leur régiment; les subalternes n'y allaient pas, mais ces inspections cessèrent dès que le régiment fut au camp. Ils ne montaient qu'une garde dans la ville, c'était celle de la porte de mer, et cette garde ne revenait que tous les quinze jours.

Deux des capitaines tombèrent malades, M. Murray et M. Malcolm, actuellement major du régiment.

M. le capitaine Murray était déjà légèrement indisposé lorsqu'il monta sa dernière garde; il resta pendant trois jours dans un état de santé équivoque, et continua néanmoins à manger avec assez d'appétit; enfin, le 4 octobre, une fièvre violente l'obligea à se faire transporter dans un des pavillons du 94e régiment, au Sud; il guérit. Cet officier était venu dans la ville depuis le campement.

M. le major Malcolm fut pris de la fièvre épidémique le 14 ou le 15 novembre. Il souffrait depuis long-temps d'une blessure grave qu'il avait reçue dans la dernière campagne de France, et il sollicitait la permission d'aller passer quelques mois dans ses foyers. En conséquence, il alla une première fois à l'hôpital de marine, chez M. le Dr Dow, où était rassemblée une commission médicale chargée de l'examiner. Un mois après il y retourna, c'était trois jours avant de tomber malade; il fut encore visité par une commission de médecins parmi lesquels se trouvait M. le Dr Smith, qui venait d'éprouver la fièvre jaune, et qui avait à peine assez de force pour faire quelques pas. La commission était réunie dans la chambre même où M. Smith était malade.

Ce furent les seules fois que M. le major Malcolm traversa la ville; il ne quittait d'ailleurs le camp que pour

ses gardes, qui, comme il a été dit plus haut, ne revenaient que tous les quinze jours; mais la veille du jour où il parut pour la dernière fois devant la commission médicale, il avait fait la garde de la porte de Mer.

Les symptômes qu'il éprouva furent ceux de la fièvre épidémique bien caractérisée.

Le service des officiers subalternes était à-peu-près le même que celui des capitaines, à cela près, qu'ils n'étaient pas chargés de l'inspection des hôpitaux, et qu'ils montaient des gardes tous les six jours; mais comme il y avait des gardes dans la ville et dans le camp, il arrivait que l'on pouvait être dix, douze et quinze jours sans venir dans les postes de la ville. Les gardes de la ville étaient Flag-Staff et Land-Port.

Deux lieutenans eurent la fièvre épidémique, MM. Cameron et Stewart.

M. Cameron tomba malade le 4 octobre, le même jour que M. le capitaine Murray, et fut transporté comme lui dans les pavillons des carsernes du 94e régiment. M. Cameron demeurait seul dans sa tente; il allait tous les jours dans la ville, à la bibliothèque militaire; mais il n'entra ni à l'hôpital ni dans des maisons où il y avait des malades. Il voyait passer constamment à la barrière de l'Inondation des charrettes de morts et de malades, et lorsque, étant guéri de la fièvre, il revint au camp, il s'aperçut alors seulement de l'odeur qui s'exhalait des chars mortuaires, de sorte qu'il pouvait reconnaître par l'odeur seulement une voiture qui renfermait des cadavres. M. Cameron, trois jours avant de tomber malade, était de garde à la porte de Mer, avec M. le capitaine Murray, et il allait constamment chez cet officier, jusqu'au moment où ils furent tous deux transportés au Sud.

M. Stewart tomba malade à la fin d'octobre, et mourut le troisième jour de son entrée aux pavillons du Sud, avec

des déjections noires et tous les symptômes les mieux caractérisés de la fièvre jaune. Tous les officiers ici présens s'accordent sur ce point, que par hasard il avait toujours fait les gardes du camp, et qu'il n'était jamais venu dans la ville depuis le 22 septembre; mais M. Leslie, son ami particulier, nous assure que M. Stewart est entré dans la ville deux ou trois frois; qu'il est venu jusqu'à la caserne du régiment, qu'il est entré dans la chambre de M. Leslie lui-même, mais qu'il n'est resté dans la ville que quelques minutes, le quartier des officiers se trouvant à peu de distance de la porte de Terre. Il y vint pour la dernière fois huit ou quinze jours avant de tomber malade.

Mais le jour qui précéda la nuit où il éprouva les premiers symptômes de la fièvre épidémique, il vint chez M. Freer, lieutenant du 43e régiment, qui était malade dans sa tente : il y resta une demi-heure, s'assit même une minute sur son lit pour lui tâter le pouls, et de là alla voir aussi le domestique de M. Freer, atteint comme son maître de la fièvre jaune.

M. Freer, qui nous donne ces derniers détails, tomba malade lui-même dans le courant d'octobre; depuis le commencement de l'épidémie il avait été très-souvent à l'hôpital de marine, mais il y entra le jour qu'il fut pris de la fièvre, et dit à M. le Dr Brown qu'il se sentait attaqué de la maladie épidémique. M. Freer, à cette occasion, cite le cas du payeur du 43e régiment, qui allait tous les jours dans la ville et dans les hôpitaux sans contracter la fièvre jaune. M. Leslie, lieutenant du 42e, qui venait le voir tous les jours dans sa tente, qui le soignait et lui donnait à boire, n'éprouva pas la moindre indisposition; il en fut de même des deux soldats qui restèrent avec M. Freer, l'un pendant quatre jours, l'autre pendant quinze. On doit noter que M. Leslie et ces deux hommes montèrent leurs gardes pendant tout le cours de l'épidémie; mais le do-

mestique qui servait M. Stewart aux pavillons du Sud tomba malade le jour même de l'enterrement de son maître; et les deux hommes qui assistèrent M. le capitaine Murray dans le même pavillon prirent ensuite la fièvre épidémique à une époque que l'on ne peut préciser.

M. Wheatley, sergent-major du régiment, n'a point été malade. Il ne montait jamais de garde, et n'entra dans la ville qu'après le 15 novembre, encore n'y vint-il que deux fois; une fois il alla dîner dans un hôtel de Gibraltar où il y avait eu des malades dans le cours de l'épidémie et où il n'y en avait plus dans ce moment. Il y resta deux heures; la seconde fois il n'alla pas plus loin que la caserne. Il resta à Gibraltar, comme tout le régiment, jusqu'au 22 septembre, et jusqu'au 17 il alla souvent à la place du commerce, quartier de la ville où la fièvre ne régnait pas encore. Au camp, il eut occasion de voir un grand nombre de malades. Avant que les médecins militaires ne fissent chaque jour une inspection générale pour découvrir ceux des soldats qui étaient atteints de la fièvre épidémique, c'est-à-dire, jusqu'au 6 novembre 1828, M. Wheatley était obligé de faire lui-même la visite des tentes, et de s'assurer s'il y avait des soldats malades: il surveillait ensuite leur départ pour l'hôpital; mais il ne les touchait pas.

Les soussignés prient MM. les officiers présens à cette enquête de vouloir bien leur permettre d'interroger devant eux le sergent-major Wheatley et le sergent payeur Sutherland, relativement à ce qui s'était passé dans le camp parmi les sous-officiers, les femmes et les soldats.

MM. Wheatley et Sutherland sont invités à dire tout ce qu'ils savent, même les choses qui, pendant le trouble causé par l'épidémie, auraient pu être faites contre les règles du service. En conséquence, ces deux sous-officiers font les déclarations suivantes:

Il y avait dans le régiment six sergens payeurs; ils dis-

tribuaient tous les jours la paie aux soldats, et montaient la garde tous les trois jours; mais comme il y avait des gardes au camp et dans la ville, celles de la ville revenaient alors à des intervalles plus ou moins éloignés. Ils avaient en outre une troisième attribution, c'était de recevoir et de garder chez eux les effets des soldats qui allaient à l'hôpital. Dès qu'un soldat se trouvait malade, il apportait ou il envoyait chez le sergent payeur ses armes, sa giberne et un sac de peau de chèvre avec ses poils, que les Écossais portent devant eux, par-dessus leur cotte. En outre, quelques-uns d'entre eux laissaient aussi les effets qui n'appartenaient pas au régiment, tels que des chemises ou des mouchoirs, s'ils en avaient. Ils emportaient à l'hôpital tous leurs autres vêtemens, et dès qu'ils arrivaient on les dépouillait entièrement, on leur donnait des vêtemens d'hôpital, et ceux qui appartenaient au régiment étaient déposés dans un magasin général pour leur être rendus dès qu'ils seraient guéris.

Les sergens payeurs, comme il a été dit plus haut, recevaient quelques-uns des effets des soldats qui allaient à l'hôpital, ces effets furent d'abord placés dans les tentes de chacun d'eux; mais le nombre des malades augmentant tous les jours, il fallut bientôt une tente supplémentaire pour prévenir l'encombrement.

Sutherland déclare que des six sergens payeurs, quatre ont été malades avant la fin de la première semaine d'octobre. Deux seuls furent exceptés, lui-même et le sergent payeur de la compagnie de chasseurs qui ne montaient pas de gardes. Mais M. Wheatley apprend aux soussignés que ce dernier a été réellement malade et qu'il a caché sa maladie. Il se sentit pris de la fièvre un matin, et, espérant que ce ne serait rien, il dissimula ce qu'il éprouvait jusqu'au moment où les portes de la ville eurent été fermées, sachant bien qu'alors on ne pourrait plus l'envoyer à l'hô-

pital : le soir il fut vu par M. Fraser, chirurgien aide-major du 73ᵉ régiment, qui déclara à M. Wheatley que ce sergent avait la fièvre épidémique, et il le lui répéta le lendemain matin : cependant le malade soutenait qu'il n'avait qu'une indisposition, suite de l'ivresse; il se leva, vint même dans la tente du sergent-major, qui sortit pendant quelques temps et le retrouva vomissant. Enfin, il fit bonne contenance et parvint à ne pas être envoyé à l'hôpital. Lorsqu'il fut entièrement guéri il avoua au sergent-major qu'il n'avait pas fait d'excès de boisson, et qu'il avait pris ce prétexte pour ne pas aller à l'hôpital. On doit dire qu'il n'avait jamais été dans la ville, et qu'il n'avait pas monté de gardes.

Sutherland lui-même n'éprouva pas la moindre indisposition; mais il était le seul des sergens payeurs qui fut marié, et sa femme tomba malade, fut conduite à l'hôpital auxiliaire, où elle reçut les soins de M. Thruston, qui déclara qu'elle avait la fièvre épidémique. Elle n'avait jamais été dans la ville et ne s'était pas écartée de cent pas de sa tente. Lorsque le sergent était absent c'était sa femme qui recevait les effets des soldats malades. Sutherland coucha avec sa femme pendant les deux jours qu'elle resta malade à la tente; il alla dans la ville voir deux fois par jour sa femme à l'hôpital pendant tout le temps qu'elle y resta : il la touchait : au camp il aida des soldats de sa compagnie à entrer dans les chariots qui les conduisaient à l'hôpital, et parmi eux il y en eut un qui mourut le lendemain. Sutherland n'a pas eu la fièvre antérieurement; il n'a pas été aux Indes occidentales; mais il a éprouvé le typhus d'Irlande, et il connaît un autre sergent qui, comme lui, a eu le typhus d'Irlande et qui n'a pas éprouvé la fièvre jaune en 1828, quoiqu'il ait monté ses gardes jusqu'au milieu d'octobre.

Sutherland n'avait pas d'enfans; les autres sergens payeurs ne sont pas mariés.

Le sergent armurier fut aussi malade dans le camp, il resta trois jours enfermé dans sa tente, et le quatrième jour il sortit, quoique bien faible encore, de peur d'être découvert et envoyé à l'hôpital : il fut néanmoins assisté par des médecins qui le déclarèrent atteint de la fièvre épidémique. Cet homme allait librement dans la ville chercher différens objets : il avait une femme et deux enfans, qui ne furent pas malades, à ce que sache Sutherland. Il pense que sa femme ne dormit pas avec lui, parce qu'il lui envoya lui-même des couvertures, probablement pour un autre lit.

Parmi les musiciens, qui sont au nombre de vingt-deux, un seul, nommé Warwick, tomba malade et mourut; c'était peu après le campement du régiment, et deux jours avant d'être atteint de la fièvre épidémique il avait été de corvée à la porte de Mer pour apporter au camp les effets des officiers. Il est très-probable que cet homme n'avait pas vu de malades.

Les deux tambours-majors sont morts; le premier alla au camp le 22 septembre, déjà un peu malade; le 25 il fut conduit à l'hôpital, et mourut le 2 octobre; l'autre, qui montait la garde tous les trois jours, et qui avait été au poste de la porte de Terre, fut nommé sergent-major le 3 octobre; il ouvrit alors la malle de son prédécesseur pour y prendre les insignes du grade, c'est-à-dire ses deux écharpes; il ne s'en revêtit pourtant pas. Le même jour il accompagna, depuis la barrière de l'Inondation jusqu'au lieu de la sépulture, le cadavre de son beau-frère, et le soir il tomba malade et mourut à l'hôpital.

Il y eut dans le 42ᵉ régiment un grand nombre de soldats malades. Depuis le 6 septembre jusqu'au 19, le 42ᵉ et le 43ᵉ s'étaient partagés les gardes à la ville; mais le 20, le 42ᵉ prit aussi les postes du 43ᵉ, et fit seul le service de l'intérieur de la place. Le 17 septembre il n'y avait eu

qu'un malade; le 18 et le 19 il n'y en eut qu'un non plus; le 20 il y en avait trois, et le 21 dix. Jamais le nombre des malades ne s'est élevé plus haut, si ce n'est le 11 novembre, où l'on en compta jusqu'à onze. Le premier malade du régiment était un nommé Kemble, qui travaillait au King's Yard.

MM. Les officiers présens à cette enquête ne pensent pas qu'il ait été possible à personne au camp de cacher sa maladie, parce qu'on envoyait à l'hôpital quiconque ne pouvait plus faire son service; ils ajoutent que loin de là, ils connaissent un soldat qui était employé aux écritures du régiment, et qui ne montait pas de gardes; il commit une faute, on lui ôta son emploi et il fut forcé de venir faire son service comme les autres soldats; mais ne le voulant pas faire, il prétexta une maladie, et en conséquence on le plaça dans le chariot qui transportait les soldats à l'hôpital; sa femme l'apprit, accourut aussitôt chez M. le major Macolm et lui déclara que son mari n'était pas malade, qu'il prenait ce prétexte pour ne pas faire de service, et elle le supplia de ne pas permettre qu'il allât s'exposer à contracter la fièvre jaune. Il était trop tard, le chariot était parti, et le lendemain le soldat fut réellement attaqué de la fièvre à l'hôpital, où il faillit mourir. Mais le sergent-major, invité par les officiers à dire ce qu'il sait sur ce point, déclare que tant qu'il ne fut pas fait d'inspections médicales il a vu des soldats qui ont dit avoir caché leur maladie pendant un, deux ou trois jours. Il en pourrait citer un grand nombre qui ont été monter leurs gardes étant malades, et qui le lui ont avoué ensuite: quelques-uns d'entre eux étaient conduits à l'hôpital cinq heures après avoir commencé leur garde. Ils dissimulaient le plus qu'ils pouvaient leur maladie, espérant que les symptômes se calmeraient, et qu'ils pourraient ne pas aller à l'hôpital.

Sutherland déclare aux soussignés que dans sa compagnie un soldat cacha sa maladie pendant trois ou quatre jours; enfin il s'en aperçut, parce que cet homme, quoiqu'en s'efforçant de faire son service, chancelait en marchant; il l'envoya à l'hôpital, où il mourut après vingt-quatre heures : il n'était pas marié. Les six hommes qui étaient dans la même tente que lui sont tombés malades, et trois d'entre eux sont morts; Sutherland pense que l'homme dont il vient d'être question était l'avant-dernier malade de la tente, et il n'y avait eu dans la même tente personne de malade depuis quatre jours (1).

Cependant l'autorité militaire voulut parer aux inconvéniens qui pouvaient résulter de ce que les soldats cachaient ainsi leur maladie, et le 6 novembre 1828, le major de la place publia l'ordre suivant :

« Afin d'empêcher que personne puisse cacher sa ma-
» ladie dans le camp, une inspection générale du régiment
» sera faite deux fois par jour, par un officier de santé. A
» cette inspection seront assujétis les sous-officiers, les sol-
» dats, les femmes, les enfans et les domestiques : seront
» seuls exceptés les domestiques des officiers de l'état-
» major.

» Gibraltar, 6 novembre 1828. »

L'ordre de fumiger les tentes où quelque soldat avait été pris de la fièvre épidémique ne fut publié qu'au mois de novembre, et, à la même époque, on établit un vaisseau pour les convalescens. Jusqu'au 26 octobre, lorsque les soldats revenaient de l'hôpital, on les plaçait dans une tente d'observation où ils restaient tant que les médecins le jugeaient convenable.

---

(1) Dans chaque tente il y avait ordinairement cinq hommes et un caporal.

M. le lieutenant Leslie avait sous sa direction le camp des hommes mariés. Il y avait soixante-seize femmes et quatre-vingt-un enfans. Il déclare aux soussignés qu'aucune des femmes du camp du 42e ne tomba malade, à l'exception de la femme de chambre de M. le major Middleton. Cette femme éprouva une maladie autre que la fièvre épidémique, et fut envoyée à l'hôpital civil; mais bientôt M. Fraser, chirurgien de cet établissement, écrivit à M. Middleton d'envoyer chercher cette femme, qui n'avait pas la fièvre jaune. Sur ces entrefaites, elle en fut réellement atteinte et mourut.

Les soixante-seize hommes mariés sortirent de la ville le 12 septembre 1828, avec leurs femmes et leurs enfans, et n'entrèrent plus désormais dans la ville; ils montaient la garde au camp. Trois d'entre eux tombèrent malades et un mourut : un autre, qui était infirmier dans l'hôpital, commit une faute grave et fut conduit à la prison militaire, où il tomba malade au bout de peu de jours : il fut alors reconduit à l'hôpital où il mourut.

Les femmes ni les enfans ne venaient dans la ville. Sutherland déclare qu'il ne connaît aucune femme qui ait caché sa maladie.

Il y avait dans le régiment douze cordonniers. Jusqu'au 4 septembre ils travaillaient dans une baraque près du château More; mais comme ils allaient de tous côtés boire dans les cabarets, on les fit venir à la caserne où on les tint enfermés jusqu'au jour où le régiment alla camper au Champ-Neutre. Ils ne montaient jamais de garde; pendant le jour ils travaillaient dans un atalier à part, mais la nuit ils couchaient indifféremment dans les tentes occupées par les autres soldats. Aucun d'eux ne fut malade.

Il y avait trois tailleurs : ils ne montaient pas de garde, ils n'allèrent pas dans la ville et ne furent pas atteints de la fièvre épidémique.

Avant l'épidémie, et pendant tout le mois de septembre, il y avait dans Cooperage lane, Irish Town et Water Port street, un égoût en réparation qui répandait une odeur horrible dans le quartier des officiers, dont les fenêtres donnent sur Cooperage lane ou sur Water Port street.

Le 28 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 519.

43e régiment.

Un officier de ce régiment, M. le capitaine Wrottesley, a bien voulu faire aux soussignés la déclaration suivante :

Le 43e régiment a quitté les casemates de la porte de Terre, où il est caserné, le 17 septembre, pour camper au Champ-Neutre.

Les officiers qui le commandaient étaient au nombre de quatorze :

Le colonel	1.
Le major	1.
Cinq capitaines (dont un faisait les fonctions d'officier supérieur, et dormait tous les dix jours dans les casemates)	5.
Sept officiers subalternes (dont un fit par *interim* les fonctions d'adjudant-major)	7.
	14.

Un des capitaines faisait les fonctions de payeur et ne couchait jamais dans la ville.

De ces officiers, six furent malades, et parmi eux se trouvait un capitaine qui eut un peu de fièvre et était par-

faitement rétabli après quarante-huit heures : aucun d'eux n'est mort. Ces officiers sont :

MM. Bell,
Byam,
Tryon, capitaine,
Harris,
Spencer,
Freer.

Le colonel et le major ont joui d'une bonne santé pendant toute l'épidémie.

Le premier officier malade fut le capitaine Tryon, ou un lieutenant, M. Bell. Ils le furent l'un et l'autre en octobre, et ils faisaient le même service que les officiers de leur rang.

Pendant les trois premières semaines de l'épidémie, il y avait un capitaine et un lieutenant à Land Port Guard, après quoi il n'y eut plus qu'un capitaine. Les officiers subalternes montaient la garde une fois la semaine à Water Port et à Flag Staff, dans la vigueur de l'épidémie; les capitaines, une fois tous les dix-sept ou dix-huit jours seulement.

Les officiers subalternes visitèrent les hôpitaux pendant les trois premières semaines, après quoi ils en furent dispensés; mais plusieurs d'entre eux y rentrèrent encore. M. Wrottesley fut du nombre, et entra plusieurs fois dans les salles de l'hôpital de la marine jusqu'au 20 octobre, pendant cinq à six minutes chaque fois. Il resta une demi-heure dans la galerie, la dernière fois, et causa en outre cinq à six minutes avec un malade. Mais il n'entrait dans aucune habitation si ce n'est à la bibliothèque et dans les casemates. Il venait souvent dans la ville.

M. Freer, adjudant par intérim, fut le dernier officier malade; il fut attaqué de la fièvre le 26 octobre.

Les deux officiers subalternes qui échappèrent furent MM. Clements et Talbot. Le premier entrait souvent dans

la ville et dans les hôpitaux : M. Talbot n'alla qu'une fois dans ces derniers établissemens, jamais dans la ville, si ce n'est pour quelques affaires indispensables, et ne monta qu'une garde, à ce qu'il paraît, celle de Flag Staff.

M. Harris, l'adjudant du régiment, tomba malade le 3 octobre. Il déclare aux soussignés qu'il fut jaune le troisième jour de l'affection et eut des vomissemens, du délire, de manière qu'il ne se rappelle pas ce qui lui est arrivé; il prit beaucoup de mercure. Le lit et les vêtemens qui lui avaient servi pendant le cours de l'affection furent brûlés. Il entrait dans la ville, allait partout, jusqu'au moment où il tomba malade. Un sergent, très-malade à l'hôpital de la marine, le pria, le 2 octobre, de venir le voir : il y alla le matin du même jour, causa avec lui, près de lui, pendant une demi-heure, vit ensuite un officier de son régiment au Mess-House, déjeûna comme à l'ordinaire et tomba malade le lendemain, après avoir été à l'enterrement du sergent qu'il avait été voir la veille. Quelques jours auparavant M. Harris avait cédé son lit à un lieutenant de marine, M. Gibs (1). Celui-ci l'avait quitté le lendemain pour retourner dans la ville, ayant alors des taches à la surface du corps, de la tête aux pieds, et il mourut le jour même ou le lendemain. A son départ, M. Harris ayant froid voulut se réchauffer et se mit dans le lit que venait de quitter M. Gibs, et trois jours après il tomba malade.

Avant d'avoir vu le sergent et M. Gibs, M. l'adjudant n'avait vu des malades que pour peu de temps, ne faisant pour ainsi dire qu'entrer chez eux et en sortir, n'avait pas été dans des salles d'hôpitaux; il avait vu des soldats malades au corps-de-garde et en avait aidé quelques-uns à monter sur des chariots.

Quatre hommes accompagnèrent M. Harris au pavillon

---

(1) Voyez le document n° 79.

des officiers (Fletcher, Cross, Naddler et Baldwin), et tombèrent malades après lui. Deux moururent; deux d'entre eux étaient domestiques de M. Harris, n'avaient pas monté de garde et n'avaient jamais été dans la place avant la translation de M. l'adjudant aux pavillons des officiers; l'un d'eux alla pendant la maladie de M. Harris chercher du fourrage au Champ-Neutre, l'autre n'entra jamais dans la ville et ne quitta pas la maison. Ces hommes tombèrent malades dans le commencement de la convalescence de M. Harris.

M. l'adjudant ajoute aux précédentes déclarations les suivantes :

Un soldat, venu volontairement soigner M. Spencer au pavillon des officiers, pria M. Spencer de ne pas l'envoyer chez M. Harris, vu que deux des soldats qui l'avaient servi étaient morts. On se moqua de lui, il entra chez M. Harris, comme pour braver le danger, et trois ou quatre jours après il tomba malade et mourut. Le soldat nommé Mᶜ Kenty, était entré dans la ville et avait fait son service comme les autres.

Le ministre anglican, M. Hatchman, était à l'enterrement du sergent dont il a été question plus haut; il donna le bras à M. Harris pour le conduire chez lui, et tomba malade trois jours après. Il demeurait dans la ville, et son zèle pour la religion l'avait conduit chez un grand nombre de malades.

Des musiciens qui étaient au nombre de dix-huit, un seul fut malade, le nommé Carter. D'après l'opinion générale, Carter n'avait pas la fièvre épidémique en entrant à l'hôpital, et il l'y a contractée. Les musiciens mangent séparément, ont des tentes pour eux seuls; défense leur était faite de quitter le camp, d'aller dans la ville, et aucun d'eux n'en obtint la permission. Comme les autres, Carter n'avait pas vu de malades avant de le devenir lui-même.

Soixante hommes du 43ᵉ régiment furent employés, le

5 septembre, à tendre les tentes destinées aux habitans du XXIVe district. Et les six premiers malades de la compagnie de M. Wrottesley étaient du nombre. Deux d'entre eux tombèrent malades vers le 13 septembre; un autre le 17; deux ou trois autres, appartenant au même régiment, l'avaient été auparavant. Des deux premiers malades de la compagnie de M. Wrottesley, l'un avait été de garde à la porte du Sud, l'autre dans l'intérieur des casemates; mais on ignore les relations qu'ils auraient pu avoir avec des malades.

Dans la même compagnie, deux hommes tombèrent malades dans la même tente, les 21 et 22 septembre. Cette tente ne fut pas fumigée, et n'eut pas de malades dans la suite. Ces deux hommes avaient aidé à placer les tentes; ils avaient monté la garde dans la ville deux ou trois jours avant de tomber malades : leurs effets furent mis hors de la tente et emportés. De six hommes qui habitaient la tente n° 6, deux tombèrent malades le 17 septembre et le 6 octobre. Le premier devint malade le soir, ne dormit pas, étant malade, dans la tente : un troisième, un cordonnier (Warren) fut atteint le 13 octobre et n'était pas entré dans la ville depuis le campement de son régiment; il est mort. Un quatrième tomba encore malade dans cette tente; mais après la mort du cordonnier la tente n° 5 fut abattue, et les deux hommes qui n'avaient pas été malades furent transférés dans la tente n° 12. Le quatrième malade de la tente n° 5 avait monté la garde, pour la dernière fois, à Flag Staff le 19 octobre; il était tombé malade le 24. Au moment où les deux hommes de la tente n° 5 allèrent dans la tente n° 12, ils y trouvèrent un sergent et un soldat. Un des domestiques de M. Harris y revint déjà malade, suivant M. Harris, et ne se déclara malade que le lendemain. Le sergent et son compagnon furent atteints le 16 novembre, l'autre soldat le 10 décembre.

Au rapport de M. Preistley, sergent-major du régiment, trois femmes des soldats qui n'avaient pas été dans la ville depuis le campement du 43e régiment tombèrent malades au camp, et une d'elles mourut.

La première d'entre elles, Mme Peel, tomba malade au commencement de novembre : blanchisseuse et femme d'un sergent, elle n'eut pas, à la connaissance de M. Preistley, de communications avec des personnes malades ; mais suivant la remarque de M. Bell et du sergent major, il était presque inévitable que les femmes de soldats qui, à l'exception de deux ou trois, étaient blanchisseuses et lavaient le linge de dix à onze soldats de leur compagnie, ne lavassent le linge de quelques soldats malades. La femme Peel fut conduite à l'hôpital civil le premier jour de sa maladie, était ivre quand on l'y conduisit, en revint après une absence de sept jours. On ignore quels symptômes elle éprouva : elle fut mise en quarantaine à son retour. Ses deux enfans continuèrent à se bien porter et furent soignés par leur père, qui jouit d'une bonne santé pendant toute l'épidémie, bien que faisant toujours son service et montant des gardes dans la ville, comme les autres soldats.

La deuxième malade, la femme Redgrift, blanchisseuse comme Mme Peel, fut atteinte, peu après elle, et conduite ivre à l'hôpital civil, le jour même du début. Elle éprouva le premier jour de la céphalalgie et des vomissemens ; on ignore quels symptômes se sont développés par la suite. Cette femme a guéri, et ses quatre enfans se sont toujours bien portés.

La troisième malade, nommée Penny, était blanchisseuse comme les deux précédentes, mais sans enfans. On l'envoya une première fois à l'hôpital civil, d'où elle sortit promptement, mais non entièrement guérie à ce qu'il paraît. Au moins le sergent-major la vit-il malade deux jours après son retour, et son état alla toujours en empirant jus-

qu'à ce qu'elle fut reconduite à l'hôpital huit à neuf jours après en être sortie. Elle coucha pendant cet espace de temps avec son mari, qui continua ses gardes dans la ville dans le cours de l'épidémie, sans cesser d'être bien portant.

Plusieurs soldats cherchèrent à cacher leur maladie dans les trois premières semaines du campement, avant l'époque à laquelle on fit des inspections médicales, encore qu'il y eût appel deux fois le jour. Mais, ajoute M. Preistley, il était presque impossible qu'un soldat pût cacher sa maladie au-delà de vingt-quatre heures, vu qu'il y avait un sous-officier dans chaque tente qui devait rapporter au sergent-major tous les cas de maladie du moment où il en avait connaissance. Dailleurs il est arrivé que des soldats sont restés deux ou trois jours malades au camp avant d'aller à l'hôpital, le chirurgien ayant quelque incertitude sur le caractère de leur affection, mais alors ils étaient placés dans une tente d'observation qui fut établie un mois après que le régiment eut quitté la ville. Le sergent-major n'a d'ailleurs connu aucun soldat qui ait pu cacher sa maladie dans tout son cours. Parmi les soldats transportés dans la tente d'observation avant d'aller à l'hôpital, il cite le nommé John Dean, qui tomba malade à une heure après midi, resta jusqu'à la nuit dans sa tente, d'où il fut transporté le soir dans une tente d'observation, et de là à l'hôpital militaire, où il mourut après vingt-deux heures de séjour. La tente de cet homme fut abattue; mais on ignore ce que sont devenus ses camarades.

Le sergent-major n'entrait pas dans les tentes, n'avait pas ordre de le faire, mais il voyait tous les malades et surveillait leur départ pour l'hôpital. Il ne les touchait pas : il a observé que généralement quand un soldat tombait malade dans une tente, plusieurs de ceux qui l'habitaient avec lui le devenaient également. Cela eut principalement lieu dans la compagnie de M. Johonston et dans une autre. Cinq

soldats qui étaient de la compagnie de ce dernier et qui habitaient une même tente, moururent dans l'espace de quinze jours. Ils étaient seuls dans cette tente, et sur la question qui lui est faite à ce sujet, M. Preistley répond que les soldats d'une même tente ne montaient pas la garde en même temps : que deux seulement étaient dans ce cas, et que ces deux hommes ne montaient pas nécessairement la garde dans le même poste.

Les sergens payeurs, au nombre de six, recevaient certains effets des soldats malades envoyés à l'hôpital (armes, cartouches, gibernes); en outre, les effets des soldats qui tombaient malades dans le corps-de-garde et étaient envoyés de là à l'hôpital. Ces effets qui étaient restés dans les tentes demeuraient à la charge du sergent payeur, qui les renvoyait le lendemain à l'hôpital. Trois d'entre eux étaient mariés, et la femme de l'un d'eux seulement fut malade, c'était la femme Kelly (1). N'ayant pas eu la permission d'aller au camp avec son régiment, elle resta dans la ville, puis alla au Sud où elle eut la fièvre; après quoi elle eut la permission de revenir au camp où elle occupa une tente un peu éloignée des autres. Kelly avait quatre enfans; l'aîné travaillait au Sud, dans le pavillon de MM. les officiers où se trouvait M. Harris, à blanchir les murs avec de la chaux; étant tombé malade, il vint en prévenir sa mère au camp du 43e régiment, et resta trois heures dans la tente : c'était deux semaines environ après son retour du Sud; cet enfant fut envoyé à l'hôpital civil. Trois jours après, un de ses frères tomba malade, un autre le devint après le même temps (2); le quatrième fut toujours bien portant. Les deux premiers enfans, à leur retour de l'hôpital, allèrent voir leur père, et celui-ci tomba malade le jour suivant.

---

(1) Voir le renseignement no 506.
(2) Voir *ibid.*

Le 12 avril, les soussignés firent une dernière information auprès de Mme Kelly, qui leur déclara que son fils aîné, John, vint malade dans sa tente, y passa la nuit sans coucher dans le même lit que ses frères, et fut renvoyé le lendemain matin à l'hôpital. Quatre jours après, le cadet, Samuel, tomba malade à son tour, et fut renvoyé immédiatement. Quand ces deux enfans revinrent de l'hôpital, ils allèrent dans la tente de leur père, mais ils n'y couchèrent pas; c'était un jeudi, et le dimanche suivant le père fut pris de la fièvre épidémique.

Deux autres sergens payeurs furent encore malades: l'un d'eux, adjudant du sergent-major, allait quelquefois dans la ville faire des achats; il fut atteint le lendemain d'un jour qu'il avait passé presque entier à Gibraltar. Il avait une tente pour lui seul, n'était pas obligé de voir des malades, et on ignore s'il en voyait dans la ville, quand il y allait.

L'autre sergent payeur tomba malade peu après le premier. Il habitait une tente avec deux soldats qui ne furent pas malades.

Le sergent-major a entendu dire qu'un quatrième sergent payeur était tombé malade avant la translation du 43e régiment au camp; qu'il s'était traité lui-même, n'avait pas été à l'hôpital et ne s'était pas mis au lit; qu'il avait joui d'une bonne santé pendant tout le reste de l'épidémie.

Tous les sergens payeurs, à l'exception de l'adjudant du sergent-major, ont monté des gardes.

Un seul des dix-sept musiciens du régiment, nommé Carter, tomba malade au Champ-Neutre; c'était au mois de novembre: il avait beaucoup bu le jour où on l'envoya à l'hôpital, il se trouva dans un meilleur état peu après y être arrivé, et l'on se disposait à le renvoyer quand il devint subitement très-malade: il mourut le deuxième jour

qui suivit cette exacerbation dans les symptômes, ou cette nouvelle attaque. On n'a pas entendu dire que Carter ait vu des malades avant sa translation à l'hôpital. D'ailleurs, les musiciens qui avaient une tente à part se mêlaient le jour avec les soldats et buvaient avec eux.

Six tailleurs, qui ne montaient pas de garde, continuèrent à se bien porter pendant leur séjour au camp.

Deux cordonniers qui se plaignirent de diarrhée furent conduits à l'hôpital, et l'un d'eux mourut. Un troisième, qui habitait une tente voisine de celle du sergent-major fut malade, sans avoir été dans la ville, il se nommait Warren; M. Preistley lui donna de l'huile et le fit conduire à l'hôpital avant le canon du soir.

M. Bell, présent à cette réunion, tomba malade au corps-de-garde de la porte de Mer, à neuf heures du matin, trois heures après y être arrivé. Il éprouva au début des étourdissemens, de la faiblesse, de la difficulté à se tenir debout. Il put néanmoins, en faisant effort sur lui-même, rester à son poste jusqu'au canon du soir. Il fut alité, eut de la fièvre pendant trois jours, ne quitta pas sa tente et fut soigné par un soldat qui continua à jouir d'une bonne santé. Ce soldat n'était entré que rarement dans la ville, n'avait pas monté de garde; et M. Bell n'a pas entendu dire qu'il ait eu antérieurement la fièvre épidémique.

M. Bell tomba malade en octobre, après M. Spencer; il n'avait vu aucun officier malade jusque-là; mais il avait été, dès le commencement de l'épidémie, dans l'hôpital de la marine, quatre ou cinq fois environ par mois, voir les soldats et leur parler.

Le 20 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 520.

Mess house du 73e régiment, maison vulgairement appelée *Hôpital d'Europe*, Europa Flat.

M. Brown, lieutenant du 73e, habitait cette maison pendant l'épidémie avec deux domestiques soldats. Ils ont tous trois été malades dans son cours, M. Brown le premier.

M. Brown tomba malade au commencement d'octobre, et fut traité au pavillon de MM. les officiers, vis-à-vis la caserne du 94e régiment. Étant de garde à Ragged staff, il éprouva, dans la soirée, des étourdissemens, de la pesanteur de tête. Il continua son service néanmoins, revint chez lui le lendemain un peu mieux, alla ensuite chez M. Williamson, officier du même régiment, le vit deux ou trois fois le même jour, aida à l'habiller pour le transporter au pavillon des officiers, et y alla lui-même le lendemain.

M. Brown éprouva des douleurs dans le dos et dans les jambes, une chaleur assez forte, de la céphalalgie; il ne se rappelle pas avoir eu de douleurs à l'épigastre au début de la maladie, mais il en eut le troisième jour. Il eut des vomissemens à la suite d'un émétique, ne se rappelle pas la durée de la fièvre, resta au lit pendant douze à treize jours, eut les yeux jaunes, ne recouvra ses forces qu'après un temps considérable; il n'eut de frissons à aucune époque de la maladie. On lui donna beaucoup de mercure, des lavemens toutes les trois ou quatre heures; on lui mit aussi des vésicatoires.

M. Brown avant de tomber malade allait presque tous les jours dans la ville, il avait été deux ou trois fois à l'hôpital de la marine et aussi souvent au lazaret, comme officier

de service, faire l'inspection des salles, ou recevoir les plaintes. Il fut le second officier malade de son régiment; M. Williamson qui le fut avant lui faisait le même service; et à compter de la maladie de M. Brown, MM. les officiers furent désormais dispensés de la visite des hôpitaux.

Les deux domestiques soldats furent malades pendant la convalescence de M. Brown, convalescence qui commença vers le quatorzième ou quinzième jour de l'affection : et ils le devinrent à deux jours d'intervalle l'un de l'autre. Ils allèrent avec M. Brown au pavillon où ils lui donnèrent des soins; ils n'avaient monté aucune garde, et n'étaient allés dans la ville que quand M. Brown était de garde au district du Nord. Ils avaient des passeports pour aller dans la ville faire des commissions, mais malgré cela ils y allaient rarement; M. Brown ne les y envoya pas durant sa maladie, et il croit pouvoir affirmer qu'ils n'y ont pas été.

Un enseigne du 73e tomba malade dans la convalescence de M. Brown, fut soigné dans la maison, et traité par les huileux, comme les personnes atteintes de la maladie régnante alors. Ce jeune officier dont le service avait été le même que celui de MM. Brown et Williamson tomba malade deux jours après avoir monté la garde à Ragged staff, et vint voir deux fois M. Brown pendant sa maladie.

Les hommes qui le soignèrent ne furent malades à aucune époque de l'épidémie; et il en fut de même d'un de ceux qui restèrent auprès de M. Williamson.

La mère et la sœur du jeune enseigne, qui demeuraient dans la même maison, ne le visitèrent pas et ne furent pas malades. Son père, qui allait souvent le voir, avait eu la fièvre jaune à une époque antérieure, ne prenait pas de précautions en rentrant chez lui et ne fut pas malade.

M. le capitaine Seymour, ici présent, déclare qu'il n'y eut pour ainsi dire de malades parmi les officiers du régiment que les officiers au-dessous du rang de capitaine,

qu'un seul de ces derniers fut malade, un jour après avoir monté la garde à la porte de Mer; qu'il n'y avait que neuf officiers au-dessous du rang de capitaine qui fisssent le service; que ces messieurs étaient seuls chargés de l'inspection des hôpitaux; que cinq d'entre eux furent malades, et que l'un d'eux a succombé. Il déclare encore que MM. les capitaines allaient presque tous les jours dans la ville.

M. le capitaine Seymour apprend encore aux soussignés qu'un chirurgien aide-major du 73e régiment, M. Fraser, fit le service des hôpitaux militaires et du lazaret sans être malade, jusqu'au moment où M. Williamson le fut; qu'il resta avec ce dernier pendant la nuit qu'il mourut; que se trouvant fatigué alors et voulant dormir, il s'enveloppa dans une des couvertures de M. Williamson que ce dernier avait ôté de son lit parce qu'il en était incommodé; qu'il dormit ainsi enveloppé, fut encore bien portant le lendemain, tomba malade le surlendemain et mourut huit jours après M. Williamson.

M. le capitaine Seymour alla voir M. Williamson pendant sa maladie, se mit sur son lit, a joui d'une bonne santé pendant l'épidémie, mais ne monta presque jamais de garde sans avoir de maux de tête qui se dissipaient du moment qu'il prenait un bain de mer, c'est-à-dire aussitôt après sa garde montée. M. le capitaine est à Gibraltar depuis un an, n'éprouve pas les mêmes effets de ses gardes depuis l'épidémie. L'été lui a paru frais.

Le même officier déclare encore aux soussignés que pas un seul des musiciens du 73e régiment, au nombre de quinze, n'a été malade durant la dernière épidémie; et ces musiciens ne pouvaient quitter le camp de l'Europa flat à moins d'une permission. Mais le maître de musique, nommé Williams, qui demeurait avec sa femme et ses enfans au-dessus, à droite et un peu avant l'Europa pass, en allant au Nord, a été malade et a succombé pendant la dernière

épidémie. Ce maître de musique pouvait prendre l'habit bourgeois et aller dans la ville quand il le voulait (1).

Les tambours, auxquels les trompettes et les fifres sont assimilés, montèrent la garde, soit dans la ville, soit au Sud, jusqu'au milieu de l'épidémie, après quoi, ils ne quittèrent plus le camp. Un d'eux est mort phthisique pendant la durée de l'épidémie, un autre a eu la maladie régnante, suivant la déclaration d'un officier du 73[e] ici présent, M. Harvey. Et le père de ce tambour, Woods, dit que son fils tomba malade trois jours après avoir monté la garde.

Le mess-man du 73[e], sa femme et ses enfans se sont bien portés pendant le cours de la dernière épidémie. Aucun d'eux n'avait éprouvé la fièvre jaune à une époque antérieure. Mealy (c'est le nom du mess-man) allait tous les jours dans la ville chercher des provisions; sa femme et ses enfans n'y ont pas été pendant toute la durée de l'épidémie, n'ont pas eu de communications avec des malades. Le cuisinier Potana dont il est question dans les renseignemens du V[e] district (2), n'a été malade ici que pendant deux heures. Mealey ne prenait pas de précautions en revenant de la ville.

Lui et les siens logent au rez-de chaussée, sur la cour.

Un soldat qui, pendant la durée de l'épidémie, allait tous les jours dans les bureaux du major de la place chercher l'ordre du jour, n'a pas cessé d'être bien portant.

MM. les officiers logeaient à cette époque dans cette maison, qui est vaste, et qui a une cour centrale et des galeries ouvertes au premier. Cette cour est dallée, grande, offre à son centre une gueule d'égoût qui donne beaucoup d'odeur en été, et cette odeur désagréable est même

---

(1) Voir le document n° 202.
(2) *Ibid*, n° 81.

sentie au premier étage qui est très-élevé au-dessus de la cour.

Le 19 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 521.

94e régiment.

M. Thorne, major du régiment, permit aux soussignés de prendre auprès du sergent-major des informations relatives aux sous-officiers et aux soldats.

Il y a dans le régiment trente-et-un sergens, dont six font les fonctions de payeurs : parmi les sergens quatorze ont été malades, six sont morts. Ils montaient la garde un jour sur quatre ; les gardes du régiment étaient les suivantes : Ragged staff, hôpital de marine, caserne du Sud. Jusqu'au 6 septembre le régiment avait aussi la garde de Main-guard sur la place du commerce. Mais comme il y avait aussi des gardes au camp de Wind-mill-hill, où le régiment fut transporté le 17 septembre, les gardes de la ville ou du Sud ne revenaient que tous les neuf ou dix jours pour les sergens et pour les soldats.

Les six sergens payeurs montaient la garde comme les autres ; quatre d'entre eux qui étaient mariés ne furent exemptés du service que le 7 décembre, époque à laquelle on ne confia le service de la ville et du Sud qu'à ceux qui avaient déjà eu la fièvre épidémique. Les sergens payeurs du 94e ne recevaient pas dans leur tente les effets des soldats malades, comme cela se pratiquait dans les 42e et 43e régimens. Un seul d'entre eux fut atteint de la fièvre jaune, c'était le 13 ou le 14 septembre, avant la translation au camp de Wind-mill-hill.

Ce sergent qui nous donne lui-même les détails qui con-

cernent sa maladie, éprouva, au début, de la céphalalgie et des douleurs dans le dos : la fièvre dura quatre jours ; et il y eut de la jaunisse. Une heure après le commencement de sa maladie il fut transporté à l'hôpital, et sa femme ne l'y vint pas voir.

Il était allé deux ou trois fois dans la ville depuis le 1er septembre, une fois entre autres pour porter de l'argent qu'il devait à un épicier. Le 9 du mois, il avait monté la garde à Ragged staff. Mais trois ou quatre jours avant de tomber malade, il avait été voir à l'hôpital de la marine huit ou neuf hommes du régiment atteints de la fièvre épidémique.

Le premier malade du régiment fut un infirmier de l'hôpital de la marine, nommé Reily ; il éprouva les premiers symptômes de la fièvre épidémique le 6 septembre. Le 8 du mois, un caporal nommé Bradley tomba malade. Cet homme donne lui-même aux soussignés les détails qui le concernent.

Il éprouva de la céphalalgie, des frissons, de la douleur au-dessous de l'aisselle du côté droit, sans toux : il n'eut d'ailleurs ni douleurs de dos, ni vomissemens spontanés. On le saigna. Sur le registre de l'hôpital, Bradley est indiqué comme ayant la fièvre épidémique, il ne sait comment il a contracté cette maladie. Il avait été une seule fois dans la ville, le soir, chercher quelque chose dans une boutique située près de l'hôtel du gouverneur ; c'était deux jours avant de tomber malade. Il entrait aussi quelquefois dans les petites boutiques du Sud, mais non dans les maisons du voisinage. Il n'y avait pas de malades dans les boutiques où il allait. D'ailleurs il n'avait monté pas de garde, et n'était pas allé à l'hôpital.

Un autre caporal, ici présent, a été tous les jours dans dans la ville au bureau du major de la place. Deux fois il est entré dans la surgery de l'hôpital naval, et y est resté

cinq minutes. On appelle *surgery* la pièce où se tient le chirurgien de chaque régiment, et où sont les registres et les médicamens. Cette pièce est au bout d'une des salles de l'hôpital, et en est séparée par une cloison qui ne s'élève pas jusqu'au plancher. Le caporal a été aussi, à différentes fois, chercher quelques papiers dans la surgery de l'hôpital du Wind-Mill-Hill.

Le jour que le régiment fut campé on publia l'ordre suivant :

« Les soldats et les sous-officiers ne pourront quitter le
» camp sans un passeport signé par l'officier commandant.
» Seront seuls exceptés ceux qui seront envoyés en per-
» mission. »

Gibraltar, 17 septembre 1828.

Le 25 du même mois, on publia l'ordre suivant :

« Aucune femme de soldat ne pourra sortir du camp,
» sous quelque prétexte que ce soit, sans un passeport
» signé ou par l'officier commandant, ou par l'adjudant
» major, et ces passeports ne seront donnés qu'aux femmes
» de bonne conduite. »

Gibraltar, 23 septembre 1828.

Ces passeports n'étaient donnés que rarement et seulement pour quelques heures. Deux femmes seulement sont mortes. Aucune femme n'est tombée malade au camp qu'elle n'ait eu des communications avec la ville. Il y en a une qui demeurait à la caserne du Sud et que y est morte ; une autre a succombé au camp deux semaines après être accouchée, on ne l'a pas considérée comme ayant la fièvre épidémique.

Le sergent-major du régiment, et un jeune sergent employé aux écritures, déclarent qu'aucun musicien du régiment n'avait été malade, qu'ils n'allaient pas dans la

ville, et qu'ils étaient continuellement mêlés avec les soldats, excepté pour les repas. Mais le chef de musique mandé et interrogé par les soussignés, dit, qu'un ou deux musiciens furent légèrement malades; le premier, adonné au vin, fut envoyé ivre à l'hôpital du Wind-Mill-Hill et ne fut rétabli que le 14 octobre; mais le sergent-major rectifie cette date d'après les registres, et montre que Bannan, le musicien dont il s'agit, fut malade en effet, mais le 16 septembre, la veille du jour du campement. Il resta quatre jours à l'hôpital et n'eut pas de rechute. Le second musicien entra à l'hôpital du Wind-Mill-Hill, le 23 octobre et n'y resta qu'un jour et demi. Cet homme, pour une faute qu'il avait faite, fut mis au corps-de-garde, y eut froid, et se trouva un peu malade : c'est alors qu'on le reçut à l'hôpital du Wind-Mill-Hill. Il ne fut pas malade une seconde fois. Les musiciens, au rapport du chef de musique, sont habituellement exercés pendant trois ou quatre heures par jour. Ils ne font jamais de service, et couchent dans des tentes séparées. Aucun d'eux n'est tombé malade dans ces tentes.

Il y a dix tambours : quatre ont été malades, et sont guéris. A-peu-près une fois par semaine, ils accompagnaient MM. les officiers dans les gardes de ville.

Il y avait douze soldats cordonniers et un sergent. Le sergent, qui demeurait au Sud, est tombé malade et est mort. Les douze soldats restaient au camp, et le sergent-major qui donne ces détails aux soussignés déclare qu'ils ne montaient pas de garde, qu'ils ne sortaient pas du camp; cependant quatre d'entre eux ont été malades, et sont guéris.

Les soussignés desirèrent que les cordonniers eux-mêmes fussent appelés, et ils ne purent interroger que deux d'entre eux, Lawson et Mac Arthur. Lawson est entré à l'hôpital du Wind-Mill-Hill, le 2 décembre 1828, il y est resté

vingt-trois jours, et le médecin qui l'a traité a dit qu'il avait la fièvre épidémique. Six semaines auparavant, Lawson était allé au Sud. Quinze jours avant de tomber malade, il avait été à l'hôpital du Wind-Mill-Hill chercher un collyre; mais il n'était pas entré dans les salles de malades et avait seulement vu des convalescens dans la galerie. Il couchait au camp dans une tente où quatre soldats avaient été déjà atteints de fièvre, le dernier, huit jours avant lui. Lawson lui-même resta malade dans la tente pendant vingt-quatre heures avant d'aller à l'hôpital.

Mac-Arthur a été le premier malade de sa tente. Il faisait le même service que les autres soldats, avait monté des gardes au New Môle; et n'avait vu aucun malade ni pendant ses gardes, ni dans d'autres occasions.

Le régiment avait dix soldats tailleurs, et un sergent à leur tête. Aucun d'eux ne montait de gardes, le sergent seul pouvait sortir du camp. Pendant le jour, les tailleurs, comme les cordonniers, travaillaient dans une tente, mais la nuit ils couchaient mêlés indifféremment avec les autres soldats. Ni le sergent, ni les soldats n'ont été malades.

Aucun des soldats du régiment ne fut employé à l'hôpital comme homme de peine.

Le sergent-major est certain que des malades du camp ont caché l'état dans lequel ils se trouvaient. Lui-même et un jeune sergent ici présent ont été dans ce cas, et n'ont point été traités à l'hôpital. Le sergent-major éprouva une céphalalgie très-forte et une violente douleur dans le dos. La fièvre dura vingt-quatre heures et fut suivie de sueurs abondantes; il n'y eut ni vomissemens spontanés, ni diarrhée, ni jaunisse. La teinte du visage ne fut pas manifestement changée pendant le cours de la maladie.

Il tomba malade à la fin d'octobre; il n'avait vu personne atteint de la fièvre épidémique, si ce n'est un sergent de ses amis qui était fort malade à l'hôpital, et auquel il alla

faire ses adieux. Il s'écoula trois semaines entre cette visite et le jour où il commença à se plaindre, et depuis il n'était plus entré à l'hôpital, et était allé peut-être au Sud. Le sergent d'hôpital du 94e régiment venait assez souvent le voir dans sa baraque, et il ne s'est pas aperçu que ses habits fussent imprégnés de quelque mauvaise odeur. Le sergent-major n'était pas appelé par ses fonctions à visiter les soldats malades qui pouvaient être malades au camp. Il était marié et avait trois enfans de huit ans à huit mois, qui n'ont pas été malades non plus que sa femme. Pendant les deux jours qu'il resta alité, il ne coucha pas avec sa femme; mais toute la famille restait dans la même baraque, bien ventilée d'ailleurs, et de quinze pieds carrés à-peu-près.

Le jeune sergent qui cacha aussi sa maladie ne montait jamais de garde; mais il venait de temps en temps dans la ville. Une semaine avant de tomber malade, il avait visité une jeune femme atteinte de la fièvre épidémique, avec laquelle il avait une liaison.

Il y avait, au commencement de l'épidémie, dix-huit officiers dans le 94e régiment: un major, cinq capitaines, deux subalternes, trois officiers d'état-major; savoir, un adjudant-major, un quartier-maître et un payeur. Le major et cinq subalternes ont été malades; deux des subalternes sont morts: il n'y a pas eu de malades parmi les capitaines et les officiers de l'état-major.

Pendant le mois de septembre, les capitaines montaient la garde une fois en huit jours, et les subalternes une fois sur cinq. Mais à partir du mois d'octobre, les capitaines ne furent de garde que toutes les vingt nuits, et les subalternes toutes les cinq nuits : les capitaines avaient pour garde celle de Water Port; les subalternes, celles de Flag Staff, du Sud et du camp, et leur tour revenait comme il a été dit plus haut, une fois en cinq jours : mais comme les gardes étaient tirées au sort, il pouvait arriver que le

même officier fît plusieurs fois de suite la garde de ville, et que d'autres au contraire restassent long-temps sans quitter les postes du camp. Aucun officier, à ce que sache M. l'adjudant-major qui donne aux soussignés ces renseignemens, n'est tombé malade dans la garde de Flag Staff. Tous les officiers du régiment venaient dans la ville. Jusqu'au 17 novembre, les capitaines et les subalternes visitaient les hôpitaux chacun à son tour. Le 7 décembre, les officiers reçurent l'ordre de ne pas même visiter leurs camarades malades.

M. l'adjudant-major lui-même resta jusqu'au 25 septembre avec sa femme dans les pavillons du 94e, et ensuite alla au camp. Jamais il n'entra dans l'hôpital de marine; mais il allait à celui du Wind-Mill-Hill, qui fut établi vers le 14 octobre. Il a visité des officiers malades, et notamment M. Harris, adjudant-major du 43e régiment; et les quatre fois qu'il a vu cet officier, il lui a donné la main. Depuis le 25 septembre, M. l'adjudant-major venait une fois par semaine au Sud. Il allait aussi dans la ville deux fois par semaine, passait tantôt par la rue principale, tantôt par le rempart de Mer, et n'entrait dans aucune maison. Il n'a pas été malade. Le domestique de M. l'adjudant-major, tomba malade le 7 octobre et mourut. Depuis le 17 septembre il n'avait quitté le Wind-Mill-Hill que deux fois pour venir au pavillon du Sud, où M. Osborne était malade. Il entra, il est vrai, dans l'appartement de l'adjudant qui était au premier étage, et ne monta pas dans celui de M. Osborne, situé au second.

Il y avait trois jours qu'il était allé pour la dernière fois dans ce pavillon, lorsque son maître voulut l'y envoyer encore; mais il s'y refusa par frayeur, et le lendemain il tomba malade et fut conduit à l'hôpital.

Le 1er avril 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

SIXIÈME PARTIE.

DOCUMENS RELATIFS AUX PERSONNES QUI ÉTAIENT A BORD DES BATIMENS DE LA BAIE.

N° 522.

Famille de M. *Henry*, consul des États-Unis, à bord de *la Merced*.

Le 9 septembre, M. Henry et six personnes de sa famille se retirèrent dans la baie à bord du vaisseau *la Merced,* qui avait onze hommes d'équipage. M. Henry continua de venir tous les jours dans la ville jusqu'au 17 septembre; Mme Henry n'y vint que deux fois; mais ils cessèrent entièrement ces voyages lorsqu'ils apprirent qu'il y avait un malade dans leur rue. Quant au capitaine du vaisseau, il vint à Gibraltar tous les jours jusqu'au 10 octobre, il avait eu la fièvre jaune aux Antilles. Il disait qu'il n'allait pas voir de malades : cependant, à partir du 10 octobre, il ne vint plus dans la ville, sur la prière que lui en fit M. Henry. Les matelots qui le conduisaient à terre n'y descendaient pas eux-mêmes, et restaient toujours dans leur chaloupe. Personne autre ne venait à terre. Le 12 octobre, la famille Henry vint se loger au Champ-Neutre; elle n'y resta que trois semaines, et voyant des drapeaux jaunes placés sur des baraques voisines, elle revint à bord, et, le lendemain, une des filles âgée de six ans, tomba malade. On alla à terre une seconde fois; l'enfant resta trois semaines avec la fièvre continue, ensuite la fièvre devint rémittente et dura avec ce type quinze ou vingt jours, et se

termina enfin après l'administration du sulfate de quinine. Elle eut ensuite une légère rechute, et elle resta mal portante jusqu'au moment où elle revint dans la ville. Cette maladie ne fut pas considérée par M. le Dr Mathias comme un cas de fièvre épidémique. Au début, il y eut de la céphalalgie, des lassitudes, des nausées. On donna de l'huile de castor qui fit rendre quelques vers; mais depuis, et dans tout le cours de la maladie, il y eut une constipation dont les remèdes triomphaient avec beaucoup de peine.

Les provisions du vaisseau étaient faites au Champ-Neutre, on ne recevait pas de visites; les lettres adressées à la famille Henry étaient le plus souvent trempées dans le vinaigre.

Le vaisseau était ancré à-peu-près à un mille du rivage, et un autre, nommé *la Fanny*, était environ à quarante pas entre la ville et la Merced. C'était dans ce navire qu'était l'épouse de M. Pierson, colonel du 23e régiment.

Le capitaine de *la Fanny*, qui avait eu la fièvre jaune aux Antilles, venait tous les jours dans la ville : il éprouva du mal de tête et une forte fièvre, sans vomissemens; le premier jour, il prit de lui-même vingt grains de calomel; autant le lendemain, et dix grains le troisième jour. Au bout de sept jours, il se trouva mieux et fut évidemment jaune. Il était très-sujet à la fièvre intermittente et avait en outre une maladie du foie. Il dit à son bord qu'il n'avait qu'une fièvre intermittente bilieuse; mais lorsqu'il fut guéri, il dit à M. Henry qu'il avait eu un cas décidé de fièvre jaune, et qu'il avait éprouvé les mêmes symptômes qu'aux Antilles : qu'il ne l'avait pas dit aux personnes qui étaient sur le vaiseau, de peur de les alarmer. Toutefois Mme Pierson qui s'était réfugiée à bord de *la Fanny*, prétend que très-certainement le capitaine n'avait pas la fièvre jaune, et elle rit de l'idée qu'on puisse le croire.

Le capitaine dit aussi à M. Henry qu'il y avait eu dans son équipage un homme malade qui n'était jamais venu à terre : les personnes qui étaient sur *la Fanny* avaient toutes de légères indispositions, comme des maux de tête, des rhumes, &c., &c.; tandis que sur *la Merced*, tout le monde jouissait de la meilleure santé.

Lorsque le capitaine de *la Fanny* venait à terre, il n'amenait avec lui, dans son canot, que des hommes choisis et sur lesquels il pouvait compter; il leur défendait expressément de descendre; et il n'emmenait dans la ville que l'un d'eux qui, ayant eu déjà la fièvre jaune à la Havane, fut chargé pendant toute l'épidémie de faire les provisions, et ne fut pas malade.

Le navire sur lequel se trouvait la famille Henry était très-propre et n'exhalait aucune mauvaise odeur.

Le 25 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 523.

Famille de M. *Duffield,* négociant, à bord du *Palumo.*

Il y avait neuf personnes de la famille de M. Duffield à bord du *Palumo;* elles y restèrent depuis le 7 septembre jusqu'à la fin de l'épidémie. L'équipage se composait de vingt-et-un hommes. Personne ne fut malade, personne non plus ne quitta le navire; les provisions venaient de la ville, et étaient apportées par un batelier qui n'entrait pas dans le vaisseau; elles étaient toutes submergées excepté le pain, le thé et le sucre, dont on ôtait toujours le papier. Les lettres étaient mises dans le vinaigre avant d'être reçus. Le linge était blanchi à bord. Enfin on observait

les règles d'une stricte quarantaine. M. Duffield ne sait rien des autres bâtimens de la baie.

Le 25 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 524.

Déclaration de M. *Galland,* négociant français, à bord du *Brutus.*

M. Galland et deux hommes étrangers à Gibraltar allèrent à bord du *Brutus* le 2 octobre 1828; le 15 du même mois, deux autres habitans de la ville, qui étaient sur *le Shakespeare* depuis le 5 septembre, vinrent aussi sur *le Brutus.* Il y avait en outre quatorze hommes d'équipage en comptant le capitaine. Parmi les gens de l'équipage, le capitaine avait eu déjà la fièvre jaune dans les Antilles, et M. Galland ignore si les marins ou les novices qui avaient déjà fait des voyages en Amérique y avaient éprouvé la fièvre jaune; mais il est sûr que, parmi les novices, il y en avait un, né en Normandie, qui était en mer pour la première fois. Quatre personnes venaient à terre et ne descendaient que sur le môle et à la porte de Mer; c'étaient, le capitaine, M. Galland, un Espagnol et un marinier. Le marinier seul entrait dans la ville et allait à la boucherie près de la muraille de Mer chercher de la viande; il avait défense de voir des malades, on pense qu'il ne désobéit pas à cet ordre.

Il y avait trois ou quatre jours que cet homme n'était allé à Gibraltar quand il tomba malade. Le 17 octobre, à quatre heures après midi, il fut pris de céphalalgie et de douleurs de dos : le soir il avait une fièvre très-forte qui dura trois ou quatre jours. Le deuxième et le troisième jour il se plaignait encore de la douleur de dos. Les yeux étaient sillonnés de petites veines rouges; la langue était nette et

vermeille, elle se dessécha le deuxième jour; la face ne fut pas rouge (ce jeune homme était naturellement pâle). Il n'eut pas de jaunisse, ni de diarrhée. On ignore s'il éprouva des douleurs de ventre. Le premier jour il avait vomi à la suite de l'administration d'une dose d'huile d'olives. Douze ou quatorze jours après le début de sa maladie, il avait recouvré toutes ses forces. Un mois après cette première maladie, il eut une éruption cutanée très-forte. M. Galland ignore si ce marinier avait eu la fièvre jaune antérieurement; et il pense que non.

Le capitaine allait voir ce matelot trois ou quatre fois par jour dans la chambre de poupe où il était couché; M. Galland le faisait lever et venir au pied de l'échelle de la chambre; et lui, restant en dehors, lui faisait quelques questions et lui faisait montrer la langue; il restait à trois pieds de lui sans le toucher : aucun des passagers ne descendait dans la chambre où était le malade; mais neuf matelots y couchaient, et la chambre n'avait pas plus de huit pieds. Parmi ces matelots était ce jeune homme normand dont il a été question plus haut. Un novice qui le soignait particulièrement faisait aussi le lit de M. Galland; cet homme, constamment vêtu d'une chemise de laine, ne prenait aucune précaution quand il venait de toucher son camarade. Il servait aussi dans les autres chambres.

Le cinquième jour de sa maladie, le matelot vint sur le pont où se trouvaient les passagers.

Personne autre que lui n'éprouva la moindre indisposition à bord.

MM. Dulac, Légier et Tranquet, venaient à bord une fois par semaine. Ces trois messieurs voyaient et soignaient même habituellemeut des malades à Gibraltar.

M. Galland a vu dans la baie un bâtiment américain où allait souvent un médecin appartenant à l'armée : il a entendu dire qu'il y eut deux ou trois malades dans ce

vaisseau. Le navire fut mis un jour ou deux en quarantaine et partit peu après.

M. Légier présent à cette enquête ne pense pas qu'il y ait eu des malades à bord de ce bâtiment ; il l'a demandé, et on lui a répondu négativement.

Le 25 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 525.

Famille de M. *Néhémias,* négociant, à bord du *Garnet.*

Le 8 septembre 1828, la famille de M. Néhémias et une autre s'embarquèrent sur *le Garnet* et y restèrent pendant toute l'épidémie. Elles étaient composées de treize personnes dont cinq seulement n'avaient pas eu la fièvre épidémique.

Il y avait en outre le capitaine et sept hommes d'équipage : le capitaine seul avait eu la fièvre jaune en Amérique. Personne ne venait dans la ville, on ne recevait aucune visite. Les lettres étaient submergées dans la mer avant d'être reçues, on jetait le papier qui enveloppait les provisions. Les provisions étaient faites au Champ-Neutre. Personne n'a été malade à bord.

Le 25 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 526.

Famille de M. *Shea,* avocat, à bord de *l'Espérance* et de *la Susanne.*

Neuf personnes de la famille de M. Shea qui n'avaient jamais eu la fièvre épidémique se réfugièrent, le 8 sep-

tembre 1828, à bord du vaisseau *l'Espérance*, où étaient huit ou neuf hommes d'équipage.

Le capitaine et l'un des matelots avaient eu la fièvre jaune antérieurement, mais les autres qui n'avaient voyagé que dans l'Amérique du Sud ne l'avaient pas éprouvée. Le capitaine seul entrait dans la ville, et n'allait dans aucune maison, et ne visitait pas même sa famille : il cessa d'y venir vers la fin de septembre; et la famille de M. Shea descendait tous les jours au Champ-Neutre : les matelots venaient aussi au Champ-Neutre et avaient la défense d'aller à Gibraltar,

Jusqu'au 8 octobre, M. Shea admettait indifféremment les visites; mais aucune des personnes qui le vinrent voir n'avait eu, à ce qu'il sache, de malades dans sa famille. Depuis le 8 jusqu'au 15 on ne reçut plus que les habitans du Champ-Neutre.

On ne prenait aucune précaution relativement aux provisions.

Le 15 octobre, la famille de M. Shea alla à bord de *la Susanne*, où s'observaient les règles de la quarantaine la plus stricte. On ne recevait pas le papier qui enveloppait les provisions, les lettres étaient passées par le vinaigre, la viande submergée; on jetait les bouchons des bouteilles quand ils n'étaient pas recouverts de cire. Le linge était lavé à bord. Le 19 novembre, la famille vint habiter les baraques du Champ-Neutre.

M. Shea visitait beaucoup de bâtimens, et il n'a pas entendu dire que personne ait été malade dans la baie.

Le vaisseau *l'Espérance* sur lequel la famille resta jusqu'au 15 octobre avait habituellement une mauvaise odeur qui devenait quelquefois tres-désagréable.

Le 26 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 527.

Famille de M. *Francisco Cubero,* à bord du *San Gaetano.*

M. Cubero, un de ses amis, deux femmes, un enfant et deux jeunes gens allèrent, le 6 septembre à bord *du San Gaetano*, et y restèrent jusqu'au commencement de janvier 1829. L'équipage était composé de cinq hommes y compris le capitaine. Le capitaine et un de ses matelots avaient eu seuls la fièvre jaune; c'étaient les seuls qui vinssent à terre. Le premier voyait des malades, les soignait, et il passa même la nuit auprès d'un homme qui mourut. En revenant à bord, il ne prenait aucune précaution, embrassant même le jeune enfant de cinq ans, et s'approchant des personnes qui étaient réfugiées sur son vaisseau. Plusieurs Espagnols qui avaient eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure passaient quelquefois une partie de la nuit dans la chambre du capitaine, se mêlaient librement sur le pont avec les passagers qui descendaient rarement avec eux dans la chambre.

Les passagers ne mangeaient pas avec le capitaine.

On tira les provisions de la ville jusque vers le milieu d'octobre, et depuis, on les prit au Champ-Neutre; le matelot qui avait eu la fièvre jaune les allait chercher. On jetait le papier qui recouvrait le sucre et le café; les lettres étaient submergées dans la mer avant d'être reçues.

Auprès du *San Gaetano* était un bateau portugais où l'on dit qu'il était mort une femme. Dès qu'on l'eut appris, on vint jeter l'ancre si près du rivage, que l'on voyait les malades dans le lazaret de la porte de Terre.

Le 28 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 528.

Famille de M *Lucci*, musicien, à bord d'un mistique portugais.

M. Lucci, sa femme et ses deux filles s'embarquèrent au commencement de l'épidémie à bord d'un mistique portugais qui était dans la baie et qui avait sept personnes d'équipage. Il y vint encore une femme portugaise et son mari, à une époque plus avancée de l'épidémie. Cette femme lorsqu'elle arriva, paraissait très-bien portante, elle buvait et mangeait comme les autres personnes du bâtiment. Deux jours après elle tomba malade. Le premier jour elle éprouva de la céphalalgie et de la fièvre, et vomit abondamment après avoir pris des vomitifs; le lendemain il survint du délire, il y eut du strabisme, et la pâleur était extrême et semblable à celle de tous les moribonds; les vomissemens cessèrent; ces symptômes persistèrent encore le lendemain, et elle mourut, sans vomissemens noirs.

Cette femme était âgée de quarante ans, et elle disait qu'elle avait eu la fièvre jaune pendant l'épidémie de 1828, avant de venir sur le bateau; elle indiquait même M. Lopez comme étant le médecin qui l'avait assistée. Le mari prétendait avoir eu aussi la fièvre épidémique.

L'entrepont était divisé en trois compartimens séparés par une toile fixée par des clous. Dans l'un couchait M. Lucci, sa femme et ses deux enfans; dans l'autre la femme portugaise qui mourut, et entre eux un vieux juif. L'entrepont était bien aéré, on laissait ouverte l'écoutille du haut.

La Portugaise fut assistée par son mari. M. Lucci, ses enfans, et plusieurs autres personnes l'allaient voir et même s'assayaient dans sa chambre. Personne autre que cette femme n'éprouva à bord la moindre indisposition.

M. Lucci venait souvent dans la ville pour acheter dif-

férentes choses, jusqu'au moment où l'épidémie eut pris un plus grand développement; il n'avait jamais eu la fièvre jaune. Chaque fois il restait peu de temps. Personne autre ne venait dans la ville à ce que sache Mme. Lucci, à l'exception pourtant du capitaine qui y vint pendant toute la durée de l'épidémie. Long-temps après la mort de la femme, plusieurs autres portugais vinrent à bord du bateau.

Le 28 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 529.

Famille de M. *Charles Glynn*, négociant, à bord du *Shakespeare*.

Quatorze personnes de la famille de M. Glynn se réfugièrent à bord du *Shakespeare* au commencement de l'épidémie. Dans le principe, d'autres habitans de Gibraltar s'y étaient réunis. Plus tard il y eut sept hommes d'équipage, en tout vingt-quatre personnes.

Personne n'eut de maladie, à cela près de quelques rhumes qui ne s'accompagnèrent pas même de fièvre.

On observa à bord les règles de la quarantaine la plus sévère; personne n'allait à terre, pas même le capitaine et les matelots. Quelquefois pourtant, on se promenait en bateau dans la baie; mais on ne faisait aucune visite dans les autres bâtimens. Les provisions étaient submergées, saisies avec des pinces de fer, arrosées de vinaigre, &c., &c. On ne recevait aucune visite.

Le bâtiment était grand et bien ventilé.

M. Glynn a entendu parler de la femme portugaise dont il a été question dans le document précédent; on lui a dit le lendemain qu'elle était morte de l'épidémie. Il y eut même à ce sujet une correspondance entre M. le capitaine du port et le gouverneur: le capitaine du port demanda

que les personnes qui mourraient dans la baie fussent enterrées au Champ-Neutre.

Le 28 mars 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

Nº 530.

Famille de M. *Hill*, à bord de la *Merced*, du *Free-Hedurg* et du *Washington*.

M. Hill, madame et une domestique se sont retirés dans la baie à l'époque de la dernière épidémie, à bord de la *Merced*, du *Free-Hedurg*, vaisseau suédois, et du *Washington*, vaisseau américain.

Mme Hill et sa domestique allèrent à bord de la *Merced* le 16 ou le 17 septembre; M. Hill n'y vint que le 12 ou le 13 octobre. La famille de M. Henry était à bord du même vaisseau, où personne ne fut malade. Les provisions y étaient faites suivant les lois de la quarantaine la plus rigoureuse.

Du 7 novembre au 5 décembre, M. Hill et sa famille restèrent à bord du vaisseau suédois, dont l'équipage, y compris le capitaine, était composé de neuf personnes. Il n'y avait pas à bord d'autre famille que celle de M. Hill : personne n'y fut malade. Le lait et le pain étaient achetés au Champ-Neutre; les viandes rôties venaient quelquefois de la maison de M. Hill, où il n'y avait pas de malades, et étaient apportées avec d'autres provisions par un bateau qui venait de terre et était au service de M. Hill. Les provisions, enveloppées de papier, étaient reçues sans précautions. Le capitaine du bâtiment allait quelquefois à la porte de Mer, recevait quelquefois aussi le capitaine du *Washington* et de *la Fanny*. Ce dernier allait tous les jours dans la ville, n'y voyait pas de malades, dit-on, n'avait pas

eu la fièvre jaune antérieurement, et fut seul malade à son bord, où se trouvaient plusieurs personnes, entre autres Mme Pierson. Il n'y eut pas de malades à bord du vaisseau suédois (1).

M. Hill resta seul, avec sa femme et sa domestique, à bord du *Washington*, du 5 décembre au 6 janvier. Le capitaine, qui n'avait pas eu la fièvre jaune, allait tous les jours à terre, et ne fut pas malade. Un des deux hommes de l'équipage y allait aussi quelquefois, quand cela était nécessaire, pour y prendre quelque chose, et ils continuèrent à être bien portans. M. Hill ne passa jamais ses lettres au vinaigre. Il ajoute à ce qui précède, que le premier commis de sa maison, qui est né à Boston, est resté dans la ville pendant toute l'épidémie sans être malade; qu'il en a été de même de deux familles de son voisinage bien, lui a-t-on dit, qu'elles ne prissent aucune précaution.

Le mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 531.

Famille de M. *Sherwell.*

M. Sherwell, négociant, s'est retiré, du 6 septembre au commencement de novembre, avec sa famille composée de sept à huit personnes, à bord d'un bâtiment rasé n.° 8, où personne n'a été malade. La sœur de Mme Lapoulide y était aussi. L'équipage était composé de trois hommes. Ni la sœur de Mme Lapoulide, ni personne de la famille de M. Sherwell, ni M. Sherwell lui-même n'avaient eu la fièvre jaune à une époque antérieure. Jusqu'au 20 septembre, M. Sherwell venait tous les jours dans la

---

(1) Voir le document n° 522.

ville pour affaires, et y restait cinq à six heures; il rencontrait quelquefois dans la rue des personnes qu'on transportait à l'hôpital, mais n'allait pas chez des malades, n'en vit aucun chez lui. On ne recevait pas de visites à bord. Les provisions venaient de terre par un bateau dont l'équipage ne montait pas à bord; celui du bâtiment rasé n'allait pas au-delà du quai de la porte de Mer; Mme Sherwel passait les lettres qu'elle recevait au vinaigre; monsieur, qui ne croyait pas à la contagion, s'en abstenait. On faisait quelques excursions daus la baie, mais on ne communiquait avec personne. La cuisinière de M. Lapoulide fut dix jours à bord, bien portante, et tomba malade à terre, quelque temps après avoir quitté le bord.

M. Sherwell déclare encore aux soussignés qu'un domestique de sa maison, qui n'avait pas eu la fièvre jaune à une époque antérieure, resta dans la ville jusqu'au mois de novembre sans cesser d'être bien portant. Ce domestique, ayant été saisi de crainte à cette époque, se réfugia au Champ-Neutre, d'où il vint ensuite tous les jours dans la ville, où on lui avait donné l'ordre sévère de ne jamais voir de malades, et il fut toujours bien portant.

Le bâtiment à bord duquel était M. Hill était à un mille et demi de la ville jusqu'au 20 octobre, et plus tard à un quart de mille seulement.

Le   mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 532.

Famille de M. *Hennen*, à bord du *Trafalgar*.

M. Hennen se mit à bord du *Trafalgar*, avec un commis de sa maison, le 6 septembre; y resta cinq à six semaines, après quoi il vint au Champ-Neutre, où il ha-

bita une baraque ordinairement employée à la préparation du thon, près de celle de M. Shea. Il y avait encore, à bord du bâtiment, sept autres personnes et trois hommes d'équipage. A part les capitaines nouvellement arrivés, on ne recevait personne. Les provisions étaient apportées de la ville par un jeune homme qui ne montait pas à bord, et ces provisions, avant d'être reçues, étaient mises dans l'eau. Quelques matelots allaient chercher du lait au Champ-Neutre, ou voir leurs camarades à bord d'autres bâtimens. On ignore si ceux-ci étaient récemment arrivés.

Le Trafalgar était à un demi-mille de la ville. Personne n'y fut malade, à part M. Pye, qui éprouva une espèce de chaleur morbide la première nuit qui suivit son arrivée à bord; il était bien le lendemain (1).

Le 26 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 533.

Déclaration faite par M. *W. Pye.*

M. Pye est resté à Gibraltar jusqu'au 8 septembre, l'a quitté pour aller dans la baie, à bord d'un vaisseau marchand, et a fait voile, le 2 octobre suivant, pour Malte, à bord du *Telégraphe*, où se trouvaient onze personnes: le capitaine du bâtiment, M. Gibbs, six matelots, un domestique et sa femme, deux passagers, du nombre desquels était M. Pye.

Trois jours après le départ, le bâtiment ayant mis à la voile à cinq heures du soir, le capitaine eut, vers trois heures, de la céphalalgie et des nausées. Dans la soirée, à la suite d'une certaine quantité d'ipécacuanha, il eut des

(1) Voir le document suivant.

vomissemens nombreux, et ces vomissemens, d'un jaune-verdâtre, continuèrent pendant trois jours. La céphalalgie fut d'une violence extrême pendant cinq jours, au point de rendre le malade insensible parfois; il y eut beaucoup d'agitation pendant la nuit. Le pouls était à cent-vingt, la nuit qui suivit le jour où le malade prit des fébrifuges et des pilules purgatives, qui n'avaient pas encore produit leur effet à cette époque. M. Gibbs garda le lit pendant trois ou quatre jours, et vomit tout ce qu'il prenait; quelquefois même les vomissemens avaient lieu sans être sollicités par quoi que ce fût, jusqu'au moment où il prit terre, le septième jour de la traversée. Il n'eut pas de douleurs à l'épigastre et on n'observa pas qu'il fût jaune.

Le capitaine Gibbs quittait Gibraltar quand il mit à la voile; c'était pour la première fois qu'il commandait, et M. Pye a entendu dire qu'il avait été malade antérieurement à son départ.

Le quatrième jour qui suivit celui où l'on mit à la voile, deux matelots tombèrent malades, l'un le matin, l'autre le soir.

Le premier, homme âgé, eut des douleurs dans les membres, une céphalalgie violente, le pouls à quatre-vingt-cinq. Il prit du sel d'Angleterre et trois doses de calomel qui le purgèrent assez fortement, n'eut ni vomissemens, ni nausées, était sur le pont le cinquième jour du départ, et travaillait le sixième.

Le deuxième matelot éprouva les mêmes symptômes, fut traité de la même manière, et guérit après le même temps.

Alors, les matelots qui étaient restés bien portans furent séparés de ceux qui avaient été malades, par les conseils de M. Pye, et ils n'ont cessé de jouir d'une santé parfaite. Les vêtemens des matelots malades ne furent pas lavés.

M. Pye et un des domestiques passagers soignèrent le capitaine sans observer de précautions, et ils ont toujours

été bien portans depuis. Il en a été de même de la femme du domestique.

Les 30 décembre 1828.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 534.

Renseignemens recueillis auprès de Mlle *Testa*, maison de Mme Whitelock, XXIVe district, n° 24 (1).

Il y a quatre personnes dans la famille, M. Testa, garde de santé, et ses trois sœurs. Aucun d'eux n'a eu la fièvre jaune dans une des épidémies antérieures. M. Testa et Mlle Mary ont été malades pendant l'épidémie de 1828. Mlle Anne Testa a été malade elle-même depuis le milieu de mai 1828 jusque vers le 24 juin de la même année; elle eut la fièvre continue pendant douze jours; les yeux et la peau ne devinrent pas jaunes, la convalescence fut assez longue.

Le 21 août 1828, Mlle Mary Testa éprouva du frisson, du mal de tête, des douleurs dans les épaules, dans le dos, une fièvre violente qui persista pendant deux ou trois jours. Du deuxième au sixième jour, il y eut des vomissemens continuels, des douleurs vives au creux de l'estomac. Le médecin, M. le Dr Dias, crut devoir appliquer dix-huit sangsues à la région épigastrique. La peau prit une légère teinte jaune. Le huitième jour de sa maladie, Mlle Testa put se lever; elle fut extrêmement faible quelque temps encore, et, le 8 ou le 9 septembre, elle avait recouvré toutes ses forces. Le 5 du même mois, toute la famille avait été transférée sous une des tentes du Champ-Neutre, avec les autres habitans du XXIVe district.

---

(1) Voir dans le premier volume le document relatif au XXIVe district.

Le 13 août 1828, le capitaine du vaisseau suédois *le Dygden* vint prendre, chez Mlle Testa, des mouchoirs qu'il avait achetés dans la ville, et que cette demoiselle avait ourlés. M. Testa lui-même, en revenant de la garde du *Dygden*, rapporta son lit, ses hardes et son linge. Ce linge fut lavé par une Espagnole nommée Maria de la Conception, qui ne fut pas malade, à ce que sache Mlle Testa (il n'a pas été demandé par les soussignés si cette femme avait eu la fièvre jaune dans une épidémie antérieure). Mlle Testa fut soignée par ses deux sœurs; l'une d'elles couchait même dans sa chambre. Ces deux demoiselles ne furent pas malades; M. Testa le fut seul, et fut pris de la fièvre jaune le 9 septembre.

Pendant sa maladie, Mlle Testa vit plusieurs de ses amis. Mme White-lock vint, sans sa fille, passer une après-dîner chez elle; elle-même, lorsqu'elle fut convalescente, alla deux ou trois fois causer pendant une heure chez Mme White-lock. Don Tomas Garcia, qui avait eu la fièvre jaune, resta une soirée chez Mlle Testa pendant qu'elle était malade. Mme Garcia y vint tous les jours, et amenait avec elle un ou plusieurs de ses enfans; elle y passait une heure, une demi-heure, une heure et demie. Les portes et les fenêtres de l'appartement de Mlle Testa restaient constamment ouvertes pendant la journée, et jusqu'à neuf ou dix heures du soir. La veille de la translation générale du XXIVe district, Mlle Testa passa toute la journée dans cette famille, composée de neuf personnes. Le lendemain, don Tomas Garcia conduisit sur un vaisseau de la baie sa femme et ses enfans. Aucun d'eux ne fut malade, aucun ne revint dans la ville avant la fin de l'épidémie.

Une autre dame visita aussi Mlle Testa une seule fois; on croit qu'elle ne fut attaquée de la fièvre jaune que vers la fin de septembre.

Appartement composé de trois pièces, propres et bien aérées. L'égoût donne de la mauvaise odeur par les changemens de temps. En 1828, cette odeur n'a pas été plus désagréable que les années précédentes.

Le 23 janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 535.

Déclaration de M. *Testa*, garde de santé à bord des vaisseaux en quarantaine.

M. Testa habite avec ses trois sœurs. Le 27 juillet, il fut placé, comme garde de santé, à bord du vaisseau suédois *le Dygden*. Ce bâtiment était arrivé depuis vingt-neuf jours, et déjà il était déchargé. Il n'y vit aucun malade, personne qui semblât l'avoir été. Le capitaine lui dit qu'il régnait à la Havane, lorsqu'il en était parti, une maladie appelée le *denghey*; que, dans la traversée, deux hommes d'une santé délicate avaient succombé aux fatigues du voyage, et non à la maladie dont il vient d'être question; qu'il avait jeté à la mer les effets de ces matelots. Pendant les dix jours que M. Testa resta à bord du *Dygden*, il fit purifier le bâtiment : les hamacs et les matelas furent lavés, les voiles mises à l'air. Le navire était extrêmement propre et n'exhalait aucune odeur.

Deux hommes de l'équipage allèrent à l'hôpital civil, l'un deux jours, l'autre trois jours après la mise à pratique du vaisseau : le premier avait une fracture, le second une indisposition qui ne dura que trois jours.

Il y avait dans la baie, en même temps que le *Dygden*, un autre vaisseau venu de la Havane.

M. Testa déclare n'avoir pas dit à MM. Gillkrest et Woods, chirurgiens militaires, qu'il y eût eu, à bord du

Dygden, d'autres malades que les deux matelots qui sont morts. Ces questions lui furent adressées lorsqu'il était fort malade au lazaret : M. Gillkrest les faisait en français, et M. Woods écrivait les réponses en anglais.

Il y avait, sur le *Dygden*, un autre garde de santé, M. Nicolas Montano; il demeure près du château More : M. Testa pense qu'aucun membre de la famille de ce dernier n'a été malade.

Le 24 janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

SEPTIÈME PARTIE.

RENSEIGNEMENS RELATIFS AU VAISSEAU SUÉDOIS *LE DYGDEN*.

N° 534.

MM. Hair et Échécopar, négocians à Gibraltar, nous donnèrent avis qu'il y avait, au Champ-Neutre, dans la tente n° 292, un matelot qui s'était embarqué pour Cadix, à bord du *Dygden*, le 12 août 1828.

En conséquence, MM. Hair et Échécopar, négocians, MM. Barry, Chervin, Louis et Trousseau, docteurs en médecine, se transportèrent à la tente de ce matelot, qui leur donna les renseignemens suivans :

Il est génois, et se nomme Arduino. Il fut engagé comme matelot par le capitaine du vaisseau *le Dygden*, pour aller jusqu'à Cadix; il s'embarqua au moment où le bâtiment allait mettre à la voile. L'équipage se composait de treize personnes : le capitaine, six matelots dont il n'entendait pas la langue, et qu'il crut être anglais, et six autres matelots pris à Gibraltar depuis que le vaisseau avait été mis à pratique. Tout le monde, à bord, se portait bien, personne même ne paraissait avoir été malade.

Le lendemain du départ, on arriva à Cadix; les médecins de la santé vinrent, suivant l'usage, examiner les hommes de l'équipage sans monter à bord, et voulurent, pour un motif qu'il ignore, envoyer *le Dygden* faire quarantaine à Mahon; il n'en fut pourtant pas ainsi, et le

navire fut admis à pratique après une quarantaine de quatorze jours.

Un des matelots, qui s'était embarqué à Gibraltar, tomba malade pendant la quarantaine; il se plaignait de maux de tête, resta un jour couché, et put se lever le lendemain, quoique faible encore : le jour suivant, il se portait tout-à-fait bien. Il ne fut pas jaune, et il avait seulement la pâleur ordinaire aux malades. Tous les matelots couchaient dans la cale et dans la même pièce. Personne autre n'éprouva la moindre indisposition; lui-même n'a jamais eu la fièvre jaune.

Il n'a point entendu parler de ce qui s'était passé pendant le voyage du *Dygden*, de la Havane à Gibraltar. Pendant la nuit qui précéda le jour où le vaisseau fut mis à pratique à Cadix, le capitaine fit jeter à la mer des vêtemens : il ignore à qui ils appartenaient.

Le janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 535.

Vicenzo Daveggia, matelot vénitien.

Vicenzo Daveggia, matelot vénitien, partit pour Cadix le 12 août 1828, à bord du *Dygden*. Il avait été engagé, à Gibraltar, avec cinq autres matelots. Quand on fut arrivé dans la baie de Cadix, les médecins de la santé vinrent à côté du bâtiment, et parlèrent par interprète au capitaine : il n'entendit pas le langage dont on se servit. Les médecins vinrent une seconde fois, et le capitaine, qui l'expliqua depuis en espagnol à Vicenzo, leur dit qu'il était mort trois matelots depuis le départ de la Havane.

Personne de l'équipage suédois ne lui parut malade. Un de ses compagnons, qui avait une affection syphili-

tique, fut légèrement indisposé pendant la quarantaine. Le capitaine, par ordre des inspecteurs de santé de Cadix, fit-jeter à la mer une paillasse et une caisse de bois vide, qui avaient appartenu à l'un des individus morts pendant la traversée, et il leur dit que déjà il avait jeté à la mer les effets des autres matelots qu'il avait perdus en venant de la Havane.

Le janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 536.

Manuelo Garé, batelier génois.

Manuelo Garé, batelier, alla travailler à bord du *Dygden*, pendant que ce vaisseau était dans la baie, après qu'il eut été mis à pratique. Lui et cinq autres bateliers, que le capitaine avait loués pour le même service, furent employés le matin à descendre des barriques d'eau dans la cale, et le reste du jour à travailler dans les cordages. Ils déjeûnèrent dans la chambre de poupe où étaient les hamacs de l'équipage, et il ne se rappelle pas avoir senti une aussi mauvaise odeur depuis vingt-cinq ans qu'il est matelot. L'odeur de cette chambre était tellement insupportable, qu'il en avait mal à la tête. Les gens de l'équipage travaillaient peu, ils étaient pâles et faibles, et il en concluait qu'ils avaient été malades. Il n'a rien entendu dire de ce qui s'était passé dans la traversée de la Havane; il n'a rien rapporté du vaisseau. Il fut attaqué de la fièvre jaune en septembre, vingt-cinq ou trente jours après avoir travaillé sur *le Dygden*.

Le janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 537.

Pasqual Anastasio, batelier napolitain.

Pasqual Anastasio était un des six compagnons de Manuelo Garé ; il ne s'aperçut pas que des gens de l'équipage eussent la moindre apparence de maladie : ceux-ci travaillaient comme eux. Il n'a parlé à aucun matelot du bâtiment ; il n'a pas senti de mauvaise odeur dans la chambre de poupe.

Il a eu la fièvre jaune en 1804, et ne l'a pas éprouvée depuis.

Le   janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 538.

Baptista Veronese, batelier romain.

Il a été travailler à bord du *Dygden*, le même jour que les deux précédens ; il a vu quelques matelots étrangers, et n'a fait aucune observation relative à leur santé. On ne lui a rien dit de ce qui s'était passé dans la traversée de la Havane. Il déjeûna dans la chambre de poupe : les hamacs étaient bien suspendus et il n'y avait pas de mauvaise odeur. Il a eu la fièvre jaune en 1813, et ne l'a pas éprouvée depuis.

Le   janvier 1829.

Signé D. BARRY, CHERVIN, LOUIS, TROUSSEAU.

N° 539.

Mary Parody, blanchisseuse, XXIVe district, n° 25.

Mary Parody étant venue chez Mme Schütz pendant que nous y étions, nous jugeâmes à propos de l'interroger, et nous recueillîmes les renseignemens suivans :

Elle habita, jusqu'au 1er août 1828, la chambre qu'occupe maintenant Antonia Rodriguez (1); ensuite, elle alla demeurer à Flat Bastion Road, auprès de la maison de Mary Galt et de celle de Whitelark.

Elle n'a point eu la fièvre dans une des épidémies antérieures, quoiqu'elle ait vécu à Gibraltar en 1804, 1810, 1813 et 1814. En 1828, elle est tombée malade, du 20 au 26 du mois d'août. Céphalalgie, douleurs dans les membres, dans le dos, dans les côtés, vomissemens spontanés, frissons violens, fièvre pendant trois jours; jaunisse le troisième ou le quatrième jour, déjections noires, vomissemens noirs. Le médecin qui l'assista, M. Lopez, prétendit que la matière vomie n'était autre chose que des olives à demi digérées; mais elle n'en avait pas mangé. Le rétablissement des forces ne fut complet qu'au bout de six semaines.

Avant de tomber malade, Mary Parody n'avait eu de relations avec personne qui le fût. Lorsqu'elle tomba malade, elle était employée à laver du linge chez Mary Silcock (2); elle y lava des chemises de toile, des chemises de flanelle blanche, des caleçons, des chemises de coton rayé et croisé. Ce linge avait une très-mauvaise odeur, et, sur l'observation que Parody en fit à Mary Silcock, celle-ci

(1) XXIVe district, n° 3, cour d'en bas.
(2) Voir les renseignemens relatifs au XXIVe district.

répondit que c'était l'odeur de la mer. Il y avait un autre sac de linge qu'on ouvrit une demi-heure après le premier ; l'odeur en était insupportable, et alors elle fut prise de mal de tête. Les chemises que contenaient le sac étaient sales, et cette saleté semblait produite par du vomissement noir. Elle continua à laver ce linge jusqu'à quatre heures du soir.

Mary Parody, pendant sa maladie, fut soignée par un jeune homme âgé d'un peu plus de quatorze ans. Cet enfant demeurait chez sa grand'-mère avant que Parody ne fût malade, et lorsqu'elle fut prise de la fièvre, il vint chez elle, et n'en sortit que lors de l'évacuation du XXIVe district. Il n'a point été malade pendant l'épidémie de 1828. Cet enfant est né en 1814, et sa mère est morte durant l'épidémie qui se montra alors à Gibraltar : Parody ignore si elle est morte de la fièvre jaune et si l'enfant l'a éprouvée à cette époque. Avant d'aller au Champ-Neutre, Parody n'eut de relations avec personne.

Dans la même maison habitait un Minorquin, qui tomba malade six jours après elle ; et quand celui-ci sortit, son fils, qui logeait aussi dans la maison, vint occuper la même chambre que son père, et fut pris de fièvre le lendemain.

Le   janvier 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 540.

Mme *Bellardo*, King's street.

Un matelot du vaisseau suédois *le Dygden* avait été domestique de Mme Bellardo avant de s'embarquer pour les colonies. Trois ou quatre jours après que le vaisseau

eût été mis à pratique, il vint voir ses anciens maîtres et sa sœur Francisca Roca, alors servante dans la même maison. Il s'asseyait dans la cuisine et resta trois ou quatre heures à causer avec sa sœur.

Mlle Bellardo a parlé aussi avec lui; il lui a dit qu'il venait actuellement de la Havane, et qu'il avait été très-malade dans cette ville; qu'il avait passé quinze jours à l'hôpital, et qu'immédiatement après il était parti sur *le Dygden*. Il dit également que, pendant la traversée de la Havane à Gibraltar, deux hommes de l'équipage étaient morts avec la fièvre, sans spécifier la nature de cette fièvre. Francisca Roca n'a point dit à ces dames que son frère et les deux matelots eussent eu le vomissement noir.

On n'a pas demandé à Roca si d'autres que les deux matelots avaient été malades; on ne lui a pas demandé non plus s'il y avait eu des malades à bord depuis l'arrivée du bâtiment : cet homme ne s'est point expliqué à ce sujet.

Roca avait apporté avec lui du linge pour le faire laver par sa sœur; mais ces dames ne le permirent pas, parce que leur domestique n'en avait pas le temps. Ce linge fut donc placé sur la terrasse de la maison, qui sert de toît, et Roca le transporta à bord, après avoir acheté à Gibraltar du savon pour le laver lui-même.

Roca ne coucha pas chez Mme Bellardo, mais chez une tante qu'il avait au Sud.

Francisca Roca, qui n'avait jamais eu la fièvre jaune, ne tomba malade que le 28 septembre, lorsqu'il y avait déjà dans la maison des personnes atteintes de la fièvre épidémique.

Le 9 février 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

HUITIÈME PARTIE.

LIGNE ESPAGNOLE.

N° 541.

Renseignemens recueillis auprès du commandant des troupes de la ligne espagnole.

M. le commandant des troupes espagnoles de la ligne n'occupe ce poste que depuis le 5 septembre 1828. Il n'est mort dans le village qu'un vieux prêtre, et la santé des soldats a toujours été aussi bonne qu'à l'ordinaire, et il y eut si peu de malades, que l'on ne créa un hôpital que le 25 octobre. Jusque-là, deux médecins de San Roque, don Diego Moreno et don Francisco Bisset, venaient alternativement faire la visite des soldats, et envoyaient à l'hôpital d'Algésiras ceux qui leur paraissaient malades. M. le commandant remarque que lorsque le bataillon était à Algésiras, il y avait soixante-dix soldats à l'hôpital, et qu'il y en a beaucoup moins depuis qu'il est à la ligne. Il n'est mort que deux hommes depuis le commencement de l'épidémie de Gibraltar, et encore ceux-ci étaient-ils depuis dix mois à l'hôpital.

Le 3 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

N° 542.

D. Tomas Gaetano Rayez, médecin de l'hôpital de la ligne.

Quoique l'hôpital de la ligne eût été établi le 25 octobre, M. Rayez n'y prit le service que le 25 novembre 1828.

Il entra soixante-quatre malades à l'hôpital depuis le 1er décembre 1828 jusqu'au 1er janvier 1829; il en était entré six depuis le 26 jusqu'au 30 novembre. Soixante hommes sortirent guéris du 1er décembre au 1er janvier. Pas de morts.

Il y eut huit ou douze rougeoles, six fièvres intermittentes, quatre tierces et deux quartes; trois fièvres rémittentes synoques, une ascite, une fièvre putride, &c., &c.

Parmi les habitans du village, on observa aussi des péritonites puerpérales, des rougeoles, &c., &c.

Les trois fièvres rémittentes synoques observées par M. Rayez se développèrent dans le courant de décembre, chez des soldats qui n'avaient pas quitté la ligne depuis plusieurs mois. Cette maladie était caractérisée par les symptômes suivans : céphalalgie, douleurs dans les membres, frissons suivis de chaleur, vomissemens spontanés; face et yeux injectés, urines rouges; fièvre pendant huit jours, se terminant par des sueurs critiques; langue blanche au centre et rouge à la pointe; pas de délire, pas de jaunisse.

M. Rayez, qui exerce la médecine à Jaen, voit habituellement ces sortes de maladies au commencement du printemps et quelquefois en automne; elles n'ont pas été plus fréquentes en 1828 que les années précédentes.

Cette fièvre tue quelquefois le malade vers le dixième ou onzième jour, jamais dans le premier septenaire : M. Rayez

l'a vue régner dans toutes les parties de l'Espagne qu'il a parcourues, dans les provinces où la fièvre jaune règne quelquefois épidémiquement comme dans celles où on ne l'a jamais observée. M. Rayez s'est trouvé au milieu de trois épidémies de fièvre jaune, deux fois à Orijuela, et une fois à Murcie ; mais, dès que cette maladie a commencé ses ravages, on n'observe plus de synoques, et toutes les fièvres prennent le caractère de l'épidémie. Il n'a jamais vu la synoque se terminer par la jaunisse.

Il a observé aussi à la ligne, pendant le mois de décembre, trois cas de *causus* qui se sont terminés après un accès de quarante-huit heures. Ces maladies sont rares : M. Rayez a eu l'occasion d'en voir des exemples dans des points de l'Espagne où la fièvre jaune n'a jamais régné. Cette maladie ne se termine jamais par la jaunisse, et la convalescence est toujours extrêmement rapide. M. Rayez lui-même a eu le *causus* à Valence, et, plus tard, la fièvre jaune à Murcie.

Depuis qu'il est à la tête de l'hôpital de la ligne, il n'est encore mort personne.

Suit un tableau adressé aux soussignés par don José Ximenez, adjudant-major du bataillon de la ligne. Ce tableau présente, sur la première colonne, le nombre des soldats du bataillon qui ont commencé à le former, dans le mois de juillet 1827, et la seconde colonne présente en masse les journées d'hôpital du bataillon, pendant les six derniers mois de 1827 et de 1828. La troisième colonne indique le nombre des morts.

Le 3 mars 1829.

Signé D. Barry, Chervin, Louis, Trousseau.

REGIMENTO INFANTERIA DEL INFANTE,

4° DE LINEA.

2° BATALLON.

Relacion de la plazas, con que pasó revista este batallon en los utlimos semestres de los años de 1827 y 1828, con espresion de las hospitalidades causadas en cada mes.

MESES.	PLAZAS.	HOSPITALIDADES CAUSADAS.	MUERTOS.
AÑO DE 1827.			
Julio.........	56.	120.	//
Agosto........	53.	86.	//
Septiembre....	127.	67.	//
Octubre.......	480.	311.	//
Noviembre.....	491.	226.	//
Diciembre.....	640.	508.	//
AÑO DE 1828.			
Julio.........	520.	1337.	1.
Agosto........	517.	1748.	1.
Septiembre....	527.	1535.	1.
Octubre.......	520.	1974.	//
Noviembre.....	514.	1909.	1.
Diciembre.....	501.	1682.	//

Linea de Gibraltar, 4 de marzo de 1829.

José Ximenez.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ANALYTIQUE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.


PLAN de CATALAN-BAY.
ou
de la Caleta.
Principaux Habitans.
Bernado N° 1
Bernasc
Bistar
Bonfiglio N° 35
Bonche N° 87
Calamaro N° 33
Canesa N°
Canova N° 36
Cavedo N° 31
Carilla
Cerisola (Agustin) N° 31
Cerisola (Franc.) N° du Quai
Ceruti N° 2
Dalmedo N° 31
Delfiano N° 92
Deveau (Ant.) N° 25
Deveau (pedro) N° 32
Deley N° 6
Dono N° 12
Estella N° 38
Fabre N° 38
Fava N° 36
Gandalfo
Gazilla N° 26
Giomo N° 92
Gracian vis-à-vis le N° 37
Granados N° 30
Hernandez N°
Jenkins N° 2
Leandro N°
Principaux Habitans.
Lugaro N° 89
Macari N° 90
Maestrola N° 94
Milan (Lorenzo) N° 26
Milan (Nicolo) N° 47
Masafero N° 26
Moglia N° 27
Molinari (Juane) N° 83
Molinari (Geron) N° 34
Molinari (Vicente) en face du N° 37
Montuani N° 31
Oliviera N° 58
Palmé N° 31
Palmez N°
Parody (M. J.) N° 16
Parody (Pêcheur) N° 89
Patron N° 42
Pasegi N° 45
Pêcheurs (quatre) N° 16 (bis)
Perez presta N° 31
Peruso N° 31
Picardo N° 7 (bis)
Picharello N° 19
Pickenbrown N° 80
Pickimbaun N° 88
Roba (Dominigo) N°
Roba (José) N° 93
Roba (Lazaro) N° 4
Roba (Vicente) N° 92
Roch N° 40
Roshan N° 81
Sans N° 31
Serra N° 39
Simon vis-à-vis le N° 38
Stella N° 23
Triaga N° 11
Valerino N° 6
Verano N° 16
Victoria N° 4
Viqua N° 13
Vila
Viva, Grotte sans N°
Grotte
Grotte d'Anna Viva
Citerne
Roba
Terrain vacant
Chapelle
Magasin de Pascual Viva
Puits
Jardin
Quartier des Officiers
Privé
Puits public
Simon
Vila Beruoso Perez
Cabaret
Egout couvert
Egout découvert
Jeu de Boules
Terrain vacant
D. Roba
Carreso
Échelle de 50 Pieds anglais par Pouce
Marque de la Haute Mer.
Rocher de Sandy Bay

